RUPTURE

KELLEY ARMSTRONG

FEMMES DE L'AUTREMONDE – 6

Kelley Armstrong

Rupture

Femmes de l'Autremonde - 6

Traduit de l'anglais (Canada) par Mélanie Fazi

MUTATIONS

Pauvre Clayton. La discrétion n'est pas son fort, même quand il se donne du mal. Or, cet après-midi-là, il faisait vraiment de son mieux. Il se trouvait sous le vent, à au moins soixante mètres de moi, pour que je ne puisse ni le sentir, ni le voir, ni l'entendre. Mais je savais qu'il était là.

Debout sous les chênes, je ne pus m'empêcher de lui en vouloir. Sa présence ajoutait une pression supplémentaire à une situation déjà extrêmement stressante. D'accord, c'était moi qui avais proposé d'aller courir. Après le déjeuner, je m'étais levée d'un bond en disant que j'étais prête. Clay m'avait demandé si je voulais qu'il reste à l'intérieur – c'était sûrement la première fois en quinze ans qu'il était prêt à me laisser un peu d'espace. Mais je l'avais pris par la main et entraîné dehors avec moi. Et, maintenant, je lui en voulais d'être là. C'était injuste. Mais ça valait mieux que d'admettre que je n'éprouvais pas du ressentiment, mais de la peur – la peur d'échouer et, au passage, de le décevoir.

J'inspirai profondément et m'emplis les poumons de la riche odeur de terre de la forêt au sortir de l'hiver. Les premiers bourgeons commençaient tout juste à apparaître, comme s'ils hésitaient, encore incertains. Le mot me semblait particulièrement juste, car c'était exactement ce que je ressentais : de l'incertitude.

De l'incertitude ? Parle plutôt d'une terreur abjecte, à te soulever l'estomac et à te faire pisser dans ton froc…

Je pris une nouvelle grande inspiration. Le parfum de la forêt m'enivra, m'appela, tout comme la présence de Clay non loin de là m'invitait à le rejoindre…

Ne pense pas à lui. Détends-toi.

J'écoutai un lapin sauter à proximité. Il se trouvait dans le vent et ne se rendait pas compte que j'étais là. En bougeant, j'aperçus mon ombre et constatai que j'étais encore debout. Premier problème. Je m'étais déshabillée, mais comment espérais-je muter alors que j'étais encore sur mes deux jambes ?

Comme je faisais mine de m'accroupir, une crampe traversa le côté gauche de mon abdomen. Je m'immobilisai aussitôt, le cœur battant. Il s'agissait sûrement d'un spasme musculaire ou d'un petit problème de digestion. Et pourtant…

Je passai mes doigts sur le dur renflement de mon ventre. Celui-ci s'était bel et bien arrondi, même si Jeremy jurait ses grands dieux que non. Je le sentais bien sous ma main, et aussi à mes jeans, qui commençaient à serrer à la taille. Clay tentait d'éviter le sujet – choix judicieux. Mais, quand j'insistais, il admettait que ma grossesse commençait à se voir. Déjà, alors que je n'étais enceinte que de cinq semaines. Ça n'aurait pas dû être le cas. Encore une chose à ajouter à ma liste d'inquiétudes, qui ne cessait de s'allonger.

Au sommet de cette liste se trouvait la Mutation. Mon corps avait régulièrement besoin de passer de l'humain au loup. Il fallait que je mute, mais en quoi cela affecterait-il mon bébé ?

La peur de perdre mon enfant était pour moi une révélation. Cela faisait près de trois ans que je réfléchissais au fait d'avoir un bébé. Au cours de cette période, j'avais envisagé la possibilité que ce choix ne dépendrait pas de moi, que le fait d'être un loup-garou m'empêcherait peut-être de concevoir ou de porter un enfant à terme. Je l'avais accepté. Si ma grossesse se soldait par une fausse couche, je saurais que je ne pourrais pas avoir d'enfant. Point final.

Mais, maintenant que j'étais bel et bien enceinte, je n'arrivais pas à croire que j'aie pu être aussi désinvolte. Cet enfant, c'était plus qu'un ensemble de cellules qui grandissait en moi ; c'était la concrétisation d'un rêve que j'avais cru envolé lorsque j'étais devenue loup-garou, un rêve auquel j'étais certaine d'avoir renoncé quand j'avais décidé de rester avec Clay.

Mais il fallait que je mute. J'avais déjà attendu trop longtemps et j'en ressentais le manque dans chaque spasme musculaire qui agitait mon corps. Je l'entendais aussi à mes

grondements et à mes répliques cassantes chaque fois que l'on m'adressait la parole. Par deux fois, j'étais venue dans les bois avec Clay et, par deux fois, j'avais été incapable de muter – ou je m'y étais refusée. Au troisième échec, Clay et Jeremy joueraient à pile ou face pour savoir qui m'enfermerait dans la cage. Il s'agissait d'une simple mesure de sécurité, parce que l'absence de Mutation nous rend violents et imprévisibles. Mais, compte tenu de mon comportement hargneux au cours de la semaine précédente, je ne leur en voudrais pas s'ils se disputaient ce privilège.

Allez, mute, bon sang ! Mets-toi à genoux… Là, tu vois ? Tu te sens bien, pas vrai ? Maintenant, pose tes mains sur le sol… Voilà. Maintenant, concentre…

Mon corps se révolta en convulsant si fort que je me pliai en deux en haletant. Me transformer en louve ? Avec un bébé à l'intérieur de moi ? Ça va pas la tête ? J'allais déchirer, arracher, suffoquer mon…

Non !

Je me remis à quatre pattes et me vidai l'esprit, puis ne rouvris la porte qu'aux pensées marquées du sceau de la logique. Était-ce ma première Mutation depuis le début de ma grossesse ? Non. C'était la première depuis que j'avais découvert que j'étais enceinte, deux semaines plus tôt. J'avais bien dû muter une bonne demi-douzaine de fois entre la conception de cet enfant et mon test de grossesse.

S'était-il passé quoi que ce soit au cours de ces Mutations ? Avais-je eu des saignements ? Des crampes ? Non.

Alors, arrête de t'inquiéter. Respire un bon coup, hume la forêt, enfonce tes doigts dans la terre humide, écoute siffler le vent d'avril et sens la douleur dans tes muscles. Cours vers Clay, qui sera si heureux, si soulagé…

J'éprouvai des picotements, puis des démangeaisons lorsque ma peau s'étira et que de la fourrure jaillit…

Mon cerveau enfonça de nouveau la pédale de frein, et mon corps se tendit. De la sueur dégoulina sur mes joues. Je grondai et enfonçai mes doigts et mes orteils dans la terre meuble en refusant d'inverser le processus.

Détends-toi, détends-toi, détends-toi. Arrête de t'inquiéter et

laisse ton corps faire tout le boulot. C'est comme une constipation passagère. Détends-toi, et la nature reprendra le dessus.

Une constipation passagère ? En voilà une analogie romantique ! Je ris, mais mes cordes vocales en pleine Mutation transformèrent ce son en un crissement hideux, davantage digne d'une hyène que d'une louve, ce qui ne fit que redoubler mon hilarité. Je basculai sur le flanc et, tandis que je restais étendue là, en train de rire, je parvins enfin à me détendre.

La Mutation prit le dessus, spontanément. Les secousses dues au rire se transformèrent en spasmes de douleur, et je me débattis et me tordis sur le sol. Muter faisait toujours souffrir. Pourtant, une partie toujours paniquée de mon cerveau réussit à me convaincre qu'il ne s'agissait pas de la douleur normale, que j'étais en train de tuer mon enfant en l'étouffant à mesure que mon corps se déformait.

Je dois… arrêter… Oh ! mon Dieu, j'en suis incapable !

J'essayai d'arrêter. Je luttai, je grondai et me concentrai sur le fait de redevenir humaine. Mais c'était trop tard. J'avais attendu trop longtemps et, maintenant, mon corps était bien décidé à aller jusqu'au bout.

Enfin, la douleur disparut, envolée, en ne laissant derrière elle guère plus qu'une impression de courbature. Je restai allongée sur le flanc, haletante, puis me relevai d'un bond.

Pas si vite, bon sang ! Fais attention.

Je restai là, immobile, à l'exception de ma queue qui ne pouvait s'empêcher de fouetter l'air, comme pour dire : « Ça y est, on a muté. Qu'est-ce que tu attends ? Allons courir ! » Le reste de mon corps approuvait ce message, même s'il laissait ma queue rendre évident ce que lui m'indiquait tout bas, par des signes d'agitation plus subtils : battements de cœur désordonnés, oreilles pivotantes et muscles tendus. Malgré tout, je refusai de bouger tant que je ne m'étais pas assurée que tout allait bien.

D'abord, mon ventre. Aucun signal de détresse de ce côté-là. Je haletai et laissai ma poitrine se soulever et retomber en vérifiant si ces mouvements provoquaient la moindre douleur. Ce n'était pas le cas. En revanche, mon estomac laissa échapper

un grondement lorsque l'odeur de ce lapin tout proche parvint à mes narines. À l'entendre, on n'aurait pas cru que je venais juste de dévorer un déjeuner avec entrée-plat-dessert. L'ingrat. Mais l'autre partie de mon ventre, nouvellement remplie de vie, paraissait en parfait état.

Je soulevai mes pattes, une par une, en étirant et en faisant jouer mes articulations. Bien. Mon nez et mes oreilles avaient réussi à détecter ce lapin sans problème. Et ma queue, qui continuait à fouetter l'air, fonctionnait très bien, de toute évidence. D'accord, ça suffisait.

J'avançai. Une patte, puis deux, puis trois, puis quatre… Aucune protestation ne jaillit brusquement en provenance de mon ventre. Je m'élançai par petits bonds, puis me mis à courir et enfin me précipitai à toute vitesse dans la clairière. Toujours aucun signal de détresse.

Maintenant, les mouvements les plus difficiles – les manœuvres de loup. Je me tapis, remuai mon arrière-train puis bondis sur une souris imaginaire. Dès que je touchai le sol, je virevoltai et fis claquer mes mâchoires devant un ennemi invisible. Je traversai la clairière en bondissant. Je sautai et me retournai dans les airs. Je caracolai. Je me jetai brusquement en avant. Je chargeai. Je courus après ma queue.

Un bruit sifflant retentit tout à coup derrière moi. Je me figeai, l'extrémité de ma queue entre les dents. Là, de l'autre côté de la clairière, se trouvait un énorme loup blond, la tête entre les pattes de devant, les yeux fermés, et l'arrière-train en l'air, le corps secoué par cet étrange sifflement. Ses paupières s'ouvrirent, dévoilant des yeux bleus brillants où dansait une lueur de soulagement, mêlé à de l'amusement. Alors, je compris quel était ce bruit. Clay riait.

Ah ! il se moquait de moi, vraiment ? Je venais juste de surmonter un horrible traumatisme, et ce mec avait le culot d'en rire ? Je savais que c'était en partie dû au soulagement de me voir en louve et je reconnaissais que j'avais sûrement l'air un peu idiote à courir comme ça, toute seule dans cette clairière. Malgré tout, un tel affront ne pouvait être toléré.

Avec autant de grâce que possible, compte tenu de la fourrure qui sortait de ma gueule, je fis demi-tour et partis dans

l'autre direction. Puis, au beau milieu de la clairière, je fis volte-face et attaquai en montrant les dents. Clay écarquilla les yeux, un peu comme il aurait dit « Eh, merde ! » sous sa forme humaine. Puis il recula juste à temps pour m'éviter, avant de détaler dans la forêt.

Je m'élançai à sa poursuite. Je suivis le chemin en bondissant, le museau au ras du sol. L'odeur de ma proie saturait la terre – une manœuvre délibérée de sa part. Clay s'était faufilé dans les fourrés et tournait en rond, imprégnant cette partie de la forêt de son odeur dans l'espoir de me faire perdre sa piste.

Je démêlai cet enchevêtrement de traces olfactives et me jetai sur la plus récente. Le sol se mit à défiler sous moi tandis que je prenais de la vitesse. Devant, le chemin s'ouvrit sur une clairière. Je courus tout droit vers cette ouverture puis, avant d'atteindre le bord de la clairière, j'enfonçai mes griffes dans le sol et glissai jusqu'à m'arrêter de façon peu gracieuse.

Je restai immobile alors qu'un flot d'adrénaline me poussait à le retrouver pour le mettre à terre. Je fermai les yeux et frémis. Trop d'impatience. En continuant comme ça, j'allai me jeter tout droit dans un piège. Au bout d'un moment, l'adrénaline reflua, et je me remis à avancer, avec prudence cette fois, les oreilles dressées et le museau levé. Je reniflai l'air en marchant.

Ce furent mes yeux qui me sauvèrent, et le soleil aussi, qui pointait le bout de son nez entre des nuages se déplaçant rapidement. Il suffit d'une percée dans la couverture nuageuse pour que j'aperçoive un éclat doré entre les arbres. Clay se trouvait sous le vent, tapi à gauche de l'extrémité du chemin, et attendait que je déboule à toute allure.

Je revins en arrière de quelques pas, à reculons, ce qui est une manœuvre des plus difficiles. Certaines choses que l'on fait facilement sur deux jambes sont bien plus complexes à coordonner sur quatre pattes. Lorsque je fus le plus loin possible, je me tordis le cou pour regarder par-dessus mon épaule. Les arbres se refermaient sur moi de part et d'autre. Il n'y avait pas assez de place pour que je puisse faire demi-tour en silence.

Je fis un pas prudent hors du chemin. La pluie printanière avait rendu le sous-bois doux et humide. Je le tâtai du bout de la patte, mais il n'émit aucun son. Je m'accroupis alors pour rester sous le niveau des branches, puis décrivis un cercle pour me glisser furtivement derrière Clay. Lorsque je me fus suffisamment rapprochée, je jetai un coup d'œil entre les arbres. Tapi à côté du chemin, il restait aussi immobile qu'une statue. Seul le tremblement de sa queue trahissait son impatience.

Je cherchai la trajectoire la plus dégagée, me ramassai sur moi-même, puis bondis. J'atterris directement sur son dos et enfonçai mes crocs dans la collerette de fourrure autour de son cou. Il jappa et fit mine de ruer, puis s'arrêta. Je pouffai de rire, ce qui revenait, sous ma forme de louve, à gronder doucement. Il n'osait pas me projeter dans les airs à cause de mon « état ». Il ne me restait plus qu'à m'accrocher à…

Il se laissa tomber en repliant les pattes. Son corps adoucit ma chute, mais la soudaineté du geste me surprit suffisamment pour que je lâche sa collerette. Il se dégagea de sous mon corps, puis se retourna et me cloua au sol en refermant ses crocs sur mon museau. Je lui donnai un coup de patte dans le bas-ventre. Il grogna lorsque mes griffes entaillèrent sa peau, mais il ne fit rien pour riposter.

Il me regarda avec une lueur indécise au fond des yeux. Puis, il libéra mon museau et se jeta sur ma gorge. Je me tortillai pour essayer de lui échapper, mais il ne fit qu'enfoncer sa truffe dans le collier de fourrure autour de mon cou et huma à pleins poumons. Il frissonna, et ses pattes vibrèrent le long de mes flancs. Il hésita un moment, puis gronda doucement et se contorsionna pour se relever avant de filer de nouveau dans les bois.

Je me relevai tant bien que mal et m'élançai à sa poursuite. Cette fois, il avait trop d'avance, et je me rapprochai tout juste assez pour apercevoir son arrière-train bondissant loin devant moi. Il remua la queue. Il se moquait de moi, le salaud ! Je me précipitai et l'approchai assez pour entendre battre son cœur. Il changea de trajectoire et quitta le sentier pour s'enfoncer dans la forêt. Je gloussai sous cape. Je le tenais. Il allait devoir s'ouvrir un chemin, ce qui le ralentirait juste assez pour me

laisser…

Un couple de ptarmigans s'envola, presque sous mes pattes. Je m'arrêtai au bout d'une courte glissade et faillis, dans ma surprise, faire la culbute. Tandis que les oiseaux paniqués regagnaient le ciel, je me remis debout, regardai autour de moi… et compris que j'étais seule. Cette crapule m'avait piégée ! Et moi, comme une idiote, j'étais tombée dans le panneau !

Je retrouvai sa piste, mais je n'avais pas fait trente mètres lorsque des gémissements et des gargouillis brisèrent le silence. Je m'arrêtai en dressant les oreilles. J'entendis un grognement, puis des halètements. Clay était en train de muter.

Je plongeai dans le premier fourré venu et entamai ma propre Mutation. Ce fut rapide, aiguillonnée que j'étais par une double dose salutaire d'adrénaline et de frustration. Quand j'en eus terminé, Clay était toujours dans son fourré.

J'en fis le tour sur la pointe des pieds, écartai une poignée de feuilles et jetai un coup d'œil. Il avait fini, mais il restait à quatre pattes en haletant comme s'il avait besoin de reprendre son souffle. Si j'avais été fair-play, je lui aurais laissé le temps de récupérer. Mais je n'avais pas envie de l'être.

Je me jetai sur son dos et, avant qu'il ait pu réagir, je passai mon bras autour de son cou, en appuyant mon avant-bras sur sa trachée.

— Tu croyais vraiment t'en tirer aussi facilement ? lui demandai-je en me penchant par-dessus son épaule.

Ses lèvres articulèrent un juron, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Ses épaules s'affaissèrent, comme s'il s'avouait vaincu. C'est ça. À d'autres. Je fis mine de relâcher ma prise. Évidemment, il se retourna aussitôt en essayant de m'attraper.

Je me laissai glisser à bas de son dos et l'entraînai en le poussant sur le côté. Sans lui laisser le temps de se relever, je me retrouvai sur lui et appuyai de nouveau mon avant-bras sur sa gorge. Ses mains remontèrent le long de mes flancs, se faufilèrent sous mes bras et se refermèrent sur mes seins.

— Non-non, grondai-je en accentuant la pression de mon bras. Pas de distractions.

Il soupira et laissa retomber ses mains. Je me détendis. Aussitôt, il me renversa, mais avec beaucoup plus de douceur

que d'habitude. Il me cloua au sol aussi sûrement qu'il l'avait fait sous sa forme de loup. Puis, il s'abaissa et frotta son ventre et son bas-ventre contre les miens. Tandis que ses mains remontaient de nouveau vers mes seins, il me sourit, en me mettant au défi de l'en empêcher, maintenant.

Je lui lançai un regard noir, puis me jetai sur son épaule et y enfonçai mes dents. Il s'écarta brusquement. Je me relevai, puis le clouai au sol à mon tour, les mains sur ses épaules, les genoux sur ses cuisses. Il se débattit, mais il ne pouvait se défaire de moi sans me projeter violemment.

— Vaincu ? lui demandai-je.

Il se tortilla une dernière fois avant d'acquiescer.

— Vaincu.

— Bien.

J'écartai mes genoux de ses cuisses et m'avançai au-dessus de lui. Il essaya de se soulever pour venir à ma rencontre, mais je le repoussai avec mes hanches en l'obligeant à s'immobiliser. Puis je me mis en position. Quand je sentis l'extrémité de son sexe, je m'arrêtai et me frottai contre lui, en me titillant moi-même. Il gémit et tenta de m'empoigner les hanches, mais j'appuyai plus fort sur ses épaules. Puis, je fermai les yeux et m'empalai sur lui.

Il se débattit sous moi en essayant de bouger, de saisir, de reprendre le contrôle, mais je ne le laissai pas faire. Au bout d'un moment, il renonça et se cambra en agrippant à pleines mains des poignées d'herbe. Il avait les mâchoires tendues et les yeux réduits à de minces fentes, mais ouverts quand même, comme toujours, pour m'observer. Lorsque la première vague de jouissance déferla, je le relâchai, mais il resta comme il était, en me laissant le contrôle. Je l'entendis vaguement gronder lorsqu'il jouit. Lorsque j'en eus fini à mon tour et que je me laissai aller contre lui, je vis ses yeux entrouverts et un sourire paresseux qui étirait les coins de sa bouche.

— Tu te sens mieux ? me demanda-t-il.

Je m'étirai sur lui et posai ma tête au creux de son épaule.

— Beaucoup mieux.

PRISONNIÈRE

On resta allongés pendant quelques minutes, puis je humai l'odeur du sang et relevai la tête. Un filet de sang s'échappait de l'épaule de Clay.

— Oups, fis-je en léchant mes doigts pour l'essuyer. Je me suis un peu laissé emporter. Désolée.

— Je ne m'en plains pas. De toute façon, on dirait que je t'en ai fait autant, ajouta-t-il en effleurant un trou de la taille d'un croc sous ma mâchoire. (Il s'étira en bâillant, et ses mains vinrent se poser sur mes fesses.) Tu n'as fait que compléter la collection.

Je passai mes doigts sur sa poitrine et suivis le tracé des marques à moitié guéries et des plaies depuis longtemps cicatrisées. La plupart provenaient de nos jeux amicaux, comme ces points dus à des morsures trop profondes ou ces fines égratignures laissées par des coups de griffe mal placés. J'en avais, moi aussi, des marques minuscules, qui ne risquaient pas d'attirer l'attention quand je portais un short et un débardeur. J'étais un loup-garou depuis quinze ans, mais j'avais récolté peu de vraies blessures de guerre. Clay en avait davantage. Tout en passant mes mains dessus, je me rappelai l'histoire derrière chacune de ces cicatrices. Je les connaissais toutes ; il n'y en avait pas une que je ne puisse expliquer et retrouver les yeux fermés.

Clay ferma les yeux tandis que mes doigts évoluaient sur sa poitrine. J'en profitai pour le dévisager, car j'avais rarement la possibilité de l'observer sans qu'il le sache. Je ne sais pas pourquoi cela a encore de l'importance. Ça ne devrait pas. Il sait ce que je ressens pour lui. Je vais avoir un enfant avec lui – ça ne peut pas être plus explicite que ça, pas pour moi, en tout cas.

Mais, après l'avoir repoussé pendant dix ans en essayant de faire croire que je ne l'aimais pas, que je n'étais plus du tout folle de lui, je reste prudente à certains égards. Peut-être le resterai-je toujours.

Ses cils blonds reposaient sur ses joues. Sa peau commençait déjà à bronzer. De temps en temps, quand il était plongé dans un livre, j'apercevais l'ombre d'une ligne au-dessus de l'arête de son nez, premier signe de la présence d'une future ride. Cela n'avait rien d'étonnant, à quarante-deux ans. Les loups-garous vieillissent lentement, et Clay paraissait dix ans de moins. Mais cette ride me rappelait que nous prenions de l'âge. J'avais fêté mes trente-cinq ans l'année précédente, à peu près au moment où j'avais fini par décider qu'il avait raison et que je – que nous étions prêts pour avoir un enfant. Ces deux événements n'étaient pas sans rapport, j'en suis convaincue.

Mon estomac gronda.

Les yeux toujours fermés, Clay passa la main dessus en souriant.

— Tu as déjà faim ?

— Je mange pour deux, tu te rappelles ?

Il pouffa de rire tandis que mon ventre protestait de nouveau.

— Voilà ce qui se passe quand tu me poursuis plutôt que de donner la chasse à une créature plus comestible.

— Je m'en souviendrai, la prochaine fois.

Il ouvrit un œil.

— Après mûre réflexion, oublie ça. Poursuis-moi, et je te nourrirai après coup. Tout ce que tu voudras.

— De la glace.

— On en a ? demanda-t-il en riant.

— La Crémerie a ouvert la semaine dernière. Deux banana split pour le prix d'un pendant un mois.

— Un pour toi et un pour…

Je grognai, ce qui le fit sourire.

— D'accord, deux pour toi, deux pour moi.

Il se releva à son tour et regarda autour de lui.

— Nos fringues sont au sud-ouest, lui dis-je, près de l'étang.

— Tu en es sûre ?

— Espérons-le.

Je sortis de la forêt et m'avançai dans le jardin. Tandis que les nuages défilaient au-dessus de nous, des rayons de soleil passèrent sur la maison. Les boiseries fraîchement repeintes en vert foncé se mirent à briller. Elles étaient de la même couleur que le lierre qui s'efforçait de continuer à pousser sur les murs en pierre.

Le jardin prenait lentement la même couleur. Entre les conifères et les buissons poussaient quelques massifs de tulipes, dont la présence était due à une frénésie de jardinage qui s'était emparée de moi, un automne, quelques années plus tôt. Les fleurs s'arrêtaient au bord du mur de la terrasse. Je n'étais pas allée plus loin, car je m'étais laissé distraire par autre chose et j'avais laissé le sac de bulbes pourrir sous la pluie. C'était typique de notre façon de jardiner : de temps en temps, on achetait une plante ou deux et on allait peut-être même jusqu'à les planter dans le sol. Mais, la plupart du temps, on se contentait de ne pas intervenir et de laisser faire la nature.

Cette nonchalance seyait à la maison et au jardin légèrement envahi par la végétation qui donnait sur les champs et les bois. C'était un véritable sanctuaire sauvage, où l'air embaumait le feu de joie de la veille, l'herbe printanière et le lointain fumier. Le silence n'était brisé que par le pépiement des oiseaux, le chant des cigales… et le bruit sec des coups de feu.

À la détonation suivante, je pressai mes mains sur mes oreilles et fis la grimace. Clay me fit signe de revenir sur nos pas, le long des bois, avant de faire le tour et d'arriver de l'autre côté. En arrivant le long de la remise, j'aperçus quelqu'un sur la terrasse. Il était grand, mince et brun. Sa chevelure bouclée, qui s'arrêtait au-dessus du col de sa chemise, subissait des coupes sporadiques, comme la pelouse. Le dos tourné, il leva le pistolet par-dessus le rebord du muret et le pointa sur sa cible. Clay sourit, me tendit ses chaussures et s'élança à petites foulées silencieuses pour contourner la terrasse.

Je continuai à marcher, mais plus lentement. Le temps que j'arrive près du muret, Clay sautait déjà par-dessus. Il croisa mon regard et posa son index sur ses lèvres. Comme si j'avais besoin de cet avertissement ! Il se faufila derrière le tireur,

s'arrêta pour s'assurer qu'on ne l'avait pas entendu, puis il s'accroupit et bondit.

Jeremy fit un pas de côté sans même se retourner. Clay heurta le muret et glapit.

— Bien fait pour toi, déclara Jeremy en secouant la tête. Tu as de la chance que je ne t'aie pas tiré dessus.

Clay se releva d'un bond et s'épousseta en souriant.

— Vivre dangereusement, tel est mon slogan.

— Ce sera aussi ton épitaphe.

Jeremy Danvers était l'Alpha de la Meute et le propriétaire de Stonehaven, l'endroit où lui, Clay et moi vivions et où nous passerions certainement le reste de notre vie. C'était en partie dû au fait que Clay, en tant que garde du corps de Jeremy, devait rester près de lui. Mais, surtout, c'était parce que jamais Clay n'envisagerait de partir de là.

Il n'avait pas plus de cinq ou six ans lorsqu'il avait été mordu. À l'âge où les autres gamins entraient à l'école primaire, lui avait survécu en tant qu'enfant loup-garou dans le bayou de Louisiane. Jeremy l'avait sauvé et ramené à Stonehaven pour l'élever, et Clay voulait y rester.

Mais, désormais, c'était ma maison à moi aussi, depuis le jour où Clay m'avait mordue. Ce n'est pas un sacrifice. Je suis heureuse ici, avec ma famille. En plus, sans Jeremy comme médiateur, Clay et moi nous serions entre-tués bien des années plus tôt.

Jeremy regarda Clay revenir vers moi en bondissant. Puis il jeta un coup d'œil dans ma direction, et je vis le soulagement briller dans ses yeux. Si Clay était de si bonne humeur, ma Mutation avait dû bien se passer. Je savais qu'ils s'étaient fait du souci tous les deux, même s'ils avaient essayé de ne pas le montrer – j'étais déjà suffisamment paniquée comme ça. De toute façon, l'autre choix, à savoir ne pas muter, aurait été encore plus dangereux.

Je tendis à Clay ses chaussures. Le regard de Jeremy descendit jusqu'aux pieds nus de mon amant. Jeremy soupira.

— Je retrouverai mes chaussettes la prochaine fois, promit Clay. Regarde, Elena a trouvé son haut.

Je brandis un pull que j'avais « égaré » dans les bois,

quelques mois plus tôt. Jeremy fronça le nez lorsque l'odeur parvint à ses narines.

— Jette-le, dit-il.

— Il sent un peu mauvais, admis-je. Mais je suis sûre qu'après un bon lavage, avec un peu d'eau de Javel…

— À la poubelle. Celle de dehors. S'il te plaît.

— On va prendre une glace en ville, annonça Clay. Tu veux venir ?

Jeremy secoua la tête.

— Vous deux, allez-y. Vous n'aurez qu'à prendre des steaks chez le boucher. Je me suis dit qu'on pourrait profiter du beau temps pour faire un barbecue. C'est peut-être encore un peu tôt pour la saison mais, puisque vous semblez pleins d'énergie, je réussirai peut-être à vous convaincre de sortir le salon de jardin. Comme ça, on mangera dehors, ce soir.

— On n'a qu'à s'en occuper maintenant, dis-je en me dirigeant vers la remise. Ça va m'ouvrir l'appétit pour ces banana split.

Clay me prit par le bras.

— Tu ne dois rien soulever, tu te rappelles ?

J'étais à peu près sûre qu'on ne pouvait pas mettre en danger un fœtus de la taille d'un petit pois en soulevant une chaise de jardin, surtout qu'avec ma force de loup-garou, cela revenait pour moi à soulever une assiette. Mais, quand j'interrogeai Jeremy du regard, il préféra s'occuper de décharger ses revolvers.

Depuis que j'avais décidé d'avoir un bébé, Jeremy avait lu à peu près tous les livres jamais écrits sur la grossesse. Seulement, peu importait le nombre de ses lectures, il ne pouvait pas être sûr que cela s'applique à moi. Les femelles loups-garous étaient très rares. Que l'une d'entre elles mette un enfant au monde, même de père humain, appartenait au domaine de la légende. Alors, deux loups-garous décidant de se reproduire ? Ça n'était jamais arrivé. Ou, du moins, on n'en avait pas la trace, et il n'existait évidemment pas de guide de la maternité pour nous.

Nous étions donc prudents – certains plus que d'autres. Non pas que je désapprouvais. Enfin… pas vraiment. Après tout, cela ne durerait que neuf mois. Je pouvais supporter le fait de ne pas

soulever de chaise de jardin pendant quelque temps. C'était le « ne rien faire du tout » qui commençait à me rendre folle.

J'aurais pu leur rappeler que je venais juste de me transformer en louve. Porter une chaise ne pouvait pas être plus éprouvant, pas vrai ? Mais je savais ce qu'ils répondraient : la Mutation était un stress nécessaire, raison de plus pour que je réduise toute autre activité physique, pour compenser. Si je leur rappelais ce que je venais juste de faire, Jeremy annulerait probablement notre virée en ville pour la remplacer par un après-midi de repos au lit.

— Tu n'as qu'à prendre les lanternes, finit par proposer Clay. Mais, c'est moi qui les descendrai de l'étagère.

— Tu es sûr ? Ce sont des lampes à pétrole, tu sais, rétorquai-je. Je pourrais prendre feu.

Clay hésita. Je ravalai un grondement, mais pas avant que les premières notes m'aient échappé.

— Je pensais au pétrole, expliqua-t-il. Est-ce que c'est bon pour toi de respirer ce truc-là ?

— Hmmm, tu marques un point. Et l'air, alors ? J'ai senti une odeur de fumier, tout à l'heure. Dieu sait quel genre de drogues ils refilent aux vaches ces temps-ci !

— Je disais juste…

— Clay, prends les chaises – et les lanternes. Elena, il faut que je te parle.

Tandis que Clay s'éloignait, je m'armai de courage en vue du « sermon » qui m'attendait. Bon, d'accord, Jeremy ne donne pas vraiment dans le sermon – il faut prononcer plus de quelques phrases pour que ça en soit un. Dans le cas présent, je connaissais déjà ces quelques phrases par cœur. Il reconnaîtrait que Clay était surprotecteur, tout comme lui, mais ils savaient à quel point cette grossesse était importante pour moi et ils voulaient juste s'assurer que tout irait bien. Encore huit mois de patience. Trente-quatre semaines. Deux cent trente-huit jours…

— Tu as pris tes nouvelles vitamines ?

Je lui lançai un regard interrogateur. Il leva un doigt, puis regarda ostensiblement en direction de Clay. Il me demandait d'entrer dans le jeu.

— Oui, j'ai pris les nouvelles vitamines et, non, elles ne m'ont

pas soulevé l'estomac comme ta dernière mixture. En revanche, si tu pouvais, la prochaine fois, y ajouter une saveur cerise ? Et peut-être modeler les comprimés en forme de petits animaux ? Des lapins, ça serait cool. J'aime bien les lapins.

Un rire étouffé flotta jusqu'à nous, tandis que Clay accélérait le pas. Jeremy jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour calculer la portée de l'audition d'un loup-garou, puis il expliqua, en baissant la voix :

— Tu as reçu un coup de fil pendant que vous étiez sortis.

Clay s'arrêta.

— C'était Paige.

Les épaules de Clay se raidirent. Il hésita, puis secoua la tête et se remit en route vers la remise.

— Je n'aime pas me faire dorloter, mais ça, ça me plaît, murmurai-je. Il ne ronchonne même pas à cause du coup de fil de Paige. Elle veut que je la rappelle ?

Jeremy ne répondit pas et continua à regarder Clay. Il le laissa s'éloigner encore un peu avant de répondre :

— Non, elle voulait te transmettre un message. Quelqu'un essaie de te joindre. Xavier Reese.

Clay se retourna aussitôt. Jeremy fit la grimace.

— Au moins, tu as essayé, le consolai-je.

— Reese ? (Clay revint vers nous à grandes enjambées.) Le type du centre ?

— C'est le seul Xavier que je connaisse.

— Qu'est-ce qu'il te veut, cet enfoiré ?

J'avais ma petite idée là-dessus.

— Est-ce que Paige a laissé son numéro ?

— Tu ne vas pas l'appeler, pas vrai ? protesta Clay. Après ce qu'il…

— Il m'a sauvé la vie.

— Ah, ouais ? En même temps, sans lui, tu n'aurais pas été en danger. Et je suis certain que tu t'en serais très bien sortie sans son aide. Il a volé à ton secours uniquement pour pouvoir faire pression sur toi le moment… (Il s'interrompit et serra les dents.) J'espère que ce n'est pas pour ça qu'il veut te joindre.

Je pris le message de Jeremy.

— Je le saurai dans quelques minutes.

— Salut, Elena ! (Il devait m'appeler d'un portable, sa voix crachotait au bout de la ligne.) Tu te souviens de moi ?

— Ouais.

Je m'installai sur le canapé et ramenai mes jambes sous moi. Clay s'assit à l'autre bout et ne prit pas la peine de faire semblant de ne pas m'espionner. L'audition très développée des loups-garous lui permettait d'entendre les deux côtés de la conversation. Je m'en fichais. Dans le cas contraire, je ne l'aurais pas laissé entrer dans la pièce.

— Ouais ? répéta Xavier. C'est tout ce que tu as à me dire au bout de trois ans ? On a passé une semaine atroce tous les deux, enfermés dans une prison souterraine où on luttait pour survivre…

— Moi, je luttais pour survivre. Toi, tu encaissais un chèque mensuel.

— Hé ! tu sais, à ma manière, j'étais autant prisonnier que toi.

— Prisonnier de ta cupidité, grognai-je.

— Pris au piège de mes défauts. C'est tragique, vraiment.

— Tu sais ce qui le serait encore plus ? Si tu te téléportais au beau milieu d'un mur et restais prisonnier de tes défauts à cet endroit-là. Ça ne t'est jamais arrivé ?

— Nan, ma maman m'a appris à toujours bien regarder où je vais.

— Dommage.

— Qu'est-ce que je t'ai fait pour… Euh, non, pas la peine de répondre.

Je jetai un coup d'œil à Clay, qui me fit signe de raccrocher.

— Qu'est-ce que tu veux, Xavier ? J'allais sortir prendre une glace.

— Et c'est plus important que de me parler ? Non, attends, pas la peine de répondre à ça non plus. Puisque tu n'as visiblement pas envie de perdre ton temps en amabilités, j'irai droit au but. Tu me dois une faveur.

— Non, c'est toi qui as dit ça, moi, je n'ai rien promis. Si je me souviens bien, tu m'as proposé ce marché en échange de deux conseils à propos du centre. Mais tu t'es barré après ne m'en avoir donné qu'un.

— Le deuxième concernait les chiens. Ils avaient des limiers et des chiens d'attaque.

— Je sais, ils ont bien failli m'égorger. Ils m'ont laissé une belle cicatrice à l'épaule, aussi. Merci pour l'avertissement.

— D'accord, alors disons que tu ne me dois qu'une demi-faveur et que je l'utilise pour te proposer un nouveau marché. Je suis un type plein de ressources, Elena. Je pourrais vraiment t'aider.

— Ben voyons. Vas-y, dis-moi qui te poursuit.

— Personne. Laisse-moi finir. J'ai commencé à y penser l'année dernière, je me suis dit que je devrais reprendre contact avec toi.

— C'est ça. Qui te poursuivait à l'époque ?

— Une Cabale, mais ce n'est pas l'objet de mon appel.

— Je ne suis pas un garde du corps, Xavier.

— Ce n'est pas ce que j'avais à l'esprit. Mon offre n'implique pas la moindre violence. Elle fait appel à un autre de tes… dons spécifiques. En échange, je peux t'indiquer où trouver le cabot que vous recherchez.

Je jetai un nouveau coup d'œil à Clay.

— Quel cabot… ?

— David Hargrave. Il a tué trois femmes dans le Tennessee. Ta Meute le recherche depuis près de cinq mois.

— Qui t'a parlé…

— J'ai des contacts, Elena. Je suis un véritable Rolodex des contacts surnaturels. L'important, c'est que je sais où se cache Hargrave. Alors, je me suis dit que, si je te donnais cette information, tu accepterais peut-être de me rendre un petit service en échange.

— Donc, je te rends ce « petit service », tu me donnes une adresse, je me pointe et je m'aperçois que Hargrave a mis les voiles depuis une semaine…

— Non. Si tu acceptes le marché, je te dirai où trouver Hargrave tout de suite. Non seulement ça, mais j'attendrai que tu lui mettes la main dessus, et après, tu me rendras service. Je n'entube pas quelqu'un qui peut m'arracher le foie à mains nues.

— Qu'est-ce que tu y gagnes ? Qu'est-ce que tu veux en

échange ?

— C'est… compliqué. Viens demain à Buffalo et je t'expliquerai.

— Buffalo ? Non, c'est trop loin. Retrouve-moi à mi-chemin, à Rochester.

— Buffalo est à mi-chemin. Je suis à *Toronto*. Ta ville natale, si je me souviens bien des dossiers du centre. Hé ! tu peux peut-être me recommander un bon restaurant jap…

— Qu'est-ce que tu fabriques à Toronto ?

— C'est là que, euh, tu pourrais me rendre ce service. Ça devrait te faciliter les choses, pas vrai, d'opérer en territoire connu ? Quoi qu'il en soit, je suis ici pour tout mettre au point, alors je propose de te rencontrer à mi-chemin, à Buffalo, demain. J'ai déjà trouvé l'endroit. Sympa, en public. De jour. Tu n'as absolument rien à craindre… donc, pas la peine d'amener ton petit copain.

— Ouais.

— J'aime bien mon corps. Je ne tiens pas à le voir réduit en pièces détachées.

Je levai les yeux au ciel. Clay articula quelque chose en silence, mais je le fis taire d'un geste et notai l'heure et le lieu du rendez-vous avec Xavier.

— C'est Buffalo, pas la bande de Gaza ! protestai-je lorsqu'on retourna dans le bureau avec Jeremy.

Je m'affalai sur le canapé. Clay essaya de s'asseoir à côté de moi, mais j'allongeai les jambes pour l'en empêcher. Il fit mine de vouloir les déplacer violemment, puis il s'arrêta en se rappelant mon « état ». Boudeur, il traversa le bureau pour aller s'asseoir sur le rebord de la cheminée.

— J'ai besoin de sortir de cette maison, insistai-je.

— Tu es sortie hier, rétorqua Clay.

— Pour aller à l'épicerie. La semaine dernière, tu m'as autorisée à aller jusqu'à Syracuse voir un film. La meilleure chose qui me soit arrivée ce mois-ci, avec dîner après la séance et tout le toutim. Oh ! non, attends ! Je n'ai pas eu droit au dîner parce que tu t'es dit qu'il commençait à se faire tard pour moi. On a fini par acheter des sandwichs qu'on a mangés en rentrant à la prison… pardon, à la maison.

— Très bien, tu veux sortir ? On n'a qu'à faire un petit tour à New York la semaine prochaine et rendre visite à Nick. Tu ne vas pas aller traîner à Buffalo…

— « Traîner » ?

Il me couva d'un regard noir, que je lui rendis, avant de jeter un coup d'œil à Jeremy, qui se contenta de s'enfoncer dans son fauteuil. De toute façon, ça ne servait à rien de faire appel à lui. Je savais de quel côté il était. Gardien de prison numéro deux.

Je pris une profonde inspiration. Il n'existait qu'une façon de convaincre Jeremy : éviter de piquer une crise et présenter une argumentation logique.

— Tu ne veux pas que les cabots apprennent que je suis enceinte, commençai-je. Et je suis d'accord. Mais Xavier est un semi-démon. Il ne peut pas sentir que je suis enceinte et, sauf si je porte une chemise ajustée, il ne le devinera pas en me voyant. Je ne vais sûrement pas le lui annoncer. Tout ce que je veux de lui, c'est David Hargrave. (Je marquai une pause et regardai Jeremy droit dans les yeux.) Nous voulons mettre la main sur Hargrave, pas vrai ? Il a tué trois femmes…

— Inutile de me rappeler les crimes de Hargrave. (Tu ne me feras pas culpabiliser, ajoutèrent ses yeux.) Je compte bien honorer ce rendez-vous avec Reese. Clay ou moi, nous…

— Absolument. En dépit des espoirs de Xavier, je n'ai pas l'intention de me rendre là-bas toute seule. Appelle Nick, Antonio, ou même Karl, si tu arrives à le localiser. Je prendrai toutes les précautions que tu voudras.

— Clay peut se débrouiller tout seul, avec Nick en renfort, au cas où.

— Clay ? Oh, tu veux parler du type que Xavier m'a expressément demandé de ne pas amener ?

— Qu'est-ce qui ne lui plaît pas chez moi ? demanda Clay.

— Tu lui fais peur.

— Il ne m'a jamais vu.

— D'accord, laisse-moi reformuler ça. Ta réputation lui fait peur. Mais je suis certaine que, lorsqu'il t'aura rencontré, il verra que toutes ces vilaines rumeurs sont complètement infondées.

— J'enverrai Antonio, intervint Jeremy avant que Clay ait pu

répondre.

— Si tu envoies quelqu'un d'autre, ou même si tu y vas toi-même, Xavier mettra les voiles en un clin d'œil. Je suis le seul membre de la Meute qu'il connaisse, alors je suis la seule à qui il acceptera de parler.

— C'est trop dangereux, décréta Clay en croisant les bras et en s'adossant au manteau de la cheminée, comme si la discussion était close.

— Dangereux ? Tu te rappelles quel est le pouvoir de Xavier ? La téléportation ! Sur une distance limitée, en plus. Ce type peut bouger sur une distance de trois mètres. Que pourrait-il bien me faire, au pire ? Me tirer les cheveux, dire « na-na-na-na-nère » et se tirer avant que je puisse le taper.

Il me suffit de regarder Jeremy pour comprendre que je perdais rapidement mes arguments « calmes et logiques ». Lorsqu'il ouvrit la bouche, je lui coupai la parole.

— Oui, après ma première rencontre avec Xavier, j'ai fini en rat de laboratoire pour scientifiques fous et en jouet sexuel pour industriel sadique. Je pourrais mettre en avant le fait qu'il lui a fallu deux tentatives et une bonne dose de stupidité de ma part pour réussir à m'attraper, mais, je te l'accorde, il faut se méfier.

— Oh, tu crois ? marmonna Clay.

— J'ai admis avoir été stupide, répliquai-je d'un ton agacé. Ne pousse pas trop le bouchon. Oui, il est possible que Xavier ait déniché une personne prête à payer une grosse somme pour une femelle loup-garou et qu'il lui ait dit : « Hé ! ça tombe bien, je peux vous en procurer une ! » Mais j'en doute. Il a retenu la leçon. Il sait que, s'il tente un coup pareil, il ferait mieux de dépenser cet argent très vite, parce qu'il finira en tout petits morceaux lorsque je m'échapperai ou lorsque Clay lui mettra la main dessus. Mais ne rejetons pas complètement cette possibilité. C'est pour ça que je ne propose même pas d'y aller seule. Cette entrevue se déroulera dans un parc, que nous explorerons au préalable. Jeremy, tu peux amener toute la Meute en renfort si ça te chante. J'emmène Clay, également, que cela plaise ou non à Xavier. Mais je tiens à attraper David Hargrave. Si ce rendez-vous nous le permet, je dis que ça vaut la peine de courir le risque.

Clay ouvrit la bouche pour protester.

— Laisse-moi formuler encore une fois, continuai-je. Je tiens à ce que vous, vous attrapiez David Hargrave. Je n'ai pas du tout l'intention de jouer un rôle dans sa capture. Pour les huit prochains mois, je passe mon tour à la chasse aux cabots. Non seulement je l'accepte, mais je suis d'accord avec vous, de tout cœur. Même si je m'ennuie à mourir, je ne prendrai aucun risque de ce côté-là. En revanche, parler à Xavier me paraît être un risque tout à fait minime au regard de ce que ça peut nous rapporter.

Clay et Jeremy se regardèrent, et je sus que j'avais gagné… cette fois.

L'ÉVENTREUR

Je franchis tant bien que mal une barricade de poussettes et dépassai une petite armée de parents qui, épaule contre épaule, encerclaient l'aire de jeux comme un troupeau de bisons protégeant leurs petits. Une petite fille de deux ou trois ans se mit à hurler. Son père se précipita à sa rescousse avant qu'elle se fasse piétiner par un essaim de garçons en âge d'aller à l'école et qui s'étaient emparés de la tour de guet. Le père lança un regard menaçant aux gamins, puis emmena sa fille à l'écart de la ligne de tir et essuya ses larmes tandis qu'elle expliquait dans un sanglot qu'elle aussi voulait escalader la tour. J'eus la vision de mon enfant à sa place et de Clay dans le rôle du père qui s'aperçoit que quelqu'un essaie d'empêcher son gamin de monter sur un jeu…

Oh, mon Dieu, dans quel pétrin allais-je nous fourrer ?

De l'autre côté de l'aire de jeux se trouvaient plusieurs tables de pique-nique. Seules deux d'entre elles étaient occupées. Sur la première, une mère de famille répartissait des crackers en forme d'animaux entre trois enfants de moins de six ans, tout en jetant des regards furtifs par-dessus son épaule en direction de l'homme assis seul, quelques tables plus loin. Il avait les cheveux bruns, il approchait de la quarantaine, une fine cicatrice lui barrait la joue et, surtout, il n'y avait aucun gamin à proximité. Il soutint calmement le regard de la mère de famille, qui détourna la tête et continua à distribuer ses crackers, mais plus vite.

Je me faufilai derrière l'individu, puis me penchai pour chuchoter à son oreille :

— Elle te prend pour un pervers.

Xavier sursauta, vit que c'était moi et sourit.

— Tu crois ? dit-il. Ouf ! J'ai cru qu'elle me draguait.

La femme à l'autre table poussa un soupir de soulagement presque audible lorsque je m'assis en face de Xavier.

— Je commençais à croire que tu ne viendrais pas, dit-il.

— Heureusement que je me suis pointée, répondis-je. Encore quelques minutes, et elle aurait appelé les flics.

— Tu sais, elle n'a pas l'air entièrement convaincue, reprit-il en jetant un coup d'œil en direction de la mère de famille. Peut-être que si tu me faisais un gros bisou du genre « Salut, chéri ! »… T'ai-je dit que je te trouvais bonne mine ? (Il sourit.) Tu es superbe. J'avais oublié à quel point…

— … je frappe fort ?

— Oui, ça aussi. (Son sourire s'élargit.) Tu as envie de me rafraîchir la mémoire ? Pour le coup, maman poule aura une bonne raison de nous regarder d'un air ahuri !

— Tu as déjà donné à tout le monde une bonne raison de te regarder comme ça. Dans le genre discret, j'ai connu mieux.

— Hé, je voulais que tu te sentes en sécurité ! Quoi de plus sûr qu'une aire de jeux ? Tu n'as vraiment aucune raison de regretter l'absence de ton petit copain.

Je jetai un coup d'œil à la foule du côté des jeux.

— Comment sais-tu que je ne l'ai pas amené avec moi ? Tu ne l'as jamais vu.

— C'est vrai, mais j'ai vu des photos, tu te rappelles ? Boucles blondes, grands yeux bleus, la totale, il ne lui manque que la fossette au menton ! (Il secoua la tête.) Il a l'intelligence, le physique et la jolie Elena à son bras. Je me sentirais vraiment nul… s'il n'était pas complètement cinglé. Un point pour le semi-démon. Je suis peut-être un peu barge, mais personne ne m'a jamais traité de psychopathe.

Je secouai la tête en soupirant.

— Hé, ne me dis pas que j'ai tort, protesta Xavier. Je connais l'histoire. J'ai vu une photo, aussi. Tu les as vues, toi, ces photos ?

— Non, mais j'en ai entendu parler.

— Alors, tu crois qu'elles sont trafiquées ?

— Je suis sûre que non.

— Et… ça ne te dérange pas ? Ton petit ami a passé son

adolescence à tailler des gens en pièces et à prendre des photos ! Mais bon, le lycée, c'est dur pour tout le monde, c'est ça ? Chacun survit à sa façon.

J'aurais pu détromper Xavier, lui dire que les photos appartenaient en réalité à un cabot et que Clay avait ses raisons – même si sa façon de penser était très différente de la nôtre. Mais, en faisant ça, j'aurais détruit la réputation que Clay avait si soigneusement bâtie pour protéger Jeremy. Aussi me contentai-je de la fermer et de hausser les épaules.

Xavier se pencha vers moi.

— Tout sarcasme mis à part, tu n'as pas besoin d'un type comme ça, Elena. C'est peut-être ce que tu crois, parce que tu es la seule femelle loup-garou et tout ça. Mais, bon sang ! J'ai vu de quoi tu es capable, attachée à une chaise, seule contre un loup-garou mâle. Tu peux t'en sortir, tu n'as pas besoin d'un taré psychopathe comme Clayton Danvers…

Xavier s'interrompit en voyant mon regard.

— Il se tient juste derrière moi, c'est ça ? murmura-t-il.

Xavier pencha la tête de côté, vit Clay et disparut. Il réapparut sur le banc opposé, collé contre moi. Je le regardai en haussant les sourcils. Il jura sous cape et se téléporta à l'autre bout de l'autre banc. Puis il se leva et se tourna vers Clay.

— Vous devez être…

— Le taré psychopathe, répondit Clay.

— Euh, mais vous savez, je disais ça de façon très respectueuse. Croyez-moi, j'ai la plus grande considération pour, euh…

— Les gens complètement cinglés, dis-je.

Xavier me lança un regard de reproche.

— Oh, assieds-toi ! m'impatientai-je. Il n'a pas apporté sa tronçonneuse.

Clay fit le tour de la table et se glissa sur le banc à côté de moi. Xavier attendit qu'il se soit assis avant de reprendre sa place en face de moi.

— Clay, voici Xavier, un semi-démon Evanidus. Sa spécialité ? Tu viens juste d'en avoir une petite démonstration.

— Une démonstration sacrément flagrante, ajouta Clay en jetant un coup d'œil en direction de l'aire de jeux.

— Personne n'a rien vu, rétorqua Xavier. Même s'ils avaient remarqué quelque chose, ils trouveraient une explication à ça. Les humains ne voient que ce qu'ils veulent bien voir. Je parie que, si vous mutiez là, tout de suite, on verrait vingt parents se jeter sur leur portable – pas pour appeler CNN à propos de loups-garous, mais pour appeler la SPA et leur demander de venir chercher deux très gros chiens qui violent la réglementation sur les animaux en laisse.

— Puisqu'on parle de chien et de laisse, tu sais vraiment où se planque David Hargrave, pas vrai ? Et il y sera toujours quand on se pointera là-bas ?

— Normalement. S'il s'enfuit, ce ne sera pas parce que je l'aurai prévenu. Dans ce cas-là, je découvrirai sa nouvelle planque, sinon, vous ne me devrez rien du tout. Ce type a tué trois femmes. Moi, je dis qu'il faut y mettre un terme. Je ne suis peut-être pas la personne la plus morale qui soit, mais, dans un cas comme celui-là, je suis content de livrer ce mec aux autorités compétentes. C'est-à-dire vous, les amis.

— Ça fait longtemps que tu connais sa planque ? grogna Clay. Combien de temps as-tu attendu avant que tes devoirs civiques se rappellent à ton bon souvenir ?

— Laisse-moi deviner, intervins-je. Juste assez longtemps pour avoir un service à nous demander en échange. Pas la peine de prendre cet air blessé, Xavier. On veut Hargrave. Toi, qu'est-ce que tu veux ?

Xavier se détendit sur son siège.

— Vous avez déjà entendu parler de la lettre « From Hell » ?

— Non, et vu son titre, je ne suis pas sûre de vouloir en apprendre plus.

— Si c'est un truc de démon, renchérit Clay, on n'est pas intéressés. Les loups-garous ne s'impliquent pas dans…

— Ça n'a rien de démoniaque. C'est juste une lettre qui aurait été envoyée à la police par Jack l'Éventreur. Au cours du siècle qui a suivi, elle a disparu.

Je fronçai les sourcils.

— Tu veux qu'on retrouve…

— Oh ! je sais où elle est. Elle n'a jamais vraiment disparu. Pas pour notre partie du monde, en tout cas.

En nous voyant, Clay et moi, échanger un regard interloqué, Xavier leva les yeux au ciel.

— Vous savez, notre camp. Celui des espèces surnaturelles. Vous avez rejoint le conseil, les amis, ce qui remet les loups-garous au cœur de toute la communauté surnaturelle. Vous n'avez pas pris votre carte de membre ?

— Parle-nous de cette lettre, lui dis-je.

— Tous les dossiers sur Jack l'Éventreur ont été placés sous scellés pendant un siècle. Lorsqu'ils ont été rouverts, dans les années quatre-vingt, la lettre « From Hell » avait disparu. Ce qui n'est pas surprenant, puisqu'elle a été volée au cours des années vingt. Le vol avait été commandité par un mage.

— Pourquoi ? Elle est magique ?

— Nan. Seule une aide surnaturelle permettait de la récupérer, alors elle est restée dans notre camp. Mais, imaginez un peu : cette lettre pourrait nous apprendre la véritable identité de Jack l'Éventreur, et voilà qu'un riche salopard, lanceur de sorts de surcroît, la garde pour lui. C'est dégoûtant. Nous sommes sur le point de rectifier cela.

Je jetai un coup d'œil à Clay.

— Je n'aime pas ce « nous ».

— Moi non plus, renchérit Clay.

— J'espère que tu ne vas pas nous demander de voler cette lettre…

— On ne peut pas voler ce qui a déjà été volé. Je te demande juste de réparer un très vieux méfait, Elena.

— Et de rendre la lettre à la police londonienne. Waouh, c'est très généreux de ta part, Xavier. Tu vois, Clay, il a vraiment le sens du devoir, après tout.

— Ah, ah, ah ! D'accord, j'ai un acheteur, mais il veut faire analyser la lettre par une équipe d'experts en ADN, afin que le monde entier puisse savoir une fois pour toutes qui est Jack l'Éventreur.

— Mince alors, murmurai-je. Ça, c'est une cause juste ! Comme ça, on pourra enfin attraper ce salopard et le mettre derrière les barreaux.

Avant que Xavier ait pu ouvrir la bouche, je continuai sur ma lancée :

— Ton acheteur, il court après quoi ? Il veut écrire un livre ou en faire un film ?

Xavier hésita, avant d'avouer :

— Un livre… et sûrement un film, au bout du compte, mais il a investi plus de cent mille dollars dans cette croisade…

— En échange d'un contrat d'édition qui, j'en suis sûre, lui rapportera une misère.

Je jetai un coup d'œil à Clay, qui haussa les épaules. Il avait raison. Je n'aimais pas la raison pour laquelle ce type voulait la lettre, mais celle-ci ne servait à personne là où elle était. De plus, on devait absolument mettre la main sur David Hargrave avant qu'il se lance dans une autre série de massacres.

— Pourquoi nous ? demanda Clay. Tu peux te téléporter à travers des murs, ajouta-t-il en soutenant le regard de Xavier. Tu dois avoir une bonne raison de nous le demander.

— C'est vrai, mais pas celle à laquelle tu penses. Cette mission est absolument sans danger. Cela n'implique ni barrière électrique, ni gardes armés. C'est juste un sortilège très spécial. La lettre était également protégée par un sort la première fois, sûrement le fait d'un juge ou d'un procureur qui était aussi un mage et qui voulait s'assurer que toutes les lettres de l'Éventreur resteraient en sécurité. Il a lancé un sort capable de détecter tout être vivant qui s'en serait approché. Pour s'emparer de la lettre, il a d'abord fallu que la personne qui la voulait trouve un voleur très spécial, dépourvu de ces battements de cœur qui l'auraient trahi.

— Un vampire, devina Clay.

— Waouh ! Vous êtes doué ! Quand il a eu la lettre, le « nouveau propriétaire » a lancé un autre sort de protection – capable de détecter toute créature ayant forme humaine. Il a dû se dire que c'était suffisant. Bien sûr, quelqu'un pourrait se servir d'un oiseau spécialement entraîné pour ça, mais aucun oiseau ne pourrait ouvrir le coffre en verre scellé.

— Ah ! fis-je. Donc, pour récupérer cette lettre, tu as besoin de quelqu'un qui ne soit pas de forme humaine… un loup, par exemple.

— Tu as tout compris.

Je me penchai vers lui.

— Problème numéro un : comme tu l'as forcément remarqué au centre, nous nous transformons complètement en loups. Des loups avec des pattes. Pour utiliser un diamant, il faut avoir des mains.

— C'est vrai, mais, d'après mes souvenirs, tu peux ne changer que ta main.

— De l'humaine vers la louve, oui. Vice-versa ? Pas si simple. (Je jetai un nouveau coup d'œil à Clay, qui eut un léger haussement d'épaules.) D'accord, ce n'est pas impossible, mais ce n'est pas facile non plus. De combien de serrures parlons-nous ? Est-ce que le coffre est verrouillé ou juste scellé ? Et je suppose que la pièce est verrouillée, elle aussi ?

— Le coffre est juste scellé : c'est une boîte en verre solide fixée à la table. Quant à la porte de la pièce, elle est verrouillée, mais plus pour tenir la femme de ménage à l'écart que pour décourager de véritables voleurs. Ça, c'est le boulot du sortilège. Quand tu auras ouvert la porte, tu n'auras plus qu'à muter avant d'être trop près de la boîte. Quant au fait de pouvoir transformer ta main, c'est ça, l'essentiel. Si tu mutes davantage, tu déclencheras l'alarme, alors, si ce n'est pas possible…

— On s'en occupera, coupa Clay. Mais, tu sais quel est le plus gros problème pour moi ? Comment savoir si le mage n'a pas lancé à la fois le sortilège qui détecte un pouls et celui qui détecte une forme humaine ?

— Impossible. En associant des sortilèges aussi puissants que ceux-là, on est presque sûr d'obtenir de sacrés effets indésirables. Mais vous n'avez pas besoin de me croire sur parole. Vous n'avez qu'à demander à vos potes lanceurs de sorts. Soit ce mage n'a pas pensé aux loups-garous, comme le premier n'avait pas songé aux vampires, soit il s'est dit que le danger était minime. Les vamps sont connus pour leur furtivité, les garous pour leurs tueries.

— Alors, cette lettre est à Toronto ? demandai-je.

Xavier hocha la tête.

— En possession du petit-fils de Theodore Shanahan, le mage qui a commandité le vol dans les archives de la police. Le type s'appelle Patrick Shanahan. Il vit seul, le parfait petit banquier d'affaires : il mène une existence bien réglée,

monotone, avec une routine stricte. Pas de danger qu'il déplace la lettre ou qu'il manque un dîner avec des clients pour rester à la maison. Mais, si jamais ça arrivait, on annulerait la mission et on ressaierait plus tard. Pas de précipitation. Pas de pression non plus. Cette lettre n'ira nulle part.

Je consultai Clay du coin de l'œil. Nouveau haussement d'épaules, qui se termina cette fois par un hochement de tête.

— Je vais y réfléchir, répondis-je.

— Vraiment ? (Xavier s'éclaircit la voix.) Enfin, je veux dire, je comprends. D'accord. Réfléchis, fais tes recherches, assure-toi que tout est en ordre. Je te donnerai tout ce dont tu as besoin. J'ai acheté un contact qui a accès à la maison, c'est là-dessus que je travaille en ce moment. Tout ce que tu auras à faire, ce sera d'entrer et de prendre la lettre.

En définitive, la décision reviendrait à Jeremy, mais je voulais faire des recherches pour savoir jusqu'à quel point j'allais soutenir l'offre de Xavier. Je comptais commencer par la lettre. Je n'avais pas voulu reconnaître l'étendue de mon ignorance devant Xavier, mais les mots « From Hell » et « Jack l'Éventreur » ne me faisaient penser qu'à une seule chose : le film avec Johnny Depp, que j'avais voulu voir, contrairement à Clay. Nick et moi avions fini par le laisser tomber en plein multiplex, en l'envoyant voir *Training* Day et en lui disant qu'on allait chercher le pop-corn.

Clay avait mis une demi-heure avant de comprendre qu'on n'allait pas le rejoindre et encore dix minutes pour pouvoir franchir le barrage des ouvreurs et nous retrouver dans la salle de From Hell. Il avait alors déclaré que, si on voulait vraiment le voir, on n'avait qu'à le dire. Puis il s'était affalé dans le fauteuil à côté du mien et avait passé la demi-heure suivante à marmonner qu'il détestait les films de serial killers. Je lui avais alors fourré ma boîte de Milk Duds dans la bouche, et Nick et moi étions partis nous installer dans d'autres fauteuils, sans aucune place libre à proximité.

Une soirée typique au cinéma. Résultat, à cause de Clay, je n'avais pas suivi l'histoire. S'il était fait mention de la lettre qui avait inspiré le titre du film, je ne m'en souvenais pas.

— Je vais aller regarder sur Internet ce que je peux trouver à

propos de cette lettre, dis-je en entrant dans la maison.

— Demandons d'abord à Jeremy.

— Pourquoi ?

— Il adore résoudre des énigmes, répondit Clay en haussant les épaules. Il saura peut-être quelque chose.

— À propos d'une affaire comme celle de Lizzie Borden, peut-être. Mais Jack l'Éventreur n'est pas du tout dans le style de Jeremy.

— Peut-être.

La porte du bureau s'ouvrit au bout du couloir, et Jeremy nous rejoignit dans l'entrée.

— Vous avez fait vite, nous dit-il. Il y a eu un problème ?

— Non, on a juste des questions qui appellent des réponses, répondis-je. Il est sérieux à propos de Hargrave. Si son tuyau ne donne rien, on ne lui devra rien. Difficile de contrer une logique pareille. Mais le service qu'il nous demande en échange est… un petit peu étrange.

— Jack l'Éventreur, intervint Clay. Tu connais ?

Jeremy fronça les sourcils.

— Jack l'Éventreur ?

— Un tueur en série dans l'Angleterre victorienne, expliquai-je. Il a tué plusieurs prostituées…

— Cinq femmes, à Whitechapel, à l'automne 1888, intervint Jeremy. Je sais qui c'est, Elena.

— Visiblement, dis-je en essayant de ne pas montrer ma surprise.

Peine perdue. Jeremy plissa à peine les lèvres, mais je le vis.

— Venez dans le bureau, dit-il. Je suis loin d'être un expert sur le sujet, mais voyons si je peux apporter un début de réponse à vos questions… quand vous m'aurez dit ce que cela a à voir avec la requête de Xavier.

Jeremy ne fit pas que « nous apporter un début de réponse ». Il nous raconta toute l'histoire et plus encore. Je suppose que j'aurais dû m'en douter. Comme l'avait dit Clay, Jeremy aimait les énigmes. Or, peu de crimes avaient soulevé autant de questions et engendré autant de théories que ceux de Jack l'Éventreur.

Pour commencer, Jeremy évoqua les détails de l'affaire.

— Et puis, il y a les lettres, poursuivit-il en mettant les pieds sur l'ottomane. Des centaines de lettres, qui furent envoyées aux divers policiers et journalistes de la ville.

— Je croyais que seuls les tueurs modernes faisaient ça, dis-je. Établir une correspondance avec un reporter dans l'espoir de faire les gros titres et de continuer à faire parler de ses crimes.

— C'est peut-être précisément ce qu'il faisait, répondit Jeremy. Il serait alors l'un des premiers criminels à avoir manipulé les médias. Mais, en toute probabilité, la majorité de ces lettres ne venait pas de lui. S'il les avait vraiment toutes écrites… eh bien, disons qu'il aurait eu trop mal au poignet pour se servir d'un couteau.

— Des faux, écrits par des gens qui n'avaient vraiment rien de mieux à faire, résumai-je.

— C'est sans doute vrai pour la plupart de ces lettres, même si l'on pense que quelques-unes ont été rédigées par des reporters frustrés par l'absence de nouvelles entre les meurtres.

— Bientôt, ils diront que l'Éventreur lui-même était un journaliste qui tuait pour booster les ventes de son journal, marmonnai-je.

— Tu sais, les ventes de journaux ont grimpé en flèche au cours de cette période…

Je secouai la tête.

— Ainsi, cette lettre que veut Xavier est un faux ?

— Peut-être. En même temps… Mets-toi à la place du tueur. Quelqu'un écrit à la presse et à la police en se faisant passer pour toi. Des dizaines de gens apposent ton nom au bas de leurs courriers et font passer leur point de vue dans des articles censés parler de toi.

— Vol d'identité à la sauce victorienne. J'aurais envie de rectifier cela. Alors, j'envoie de vraies lettres prouvant que je suis le tueur.

Jeremy hocha la tête.

— Il existe trois lettres dont beaucoup pensent qu'elles sont authentiques. La première, envoyée à la Central News Agency, semble faire allusion à un double meurtre qui fut commis quelques jours plus tard. La deuxième, envoyée au même endroit, fait référence à la première et inclut des détails à

propos des crimes qui n'étaient pas encore parus dans la presse. Malgré tout, certains doutaient encore, considérant que les allusions de la première lettre étaient trop vagues et que les détails de la seconde pouvaient provenir d'une fuite policière. Deux semaines plus tard, une troisième lettre fut envoyée, mais au président du comité de vigilance de Whitechapel, cette fois.

— La lettre « From Hell », murmurai-je.

— Ainsi nommée à cause de l'adresse de retour sur l'enveloppe : « From Hell », à savoir « en Enfer ». La moitié d'un rein humain était jointe à ce courrier, or le tueur avait bel et bien prélevé un rein sur l'une de ses victimes. Les tests indiquèrent que l'organe provenait d'une femme ayant à peu près l'âge de la victime, mais c'était le mieux que les enquêteurs puissent faire à l'époque, si bien qu'on n'a jamais pu savoir s'il s'agissait d'un canular. De toute évidence, celui qui veut y croire prétend que c'est vrai. En ce qui nous concerne, la seule chose qui importe, c'est que cette lettre existe et qu'elle a bel et bien disparu, comme le prétend Xavier.

— Que lui est-il arrivé ?

— On l'a rangée avec d'autres preuves et consignée pendant un siècle. Quand ils ont rouvert les dossiers, en 1988, la lettre « From Hell » avait disparu. Elle a peut-être simplement été déplacée. Les adeptes des théories du complot prétendent qu'elle a été « escamotée », soit par la police, pour couvrir ses faux pas, soit par des personnes intéressées, qui craignaient qu'elle contienne un indice important. Vraisemblablement, la vérité correspond aux certitudes de Xavier, à savoir qu'elle a été volée pour sa valeur sur le marché noir des collectionneurs.

Il se tut et pencha légèrement la tête de côté. Son regard se perdit au loin, comme s'il fouillait dans sa mémoire.

— On a raconté à un moment qu'elle avait été achetée par un collectionneur canadien. C'est intéressant, puisque Xavier prétend qu'elle se trouve au Canada. Je crois qu'on n'a jamais accordé beaucoup de crédit à cette histoire. Ce n'était pas assez croustillant, au regard des autres hypothèses.

— C'est le problème, avec la vérité, fis-je remarquer. Inventer des histoires, c'est beaucoup plus marrant. Maintenant, dis-nous : qu'est-ce qu'on fait ?

De nouveau, Jeremy se tut, pour quelques minutes, cette fois. Puis il ôta ses pieds de l'ottomane et se redressa.

— Renseigne-toi avant de lui répondre. Fais des recherches approfondies, mais rapides. Si on peut mettre la main sur Hargrave, je veux conclure ce marché avant que le cabot décide de s'en aller. Commence par confirmer ce que je viens juste de vous raconter. Ça fait des années que je me suis intéressé à ce sujet, alors il vaut mieux s'assurer que la lettre n'a pas réapparu entre-temps.

— Je vais fouiller dans les archives des agences de presse, commençai-je.

— Non, donne ton code d'accès à Clay. (Jeremy se tourna vers Clay.) Tu peux le faire, pas vrai ?

— Oui, c'est simple.

— Toi, Elena, tu t'occupes de Xavier. Il a dit qu'il nous faciliterait la tâche, mais il me faut des garanties. Demande-lui de nous donner des plans, des codes de sécurité, des clés, tout ce dont on pourrait avoir besoin. Nous ne sommes pas des experts en la matière, alors je veux que tout le travail de pro soit effectué pour nous et fourni à l'avance afin de pouvoir demander un deuxième avis.

— Karl ?

Jeremy hocha la tête.

— Je m'en charge, promis-je.

— Cela nous laisse le sortilège. Je vais m'en occuper.

— Quel sortilège ?

— Xavier prétend que cette lettre est protégée par un sortilège capable d'arrêter tout ce qui a forme humaine. Je veux m'assurer qu'un tel sortilège existe vraiment – ou qu'il pourrait exister. Paige et Lucas devraient pouvoir nous renseigner, ou trouver quelqu'un qui le fera à leur place.

DIVERSION

Quand nous eûmes terminé nos recherches, Jeremy me demanda d'appeler Xavier pour accepter son offre et obtenir la nouvelle adresse de David Hargrave. Clay et Antonio s'occupèrent immédiatement de lui. Non, ça ne veut pas dire qu'ils le prirent à part pour lui faire un sermon. Parfois, cela suffit, mais si un cabot attire l'attention de la Meute, cela signifie généralement qu'il a dépassé le stade de la simple bourde et qu'il lui faut plus qu'un avertissement.

Ils trouvèrent Hargrave exactement là où l'avait indiqué Xavier. Nous étions donc prêts à remplir notre part du contrat. Mais, cela ne semblait pas devoir se produire dans l'immédiat. Lorsque j'appelai Xavier, les choses ne se passaient pas très bien de son côté. Même s'il m'assura qu'il s'agissait simplement de régler quelques détails, j'eus l'impression que l'acheteur hésitait. Quand un mois passa sans nouvelles de Xavier, on en déduisit que le marché était tombé à l'eau.

Deux autres mois s'écoulèrent. Le printemps laissa place à l'été, lequel prenait doucement la direction de l'automne. Je courais à travers la forêt. La chaleur de mon haleine dégageait des signaux de fumée dans la fraîcheur nocturne. Une onde d'adrénaline me traversait à chaque foulée. C'était une splendide nuit de fin d'été, couronnée par une course parfaite.

Je m'engouffrai au sein d'un bosquet et m'élançai dans les airs. En plein milieu du saut, une violente douleur me déchira l'abdomen, et je m'écrasai sur le flanc sur le sol de la forêt. Lorsque je tentai de me relever, une série de crampes aussi rapprochées que des tirs de mitrailleuse me plia en deux et me fit retomber par terre.

Je restai allongée sur le flanc en gémissant et en grattant l'air

avec mes griffes. Je sentis de l'humidité jaillir sous ma queue. L'odeur du sang emplit l'air. Toujours secouée par les crampes, je réussis à me contorsionner pour regarder derrière moi. Il y avait une flaque de sang sur les feuilles, sous mon arrière-train, et des touffes de fourrure collées par le liquide visqueux. Une fourrure trop noire pour être la mienne.

Oh, mon Dieu, non. Par pitié…

Une immense vague de douleur me traversa. Ce fut si intense que je crus être train de muter spontanément vers mon corps humain. Puis j'entendis un horrible bruit mouillé lorsque quelque chose tomba sur les feuilles.

Au début, je ne vis qu'une forme sombre, plus foncée que le sang. Puis, dans un éclair de lucidité, je vis tout : les membres minuscules tordus par leur propre Mutation, la tête presque perpendiculaire au corps, la nuque brisée, à cause de moi, de ma Mutation, de mon égoïsme, de mon imprudence.

Je hurlai.

— Chuuut. (Le vent sifflait à travers les arbres au-dessus de moi.) Chuuuut.

J'essayai de bouger, mais quelque chose me tenait, quelque chose de chaud et de solide. J'ouvris les yeux en sursaut et découvris la pleine lune qui brillait d'un éclat intense au sein du ciel nocturne. La pleine lune ? N'avais-je pas vu un premier quartier, un peu plus tôt ? Je battis des paupières et aperçus deux lunes suspendues au-dessus de moi.

— Elena ?

Nouveau battement de paupières, qui permit de chasser les dernières brumes du sommeil. Le visage de Clay, creusé par l'inquiétude, flottait au-dessus du mien.

— De quoi as-tu rêvé ? chuchota-t-il.

J'ouvris la bouche, mais seul un gémissement en sortit. Les bras de Clay se resserrèrent autour de moi. Je commençai à me détendre, puis les images de mon rêve m'envahirent de nouveau, et je m'écartai dans un sursaut. Je passai les mains sur mon ventre rond. Il était encore là. Si gros. Trop. J'avais à peine dépassé la moitié de ma grossesse, et déjà les gens m'arrêtaient dans le supermarché pour me demander combien de semaines – ou de jours – il restait avant la naissance.

Jeremy affirmait que c'était le sang de loup qui accélérait ma grossesse, mais il ne pouvait que deviner. Personne ne savait. Je fis de nouveau courir mes doigts sur mon ventre en tentant de percevoir un battement de cœur ou un coup de pied. Mais je savais qu'il ne se passerait rien car, même si je paraissais très près du terme, mon bébé était étrangement calme. Cependant, Jeremy m'assurait qu'il pouvait entendre battre son cœur, et je continuais à grossir, alors j'étais bien obligée de me dire que c'était suffisant.

Clay posa ses mains sur les miennes.

— Je ne peux plus muter, chuchotai-je. Ce n'est pas bon pour le bébé. Ça ne peut pas l'être.

— Si c'était vrai, tu n'aurais pas besoin de muter pendant la grossesse. Il est impossible qu'une espèce soit incapable de se reproduire…

— Nous ne sommes pas une espèce ! protestai-je en me redressant pour m'appuyer sur les coudes. Jeremy, Antonio, Nick, ils appartiennent à une espèce, eux, oui, mais pas nous. Ils en ont hérité. Nous, on a été mordus. Tu saisis ? Tu as été infecté, j'ai été infectée, et aucun être sain d'esprit n'essaie de se reproduire quand il est porteur d'un truc pareil !

Je pris quelques profondes inspirations et me concentrai sur la voix de la raison dans ma tête qui me disait que je dramatisais encore et que tout me paraîtrait plus rose le lendemain matin. Mais les battements de mon cœur affolé réussirent à faire taire cette petite voix.

Bordel ! Pourquoi ne pouvais-je pas dépasser cette peur ? Après cette première Mutation, au début de ma grossesse, tout semblait aller très bien. Mais, depuis, chacune de mes Mutations avait été tout aussi éprouvante pour mes nerfs.

Logiquement, à mesure que ma grossesse se poursuivait sans complications, mes craintes auraient dû s'apaiser. Mais, elles n'avaient fait qu'empirer, comme pour le survivant d'un naufrage qui nage vers une île et qui pense, à chaque brasse : « Oh, mon Dieu, je suis arrivé jusqu'ici, je vous en prie, par pitié, ne m'abandonnez pas maintenant. »

En dépit de tous mes efforts, je ne pouvais m'empêcher de bâtir chaque jour de nouveaux projets pour notre enfant. « J'ai

hâte de lui montrer ça » ou « Il faudra que je pense à lui apprendre ça ». Si ça se passait mal, je perdrais mes espoirs, mes rêves, mes projets et un bébé qui était aussi réel pour moi que s'il dormait déjà dans son couffin à côté de mon lit.

— Tout ira bien, murmura Clay. Tout s'est bien passé jusqu'ici, pas vrai ?

J'inspirai profondément.

— Je sais. Je suis désolée. Je suis si…

Il posa sa main sur ma bouche.

— Tu es inquiète. Il n'y a rien de mal à ça. (Il m'obligea à me rallonger sur le lit.) De quoi as-tu rêvé ?

Une image jaillit dans mon esprit. Le sang, la fourrure poisseuse, le…

Le cœur battant à tout rompre, je pressai mon visage contre le torse nu de Clay et humai son odeur à pleins poumons, pour mieux m'enraciner dans le présent.

Puis, je m'écartai, sans le regarder.

— Je veux juste… j'ai besoin de dormir.

Je sentis les muscles de ses épaules se raidir légèrement, comme s'il résistait à l'envie de m'interroger davantage. Au bout d'un moment, il se détendit et m'attira contre lui. Je finis par me rendormir.

Je me réveillai le lendemain au son des ronflements de Clay. Je me faufilai hors du lit pour ne pas le déranger, puis me penchai pour effleurer de mes lèvres le haut de ses boucles blondes – une caresse trop légère pour le réveiller.

En descendant l'escalier, j'entendis Jeremy dans la cuisine. Lorsque je sentis l'odeur de ce qu'il était en train de préparer, je compris qu'il m'avait entendue la nuit précédente, lorsque je m'étais réveillée en hurlant. Je m'appuyai contre le mur en maudissant cet incident, même si je savais que ce ne serait pas le dernier. Peu importaient la gêne et la culpabilité que j'éprouvais le lendemain matin, aux heures les plus sombres de la nuit, toutes mes peurs et mes insécurités remontaient à la surface.

Je respirai un bon coup, ouvris la porte de la cuisine et contemplai les piles chancelantes de crêpes et de jambon sur le comptoir.

— Tu n'as pas besoin de te donner tout ce mal, dis-je.

Jeremy récupéra la bouteille de sirop d'érable au fond du frigo.

— J'ai déjà mis le couvert dans la véranda. Tu veux bien porter les crêpes là-bas ?

— Je t'assure, Jeremy, tu n'as pas besoin de faire ça. Je réagis comme une idiote. C'est d'un bon coup de pied aux fesses que j'ai besoin, pas d'un super petit déjeuner pour me remonter le moral.

— Ce dont tu as besoin, ce sont des meubles pour bébé, décréta Jeremy en me tendant le plateau. Et une chambre d'enfant où les mettre, mais je me suis dit qu'on pourrait commencer par les meubles et choisir le décor ensuite. Je suis sûr qu'il y a de très bons magasins à Syracuse, mais je propose de faire un tour à New York. On y restera deux ou trois jours, on dormira chez Antonio et Nick, comme si c'étaient des vacances. On part aujourd'hui.

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas prête, Jer.

— D'accord, on partira quand tu le seras. De toute façon, on va devoir attendre Clay. Mais, avec un peu de chance, on réussira à le laisser avec Nick pendant qu'on ira faire les boutiques.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire… Je ne suis pas prête pour la chambre d'enfant. Si les choses tournent mal… Je ne suis pas prête.

Jeremy reposa le jambon sur le comptoir et me regarda droit dans les yeux.

— C'est pour ça que c'est précisément ce qu'il te faut. Tout se passe bien. La meilleure façon pour toi de l'admettre et de l'accepter, c'est de continuer à aller de l'avant, en faisant des projets et des préparatifs. (Il esquissa un sourire en coin.) Au train où vont les choses, on ferait bien de se mettre au boulot, ou on finira par avoir un bébé et nulle part où l'installer. On va se retrouver à transformer les torchons en couches.

J'essayai de lui rendre son sourire, mais mes lèvres s'y refusèrent. Je détournai les yeux.

— Je ne peux pas. Bientôt, je te le promets. Mais… pas tout

de suite.

La porte de la cuisine s'ouvrit avant que j'aie pu l'atteindre. Clay glissa la tête dans l'entrebâillement.

— Regardez qui a flairé l'odeur du petit déjeuner, dis-je.

En passant, je lui pris la main et la lui serrai. Ma façon à moi, maladroite évidemment, de m'excuser pour la nuit précédente.

— J'emporte le jambon, dit Clay à Jeremy.

Sans me retourner, je devinai qu'ils firent plus que se passer le plateau. Lorsque je m'étais rendormie, la nuit dernière, ils étaient probablement descendus en douce pour mettre au point une opération « distraire Elena ». Première option : faire du shopping pour le bébé à New York. Jeremy venait sûrement de signaler à Clay que l'idée était tombée à l'eau et qu'ils allaient devoir trouver un moyen d'enchaîner avec la deuxième option au cours du petit déjeuner.

J'entrai dans la véranda et déposai l'assiette de crêpes, puis je m'emparai de la cafetière et commençai à remplir les mugs.

— On devrait inviter Paige, annonça Clay en franchissant le seuil à son tour. Elle pourrait venir passer quelques jours ici.

— Pas besoin d'enchaînement, murmurai-je. Quelle idiote je fais !

J'échangeai son assiette de jambon contre un mug rempli de café fumant et je m'assis pour préparer le mien. C'était du décaféiné, évidemment. On ne trouvait plus que ça dans la maison. J'avais essayé de leur dire : « Franchement, les gars, vous pouvez boire du vrai café devant moi, ça ne me dérange pas. » Mais ils ne voulaient rien entendre. Puisque je me sacrifiais, eux aussi. C'était une grossesse commune. Ça commençait à me rendre dingue.

— Tu veux inviter Paige ? Tu es désespéré à ce point-là ?

Il se glissa sur sa chaise en haussant les épaules.

— Elle est déjà venue.

— Parce que, moi, je l'avais invitée. Et tu n'as pas desserré les dents pendant tout son séjour.

— Jamais de la vie. Je n'ai rien contre Paige. Et si Lucas peut l'accompagner… ce sera encore mieux. Peut-être qu'ils seront sur une affaire et que ça te fera penser à… enfin, ça fera matière à discussion.

J'aurais préféré aller à Portland pour leur rendre visite à eux, mais je savais que c'était hors de question. Malgré tout, ça serait sympa d'avoir Paige à la maison. Si Lucas venait aussi, Clay apprécierait cette distraction autant que moi.

Lucas avait rempli un vide dont je n'avais pas conscience dans la vie de Clay. Autrefois, Logan me racontait souvent comment, lorsqu'il avait rejoint la Meute, Clay le rendait dingue avec ses « leçons », à toujours vouloir lui montrer comment se battre mieux, s'entraîner mieux, muter mieux. Il croyait que c'était juste un moyen pour Clay de le remettre à sa place en lui rappelant qu'il était à la fois le dernier et le plus jeune membre du groupe.

Mais, quand j'avais vu Clay avec Lucas, j'avais compris que c'était plus que ça. Clay avait vraiment voulu transmettre son expérience à Logan et assumer son rôle de mentor envers un loup-garou plus jeune que lui. Peut-être était-ce le loup en lui qui, instinctivement, désirait transmettre son expérience à la génération suivante. Cependant, au sein de la Meute, il n'y avait pas de nouvelle génération… pas encore. Après la mort de Logan, Clay avait trouvé en Lucas une espèce de substitut – bien que n'étant pas loup-garou, Lucas était un garçon intelligent et réfléchi qui non seulement acceptait les conseils de Clay, mais qui en redemandait.

La plupart des solutions que Clay trouvait pour gérer les cabots réfractaires n'étaient pas applicables aux mages renégats dont s'occupait Lucas. Ce dernier n'avait ni la personnalité ni le cœur assez bien accroché pour ça. Mais il était suffisamment malin pour tirer de l'enseignement de Clay les principes fonctionnant pour lui. En les voyant tous les deux, j'avais compris que le désir d'enfant de Clay n'était pas seulement lié à son envie de me faire plaisir. Pour la première fois, je l'avais vu dans le rôle du père… sans que cette image me fiche une trouille de tous les diables.

Après le petit déjeuner, j'attendis une heure raisonnable pour appeler dans l'Oregon. Puis, je téléphonai à Paige. En écoutant son répondeur, je sentis mes espoirs s'envoler. Je ne pris même pas la peine de laisser un message. Celui sur son répondeur m'indiquait que Paige était partie enquêter avec

Lucas. Bien entendu, ce n'était pas ce que disait le message, mais c'était celui qu'elle utilisait pour faire savoir aux autres membres du conseil et à ses amis surnaturels qu'elle n'était pas chez elle et qu'il valait mieux l'appeler sur son portable.

— On la rappellera la semaine prochaine, me consola Clay. Elle ne s'absente jamais très longtemps, pas avec Savannah à l'école… Ou alors, Savannah n'a pas école en ce moment, c'est ça ?

— Ce sont les vacances d'été, marmonnai-je.

Cela me fit penser que, pour la première fois depuis quatre ans, Savannah ne viendrait pas passer une semaine avec nous cet été. Nous avions eu l'intention de la recevoir, comme d'habitude, et puis mes cauchemars avaient commencé, et j'avais eu peur de la traumatiser. Me voir dans cet état était bien la dernière chose dont une adolescente avait besoin – ça risquait de lui couper l'envie d'avoir des enfants un jour. Savannah s'était montrée compréhensive, et on avait promis de se rattraper à Noël, mais je savais qu'elle était déçue, ce qui ne faisait qu'accentuer ma culpabilité. J'avais gâché l'été d'une autre personne…

— Jaime, déclara Clay.

— Tu veux inviter Jaime ? Je suis sûre qu'elle est trop occupée…

— Tu te rappelles ce documentaire dont vous parliez toutes les deux ? Ce n'est pas vraiment le genre de chose que tu écris, mais tu as eu l'air intéressée quand elle a abordé le sujet.

J'hésitai, puis hochai la tête.

— D'accord. Du boulot, ça serait pas mal. Me changer les idées, c'est peut-être bien tout ce dont j'ai besoin.

Je sortis le répertoire du tiroir, l'ouvris et composai le numéro. Je tombai de nouveau sur un répondeur. Cette fois, je laissai un message, un vague « donne-moi de tes nouvelles quand tu auras le temps ». J'étais sûre qu'il s'écoulerait des jours et des jours avant qu'elle me rappelle. Jaime passait la majeure partie de l'année sur la route, quelques jours par-ci, une semaine par-là. Dieu seul savait quand elle aurait ce message.

— Elle était peut-être juste sortie, fit remarquer Clay.

— Ouais, peut-être.
— Tu veux qu'on essaie de joindre Nick ?
— Peut-être plus tard, murmurai-je en secouant la tête avant de sortir de la pièce.

STRATÉGIE

Tôt le lendemain matin, le téléphone sonna.

— Je prends ! dis-je.

Je me levai de table comme une fusée, au point que j'en oubliai temporairement mon nouveau centre de gravité et que je faillis atterrir le nez sur le carrelage.

— Tu attends un coup de fil ? demanda Clay tandis que je me précipitais vers le bureau.

— Du travail, expliquai-je. Une… nouvelle mission.

Comme si je me jetais comme ça d'habitude sur le boulot. La triste vérité était que je n'attendais aucun appel. Je voulais juste avoir un contact avec le monde extérieur. N'importe lequel. À ce stade, même un représentant pour une marque d'aspirateurs ferait l'affaire.

La semaine précédente, notre représentante locale de chez Avon avait déposé un catalogue dans notre boîte aux lettres, comme elle le faisait depuis quatre ans. Elle faisait preuve d'une ténacité remarquable, car je n'avais jamais passé une seule commande. Mais, en voyant le catalogue, j'avoue avoir pensé, pendant quelques instants : *Hum, peut-être que je devrais lui passer un coup de fil et prendre rendez-vous pour une séance de maquillage*. Peu importait que je n'aie pas acheté de maquillage depuis les années quatre-vingt-dix. Même l'histoire de Jeremy à propos de la dernière représentante de chez Avon qui était passée à Stonehaven ne m'avait pas découragée. Après tout, Clay n'avait que sept ou huit ans à l'époque. De toute façon, s'il terrorisait cette pauvre dame, cela me donnerait mauvaise conscience mais cela égaierait sans aucun doute mon après-midi.

Le téléphone entama sa quatrième sonnerie. Je plongeai sur

le répondeur pour l'éteindre et jetai un coup d'œil au numéro entrant en tendant la main vers le combiné. J'aperçus l'indicatif d'une cabine téléphonique. Qui pouvait bien m'appeler d'une cabine ? Jaime, peut-être, en réponse à mon message, ou Paige pour prendre de mes nouvelles.

— Allô ?

— Elena ! s'exclama une voix retentissante.

— Xavier !

Il y eut un moment de silence. Je m'étais montrée un peu trop enthousiaste, je suppose. Il devait sûrement se demander s'il s'agissait d'un salut joyeux ou d'un grondement menaçant.

— Je suis contente de t'entendre, ajoutai-je.

De nouveau, le silence. Puis :

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Rien. Je suis juste… contente de t'entendre.

Clay apparut sur le seuil. « C'est Xavier », articulai-je en silence. Il se rembrunit. Je lui tournai le dos.

— Alors, quoi de neuf ? Tu as du nouveau à propos de cette lettre ? Tu as peut-être besoin qu'on te rende un autre service ? N'oublie pas qu'on t'en doit toujours un, grâce à l'info que tu nous as donnée sur Hargrave.

Il hésita de nouveau, sans doute convaincu que mon enthousiasme masquait un piège.

— Euh, non, je n'ai pas besoin d'un autre service. J'appelle à propos de la lettre. Tout s'est enfin mis en place et…

— Alors, on y va ? Super ! Tu la veux pour quand ?

— Le, euh, l'acheteur aimerait bien l'avoir d'ici à deux semaines, mais, si le délai est trop court, je peux sûrement inventer quelque chose…

— Deux semaines ? Parfait. Envoie-nous les plans, on s'en occupe. Tu as toujours mon numéro de fax ?

Il l'avait. On discuta des derniers détails, puis je raccrochai et me tournai, rayonnante, vers Clay.

— Hors de question, déclara-t-il. Ce n'est même pas la peine de demander.

— Vraiment ? Depuis quand ai-je besoin de ta permission ?

Je passai à côté de lui et sortis de la pièce en sautillant presque.

— Il va te dire la même chose, tu sais.

On allait bien voir.

Extorquer un passe de sortie à Jeremy… deuxième prise.

Depuis que ma grossesse avait commencé à se voir, Jeremy et Clay m'interdisaient de quitter le territoire de la Meute ou de rencontrer tout être surnaturel qui ne serait pas un de nos bons amis à nous. Aussi étouffant et surprotecteur que cela puisse paraître, il y avait une certaine logique là-dedans. Ils voulaient que le monde des loups-garous reste dans l'ignorance de mon état le plus longtemps possible.

Le fait d'être le seul loup-garou femelle avait toujours fait de moi une cible. En devenant la compagne de Clay, je n'avais fait qu'augmenter les enjeux. De nombreux cabots voulaient s'en prendre à lui et adoreraient l'atteindre à travers moi. Mais nous avions appris à gérer ça… ou, du moins, j'avais appris à le gérer, et Jeremy et Clay avaient appris à me faire confiance de ce côté-là.

Mais, voilà que je portais l'enfant de Clay. Mon ventre rond m'empêchait déjà de me battre comme avant ou de fuir pour échapper à une bagarre. Jeremy et Clay avaient donc décrété que je ne devais pas quitter l'État de New York – le territoire de la Meute. Même si j'avais très envie de protester, je savais de quoi les cabots étaient capables. Peut-être étais-je prête à courir le risque, mais je n'avais pas le droit d'exposer ainsi mon enfant à naître.

Mais Xavier n'avait pas besoin de me voir. Je pouvais régler tous les détails par téléphone et par coursier. De plus, il s'agissait d'un simple vol qui n'impliquait ni violence ni menace personnelle.

— On s'en tient au plan qu'on a mis au point il y a deux mois, dis-je. Je ne reviens pas là-dessus. Jeremy prend la lettre et Clay monte la garde. Mon boulot sera d'escorter Jeremy dans la maison, afin qu'il n'ait pas à se soucier d'ouvrir les portes sous sa forme de loup.

— Et si…, commença Clay.

— Et si les portes sont piégées à l'aide de rayons gamma mortels ? (Je ravalai le sarcasme.) Désolée, je veux dire, et si ce n'est pas assez sûr pour que j'entre dans la maison ? Alors, je

n'irai pas. Jeremy, tu voulais que Karl examine les plans de l'endroit. Je suis d'accord. Si Karl exprime le moindre doute quant à la sécurité, je n'irai pas.

— On parle bien du « moindre risque » ? demanda Clay. Pas d'un risque élevé ou modéré ? Si Karl soulève ne serait-ce qu'un risque potentiel, tu ne viendras pas, exact ?

— Exact.

— Et si quelque chose se passe mal, on sort de là.

— Absolument.

— On y va et on rentre direct en passant juste une nuit sur place, rien de plus.

— Ça me va.

— Et tu devras rester dans mon champ de vision ou dans celui de Jeremy à chaque instant, pendant tout le voyage.

— Sauf quand j'irai aux toilettes.

Il hésita. Je lui lançai un regard noir.

— Très bien. Sauf quand tu iras aux toilettes.

Nous nous tournâmes vers Jeremy.

— Très bien, dit-il. Finissons-en. Elena ? Appelle Karl et vois quand il peut venir jeter un coup d'œil à ces plans.

Karl Marsten arriva deux jours plus tard. C'était plutôt rapide pour lui qui avait passé les trois dernières années à traîner les pieds concernant une autre question : le fait d'intégrer la Meute. Cinq ans plus tôt, Jeremy lui avait accordé un territoire pour le remercier de nous avoir aidés quand un groupe de cabots avait tenté de renverser la Meute. Puisqu'il avait fait partie du groupe en question, son revirement de dernière minute ne lui avait valu qu'un territoire dans le Wyoming – un très bel État, j'en suis sûre… quand on n'est pas un voleur de bijoux cosmopolite.

Marsten s'était bien débrouillé en volant les célébrités de Jackson Hole, mais, au bout d'un an, il avait décidé de peut-être intégrer la Meute après tout, pour voir s'il pouvait récupérer un territoire plus à l'est. Jeremy ne s'y était pas laissé prendre. Il avait énuméré toutes les règles que Marsten serait censé suivre en tant que membre de la Meute. Cela l'avait quelque peu découragé, sans le faire complètement renoncer pour autant. Depuis trois ans, il surveillait nos arrières, assistait à nos

réunions et nous aidait quand on le demandait.

Mais, en général, il prenait son temps pour le faire… comme une semaine après que nous avions eu besoin de lui, par exemple. Puis, au printemps précédent, il était venu me voir, moi. Il venait de rencontrer une semi-démone qui travaillait pour un tabloïd et qui souhaitait aider le conseil. Il m'avait demandé de la parrainer – une requête bizarre de la part d'un type qui n'avait jamais levé le petit doigt pour aider quelqu'un à moins qu'il puisse en tirer profit. Depuis, Marsten arrivait rapidement quand je l'appelais.

Lorsqu'il déclara que le boulot paraissait sans danger, je partis pour Toronto avec Clay et Jeremy.

LE CAMBRIOLAGE

Une gouttelette de sueur me dévala dans l'œil. Je grondai doucement à cause du picotement engendré par le liquide salé, puis je m'essuyai le front du revers de la main et levai les yeux vers le ciel, à moitié occulté par les feuilles. Le soleil avait disparu depuis longtemps, mais l'humidité résistait, bien décidée à perdurer jusqu'à la fin de la saison.

Même si j'étais convaincue que mon énorme ventre avait quelque chose à voir avec la transpiration qui ruisselait sur mon visage, la chaleur n'avait rien d'exceptionnel. Après tout, on était au mois d'août, à Toronto. Contrairement aux visiteurs qui traversaient la frontière canadienne en juillet avec des skis sur le toit de leur voiture, je savais à quoi m'en tenir. La ville était une fournaise urbaine – six cents kilomètres carrés d'asphalte en train de fondre et de gratte-ciel encerclant le centre-ville comme des sentinelles empêchant la moindre brise d'apporter un peu de fraîcheur.

L'été n'avait pas été très chaud, que ce soit ici ou chez nous, à Bear Valley. Mais, à mesure que le *Labor Day* approchait, août était sorti de sa léthargie pour tirer sa révérence sur une vague de chaleur. Ce qui, à Bear Valley, nous avait paru être une agréable semaine estivale, était carrément inconfortable à Toronto. Le smog n'arrangeait pas les choses. Je venais à Toronto plusieurs fois par an, et le smog me paraissait chaque fois pire que dans mon souvenir. Cette fois, la grossesse amplifiait mon odorat, si bien que même ici, parmi les arbres taillés comme des œuvres d'art et les pelouses comme des *greens* de golf, la qualité de l'air semblait avoir dégringolé au niveau de celle de New York.

La maison de Patrick Shanahan, à moitié dissimulée sous

des arbres à feuilles persistantes, ne correspondait pas à l'image que je m'en étais faite. Certes, j'avais vu les plans. Je connaissais même le quartier, où l'on trouvait de modestes maisons que les propriétaires payaient davantage pour l'adresse que pour le nombre de mètres carrés. Et pourtant… eh bien, je ne pouvais pas m'empêcher d'être déçue. Quand on me dit qu'un endroit abrite un document historique d'une valeur inestimable, je m'attends à découvrir une demeure labyrinthique sur une colline, entourée d'une clôture électrifiée et patrouillée par des gardes armés. La lettre se trouverait bien entendu au cœur de cette demeure, dans une pièce secrète et fortifiée, protégée par des détecteurs à infrarouges, et je devrais descendre du plafond, à la *Mission : Impossible*, pour la récupérer.

Je contemplai la maison, de style ranch, et soupirai. Il y avait une caméra à la porte d'entrée, davantage pour éviter les représentants que pour décourager les voleurs. Il n'y avait pour tout système de sécurité qu'une alarme, neutralisée par un code et qui, si on la déclenchait, rameutait un gardien de vingt ans, non armé et habitué à tomber sur des propriétaires penauds qui avaient oublié leur code. C'était très canadien.

Derrière moi, j'entendis le bruit feutré de pattes de loup dans l'herbe.

— Visiblement, pas la peine d'espérer beaucoup de grabuge dans cette aventure, soupirai-je.

En entendant grogner, je me retournai et découvris, non pas le loup doré que j'attendais, mais un loup d'un noir de jais.

— Euh, et c'est une bonne chose, m'empressai-je d'ajouter.

Jeremy roula des yeux et me fouetta l'arrière des genoux avec sa queue en passant à côté de moi.

— Je parlais de Clay, pas de moi, insistai-je. Je ne cherche pas les ennuis. J'ai promis de ne rien faire pour rendre cette aventure plus amusante – je veux dire, dangereuse.

Il pencha la tête pour croiser mon regard et souffla doucement, en sachant que je ne faisais que le taquiner. Puis, il avança sans faire de bruit jusqu'à l'orée des arbres pour jeter un coup d'œil à la maison.

Mais, plaisantais-je vraiment en disant vouloir quelque chose de plus excitant ? À un niveau conscient, oui. Avec mes

cauchemars, je n'avais pas besoin d'avertissement supplémentaire. Il fallait que ma grossesse soit aussi ordinaire que possible. Mais je sentais en moi cette agitation qui me rongeait constamment. Elle ne me poussait pas à faire quelque chose de dangereux, non, mais une activité chargée en adrénaline, pour brûler tout cet excès d'énergie. Avec un peu de chance, cette excursion se révélerait être exactement ce dont j'avais besoin – une aventure sans danger qui me permettrait de tenir au cours des prochains mois.

Un autre bruit résonna derrière moi, le bruissement sec des feuilles mortes. Puis, le sol vibra lorsque Clay bondit et atterrit à côté de moi.

— Tu n'oses plus me faire tomber maintenant, pas vrai ? dis-je. J'aurais dû savoir que c'était Jeremy tout à l'heure – tu n'es jamais aussi discret.

Clay faufila sa tête sous mon bras ballant et laissa ma main glisser sur le sommet de son crâne jusque dans le collier de fourrure derrière son cou. Je passai mes doigts dans l'épaisse fourrure, puis remontai sur les poils rêches au-dessus de sa tête, avant de les enfouir dans la douce collerette en dessous.

Cinq ans plus tôt, je me serais écartée à la minute où il m'aurait effleurée. Être en présence du loup quand j'étais moi-même humaine me mettait alors mal à l'aise. J'avais accepté ce que j'étais, mais il m'avait fallu du temps pour franchir l'étape suivante, à savoir envisager les deux formes non pas comme des identités séparées, mais comme les deux aspects d'une seule entité.

Désormais, je pouvais parler à Clay lorsqu'il était loup, le toucher et reconnaître en lui mon amant. Pour le reste, n'allez pas croire que je le connaissais dans le sens biblique du terme. Il s'agissait là d'un tabou qu'aucun de nous n'avait envie de briser.

Je m'accroupis à côté de lui. Il s'appuya contre moi, et je laissai ma main reposer sur son épaule. On resta assis là, à contempler la maison, pendant une bonne minute. Finalement, il poussa un soupir.

— Plutôt décevant, hein ? chuchotai-je, trop bas pour que Jeremy puisse m'entendre.

Clay s'appuya contre moi, assez fort pour m'obliger à poser

ma main libre par terre afin de ne pas basculer. Je repris mon équilibre et entendis un grondement sourd dans sa poitrine – un rire de loup. Puis il tourna la tête pour me regarder par-dessus son épaule et me lécha la main.

— Excuses refusées, grondai-je.

J'attrapai son museau. Il se tortilla pour se libérer, puis attrapa ma main entre ses crocs et la secoua férocement. Mais, nos jeux brutaux n'allaient pas plus loin, ces jours-ci. Je réprimai l'envie de dire « au diable » et de l'envoyer valser dans les arbres afin d'avoir une vraie empoignade. Les choses reviendraient bien assez vite à la normale.

Je souris, donnai une dernière caresse vive à Clay et me relevai tant bien que mal.

— D'accord, qui est prêt à commettre un petit vol qualifié ?

L'expérience se révéla finalement moins ennuyeuse que je l'aurais cru. L'adrénaline me fit battre le cœur dès que je touchai le clavier de l'alarme. Tandis que mes doigts gantés de latex pressaient les boutons, mon esprit envisagea tous les risques possibles. Et si je me trompais de touche ? Ce « 7 » sur le papier ne serait-il pas un « 1 » en réalité ? Et si le propriétaire avait changé le code ?

J'entrai le dernier chiffre et retins mon souffle en redoutant d'entendre sonner l'alarme. Malgré le silence qui se prolongeait, j'hésitai en m'attendant plus ou moins à voir débarquer une voiture de police toutes sirènes hurlantes.

Lorsque la clé se bloqua dans la serrure, mon ventre se noua. La serrure aurait-elle été changée ?

Dans un dernier cliquetis désespéré, le verrou s'ouvrit enfin. Je tournai la poignée et poussai, toujours prête à entendre sonner une alarme qui resta muette. Je tendis l'oreille, guettant des bruits de pas, puis cherchai du regard des signes de la présence du propriétaire. D'après Xavier, Shanahan donnait ce soir-là une conférence sur l'investissement devant des clients potentiels, un rendez-vous mensuel qu'il ne manquait jamais. Mais il fallait bien une première fois à tout…

Finalement, Jeremy étant juste derrière moi, je jetai un coup d'œil au boîtier de l'alarme. Une lumière verte clignotait. Tant mieux. Enfin, je l'espérais. Pourquoi est-ce que ça clignotait ?

Peut-être que ça voulait dire que la sécurité avait été forcée. Mais alors, pourquoi y avait-il une faible lumière rouge ? C'était peut-être de la psychologie inversée – le vert signalait un danger tandis que le rouge voulait dire que tout allait bien, laissant croire aux voleurs ignorants qu'ils étaient en sécurité.

Quelque chose siffla, et je sursautai.

Un chat se tenait sur le seuil, une de ces créatures choyées à poils longs qui n'aurait pas tenu plus de cinq minutes dans une ruelle. Un grondement peu enthousiaste de Jeremy suffit à le faire fuir.

Les griffes de Jeremy résonnèrent sur le parquet lorsqu'on entra dans la maison. Il ralentit en appuyant davantage sur ses coussinets, et le silence revint. Mon cœur battait la chamade. J'avais tous les muscles tendus, prêts à affronter les ennuis.

Nous trouvâmes facilement la pièce fermée à clé. C'était juste une chambre d'amis dont la fenêtre avait été murée et dont la porte était verrouillée. Le mécanisme de fermeture était si simple que Xavier n'avait pas pris la peine de nous fournir une clé – grâce à ma force de loup-garou, il me suffit de tourner la poignée un peu violemment pour casser la serrure et ouvrir la porte.

Nous entrâmes dans une bibliothèque. Les rayonnages alignés contre les murs contenaient beaucoup de bibelots et une poignée de vrais livres. Deux fauteuils en cuir visiblement peu confortables et un bar rempli de bouteilles complétaient l'ameublement. En voyant le bar, j'essayai de me rappeler la dernière fois où j'avais bu un verre. Je n'ai jamais beaucoup aimé l'alcool, mais c'est marrant comme certaines choses vous manquent quand vous ne pouvez pas en profiter.

Jeremy grogna.

Ah, oui, c'est vrai, la lettre.

Près du centre de la pièce, une table supportait le poids de nombreuses boîtes en verre contenant des artefacts, des statuettes et du bric-à-brac. Parmi elles se trouvait la boîte contenant la lettre.

Je fis tout cet état des lieux depuis le couloir. Je ne pouvais pas aller plus loin, car nous ne savions pas quel était le rayon d'action du sortilège.

Prudemment, Jeremy fit un pas à l'intérieur et s'immobilisa. Tous les deux, on tendit l'oreille, au cas où on aurait déclenché une alarme, mais on ne savait pas ce qui se passerait dans ce cas-là. D'après Lucas, ça dépendait du lanceur de sorts et cela pouvait aller de lueurs tremblotantes jusqu'aux sirènes hurlantes, en passant par un portail infernal qui aspirerait la pièce et son contenu. Je crois qu'il plaisantait en disant ça, mais nous avions vu beaucoup de choses bizarres ces dernières années ; l'apparition d'un portail infernal capable d'engloutir une pièce ne nous aurait pas vraiment surpris.

Comme rien ne se produisit – rien de visible, en tout cas –, Jeremy s'avança à pas feutrés jusqu'à la table. Maintenant débutait la partie la plus délicate de l'opération.

Jeremy devait commencer à muter, en se concentrant tout particulièrement sur sa main, puis s'arrêter au moment où il pourrait récupérer le diamant dans le sac qu'il avait autour du cou, découper le verre et mettre la lettre dans le sac. J'étais contente que ce soit Jeremy qui s'en charge. Le challenge ne m'aurait pas déplu, mais c'était Jeremy qui contrôlait le mieux ses Mutations et qui était le plus à même de manipuler le diamant et la lettre tout en étant encore en grande partie un loup.

Je détournai le regard. Si je suis désormais à l'aise avec le double aspect de ma nature de loup-garou, je ne le serai sans doute jamais avec cet état intermédiaire au cours de la Mutation. Ayant aperçu par accident des loups-garous dans cet état, je n'avais aucune envie d'observer la chose volontairement. Je ne pense pas être vaniteuse, mais je refuse que l'on me voie comme ça et j'imagine qu'il en va de même pour les autres. Enfin, peut-être pas pour Clay, mais il ne faut surtout pas confondre son comportement avec la norme.

Donc, quand Jeremy s'arrêta au pied de la table, je lui tournai le dos et attendis jusqu'à ce qu'une truffe froide vienne se frotter contre ma main.

— Tu l'as ? chuchotai-je.

Puis, je vis le papier enroulé dans le sac autour de son cou. Je souris et lui tapotai la tête.

— Bon chien.

Il me donna un coup de museau et poussa un grondement qui sonnait comme un « Bouge tes fesses ».

Clay nous retrouva en bordure du bosquet de conifères. Il nous renifla rapidement, comme pour s'assurer que tout allait bien, puis plongea sous les arbres pour muter. J'ôtai le sac du cou de Jeremy, qui s'en alla bondissant en faire autant de son côté.

J'examinai le sac contenant la lettre enroulée sur elle-même et plissai les yeux pour essayer de distinguer des mots. Grâce à mes recherches, je savais ce qui était censé être écrit, mais, qu'on soit un fan de l'Éventreur ou pas, quand on met la main sur un truc pareil, on veut le voir de ses propres yeux. En revanche, si je voulais ouvrir le sac, je devais prendre des précautions. Il ne fallait surtout pas que je laisse mon propre ADN sur cette lettre.

J'essayais encore de la lire lorsque Clay m'attrapa par-derrière, me souleva de terre et me tourna vers lui. Il claqua un baiser sonore sur mes lèvres, puis me reposa par terre.

Je le regardai de la tête aux pieds.

— Ne me dis pas que tu as réussi à égarer tes vêtements dans ce bosquet !

— Nan, je me suis juste dit que j'allais d'abord venir te voir. Alors, tout s'est bien passé ? Il n'y a pas eu de complications ? (Il prit le sac et fit mine de l'ouvrir.) C'est ça, la fameuse lettre ?

Je lui arrachai le sac des mains.

— Oui, et c'est aussi un document historique qui a beaucoup de valeur, alors n'y touche pas.

Il renifla d'un air méprisant.

— Cette lettre provient d'un tueur complètement déjanté ou d'un type tout aussi cinglé qui aurait bien aimé être lui. Elle n'a de valeur historique que parce qu'elle prouve que, il y a un siècle, les humains étaient aussi dérangés qu'aujourd'hui.

Il me reprit le sac des mains et le jeta négligemment par terre. Puis il passa ses bras autour de ma taille – ou aussi près que possible, en tout cas. Je savais que j'aurais vraiment dû protester contre les mauvais traitements qu'il faisait subir à ce document historique mais, bon, il était nu, après tout, et mon cœur continuait à tambouriner dans ma poitrine, toujours sous

l'effet de l'excitation du cambriolage.

— Alors ? demanda Clay, ses lèvres contre mon oreille. Comment ça s'est passé ?

— Sans problème…

— Déçue ?

— Je m'en remettrai. (J'entourai son cou de mes bras et me penchai aussi près de lui que mon ventre me le permettait.) J'ai sans doute eu autant d'excitation que le docteur m'y autoriserait. Et toi ?

— J'aurais bien aimé qu'il ait au moins deux bons chiens de garde. J'étais prêt à affronter les ennuis, en pensant que Xavier nous avait menti au moins sur un point, mais… rien. Tu parles d'une déception !

— Je suis bien d'accord. On était gonflés à bloc…

— Et on n'a pas pu se défouler. (Il me mordilla l'oreille.) Ça ne doit pas être bon pour toi. (Dans mon dos, ses mains se faufilèrent sous ma chemise.) Il faut arranger ça.

J'entortillai ses boucles blondes autour de mes doigts et levai mon visage vers lui, mes lèvres à un cheveu des siennes.

— Tu vois un remède, toi ?

— J'en vois deux. Le premier, le plus évident : foutre le camp d'ici, retourner à l'hôtel et nous enfermer dans notre chambre jusqu'à midi.

— Et le deuxième ?

Il s'écarta un peu.

— Quoi ? Tu n'aimes pas celui-là ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais tu as dit que tu voyais deux remèdes, alors je vérifie d'abord quels sont les choix qui s'offrent à nous.

— Je ne suis pas sûr que le deuxième te plaise… ce n'est pas vraiment ton truc. Nan, je ne devrais même pas en parler.

Je tirai sur une mèche de ses cheveux.

— Crache le morceau.

— Eh bien, le deuxième remède se termine comme le premier…

— Quelle surprise !

— Mais, il commence par une course. Ici, en ville.

Je frissonnai et me serrai contre lui.

— Mmm, oui.

— Ça te plairait ?

Clay semblait sincèrement surpris. Normalement, j'adorais courir en ville. C'était le fruit défendu, car n'appartenant pas aux « activités sûres pour les loups-garous » que Jeremy tolérait. Mais, ces derniers temps, mon attitude envers la Mutation en général était très éloignée de mon comportement habituel. Et, pourtant… Eh bien, j'avais goûté à une certaine excitation et je n'étais pas tout à fait prête à retourner chez moi au plus vite.

Je lui caressai le dos et répondis, mes lèvres contre son oreille :

— J'adorerais ça.

Derrière nous s'éleva un soupir, suivi d'un marmonnement qui ressemblait à « Évidemment ».

— Elena, bas les pattes. Clay, va te rhabiller. Tout de suite.

— On était juste…

— Oh, je sais ce que vous faisiez, mais ça peut attendre dix minutes, le temps qu'on arrive à l'hôtel.

Je m'écartai de Clay.

— Je t'en prie, tu crois vraiment qu'on allait interrompre notre cavale pour faire l'amour ?

Jeremy se contenta de me lancer un regard entendu.

— D'accord, on en serait peut-être capables en temps ordinaire, mais pas ce soir.

Jeremy ramassa la lettre.

— Clay ? Rhabille-toi. Retrouve-nous à la voiture.

— Vas-y, toi, dis-je. Je vais l'attendre…

Jeremy empoigna mon bras et me conduisit loin de la maison.

VICTORIANA

Jeremy voulait retourner directement à l'hôtel, mais je réussis à le convaincre que je n'étais pas encore prête à me coucher. Lui arracher la permission de courir en ville n'était pas quelque chose que je pouvais faire à la volée.

Je me plaignis donc d'être agitée et déshydratée, ce qui m'empêcherait sûrement de trouver le sommeil réparateur dont j'avais besoin. Le remède ? Une boisson chaude et lactée et une longue promenade. Puisque l'on espérait transformer cette balade en course, je demandai à Jeremy si on pouvait prendre cette boisson dans un café nocturne populaire proche du centre-ville. Puis, on choisit d'aller se balader dans le quartier résidentiel de Cabbagetown, connu pour son calme.

Je flânais dans la rue étroite en écoutant Clay parler d'un article qu'il avait lu la semaine précédente, à propos des cultes dédiés à l'ours. Jeremy et moi hochions la tête chaque fois qu'il le fallait tout en sirotant nos cafés. Le mien était un latte, évidemment – pour le lait. Du lait entier. Ça paraît bizarre, comme ça, de demander spécifiquement du lait entier, mais Jeremy insistait. Il tenait également à ce que je mange beaucoup de glace, de fromage et autres produits laitiers riches en matières grasses. Il disait que c'était pour le lait qu'ils contenaient, mais je le soupçonnais de vouloir m'engraisser pour mon futur rôle de mère.

Mon ventre n'était pas le seul à s'être arrondi – mes seins aussi. Oui, pour la première fois de ma vie, j'avais de vrais seins, du genre qui se voyait même sous une chemise ample. Non pas que ça ait de l'importance. Mon ventre dépassait encore plus.

Minuit étant passé, la chaleur s'était un peu atténuée et une petite brise nocturne avait réussi à franchir le barrage des

gratte-ciel pour s'aventurer jusque dans les étroites ruelles résidentielles. J'aime bien Cabbagetown. Je ne suis plus vraiment une citadine, désormais, mais c'est le genre d'endroit que je choisirais si je vivais en ville : un vieux quartier calme situé à quelques minutes à pied de l'effervescence du centre-ville.

De part et d'autre de la rue s'alignaient de petites maisons multicolores à deux étages, dont les jardinets sur le devant étaient jalousement protégés par toutes sortes de clôtures, depuis la pierre jusqu'au fer forgé en passant par les piquets de bois blanc. Elles dataient de l'époque victorienne, et tous les détails architecturaux que j'associais à cette période se voyaient d'un seul coup d'œil : les festons en bois ajourés, les pignons, les galeries couvertes qui faisaient tout le tour de l'édifice, les balcons, les coupoles, les flèches et les vitraux.

Même si l'on pouvait entendre le brouhaha de Yonge Street, à quelques pâtés de maisons de là, il régnait un certain silence ici, comme si les arbres qui se courbaient au-dessus de la route servaient de couverture isolante, permettant ainsi aux habitants du quartier de dormir au sein du chaos du centre-ville. Nous marchions au milieu de la route, le bruit de nos pas résonnant doucement, nos voix à peine plus audibles que des murmures.

Sur notre droite se trouvait une série de voitures garées le long du trottoir. Les maisons avaient été construites avant l'invention de la voiture, et il n'y avait pas assez de place entre elles pour ajouter des allées permettant de garer les véhicules à l'écart de la route. La plupart étaient des importations milieu de gamme, on trouvait peu de monospaces ou de 4 x 4. C'était un quartier pour des seniors et des couples, pas pour des familles.

Jeremy termina son café et regarda autour de lui, mais, évidemment, il n'y avait aucune poubelle.

— Tiens, lui dis-je en ouvrant mon sac.

Je ne suis pas une fan des sacs à main, encore moins quand ils sont grands. Ce soir-là, je portais un petit sac à dos pour transporter la lettre « From Hell ». Jeremy avait décidé que c'était plus sûr. Nous ne voulions pas la laisser à l'hôtel ou dans l'Explorer, alors je l'avais apportée avec moi.

Jeremy sortit un mouchoir de sa poche et essuya l'intérieur

du gobelet avant de le broyer et de le fourrer dans mon sac à dos. La lettre se trouvait toujours dans son sachet en plastique, mais je compris qu'il ne voulait prendre aucun risque, surtout pas avec des gouttes de café hasardeuses. Je commençai à remonter la fermeture Éclair du sac, puis m'arrêtai et sortis la lettre.

— Est-ce qu'on va… ? Hum, est-ce que je peux y jeter un coup d'œil ? Avant qu'on la remette à Xavier ?

Jeremy hésita.

— Je ferai attention, promis-je. Regarde, ajoutai-je en sortant les gants en latex de ma poche.

Il hésitait encore, mais je voyais bien qu'il était aussi curieux que moi. Alors, au bout de quelques instants, il hocha la tête.

On avança jusqu'au trottoir, sous un lampadaire. Je posai mon latte sur le bord du trottoir, puis enfilai les gants, ouvris le sachet et en sortis la lettre. Je m'attendais à trouver le papier friable, mais il était étrangement souple, presque comme du tissu, comme s'il s'était adouci avec le temps.

Je le déroulai. Il était brunâtre, mais la couleur n'était pas uniformément répartie. Une ou deux gouttes du café de Jeremy n'auraient sans doute pas fait une grande différence. La lettre était déjà tachée d'encre et d'autres substances. Je me rappelai avoir lu qu'elle était arrivée dans une boîte en carton qui contenait un morceau de rein humain préservé dans du vin. J'espérais vraiment que les traces rougeâtres étaient celles du vin.

Le papier était couvert de gribouillis presque indéchiffrables, avec un quart des mots tronqués. Si je n'avais pas su ce que c'était censé dire, je n'en aurais pas compris la moitié.

— On dirait que les fautes d'orthographe sont délibérées.

— C'est également ce que tout le monde pense à propos des autres lettres de l'Éventreur, répondit Jeremy. L'orthographe est hasardeuse ; certains mots sont écrits correctement une fois, puis mal écrits la deuxième…

Clay me donna une tape sur le haut du bras. Je me retournai si brusquement que je faillis perdre l'équilibre.

— Il y avait un moustique, expliqua-t-il.

Je lui lançai un regard noir.

— Ils sont porteurs du virus du Nil occidental ici, non ?

— Exactement comme à la maison, répondis-je, les dents serrées.

— Mais, à la maison, tu portes cette crème spéciale que Jeremy t'a préparée. Tu ne l'as pas apportée avec toi, pas vrai ?

— Clayton a raison, intervint Jeremy d'une voix douce. Je sais que le risque est minime, mais, si tu as oublié le répulsif, il vaudrait mieux que tu portes des manches longues après la tombée de la nuit, vraiment. Si tu contractes le virus, tu risques de le transmettre à…

— À mon bébé, oui, je sais. Mais, compte tenu de ce que je transmets déjà à mon bébé, le virus du Nil occidental me semble être le cadet de mes soucis. (Je secouai la tête, puis me penchai vers Clay.) Tape-moi encore une fois, et je te rendrai la claque. Peut-être que tu peux taper plus fort, mais je te mets au défi de le faire.

Il esquissa un petit sourire.

— Tu en es sûre ?

— Tu veux essayer, pour voir ?

— *Non, non, non, intervint Jeremy. Pas de défis de ce genre. En tout cas, pas tant que tu tiens cette lettre, Elena. Regarde, tu ferais mieux de la ranger. On dirait qu'elle est déjà froissée.*

Je baissai les yeux. Quand Clay avait écrasé le moustique sur mon bras, j'avais automatiquement serré le poing.

— Merde ! (Je m'empressai de la lisser.) Tiens, regarde. Pas de dégâts…

Le moustique était encore sur le papier, où il formait désormais une tache noire écrabouillée. Il avait dû rebondir sur la lettre avant que je la froisse.

Jeremy secoua la tête.

— Ce n'est pas grave. Elle est bien assez sale. Je l'examinerai avant de la remettre à Xavier. Maintenant, enroule-la. Vite.

— Avant que je la laisse tomber dans le caniveau et que je la piétine, marmonnai-je. Je n'arrive pas à croire que j'ai fait ça.

— Ce n'était pas ta faute, fit remarquer Clay.

— C'est vrai. (Je le regardai en faisant semblant d'être fâchée.) Tueur d'insectes.

— Ouais, mais, moi, je n'ai fait que le tuer. C'est toi qui l'as

écrasé.

— Parce que tu ne l'as pas écrasé quand tu l'as tué ?

Jeremy soupira. Je me tournai vers lui.

— Tu croyais vraiment qu'on était prêts à avoir des gosses ?

— Non, je pensais simplement qu'un de plus ne ferait pas une grande différence. Maintenant, donne-moi le sac, s'il te plaît.

Je remis la lettre dans mon sac à dos et le lui tendis. Il contempla l'objet d'un air dubitatif – il était vert tilleul avec une marguerite sur le devant.

— Hé ! ce n'est pas moi qui l'ai choisi, protestai-je. Tu l'as acheté, alors tu assumes.

Il prit le sac à dos en secouant lentement la tête.

— Rapportons la lettre à l'hôtel, vérifions les dégâts et envoyons-la à Xavier.

J'échangeai un regard avec Clay, car nous voyions tous les deux s'envoler l'occasion d'aller courir en ville.

— Euh, Jer, Elena et moi, on se demandait…

Il s'interrompit et plissa les yeux en fixant un point par-dessus mon épaule. Je suivis son regard jusqu'à un rideau de fumée qui s'élevait de la route. On aurait dit de la vapeur sortant d'un égout… sauf qu'il n'y avait aucune grille ni plaque d'égout en vue. J'avançai et découvris une mince fissure dans l'asphalte. Clay m'attrapa par le bras et me tira en arrière.

— Ne me regarde pas comme ça, dit-il tandis que je reprenais mon équilibre. Tu ne sais pas ce que ça peut être.

— Un volcan souterrain prêt à tous nous ensevelir sous une montagne de lave ?

La fumée montait lentement en une fine colonne qui s'évaporait avant d'arriver au niveau de ma taille. Jeremy s'accroupit pour examiner le phénomène de plus près.

— C'est sans doute une espèce de vapeur confinée, avança-t-il.

Clay se balança sur la pointe des pieds, luttant contre l'envie de tirer Jeremy en arrière aussi.

— Je ne pense pas qu'elle soit porteuse du virus du Nil occidental, fis-je remarquer.

En voyant que Clay ne bougeait pas, je posai ma main sur

son bras. Il hocha la tête, mais je sentais la tension émaner de lui tandis qu'il observait Jeremy.

— Jer ? appelai-je. On devrait y aller.

— Mm-hmm.

Il remua les doigts à travers la fumée. Un son étranglé s'échappa des lèvres de Clay.

— Il faut vraiment y aller, dis-je en tapotant l'épaule de Jeremy, avant qu'un des habitants remarque la fumée – et notre présence.

— Oui, tu as raison.

Il se releva. Pourtant, il ne bougea pas et continua à fixer la fumée, le front barré d'un pli soucieux entre ses sourcils. Puis, il releva brusquement la tête, et tout son corps se raidit. Je suivis son regard, mais ne vis rien à part les arbres dont les feuilles bruissaient…

— Clay ! s'écria Jeremy.

Des mains m'empoignèrent, et je trébuchai, manquant de tomber à la renverse. Les doigts qui enserraient mes bras me soulevèrent alors, mes pieds quittant le trottoir, et me poussèrent à l'écart. Mon dos heurta un muret. Un éclair illumina le ciel nocturne lorsqu'un transformateur au-dessus de ma tête explosa dans une pluie d'étincelles. Tout devint noir lorsque le corps de mon sauveteur me recouvrit pour me protéger.

— Clay !

La voix venait d'au-dessus de moi. Lorsque mes idées s'éclaircirent, je compris que c'était Jeremy et non Clay qui m'avait protégée en me poussant à l'écart d'un transformateur… juste avant qu'il explose.

— Clay !

— Je suis là ! répondit une voix à côté de nous. Où est Elena ?

— Avec moi. (Jeremy me regarda.) Tu vas bien ?

— Je vois encore des étincelles, répondis-je.

Je battis des paupières et m'aperçus que j'en voyais encore parce qu'il y en avait encore, sur le sol, provenant d'un fil électrique qui était tombé à cause de l'explosion… et qui avait atterri juste à l'endroit où nous nous tenions quelques instants

plus tôt.

Le fil crachota, puis s'éteignit… comme tout le quartier autour de nous. J'attendis que ma vision passe en mode nocturne, mais la lune avait disparu derrière des nuages et je ne distinguais que des formes.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je n'en suis pas responsable, commenta Clay en se relevant.

Jeremy lui fit signe de se taire et de rester immobile. Une fois de plus, je suivis la direction du regard de Jeremy. Une fois de plus, je ne vis rien. Puis, à six mètres de nous environ, une ombre bougea. Je plissai les yeux et parvins à distinguer une vague silhouette accroupie au milieu de la rue.

J'essayai d'avancer, mais la main de Jeremy se referma sur mon bras. Je humai alors une étrange odeur – elle se trouvait sous le vent, mais elle était suffisamment forte pour parvenir jusqu'à moi. C'était la puanteur d'un corps mal lavé mêlée à l'odeur légèrement aigre de la maladie. Mon cerveau sauta alors sur la conclusion la plus évidente : un sans-abri.

Je me retournai vers Jeremy et vis qu'il avait les yeux rivés sur la silhouette et le front toujours barré de ce pli soucieux. Quelque chose dans son expression me fit frissonner. Sans même me regarder, il me tapota la main pour me rassurer. Puis il me fit signe de ne pas bouger, se baissa et commença à avancer, le dos courbé.

Je jetai un coup d'œil en direction de Clay, qui marchait déjà vers Jeremy. Ce dernier secoua la tête. Voyant Clay hésiter, il leva la main et lui fit signe, d'un geste ferme, de rester où il était. Un grondement sourd résonna dans l'air et s'interrompit brutalement lorsque Clay ravala ses protestations.

Plutôt que de se diriger tout droit sur la silhouette, Jeremy la contourna par la gauche en essayant de se mettre sous le vent. Je le regardai faire, mon regard passant sans cesse de sa silhouette obscure à l'autre. Elle semblait appartenir à un homme accroupi sur la route et dont la tête avait une forme étrange. Puis, il remua, et je compris qu'il portait un chapeau melon noir.

L'homme grogna. Puis il se releva péniblement. J'entendis un bruit de frottement, puis je vis l'éclat d'une allumette. Celle-

ci illumina le bas d'un visage masculin basané. J'entraperçus des lèvres épaisses, une moustache noire et un trou béant à la place d'une dent de devant. L'allumette s'éteignit en crachotant. Nouveau frottement, puis un bruit sec lorsque l'allumette se cassa, suivi d'un « tap-tap » lorsque le bout cassé atterrit et rebondit sur le bitume. L'homme grogna de nouveau. Puis j'entendis des mains froisser du tissu. Il fouillait ses poches à la recherche d'autres allumettes.

— Saloperie, marmonna-t-il avec un accent anglais à couper au couteau.

Je distinguai le rond pâle de son visage lorsqu'il regarda autour de lui.

— Huh, grogna-t-il.

Une porte avec moustiquaire claqua, et un faisceau lumineux rebondit autour de nous. Je me baissai. Du coin de l'œil, je vis l'homme dans la rue se figer.

— Hé vous ! s'écria quelqu'un.

L'homme tourna les talons et partit en courant.

— Jeremy ? siffla Clay.

— Vas-y, répondit Jeremy.

Je me relevai et m'élançai derrière Clay. Jeremy m'appela aussi fort qu'il osa. Je savais que cet ordre ne s'adressait pas à moi, mais, tant qu'il ne me demandait pas expressément de m'arrêter, je n'avais pas à lui obéir. C'était la règle. Ou, du moins, la façon dont je l'interprétais.

Lorsque je le rattrapai, Clay se contenta de me jeter un coup d'œil et d'acquiescer, avant de se concentrer de nouveau sur sa proie. L'homme se dirigeait vers le nord en courant à petites foulées. Il changea brusquement de direction pour traverser la rue… et heurta violemment un monospace garé le long du trottoir.

L'homme tituba et poussa un juron qui résonna dans la rue vide. Il jeta des coups d'œil furtifs à la ronde pour voir si quelqu'un l'avait entendu. Clay et moi nous arrêtâmes, figés sur place. Nous portions tous deux un jean et un tee-shirt foncé, si bien que le regard du bonhomme passa sur nous sans nous voir.

Il se retourna vers le monospace et tendit les deux mains devant lui, paumes en avant. Il toucha le côté du véhicule et

retira sa main précipitamment, en grognant, comme s'il s'était attendu à un mur de briques ou de bois plutôt que de l'acier. Il regarda de part et d'autre de la rue, le corps tendu, visiblement impatient de s'en aller, et pourtant…

Il tendit de nouveau les mains et appuya le bout des doigts sur la portière du monospace. Ses mains se déplacèrent et s'immobilisèrent en rencontrant la poignée. Il en suivit le contour avec les doigts et se pencha pour l'examiner, mais il ne prit pas la peine de l'ouvrir, il se contenta de grogner. Puis il se redressa et continua à explorer la portière avec les mains. Lorsqu'elles rencontrèrent la vitre, il essaya de regarder à travers. Puis il recula brusquement en proférant un autre juron d'une voix trop forte.

Un souffle me chatouilla le haut du crâne ; je fis volte-face et découvris Jeremy juste derrière moi.

— Que doit-on faire ? chuchotai-je.

Il hésita, les yeux fixés sur la silhouette qui se trouvait à six mètres devant nous.

— Clay ? Capture-le. Avec précaution, avant qu'il atteigne la route principale. Elena ? (Il s'interrompit, puis reprit :) Aide Clay. Fais bien attention à rester en arrière…

Un crissement de pneus lui coupa la parole lorsqu'une voiture prit le virage à toute vitesse. La lumière des phares inonda la rue plongée dans l'obscurité. L'homme poussa un hurlement de terreur absolue et se jeta sur le sol – au beau milieu de la route. Au dernier moment, la voiture réussit à l'éviter. Quelqu'un cria par la fenêtre ouverte côté passager.

— Allez-y, siffla Jeremy. Maintenant. Vite.

Clay s'élança vers le bonhomme, tandis que je le suivais à petites foulées. Notre proie était toujours au milieu de la route, le visage pressé contre l'asphalte. Nous avions fait la moitié du chemin vers lui lorsqu'une deuxième voiture pleine d'ados franchit le virage sur les chapeaux de roue. Cette fois, l'homme ne se recroquevilla pas dans la rue en attendant de se faire écraser. Il se leva d'un bond et courut vers le trottoir.

De là, il avait le choix entre deux directions. L'une l'aurait amené tout droit dans nos bras.

Il grimpa sur le trottoir et choisit la direction opposée, vers le

nord.

Tout en continuant à courir à petites foulées, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Le regard de Jeremy croisa le mien, et je le vis hésiter. J'étais certaine qu'il allait me rappeler, mais, au bout de quelques instants, il nous fit signe de continuer à poursuivre notre proie en silence afin de la pousser vers un endroit sûr.

DANS LE PARC

Nous atteignîmes le garage à l'angle de la rue juste au moment où le bonhomme traversait. Il s'arrêta pour observer les réverbères, répliques d'anciennes lampes à gaz, puis il plissa les yeux pour regarder en bas de la rue. Clay me lança un regard en coin, mais je secouai la tête. L'endroit était trop public.

Quelques secondes plus tard, l'homme repartit en flèche et s'engagea dans une ruelle étroite entre deux maisons de briques jaunes. Avant qu'on ait eu le temps de traverser en courant, le feu passa au vert et une petite file de voitures atteignit le virage. Je me haussai sur la pointe des pieds, puis me penchai en essayant de suivre des yeux la silhouette de notre proie qui disparut dans la ruelle obscure. Dès que la dernière voiture fut passée, on s'élança en courant vers l'autre trottoir.

Le bonhomme n'était plus là. Tandis que Clay remontait la ruelle à toute vitesse, je ralentis et inspirai profondément pour retrouver l'odeur de notre proie. Puis, je la suivis. La piste se terminait dans une allée entre deux grands bâtiments. Je sifflai et m'y engageai sans vérifier si Clay avait compris le message. Je savais que c'était le cas.

Des sacs poubelles encombraient l'allée et empestaient à cause de la chaleur estivale. Je les contournai, ainsi que les rangées de poubelles grises et bleues pour la collecte sélective, et débouchai sur Sherbourne, côté est. Je m'arrêtai pour essayer de retrouver l'odeur du bonhomme malgré la puanteur des déchets et de la rue encombrée. Clay me donna une tape dans le dos.

— Là-bas, grogna-t-il en désignant l'autre côté de la route avant de passer devant moi.

À cette heure, la rue à quatre voies était calme. Nous

traversâmes facilement en n'ayant droit qu'à un coup de Klaxon poli de la part d'une voiture qui approchait.

De l'autre côté se trouvait un parc qui faisait la taille d'un pâté de maisons et qui entourait le Allan Gardens Conservatory, un bâtiment carré couronné d'un dôme. C'était vers lui que se dirigeait notre proie, qui remontait le chemin bordé de roses menant à l'édifice en verre.

D'un regard, Clay me demanda mes instructions. Nous fonctionnions ainsi, et cela n'avait rien à voir avec de la domination ou la puissance de l'un ou de l'autre. En présence d'un loup-garou occupant plus ou moins la même position hiérarchique et en qui il avait confiance, Clay préférait suivre les ordres… ce qui m'allait parfaitement, puisque je préférais les donner.

Nous avions désormais le choix entre rester ensemble ou nous séparer. Tout en continuant à avancer, j'évaluai du regard le parc et la trajectoire de notre proie et pris ma décision. Je communiquai le plan à Clay par gestes. Rien ne m'empêchait de le faire à voix haute – nous étions suffisamment loin pour que le bonhomme ne puisse pas nous entendre. Mais, quand je me mettais en chasse, mon cerveau passait automatiquement en mode non verbal.

Clay hocha la tête, et on se mit à courir à toutes petites foulées. Dans le noir, nos habits ressemblaient suffisamment à une tenue de jogging pour ne pas attirer l'attention sur nous. Le plus grand danger que nous courions était d'alerter notre proie. Mais, s'il n'avait pas encore regardé par-dessus son épaule, il n'allait sûrement pas le faire maintenant. Il avait d'autres soucis à l'esprit. Quant à savoir lesquels… eh bien, je nourrissais quelques soupçons, mais ce n'était pas le moment d'y réfléchir.

On longea en courant doucement les rangées d'arbres, les bancs et les réverbères à l'ancienne qui bordaient le chemin principal. À l'approche de la serre, on ralentit, et je fis signe à Clay de me suivre au sein des ombres. Le bonhomme s'était arrêté devant la plaque du monument historique. Ses lèvres remuaient tandis qu'il lisait ce qui était écrit, les sourcils haussés, d'un air perdu.

Je jetai un coup d'œil à Clay. Il attendait, immobile et tendu,

et ses yeux bleus étincelants ne lâchaient pas sa proie. Tout en continuant à fixer le bonhomme, il se pencha de côté vers moi. Sa main effleura ma hanche et ses lèvres s'incurvèrent. Nos regards se croisèrent. Il sourit, et je réussis à déchiffrer son expression aussi clairement que s'il avait parlé. *C'est encore mieux qu'une course en ville, pas vrai ?* Je lui rendis son sourire.

L'homme finit de lire la plaque et s'avança jusqu'à la fenêtre. Pendant qu'il contemplait les immenses arbres tropicaux à l'intérieur, je hochai la tête, et Clay s'esquiva pour contourner le bâtiment et nous rejoindre par l'autre côté. Je montai l'escalier à pas de loup. J'étais à mi-chemin du haut des marches lorsque le bonhomme se retourna. Il me vit. Je continuai à monter, les yeux fixés sur un point à côté de lui. Je n'étais qu'une visiteuse nocturne, comme lui, une femme enceinte, qui ne représentait aucune menace et qui…

Il détala comme un lapin.

Il courut vers l'escalier côté nord. Je finis de gravir le mien en courant tandis que Clay jaillissait de celui côté sud. Il jeta un coup d'œil dans ma direction. Je lui fis signe de repartir en sens inverse. Il hocha la tête et fit volte-face pour contourner de nouveau le bâtiment et intercepter notre proie. Tandis que je dévalais tant bien que mal les marches de l'escalier nord, je vis le bonhomme traverser les plates-bandes en courant en direction d'une autre serre. Je le poursuivis. Au détour du bâtiment, je faillis renverser deux agents de police.

Je m'autorisai un retentissant *« Oh, merde ! »* mental. Puis je ralentis, leur adressai un sourire pincé et passai mon chemin en priant pour qu'ils n'essaient pas de m'arrêter. Je réussis à faire trois foulées.

— Mademoiselle !

Mieux valait jouer les idiotes. Non, faire la sourde oreille et continuer à…

— Mademoiselle !

Une main se posa sur mon bras. L'un des agents m'avait couru après. Je ne pouvais pas ignorer ça.

Je me forçai à m'arrêter et à me retourner en souriant, alors que je n'avais qu'une envie : montrer les dents. Mon cœur

battait la chamade et l'adrénaline coulait à flots dans mes veines, comme pour me rappeler que ma proie était en train de s'éloigner.

— Vous allez bien ? demanda le premier agent, un type costaud et grisonnant.

— Tout à fait, j'étais juste…

Je m'interrompis juste avant de dire « en train de faire du jogging ». De loin, ma tenue pouvait convaincre, mais pas si près. J'aperçus un terrier qui traversait le parc et me rappelai qu'il s'agissait d'une zone où les chiens pouvaient se promener en liberté.

— En train de promener mon chien, expliquai-je. Enfin, je lui courais après, pour être exacte. Il a filé et…

— On aurait plutôt dit que quelqu'un vous courait après.

— Moi ?

— J'ai vu un homme courant derrière vous. Nous l'avons remarqué depuis l'autre côté du…

— Ah, te voilà ! dit une voix sur ma droite.

Jeremy sortit de l'ombre.

— J'ai rattrapé le chien, il nous attend dans la voiture. Désolé pour cet incident, messieurs les agents. (Il esquissa un petit sourire.) Visiblement, notre chien n'est pas encore prêt pour les promenades sans laisse.

— Il y avait un homme qui suivait votre…

— … femme, répondit Jeremy en passant son bras autour de ma taille. Un homme la suivait ? ajouta-t-il d'un air soucieux.

— Un homme blond.

Jeremy se tourna vers moi.

— Tu as vu… ?

— Non, mais je cherchais le chien.

Oh, allez ! Problème résolu, messieurs les agents. Le chien a été retrouvé, la pauvre dame enceinte et sans défense est en sécurité avec son mari. Passez à autre chose !

Clay se trouvait quelque part autour de nous et poursuivait quelqu'un en croyant que j'étais là en renfort. Je dus faire appel à toute ma retenue pour ne pas lâcher un « Merci, messieurs » et m'élancer à sa recherche.

Jeremy fit ce qu'il fallait en essayant de mettre un terme à

cette discussion rapidement, mais patiemment aussi. Il expliqua à l'agent que ces promenades nocturnes n'étaient peut-être pas une si bonne idée que ça, mais comme j'avais du mal à dormir ces derniers temps, à cause des coups de pied du bébé et tout ça…

Tandis qu'il gérait la situation, je luttais pour rester immobile. Clay avait-il rattrapé notre bonhomme ? Le retenait-il quelque part en nous attendant ? Et si ça s'était mal passé ? Et s'il était blessé, pendant que nous étions retenus là, hors de vue derrière cette serre…

— Prête à rentrer, chérie ?

Je sortis de mes pensées en sursaut. Jeremy me sourit.

— Ah, je vois que tu es fatiguée, finalement.

Il se tourna vers les agents, les remercia de nouveau, puis m'emmena loin d'eux. Je comptai dix pas, puis fis mine de regarder par-dessus mon épaule.

— Pas encore, chuchota Jeremy.

— Mais, Clay…

— Je sais.

— Mais…

— Je sais.

Je ravalai un grondement et comptai dix pas de plus.

— Non, dit Jeremy avant même que je commence à me retourner.

— Mais…

— Il l'a perdu.

— Comment… ?

— Regarde sur ta droite. Sur le trottoir.

C'était Clay, sur le côté nord de Gerrard. Nos routes allaient se croiser. Jeremy lui fit signe – un geste infime de la main droite –, et Clay s'immobilisa, puis tourna les talons et traversa la rue. On traversa au niveau des feux pour retrouver Clay à l'angle de la rue suivante, les mains fourrées dans les poches, le regard furieux.

— Je l'ai perdu, dit-il.

— J'ai été retardée…

— Par les flics. J'ai vu.

Il sortit les mains de ses poches et se rapprocha de moi, en

m'effleurant la main pour me rassurer, me faire comprendre qu'il ne m'en voulait pas, qu'il n'était pas en colère à cause de ça. C'était agréable, mais je savais ce qui le perturbait vraiment. La même chose que moi : une chasse ratée.

— Le temps que je fasse le tour du bâtiment, il avait disparu, expliqua Clay. Je crois qu'il est parti vers le nord, mais je n'ai pas réussi à retrouver sa piste. Nous devrions refaire le tour ; peut-être qu'Elena…

Jeremy secoua la tête.

— La police t'a vu suivre Elena. Je refuse que vous remettiez les pieds dans ce parc, tous les deux.

— Et s'ils ne pouvaient pas nous reconnaître ? proposai-je. Si l'un de nous deux mutait, on serait sûrs de retrouver la piste. C'est un parc très populaire pour les chiens.

Jeremy ne s'abaissa même pas à me répondre.

— D'accord, dis-je. Alors, on n'a qu'à attendre. Ces agents vont continuer leur ronde, et je pourrai retourner…

— Non.

— Mais…

— *Primo*, il se sera envolé depuis longtemps. Deuxio, pas la peine de perdre notre temps juste pour satisfaire notre curiosité.

J'ouvris la bouche pour protester, mais Jeremy s'était déjà éloigné. Je regardai Clay, qui serrait les dents. Il jeta un dernier regard en direction du parc.

— On pourrait le retrouver, chuchotai-je.

— Ouais.

— On devrait le retrouver.

— Ouais.

Jeremy ne se retourna pas, mais sa voix parvint jusqu'à nous.

— Juste au cas où je ne me serais pas montré assez clair : c'était un ordre.

On lui lança un regard furieux, puis on se dépêcha de le rattraper.

Jeremy avait choisi un hôtel dans une zone près de la QEW, l'autoroute qui nous ramènerait vers Buffalo. L'établissement n'avait rien d'extravagant ; c'était juste le genre de motel où l'on

fait étape pour dormir un peu. Ou, du moins, ça l'était pour Jeremy. Ni Clay ni moi n'étions d'humeur à dormir, après avoir été privés de notre proie et de notre course en ville. Sur le pas de la porte, on souhaita hâtivement une bonne nuit à Jeremy, puis on ferma le verrou à tâtons et on se jeta dans les bras l'un de l'autre en faisant passer nos mordillements pour des baisers et nos coups de griffes pour des caresses enfiévrées.

— Le lit ? haleta Clay en cherchant de l'air.

Je regardai en direction du lit, qui se trouvait à un mètre cinquante de là.

— Trop loin.

Clay pouffa de rire. Sa bouche retrouva la mienne, et il m'embrassa passionnément, au point de couper l'arrivée de l'air dans mes poumons. Je glissai mes mains sous son tee-shirt et le lui enlevai, en n'interrompant notre baiser qu'une seconde. Il passa sa jambe derrière mes genoux dans l'intention de me faire tomber par terre, puis il se retint juste à temps et m'allongea en douceur.

Il enleva en même temps mon tee-shirt et mon soutien-gorge en tirant dessus. Ses mains trouvèrent aussitôt mes seins, qu'elles pétrirent et titillèrent en pinçant mes mamelons avec insistance. Une onde de douleur me traversa. Tandis que je laissais échapper un hoquet de stupeur, quelque chose de chaud et de poisseux coula entre ses doigts.

— C'est quoi ce… ? commençai-je.

— C'est nouveau, répondit Clay en riant.

Il entoura mes seins de ses mains et les pressa. Ses doigts s'enfoncèrent dans ma peau et m'attirèrent à lui pour un autre baiser. Mes mains descendirent le long de son ventre, jusqu'à sa braguette. J'ouvris rapidement le bouton, descendis son jean sur ses hanches et plongeai la main à l'intérieur de son caleçon.

Mes doigts se refermèrent sur son érection. Clay se redressa pour me permettre de mieux le caresser, tout en grondant et en me mordillant la lèvre inférieure assez fort pour faire couler le sang. Après quelques caresses insistantes, il gronda de nouveau, cette fois pour m'avertir qu'il valait mieux que je m'arrête avant qu'il soit trop tard.

— Déjà ? dis-je en reculant et en haussant les sourcils.

Il gronda plus fort, et ses mains volèrent vers ma taille. Il tira si vite et si fort sur mon jean de grossesse et sur ma culotte que j'entendis une couture céder. Puis ses doigts plongèrent en moi, sans même un premier contact explorateur, et je sursautai, puis me cambrai, en grondant et en me frottant contre sa main. Quelques allées et venues plus tard, j'enfonçai mes doigts dans la moquette en me cambrant encore davantage.

— Arrête, sifflai-je entre mes dents serrées.

— Déjà ? dit-il en haussant les sourcils.

Je me redressai en grondant et l'empoignai par le cou pour écraser ses lèvres sous mes baisers. J'enfonçai mes doigts si fort dans ses épaules que je savais qu'il en garderait des traces le lendemain matin. Il ne fit qu'en rire et m'embrassa à son tour.

On roula sur le sol en s'embrassant, en se mordillant et en chahutant, tout en évitant instinctivement mon ventre. Une fois, je pris le dessus, mais je lui rendis bien vite la main. Je n'étais pas d'humeur pour ça, pas cette nuit-là. Aussi, lorsqu'il agrippa mes poignets et les leva au-dessus de ma tête, je résistai un peu pour la forme, puis levai les hanches à sa rencontre, en écartant les jambes, le cœur battant à tout rompre, prête à…

Il s'immobilisa. Accroupi au-dessus de moi, prêt à plonger en moi, il ne bougeait plus. « Oh, merde ! » pouvait-on clairement lire sur son visage. Pendant une seconde, je crus que nous avions poussé les préliminaires trop loin. Cela arrive, surtout lorsqu'on est très excités avant même de commencer. J'ouvris la bouche pour lui dire un « Ce n'est pas grave » de rigueur dans ces circonstances, tout en essayant de ne pas montrer ma déception. Puis, je regardai au-delà de mon ventre et vis qu'il ne semblait pas du tout en avoir fini. Mon regard revint se poser sur mon corps, et je compris pourquoi il s'était arrêté.

— Oh, merde ! dis-je en me redressant sur les coudes. J'avais complètement oublié.

— Et j'ai bien failli oublier aussi.

Il roula des épaules et frissonna comme s'il essayait de réprimer le souhait de ne pas s'en être souvenu à temps.

Deux semaines plus tôt, après avoir fait l'amour de façon relativement peu athlétique, j'avais commencé à avoir des boutons. Jeremy était tout à fait sûr que cela n'était rien de

grave, mais ça nous avait foutu les jetons à Clay et à moi, aussi avait-on décidé de ne plus avoir de rapports jusqu'à la naissance du bébé.

Ça paraît facile, comme ça. Il restait encore plein d'autres choses que nous pouvions faire. Le problème, c'était que Clay et moi considérions les préliminaires comme un simple avant-goût de l'événement principal. Rien de plus que quelques minutes coquines pour repousser avec délice le moment que nous attendions vraiment tous les deux. Je pourrais dire que c'est le loup en nous qui veut ça, mais je crois que c'est juste dans notre nature à tous les deux.

Malgré tout, quatre mois sans rapports, ça ne devrait pas être si compliqué. Du moins, c'est ce que nous avions pensé, lors de notre réflexion, toujours sous le coup de la panique liée aux boutons. Mais, étendue dans cette chambre, sous Clay, en contemplant ses yeux voilés par le désir, ses lèvres écartées sur son souffle haletant, sa poitrine sculptée, ses bras luisants de sueur, la fine toison dorée entre ses mamelons et son ventre tout aussi couvert de sueur, sous lequel un chemin obscur menait à…

Je baissai aussitôt les yeux.

— Bordel de merde ! grondai-je en tapant des poings sur la moquette.

Clay m'aida à me relever avec un rire grondant.

— C'est exactement ce que je me disais, ma chérie.

Il posa ses lèvres sur les miennes, et notre baiser fut plus brutal encore, teinté de frustration. Ce fut Clay qui y mit fin en approchant sa bouche de mon oreille.

— Dis-moi ce que tu veux que je fasse, chuchota-t-il. Tout ce dont tu as envie.

— Ce que j'aimerais que tu fasses ? Ou ce que tu peux faire étant donné les circonstances ?

Son visage bougea devant le mien, le bout de sa langue apparut entre ses lèvres ouvertes et ses yeux se levèrent au ciel lorsque j'entourai son membre de ma main.

— Ce que tu veux que je fasse, répéta-t-il en glissant un doigt en moi. Et ce que tu aimerais que je fasse.

Alors, je le lui dis, de toutes les façons et avec toutes les

tournures de phrase qui me vinrent à l'esprit. La moitié d'entre elles m'aurait fait rougir dans n'importe quelle autre situation. Je n'avais même pas épuisé mon répertoire lorsque les mots se bloquèrent dans ma gorge ; je rejetai la tête en arrière en gémissant et me cambrai sous sa main en imaginant, avec tout le pouvoir de visualisation dont j'étais capable, que ce n'étaient pas seulement ses doigts à l'intérieur de moi.

La bouche de Clay se posa sur la mienne, et je sentis, en réponse à ma propre jouissance, un grondement de libération vibrer dans sa poitrine et remonter dans sa gorge. Quelques instants plus tard, il frissonna et fit mine de s'allonger sur moi. Puis, il se souvint que ce n'était plus possible ces derniers temps et il s'étendit à côté de moi.

— Je te ferai tout ça après la naissance du bébé, promit-il en ravalant un bâillement.

— Plusieurs fois, j'espère.

— Autant que possible, répondit-il avec un sourire carnassier. Mais, après quatre mois d'abstinence, je crois que je serai capable de le faire très souvent. (Il hésita.) Enfin, avec de courtes pauses.

— Dont nous aurons sans doute bien besoin… pour nourrir le bébé et changer ses couches.

— Hum, je n'avais pas pensé à ça. On peut oublier nos demi-journées de jeux pendant quelque temps, pas vrai ?

J'éclatai de rire.

— Nos demi-journées ? Parle plutôt de nos demi-heures !

Il m'attira sur lui en grommelant.

— Tu as eu droit à des demi-journées… avec de courtes pauses. D'accord, beaucoup de courtes pauses, admit-il en me regardant.

— Je ne m'en suis jamais plainte, non ? La lenteur, c'est bien pour titiller, mais pour me satisfaire ? (Je lui souris.) Prends-moi vite et fort quand tu veux. Très bientôt, la rapidité deviendra une bonne chose, sinon ce bébé va empiéter sur notre vie sexuelle bien au-delà de ces prochains mois.

— On ne peut pas tolérer ça.

Je me lovai contre lui.

— Non, vraiment pas.

— On se fait des illusions, hein ?
Je pouffai de rire contre son torse.
— Oh, que oui !

DIRECTION LA MAISON

Lorsqu'on se réveilla le lendemain matin, Jeremy avait déjà épluché les journaux à la recherche d'un article mentionnant les événements de la nuit. Il n'avait rien trouvé. À la radio, un bulletin d'informations locales rapporta que des électriciens s'efforçaient de rétablir le courant dans un quartier de Cabbagetown, mais, avant même la fin du bulletin, le présentateur annonça que le problème avait été réglé. C'était tout – un transfo qui avait déjà été réparé après avoir explosé. On ne mentionnait nulle part un moustachu avec un chapeau melon.

— Alors, on s'en va ? dis-je en regardant Jeremy plier une chemise et la ranger dans son sac. On a peut-être libéré Jack l'Éventreur, mais on rentre à la maison ?

Il ne répondit pas, si bien que je m'avançai jusqu'au pied du lit pour voir son visage.

— Tu penses comme moi que c'est ce qu'on a fait, pas vrai ? insistai-je. On a libéré Jack l'Éventreur ?

— Parce qu'on a laissé un moustique mort tomber sur une lettre peut-être écrite par le tueur il y a plus de cent ans ?

Je me laissai lourdement tomber sur le lit.

— Ce sont encore mes hormones qui activent mon imagination, c'est ça ?

J'imaginais très bien ce que Clay aurait pu dire à propos de ma déduction un tantinet débridée, mais, heureusement, il se trouvait toujours dans notre chambre, en train de se doucher et de se raser.

Jeremy se contenta d'un sourire en coin en enlevant son pantalon de la chaise.

— Compte tenu de certaines choses que nous avons vues,

répondit-il, ce n'est pas aussi insensé que ça en a l'air. Il s'est bel et bien passé quelque chose la nuit dernière, quelque chose… qui sort de l'ordinaire.

Je me rappelai sa réaction, l'étrange expression sur son visage quand il avait vu la fumée et la façon dont il avait levé les yeux vers le transformateur et dont il nous avait poussés à l'écart, Clay et moi, avant que ça explose. Je mourais d'envie de l'interroger à ce sujet, mais comme toujours avec Jeremy, s'il n'offrait pas de lui-même une explication, je n'osais pas la lui demander.

— Ce type ne sortait pas d'une production théâtrale du coin, fis-je remarquer.

— Je sais.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé, à ton avis ?

— Je ne sais pas.

Il s'en alla dans la salle de bains récupérer ses affaires de toilette.

— Tu veux que je la boucle et que je m'en aille ? lui demandai-je.

— Bien sûr que non.

— Alors, tu veux juste que j'arrête de parler de ça.

— Non.

Je laissai échapper un grondement sourd de frustration.

— Je peux voir la lettre ?

— Elle est rangée.

Il répondit cela sans la moindre hésitation, la moindre inflexion ou la moindre expression qui aurait pu suggérer qu'il ne voulait pas que je voie cette lettre. Mais, quand on vit aussi longtemps avec quelqu'un, on sent ces choses-là.

J'avançai jusqu'au seuil de la salle de bains.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec la lettre ?

— Rien. Il faut juste que je répare les dégâts avant qu'on la livre à Xavier. D'ailleurs, je ne la lui remettrai pas avant d'avoir fait ce que j'aurais dû faire plus tôt : me renseigner au sujet de ce bout de papier.

— Mais on a fait des recherches ! J'ai sorti tout ce que j'ai pu trouver sur l'histoire de… (Je m'interrompis et le regardai.) Tu veux parler de magie, c'est ça ? Tu te demandes si la lettre a un

passé surnaturel. Elle était la propriété d'un mage. Peut-être qu'un sortilège invisible est écrit dessus. Ou le papier est magique. Peut-être qu'il est…

— Fabriqué à partir de la peau de mille tueurs ? suggéra une voix traînante derrière moi. Assemblée avec les larmes de leurs victimes ? Séchée dans les feux de l'enfer ? Après tout, l'adresse de retour n'est autre que « From Hell », l'Enfer. C'est peut-être un indice.

Je me renfrognai. Clay sourit, m'attira contre lui et m'embrassa dans le cou.

— J'émettais juste…

— Des hypothèses, dit-il en me coupant la parole. Et moi, je t'aidais.

— Toute hypothèse mise à part, intervint Jeremy, même si je ne suis pas convaincu que les événements de la nuit dernière soient liés à cette lettre…

— Un sacrifice ! s'exclama Clay en me hissant sur le meuble du lavabo. Nous avons sacrifié un moustique. Je parie que c'est ça qui a tout déclenché. En plus, il était sûrement vierge.

— … j'ai contacté Robert Vasic pour lui demander son avis, poursuivit Jeremy sans tenir compte de l'interruption.

— Sur le moustique ? dit Clay. Il est plutôt écrabouillé, mais pourquoi pas ?

Jeremy croisa les bras et attendit. Clay soupira, puis s'empara de la trousse de toilette.

— Je vais aller mettre ça dans la voiture.

L'expression de Jeremy s'adoucit tandis qu'il regardait Clay s'éloigner. Je savais à quoi il pensait – à la même chose que moi : ça faisait du bien de voir Clay heureux. Il y avait eu des mois, parfois même des années, après que Clay m'eut mordue, où ni moi ni Jeremy n'avions vu cette partie de lui. Mais, désormais, il avait tout ce qui comptait pour lui : son foyer, sa Meute, son Alpha et sa compagne. Et bientôt, son enfant. Il avait toutes les raisons d'être heureux. Pour l'instant…

Je posai mes mains sur mon ventre et m'efforçai de sentir un coup de pied, un mouvement, un quelconque signe de vie…

Rien.

— Tu pourras écouter avec le stéthoscope quand on rentrera

à la maison, dit doucement Jeremy. Les battements de cœur sont un peu erratiques, mais d'après les livres, ça n'a rien d'anormal…

— Tu as déjà appelé Robert ? Qu'a-t-il dit ?

Jeremy poussa un léger soupir en m'entendant changer de sujet. Il prit les serviettes qu'il avait utilisées et les jeta dans la baignoire avant de répondre :

— Il n'était pas chez lui, mais Talia a promis qu'il nous rappellerait en fin d'après-midi.

On prit un petit déjeuner tardif avant de partir. Il y avait un restaurant dans notre hôtel, mais il n'ouvrait pas avant midi. Alors, on se rendit dans un autre établissement quelques portes plus loin et on mangea là-bas.

On revenait à pied – ça ne valait pas la peine de prendre la voiture sur une si courte distance – lorsque je humai une odeur qui me fit m'arrêter net. Jeremy et Clay firent encore quelques pas avant de s'apercevoir que je n'étais plus entre eux. Jeremy s'arrêta tandis que Clay revenait en arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je penchai la tête de côté et inhalai à pleins poumons, puis je me frottai le nez en faisant la grimace.

— Je déteste ça. Tu sens la moindre petite odeur, ton cerveau te dit « Hé, c'est quelqu'un que je connais ! » et puis plus rien.

Clay regarda autour de lui. Nous étions au milieu d'une bande d'herbe entre la route et le parking de l'hôtel. Les voitures passaient en trombe à côté de nous, mais il n'y avait personne en vue. Une route très fréquentée et l'absence de trottoirs n'encourageaient guère les piétons.

— Peut-être qu'une de tes connaissances est passée en voiture avec la fenêtre ouverte, ou qu'elle s'est arrêtée ici, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à la rangée de magasins sur notre droite.

— Sans doute, acquiesçai-je. Je ne sais pas ce que c'était ou qui c'était, mais, dans tous les cas, je ne sens plus rien, maintenant.

On rattrapa Jeremy et on se dirigea vers l'Explorer.

Sur la route de Buffalo, je fis défiler toutes les stations de radio de Toronto, en écoutant notamment les informations

toutes les demi-heures sur les stations privées, avant de passer sur CBC lorsque les autres programmaient de la musique. Lorsqu'on sortit de Buffalo et que l'on perdit les stations canadiennes, j'étais convaincue que Jeremy avait raison. Quoi qu'il ait pu se passer la nuit précédente, nous pouvions partir l'esprit tranquille.

On s'arrêta à la sortie du lac Darien pour prendre de l'essence et de quoi nous restaurer. On comptait déjeuner dans l'un de nos restaurants favoris, à la sortie de Rochester, mais deux heures déjà s'étaient écoulées depuis le petit déjeuner, et nos ventres commençaient à crier famine. Enfin, le mien et celui de Clay, surtout, car on ne pouvait jamais savoir avec Jeremy.

Ce dernier nous envoya à la boutique afin de m'éloigner des effluves d'essence. À l'intérieur, je choisis un beignet et du lait chocolaté. Un simple en-cas – ce genre de boutique ne proposait pas grand-chose d'autre.

Elle était bondée et il n'y avait que deux caissiers, dont une femme qui se battait avec sa caisse enregistreuse, si bien que la queue s'étirait jusqu'aux réfrigérateurs. Les gens ne cessaient de m'effleurer pour aller ouvrir le frigo où se trouvaient les sodas. Je n'avais jamais aimé qu'on envahisse mon espace personnel, mais, depuis quelque temps, tout contact rapproché avec des inconnus me mettait les nerfs à vif, déclenchant en moi l'envie de fuir ou de me battre.

Coincée dans une file d'attente, au sein d'un espace clos, avec trop de gens, je ne cessai de regarder en direction de la sortie, vers la liberté et l'air frais. Surtout l'air frais. Le mélange d'odeurs corporelles, de parfums bas de gamme et de nourriture frite émanant du restaurant me retournait l'estomac. Je me demandai si j'allais pouvoir avaler mon en-cas, en fin de compte.

Un camionneur me bouscula si violemment que je trébuchai contre le rayonnage. Il tendit la main pour me rattraper et me souffla au visage son haleine fétide et chargée en caféine. Une autre main me rattrapa au niveau du dos. Clay regarda méchamment le camionneur, qui marmonna de vagues excuses avant de s'éloigner en traînant les pieds.

Clay me prit des mains mon beignet et ma brique de lait et

les entassa sur son en-cas et celui de Jeremy.

— Hé ! grommela quelqu'un derrière nous. Il y a une file d'attente, vous savez ! Vous ne pouvez pas…

Clay se retourna pour le dévisager, et l'homme referma aussitôt la bouche. Je me penchai pour voir pourquoi la queue n'avançait pas.

— Tout va bien ? chuchota Clay.

— Je me sens juste… claustrophobe, répondis-je en balayant les alentours du regard.

Il hocha la tête sans faire de commentaires. Il n'en avait pas besoin. Il avait toujours détesté la foule et je l'avais toujours taquiné à ce sujet, pensant que c'était dû à son aversion pour les humains. Mais, ce jour-là, en le regardant droit dans les yeux et en y voyant le reflet de ma propre réaction (de l'inconfort, pas du dégoût), je compris que je ne me moquerais plus jamais de lui parce qu'il préférait éviter un centre commercial ou un cinéma bondé.

Il se rapprocha, et sa hanche effleura la mienne.

— Tu devrais sortir prendre un peu l'air.

— Je…

Il me donna un coup de hanche, ce qui fit vaciller le tas de friandises qu'il portait.

— Vas-y, va te dégourdir les jambes. Il y a un pré derrière la boutique, pas vrai ?

— Je crois bien.

— Va nous trouver un endroit où pique-niquer. Dis à Jeremy qu'on se rejoint là-bas.

— Merci.

Je retrouvai Jeremy planté juste devant la boutique et occupé à observer l'un de ces nouveaux 4 x 4 hybrides.

— Tu as envie de changer l'Explorer ? lui demandai-je.

— Non, je pensais à toi.

— J'ai déjà une voiture.

— Qui est quasiment en bout de course, n'a pas d'airbags, pas de sécurité enfant et n'est vraiment pas faite pour transporter un bébé. (Il fit un geste en direction du prétendu véhicule utilitaire.) Elle est mignonne, celle-ci.

— Mignonne ? On dirait un mini-corbillard. Oui, je sais que

j'ai besoin d'une nouvelle voiture. Mais pas celle-ci. Et si tu oses mentionner un monospace…

— Je n'oserais pas.

Je lui parlai de l'envie qu'avait Clay de pique-niquer.

— Ça me va, répondit Jeremy. Je dois aller aux toilettes d'abord. Tu peux m'attendre ici ou, si Clay sort le premier, je vous retrouverai tous les deux dans le pré.

Il fit mine de passer à côté de moi, puis s'arrêta pour regarder un véhicule se garer quelques places plus loin. Il s'agissait d'un 4 x 4 Mercedes.

— Il te faudrait peut-être une voiture comme celle-là, dit-il. C'est un véhicule de luxe qui dispose sûrement des dernières options en matière de sécurité et qui est très stable en cas de mauvais temps, sans être aussi gros et difficile à conduire que l'Explorer. Je suis sûr que tu le trouverais tout à fait cool.

— Cool ? C'est presque aussi mauvais que « mignon ».

— Ce serait la voiture parfaite pour…

— Une « soccer mom » de banlieue.

Jeremy fronça légèrement les sourcils.

— Peu importe. C'est juste que… (Je désignai la voiture.) Ce n'est pas pour moi, pas maintenant, ni même plus tard. Je trouverai une nouvelle voiture. Mais pas… (Je frissonnai en contemplant la Mercedes.) Pas celle-là.

Jeremy secoua la tête et entra dans la boutique.

Je suivis le trottoir qui longeait le nord de la station-service. Derrière le bâtiment, le chemin partait en diagonale vers le parking des camionneurs, au sud-ouest.

Le vrombissement de l'énorme climatiseur et le lointain ronronnement des camions au ralenti masquaient le rugissement de l'autoroute au nord. Sur ma droite se trouvait un silo blanc derrière lequel s'étendait un marais.

En humant une odeur lourde, comme celle d'un fruit trop mûr, je crus d'abord que c'était dû au marais. Mais c'était le vent du sud qui charriait cette odeur, et il soufflait en direction du marais. Il charriait d'autres effluves également, toutes humaines – celles d'un corps et de vêtements non lavés, appartenant à un homme, apparemment en bonne santé, mais avec cette note sous-jacente de… pourriture.

C'était la même odeur que j'avais flairée sur l'homme au chapeau melon la veille. Non pas celle de la maladie, mais de la pourriture, si faible qu'il avait fallu que j'en aie plein les narines pour en être sûre. Je compris que c'était cela que j'avais senti ce matin-là en revenant à pied du restaurant, après le petit déjeuner.

Je voulus l'oublier. Personne – rien – ne pouvait nous traquer comme cela. Nous étions à près de trois cents kilomètres de Cabbagetown. Même moi, j'aurais perdu notre trace à partir du moment où nous étions remontés dans la voiture la nuit précédente. Si ce type venait vraiment de là où je pensais – le Londres du xixe siècle – eh bien, disons simplement qu'il ne pouvait sauter dans une voiture pour nous suivre.

Il était donc impossible que ce soit lui. Même lorsque j'aperçus du coin de l'œil une silhouette courant entre les camions dans le parking qui leur était réservé et que je humai une nouvelle bouffée de cette odeur distinctive, je sus que cela ne pouvait – n'aurait pas dû – être lui. Mais, si l'on suit la logique trop loin, on risque de se retrouver directement dans les mâchoires de la folie.

Jeremy m'avait demandé de les attendre, lui ou Clay, et je n'avais pas eu l'intention de l'ignorer. Mais, après avoir, pendant quinze ans, traversé des parkings déserts sans le moindre soupçon de peur, je n'avais pas l'habitude d'avoir besoin d'une escorte.

Quelqu'un me suivait, peut-être dans l'espoir de me barrer la route lorsque je me serais suffisamment éloignée de la station-service et de mes compagnons. Le plus prudent aurait été de m'arrêter et d'attendre Jeremy et Clay.

Mais, dès qu'ils se pointeraient, mon poursuivant s'enfuirait. Je continuai donc mon chemin, d'un pas lent, et me concentrai pour essayer de percevoir la présence de Clay. En vain. Je m'arrêtai pour renouer mes lacets et évaluer le terrain autour de moi.

Le marais sur ma droite. C'était un bon endroit pour semer mon poursuivant, mais la puanteur et l'eau risquaient de m'empêcher de le traquer à mon tour. Le pré devant moi était

trop à découvert. Derrière lui s'étendait un bois qui semblait me tendre les bras – c'était mon environnement de prédilection. Mais il était trop éloigné, et je risquais de perdre le bonhomme en traversant le pré. Il y avait beaucoup d'endroits où se cacher sur le parking lui-même – c'était d'ailleurs là que se planquait le bonhomme en ce moment même. Mais le bruit, la puanteur du diesel et la présence de possibles témoins risquaient de me compliquer la tâche. La meilleure solution était également la plus proche : le silo de neuf mètres de large sur ma droite.

POURRITURE

Je passai devant le silo d'un pas lent en m'efforçant encore de repérer Clay. En arrivant de l'autre côté, j'éprouvai une pointe de soulagement et d'impatience qui m'apprit qu'il était proche. Quant à savoir où il se trouvait exactement, je n'en avais aucune idée. Mais il me cherchait.

En une demi-douzaine de pas, je me retrouvai suffisamment près du silo pour le toucher. Je commençai à faire le tour vers l'arrière. J'entendis des pas rapides marteler le bitume. Quelqu'un courait à travers le parking, mais trop bruyamment pour qu'il puisse s'agir de Clay ou de Jeremy. Sa démarche lourde et maladroite prouvait qu'il n'était pas habitué à chasser silencieusement.

Je captai dans la brise une nouvelle bouffée putride. Mais je humai également une odeur plus familière et beaucoup plus agréable. Clay se rapprochait. Je souris et accélérai pour entraîner mon poursuivant loin derrière le silo.

Les bruits de pas dans mon dos se firent plus rapides, réduisant la distance entre nous, et vite. Je n'allais pas pouvoir attendre Clay.

Je me retournai et faillis me faire embrocher par un couteau de boucher. En réalité, il n'était pas si près de moi, il devait bien y avoir soixante centimètres entre nous, mais, quand on se retrouve avec un couteau sous le nez, on a l'impression qu'il est bien plus proche qu'il l'est vraiment.

Je tentai un coup de pied circulaire… et basculai lorsque mon nouveau centre de gravité prit le dessus. Mon pied effleura à peine mon agresseur, tandis que le sol tanguait à la rencontre de mon ventre. Je tendis les mains pour interrompre ma chute et réussis à retrouver l'équilibre en me contorsionnant.

Je fis volte-face au moment où le bonhomme se jetait sur moi. Je donnai un nouveau coup de pied, au ras du sol cette fois, et réussis à lui faire un croc-en-jambe. Il tomba, et sa main battit l'air. Le couteau passa très près de moi, mais je reculai précipitamment – sans grâce ni souplesse, mais indemne. Je me jetai sur le dos de mon agresseur qui s'écroula, les bras en croix. Le couteau rebondit sur le silo et tomba dans l'herbe.

Une ombre apparut au-dessus de ma tête, mais je ne bougeai pas, à quatre pattes sur le dos du type.

— Tu veux que je te remplace, chérie ?

— Oui, s'il te plaît.

Clay posa le pied sur le cou de l'inconnu et appuya jusqu'à ce que ce dernier laisse échapper un grognement étranglé. Je récupérai le couteau de cuisine – du genre de ceux qu'on trouve dans les cuisines des gourmets et qui ne servent généralement à découper que des poulets rôtis achetés tout prêts chez le boucher.

— Impressionnant. (Je fendis l'air avec et fis la grimace.) Mais pas très maniable.

Je m'agenouillai à côté du type. C'était bien le même, mais il s'était débarrassé de son chapeau melon. Il s'était également rasé la moustache et portait des habits modernes – un pantalon et une chemise de golf qui semblaient suffisamment luxueux pour provenir de la même maison que le couteau.

Il essaya de rester face contre terre, mais Clay, d'un coup de pied, l'obligea à tourner la tête vers moi. Puis, il appuya plus fort encore sur le cou du bonhomme afin qu'il ne puisse pas détourner de nouveau le visage.

De la sueur perlait sur le visage du type, qui réussit pourtant à sourire. J'empoignai le couteau plus fermement, le soulevai et le plongeai à un cheveu du visage du bonhomme. Au bout d'une seconde, il rouvrit les yeux et contempla le couteau, planté dans le sol jusqu'à la garde.

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je.

Il ne répondit pas.

— D'où venez-vous ?

Il retroussa les lèvres, dévoilant une denture noircie à laquelle il manquait l'incisive dont j'avais remarqué l'absence la

veille.

— De l'enfer.

— Tant mieux, intervint Clay. Comme ça, on sait où te renvoyer.

Jeremy apparut au détour du silo et ralentit en nous voyant.

On passa les quelques minutes suivantes à interroger le type. Qui était-il ? D'où venait-il ? Comment avait-il fait pour nous retrouver ? Pourquoi nous avait-il suivis ? Mais il refusait de répondre. Un interrogatoire plus « poussé » était hors de question, à cet endroit, en plein milieu de journée. Finalement, Jeremy, qui était accroupi, se releva.

— Voyons si on peut l'emmener dans un endroit plus tranquille. (Il regarda aux alentours, puis hocha la tête en direction du marais.) Là-bas.

Tandis que Clay remettait brutalement le type debout, je me relevai, m'époussetai et fis mine de contourner le silo. Une ombre jaillit derrière moi, visible sur la paroi éclairée par le soleil. Je fis volte-face et découvris le type en plein saut, les yeux fixés sur Jeremy. Je bondis pour pousser Jeremy hors de son chemin, mais Clay avait déjà son avant-bras autour du cou du bonhomme.

— Si tu me refais un coup pareil, siffla Clay à son oreille, je…

L'homme s'élança de nouveau, comme s'il voulait encore attaquer Jeremy, lequel était si éloigné qu'il ne bougea même pas. D'une secousse, Clay le ramena en arrière, non pas parce qu'il avait vraiment failli lui échapper, mais pour lui donner un avertissement. Un individu sensé aurait senti cette étreinte de fer, se serait rendu compte à quel point sa cible était loin et aurait compris qu'il avait perdu toute possibilité d'attaque surprise. Mais le bonhomme continua à résister en battant des pieds et des mains. Lorsque son poing passa un peu trop près de moi, Clay le tira brutalement en arrière. On entendit un craquement sourd, semblable au bruit que l'on fait en croquant une branche de céleri. L'homme devint tout flasque entre les bras de Clay.

— Merde ! marmonna ce dernier en serrant les dents pour ne pas parler trop fort. Je suis désolé, Jer. Je ne voulais pas…

Jeremy balaya ces excuses d'un geste et prit le couteau tandis

que Clay déposait le corps par terre.

— C'est une technique d'autodéfense de base, fis-je remarquer. Ne pas se laisser emmener dans un autre endroit. Il savait qu'on ne voulait pas l'entraîner là-bas pour bavarder gentiment.

Jeremy hocha la tête, puis s'agenouilla et posa les doigts sur le cou du type.

— Il est mort ? demandai-je.

— En supposant qu'il ait eu un pouls avant cela, répondit Jeremy, de nouveau accroupi, en plissant le nez.

— Il sent sacrément fort, hein ? C'est peut-être juste une impression, mais je serais prête à jurer que l'odeur devient plus forte.

— Elle ne s'améliore pas, en tout cas. (Jeremy regarda à la ronde.) On va devoir jeter le corps…

— Le mieux, c'est le marais, répondit Clay. À moins que tu préfères qu'il fasse un petit tour à l'arrière d'un camion.

Le bonhomme bougea. Instinctivement, je me précipitai pour m'interposer entre Jeremy et un possible danger. Clay remit le pied sur le cou du type. Mais sa botte passa au travers et heurta le sol.

— Qu'est-ce que… ?

Le cadavre tressaillit de nouveau ; cette fois, on put se rendre compte qu'il s'effondrait sur lui-même comme un melon pourri. On entendit un crépitement sourd lorsque le corps se raidit et durcit. Puis, il… se désintégra, tout simplement.

— Hum, je suppose que cela règle le problème de savoir ce qu'on fait du corps. (Clay regarda la poussière retomber sur l'herbe.) Si seulement tous mes cadavres voulaient bien faire pareil.

— Vous me croyez, maintenant, quand je vous dis que ce type n'était pas normal ? demandai-je.

— Peu importe, répondit Clay en désignant l'herbe. La menace a été éliminée… ou s'est désintégrée.

— C'est tout ? On se contente de disperser la poussière et on rentre chez nous ?

— De mon point de vue, oui.

Je regardai Jeremy. Il termina d'essuyer le couteau, puis le

lança. Ce dernier parcourut trente mètres environ avant d'atterrir dans le marais en soulevant une gerbe d'eau. Le tir était parfait, comme toujours.

— Elena ? J'aimerais que tu suives sa piste. Peut-être que ça nous permettra de comprendre comment il est arrivé ici… et de nous assurer qu'il était seul.

Ce fut facile. Non seulement l'odeur putride permettait de le suivre à la trace, mais la piste longeait le côté sud de la station-service et menait tout droit au parking qui se trouvait devant. Le type savait exactement où me trouver.

Sa puanteur nous mena au nord-est du parking, qui était presque désert. Il n'y avait là qu'une seule voiture, de couleur bordeaux, immatriculée dans l'Ontario. En me rapprochant, j'aperçus des traînées rouges sur la vitre du conducteur.

— Ne ralentis pas, murmura Jeremy tandis que l'on continuait notre « promenade », tous les trois. Quand on passera à côté, on jettera un coup d'œil à l'intérieur, mais on continuera à marcher en direction de la route.

On savait ce qu'on allait découvrir et on ne se trompait pas. Le cadavre d'un homme gisait allongé sur les sièges avant, hors de vue. Il fixait le plafond de la voiture de ses yeux écarquillés, une plaie béante au niveau de la gorge.

— Continuez, murmura Jeremy.

On marcha jusqu'à la route, puis on longea la devanture de la station-service.

— Il s'est fait conduire en menaçant le chauffeur à la pointe de son couteau, suggérai-je.

— On dirait bien, répondit Jeremy. Je surveillais pourtant ce qui se passait derrière nous, mais je ne me rappelle pas avoir vu cette voiture – ou du moins l'avoir vue assez longtemps dans mon rétroviseur pour avoir des soupçons.

— Ce qui veut dire qu'il nous suivait de loin.

— Et alors ? protesta Clay. Il est mort. « Tu es né poussière et tu redeviendras poussière. » C'est fait, il est temps de rentrer à la maison.

Je me tournai vers Jeremy.

— Ce doit être à cause de la lettre, non ? On a déclenché quelque chose avec cette lettre la nuit dernière et on a ouvert un

portail temporel vers le xixe siècle…

Clay ne put s'empêcher de ricaner. Je m'en pris aussitôt à lui.

— Oh, désolée si mon explication te paraît un peu trop tirée par les cheveux, toi qui te transformes en loup deux fois par semaine !

— Moi, ce que j'en dis…

— C'est qu'il y a une explication logique. Bien sûr ! Pourquoi pas celle-là, tiens ? C'était juste un type violent qui aimait s'habiller comme dans l'ancien temps et qui se cachait sous une plaque d'égout de Cabbagetown en attendant qu'une cible potentielle passe dans le coin. L'explosion du transformateur lui a fichu une trouille de tous les diables, il est sorti de son trou en courant et il s'est enfui à toutes jambes. Puis, il s'est rendu compte qu'on le poursuivait et il a compris qu'on pouvait l'identifier – ne serait-ce que par sa terrible odeur corporelle. Il a décidé de nous éliminer avant qu'on puisse le dénoncer à la police pour s'être introduit par effraction dans les égouts dans l'intention de commettre un vol.

— Ah, ouais ? Ben, en tout cas, ce n'est pas plus tiré par les cheveux que le fait d'avoir traversé un portail temporel, tu ne trouves pas ?

Jeremy nous fit signe de nous remettre en route.

— Je dois reconnaître que je suis plutôt de l'avis d'Elena. Une explication surnaturelle est sans doute plus probable. Il doit y avoir un lien avec la lettre. On peut penser que ce type a franchi ce portail ou cette faille temporelle et qu'il voulait récupérer la lettre.

— Et qu'il a réussi à la suivre à la trace après nous avoir semés la nuit dernière, renchéris-je.

— Mais tout cela n'a plus d'importance, insista Clay, puisqu'un seul type a franchi ce portail et que, maintenant, il n'est plus que poussière.

— C'est vrai, admit Jeremy. Avec un peu de chance, c'est la fin de l'histoire. Mais on doit d'abord s'en assurer. (Clay ouvrit la bouche pour protester, mais Jeremy continua sur sa lancée :) Ce ne sera pas long. On retourne à Toronto, on explore Cabbagetown, on vérifie qu'il n'y a pas eu d'autres incidents et qu'il n'y a aucune trace du passage de quelqu'un d'autre. Si tout

se passe bien, comme je le pense, on dormira chez nous ce soir.

PORTAILS ET ZOMBIES

De retour à Toronto en début d'après-midi, on prit aussitôt la direction de Cabbagetown.

Lorsque je marchai vers la scène du crime, ce fut avec Jeremy à mes côtés. Il était convenu que Clay monterait la garde.

À l'autre bout de la rue, il n'y avait aucun signe d'ennuis évident : pas de voiture de police, pas d'ambulance, pas de camion de pompiers. Mais quelque chose n'allait pas. Les habitants du quartier étaient sortis dans leur jardin ou sur le trottoir et discutaient par groupes de deux ou trois. Les regards balayaient la rue d'un bout à l'autre, et les groupes se dissolvaient dès qu'ils voyaient un visage inconnu, les gens se dirigeant tout droit vers leur porte d'entrée comme s'ils se rappelaient tout à coup avoir laissé quelque chose sur le feu.

La raison de ce malaise ? Cela avait sans doute un rapport avec le petit essaim de journalistes qui avait envahi la rue. De l'autre côté de la route, un caméraman filmait les maisons afin de capturer l'atmosphère paisible des lieux, dans l'intention d'ouvrir le reportage par un « Aujourd'hui, dans ce quartier tranquille de Toronto… » Quant à ce qui s'était passé dans le quartier en question, je n'étais pas très sûre d'avoir envie de le découvrir.

Je guidai Jeremy vers des reporters de la presse écrite à la recherche de contacts et de déclarations. On s'arrêta sur le trottoir.

— On dirait qu'il s'est passé quelque chose, dis-je dans un murmure théâtral. Tu crois que c'est lié à la coupure de courant d'hier soir ?

Il fallut moins de cinq secondes pour qu'un journaliste

morde à l'hameçon.

— Excusez-moi, vous vivez dans les environs ?

En se retournant, on découvrit un type bedonnant qui avait grand besoin de se couper les cheveux, de se raser, de repasser ses vêtements et de se mettre des gouttes dans les yeux. J'étais convaincue qu'il cultivait ce look de reporter débraillé, toujours à l'affût, qui dormait peu et buvait beaucoup de café – mais il avait cinquante ans de retard. Il n'appartenait sans doute pas à l'un des journaux phares de Toronto comme le *Star, le Globe* ou même le Sun.

— On vit à quelques pâtés de maisons, répondis-je avec un geste vague.

— Vous connaissiez Mme Ashworth ? demanda-t-il, le crayon suspendu au-dessus de son calepin. Elle habitait juste là, dans la maison verte. Une vieille… une dame d'un certain âge. Elle vivait seule.

— Je crois qu'on l'a croisée lors du barbecue, le mois dernier, répondit Jeremy. Tu lui as parlé quelques minutes, ma chérie, tu te rappelles ? À propos de ses roses ? (Il regarda le reporter en fronçant les sourcils.) Elle n'est pas blessée, au moins ?

— Personne ne le sait. Elle a disparu ce matin. Et je pèse mes mots. Le voisin prétend l'avoir vue traverser la rue et puis… pouf !

— Pouf ? répéta Jeremy, dont le froncement de sourcils s'accentua.

— Envolée. Comme ça, tout d'un coup.

On le dévisagea d'un air incrédule. Il se redressa, savourant le moment.

— Elle s'est probablement perdue, dis-je, avant d'ajouter, en baissant d'un ton : il y a beaucoup de… résidents d'un certain âge, par ici.

Le journaliste se renfrogna, comme s'il était lui-même parvenu à cette conclusion. Visiblement, il préférerait écrire l'histoire du « pouf », plutôt qu'un triste récit de plus à propos des ravages de l'Alzheimer.

— Malgré tout, repris-je, c'est bizarre, cette histoire, juste après le feu d'artifice que nous a offert le transformateur, la nuit dernière. (Je jetai un coup d'œil au journaliste en essayant

d'avoir l'air nerveuse.) Il n'y a aucun lien entre les deux affaires, n'est-ce pas ?

— On ne sait jamais, répondit l'autre avec un sourire suffisant.

Jeremy leva les yeux au ciel.

— Non, chérie, il n'y a aucun lien entre les deux. Un transfo qui explose et une femme âgée qui disparaît, ce sont deux événements dus au hasard et qui ne sont pas si rares…

— Vous oubliez la femme en jupons, rétorqua le reporter. Vous en avez entendu parler, pas vrai ?

— Une femme en jupons, répétais-je lentement.

— Les flics ont reçu deux appels la nuit dernière. Juste après l'explosion du transfo, des gens ont vu une femme en jupons remonter cette rue en courant au milieu de la route.

— C'était sûrement quelqu'un en chemise de nuit, qui est sortie pour voir à quoi était due l'explosion, répondit Jeremy. J'ai entendu dire qu'elle était assez spectaculaire.

Le reporter marmonna quelque chose à propos d'une *deadline* pour son article et s'en alla d'un pas lourd chercher un public plus réceptif.

On était revenus à Toronto pour s'assurer de deux choses : que l'homme au chapeau melon était le seul à s'être échappé du portail et que rien d'autre ne s'était produit à la suite des événements de la nuit précédente. La possible disparition de la vieille dame balayait nos espoirs quant à notre deuxième inquiétude. Et voilà que la nouvelle concernant la femme en jupons laissait à penser que nous n'aurions pas plus de chance avec la première. Quelque chose me disait qu'on ne dormirait pas dans nos lits ce soir-là.

Jeremy et moi passâmes l'heure suivante à explorer discrètement le quartier à la recherche d'une deuxième piste possédant cette odeur putride distinctive. C'était déjà suffisamment pénible de ne pas pouvoir me changer en loup, mais la présence de la presse et de la police nous compliquait deux fois plus la tâche en nous obligeant à faire un plus grand tour. Au lieu d'explorer la route où l'homme au chapeau melon était apparu, je devais fouiller toutes les rues adjacentes, en essayant de me faire passer pour une femme enceinte agitée qui

faisait une longue promenade dans son quartier en compagnie de son mari attentionné.

On avait pratiquement fait tout le tour lorsque je repérai la deuxième piste. Une odeur de femme, mêlée à ces effluves de pourriture.

Je me penchai pour renouer mes lacets, un geste simple qui devenait de plus en plus difficile.

— C'est bien une odeur de femme, affirmai-je en humant à pleins poumons.

— On suivra sa piste à la nuit tombée et on la retrouvera pour voir ce qu'elle a à nous dire.

Dans le monde surnaturel, il est parfois compliqué de savoir à qui s'adresser quand les choses tournent mal. Prenez les portails. Ils pouvaient être de nature magique, auquel cas il valait mieux contacter une sorcière ou un mage. Ou ils pouvaient être reliés aux dimensions de l'au-delà, auquel cas ils tombaient sous la juridiction d'un nécromancien. La dernière fois où nous avions été impliqués de manière périphérique dans une affaire avec un portail, cela concernait une enquête de Paige et de Lucas, qui s'étaient adressés à une nécromancienne. Alors, on décida de faire comme eux et on appela Jaime Vegas.

On utilisa le kit mains-libres de l'Explorer afin que Jeremy et moi puissions tous les deux entendre Jaime. Clay montait la garde à l'extérieur de la voiture.

— Salut ! dit-elle en répondant. Laisse-moi deviner : tu as réglé ton autre affaire, et tu es prête à travailler sur mon film.

La dernière fois où nous nous étions parlé, à la suite de mon message sur son répondeur, elle était prête à discuter de son documentaire, mais elle m'avait entendue dire que j'avais fait d'autres projets entre-temps.

— Hum, non, pas encore. Il y a eu quelques complications, apparemment, et tu peux peut-être nous aider à ce sujet.

Je lui racontai ce qui était arrivé la nuit précédente, et elle me laissa à peine le temps de finir.

— C'est un portail dimensionnel, expliqua-t-elle.

— C'est si courant que ça ?

J'entendis un petit rire à l'autre bout de la ligne.

— Non, pas du tout, Dieu merci. Mais, à choisir entre ça et

une déchirure temporelle, je parierais plutôt sur le dimensionnel. Le voyage dans le temps donne lieu à de très belles fictions, mais, dans la vraie vie, ce n'est que ça.

— De la pure fiction.

La ligne crachota, comme si Jaime se mettait à l'aise.

— Je n'irais pas jusque-là. Il ne faut jamais dire jamais en ce bas monde. Ma vieille Nan me racontait toujours des histoires à propos de déchirures temporelles, mais même elle me disait que ce n'étaient que des contes, rien de plus. Quoi qu'il en soit, tu m'as décrit tous les signes classiques d'un portail dimensionnel. Tu ne risques pas de voir des calèches parcourir les rues de Toronto dans l'immédiat.

— Et quels sont ces signes classiques ? intervint Jeremy.

Seul le silence lui répondit.

— Jaime ? dit-il.

— Euh, Jeremy. Salut. Je… ne savais pas que tu étais là aussi. Tu es si…

— Discret ?

Elle laissa échapper un éclat de rire nerveux.

— Hum, oui, c'est ça. Alors, c'était quoi ta question ? Ah, oui, les signes classiques. Eh bien, les zombies, pour commencer.

— Les zombies ?

— Comme le type que tu as réduit en poussière. (Elle rit, de toute évidence plus détendue, à présent.) J'ai toujours voulu dire ça. On voit ça tout le temps dans les films, mais dans la vraie vie ? Les vamps n'explosent pas dans un nuage de poussière.

— Mais les zombies, si ?

— Euh, non. Enfin, pas d'ordinaire. Mais les zombies que j'ai croisés ont tous été relevés par des nécros. Quand un esprit se matérialise à travers un portail, on a affaire à quelque chose d'un peu différent. On ne devrait sans doute pas les appeler zombies, mais… eh bien, il y a suffisamment de bestioles dans la nature sans aller inventer de nouveaux noms. Quand une entité autrefois humaine se manifeste dans le monde des vivants, on l'appelle un zombie. Ils ont cette odeur caractéristique de viande pourrie qui les trahit tout de suite.

— Mais cette créature n'agissait pas comme un zombie,

protestai-je.

— Parce qu'il ne se déplaçait pas en traînant les pieds et en gémissant et qu'il n'a pas essayé de dévorer ton cerveau ?

— Laisse-moi deviner : ça aussi, ça n'arrive que dans les films ?

— Ouaip. Mais ce n'est pas comme si vous étiez censés le savoir. Les zombies sont le sale petit secret du monde surnaturel. On sait qu'ils existent, mais on essaie de ne pas y penser. La plupart des nécros meurent sans en avoir jamais relevé un seul. Ils sont juste… immondes. Et je ne parle pas seulement de l'odeur. Un zombie, c'est un fantôme qui a réintégré un cadavre. Ce n'est bon pour personne, en particulier pour le pauvre diable. Le dernier que j'ai vu, c'était un chien réanimé par un gamin nécro. Comme dans Simetierre… sauf que le chien avait été heurté par une voiture et que le gamin croyait que le fait de le réanimer le réparerait. Évidemment, ce n'était pas le cas, alors son oncle a fait appel à moi et… (Elle s'interrompit.) Mais, cette histoire, tout instructive qu'elle soit pour un nécromancien adolescent, ne va pas vous aider. Où en étais-je ?

— Tu nous parlais des zombies qui, normalement, ne se désintègrent pas en fines particules de poussière.

— C'est ça. Si le tien s'est transformé en poussière, cela veut dire que les zombies dimensionnels réagissent différemment. Il va falloir que je me renseigne.

— Tu dis qu'il s'agit d'un portail dimensionnel, intervint de nouveau Jeremy, et qu'on a affaire à des fantômes enfermés dans des cadavres. Dois-je en déduire qu'il s'agit d'une nouvelle porte vers l'après-vie ?

— Sans doute pas. Il s'agit simplement de choses qui ne se produisent pas assez souvent pour être documentées comme il se doit. D'après moi, vous faites face à un portail dimensionnel dont l'ouverture est déclenchée par un sort. Les lanceurs de sorts ont sûrement un meilleur terme pour le désigner, mais l'essentiel est dit. Un lanceur de sorts, généralement un mage, crée un… ballon ou une poche qui existe entre les dimensions et où il peut fourrer tout ce qui l'embête – habituellement, des gens. Ces derniers restent figés dans le temps jusqu'à ce que

quelqu'un les libère. Vous devriez vérifier auprès de Lucas, mais je suis quasiment sûre que le lanceur de sorts crée également un déclencheur – un objet qui lui permet d'ouvrir et de refermer le portail.

— La lettre, dit Jeremy.

— Certainement.

— Comment avons-nous fait pour l'activer ? demandai-je.

— Un déclencheur, c'est comme la combinaison d'un coffre-fort : seul le mage le connaît. Il s'agit généralement d'une séquence ou d'un événement spécial qui active le portail, mais il peut exister des moyens alternatifs pour l'ouvrir. Un déclencheur de secours, en quelque sorte, au cas où le premier ne marcherait pas.

— Est-ce que du sang pourrait fonctionner ? demanda Jeremy.

— Du sang ? répétai-je en lui lançant un regard en coin. Mais, comment… ?

Je m'interrompis en me rappelant le moustique et la tache sombre sur la lettre. Voilà pourquoi il n'avait pas voulu que je l'examine dans la chambre d'hôtel. À la lumière, je me serais rendu compte que cette tache brune ne provenait pas seulement des entrailles du moustique.

— Cette sale bestiole avait mon sang dans son corps, murmurai-je.

— C'est la première fois que j'entends ça, fit remarquer Jaime. Mais, oui, certainement, cela pourrait très bien être le déclencheur de secours. Ce n'est pas quelque chose qui risque de se produire dans des archives. Comme ça, si le premier déclencheur échouait, le mage pouvait activer le deuxième.

— Donc, un mage a créé la lettre et fourré deux personnes dans le portail, mais la lettre a été volée avant qu'il puisse les libérer.

— S'il était dans son intention de le faire. Ce n'est pas forcément évident, surtout si on attend trop longtemps. Quand on enferme les gens comme ça, c'est comme s'ils se retrouvaient à l'intérieure d'une mini-capsule temporelle. Quand on les libère, des trucs bizarres peuvent se produire. (Elle hésita.) Il ne vous est rien arrivé de bizarre, pas vrai ?

— À part le fait d'avoir potentiellement libéré et tué le zombie de Jack l'Éventreur ?

— Qu'est-ce qui pourrait arriver ? s'enquit Jeremy.

— Difficile à dire. La création de portails ne figure pas dans tous les manuels de magie, et il n'y a pas beaucoup de mages qui pourraient en ouvrir un, même en ayant le mode d'emploi sous les yeux. Oh, par exemple, on connaît le cas d'un mage du Far West qui a arrêté un hors-la-loi, l'a jeté dans un portail et a ramené ses fesses dans l'Est pour le faire juger. Ce faisant, il a provoqué une petite épidémie de variole.

— Parce que le hors-la-loi avait la variole, dis-je, et qu'il a introduit la maladie dans une région qui en était dépourvue.

— Nan. Le hors-la-loi était en parfaite santé… mais, quand le mage l'a jeté dans le portail, c'était dans une région connue pour ses épidémies périodiques. Apparemment, il a emporté une partie de son environnement avec lui.

C'était tout ce que Jaime pouvait nous dire sur le sujet, mais elle promit de se renseigner auprès de ses contacts.

Après avoir raccroché, je voulus faire signe à Clay de remonter dans la voiture, mais Jeremy posa la main sur mon bras.

— Quand tu lui répéteras notre conversation avec Jaime, évite de mentionner l'histoire de la variole, dit-il.

— Tu crois qu'il faut s'en inquiéter ? Je suis vaccinée et ça semble être une caractéristique propre à l'époque et non aux portails eux-mêmes.

— Je suis d'accord. Cependant…

Son regard se posa sur Clay, adossé à un arbre, comme un piéton ordinaire cherchant à se protéger de la chaleur de cette fin de journée. Mais ses yeux ne cessaient de balayer la rue, et il avait le corps tendu, comme si une horde de zombies risquait de s'abattre sur nous à tout moment.

— Pas la peine de lui donner d'autres soucis, dis-je.

— Exactement.

En voulant ranger mon portable, je vis que j'avais un message. C'était Robert, en réponse à notre coup de fil. Robert Vasic était un ancien délégué du conseil, qui servait désormais de référence en matière de recherches ésotériques. Jeremy le

rappela et lui raconta ce qui s'était passé. Robert promit de fouiller dans sa bibliothèque à la recherche d'indices.

— On ne pourra pas pister cette femme tant que la nuit ne sera pas tombée, dis-je lorsqu'on fut tous réunis dans le 4 x 4. Personne ne peut mieux nous renseigner sur cette lettre que celui qui l'avait en sa possession à l'origine. Le grand-père de Patrick Shanahan a commandité le vol de la lettre, et je suis sûre que Shanahan sait pourquoi. On devrait lui rendre visite – une visite de courtoisie, ajoutai-je en jetant un coup d'œil à Clay.

— Ben voyons, répondit-il. On se pointe chez lui pour lui dire : « Excusez-nous, c'est nous qui avons volé votre lettre hier soir et elle nous crée des ennuis. Vous voulez bien répondre à quelques questions ? »

— Laisse-moi y réfléchir, murmura Jeremy. Conduis, pendant ce temps-là.

ROUTINE

Moins d'une heure plus tard, nous étions de retour là où tout avait commencé, devant la maison de Patrick Shanahan. De jour, sa rue paraissait différente. On pouvait voir les maisons à travers les arbres, et elles semblaient mortes, avec leurs allées désertes, leurs stores baissés et leurs fenêtres obscurcies. Il n'y avait pour tout signe de vie qu'une équipe chargée de l'entretien des pelouses. Ceux qui vivaient dans un quartier huppé comme celui-là travaillaient toute la journée, tous les jours, le mari comme la femme.

En prétextant une erreur de numéro, nous avions pu confirmer que Shanahan était bien chez lui. Soit il travaillait à domicile, soit il avait pris sa journée pour faire l'inventaire de sa collection et s'assurer que rien n'avait été volé, à part la lettre.

Il était un peu plus de 16 heures lorsque Jeremy et Clay remontèrent à grands pas l'allée de Shanahan. Pour ma part, j'avais seulement le droit de me poster près d'une fenêtre pour espionner leur conversation. Comme l'avait fait remarquer Clay, une autre possibilité m'était offerte : celle d'attendre dans la voiture et de leur demander de tout me raconter à leur retour. Je préférais encore les espionner.

Tandis que j'attendais, invisible, au coin de la maison, j'entendis Jeremy appuyer sur la sonnette. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit.

— Vous êtes bien Patrick Shanahan ? s'enquit Jeremy.

— Oui…

— Le propriétaire d'un document historique qu'abritaient autrefois les archives de la police métropolitaine de Londres ?

— Vous l'avez ?

— Pourquoi, il n'est plus en votre possession ?

Jeremy regarda par-dessus son épaule et échangea un regard entendu avec Clay. Puis, il se tourna de nouveau vers le mage.

— Monsieur Shanahan, êtes-vous au courant de certains événements qui se sont déroulés à Toronto au cours des dernières vingt-quatre heures ? Des événements dont mon employeur pense qu'ils sont liés au document qui se trouvait en votre possession ?

Au cours du silence qui s'ensuivit, je compris que Shanahan dévisageait d'un œil nouveau les deux hommes sur le pas de sa porte. Il ne les voyait plus comme les complices de la personne qui avait dérobé sa lettre (dans l'espoir peut-être de la lui revendre), mais comme des agents du monde surnaturel sans doute envoyés par une Cabale de mages. Même si on pouvait raisonnablement penser que les Cabales avaient besoin qu'on les remette dans le droit chemin, elles jouaient souvent le rôle d'agents de police dans le monde surnaturel, la plupart du temps pour protéger leurs propres intérêts.

Shanahan fit entrer Jeremy et Clay dans la maison.

Tandis qu'ils se déplaçaient à l'intérieur, je ne pus entendre que la voix tonitruante de Shanahan qui se plaignait de la chaleur, de l'humidité, du smog… le genre de bavardage qui meublait une conversation et ne voulait rien dire.

Il ne demanda pas à Jeremy comment celui-ci savait qu'il possédait autrefois la lettre « From Hell ». Comme l'avait dit Xavier, cela se savait dans certaines couches de la société surnaturelle, auxquelles les Cabales avaient accès libre. Il ne demanda pas non plus à quelle Cabale étaient associés ses visiteurs, ni même s'ils appartenaient bel et bien à l'une d'entre elles. Lorsqu'on avait affaire aux Cabales, il était dangereux de se montrer trop curieux.

Ils s'arrêtèrent dans le salon et s'assirent sur le canapé. J'en profitai pour rejoindre la fenêtre de cette pièce. Elle était fermée, bien sûr, comme toutes les autres, pour permettre à la climatisation de rafraîchir la maison, mais, grâce à mon ouïe de loup-garou, j'en entendais suffisamment pour suivre la conversation.

Jeremy relata les événements qui s'étaient déroulés à Cabbagetown. Shanahan exprima sa surprise, qui me parut

sincère – l'explosion d'un transfo et la disparition d'une vieille dame, ce n'était pas le genre d'informations qu'un type comme lui écoutait à la radio, pas tant que la Bourse était encore ouverte.

— Je ne suis pas sûr de comprendre quel rapport il y a avec ma lettre.

— C'est la combinaison de ces éléments avec un troisième fait divers qui a attiré l'attention de mon employeur. Un homme et une femme, tous deux vêtus à la mode victorienne, ont été vus dans la zone où le courant a été coupé et où a eu lieu la disparition. Nos experts ont détecté des traces d'une perturbation dimensionnelle – un portail a été récemment ouvert.

— Un p… portail ? (Shanahan rit de bon cœur. Trop.) Jamais je n'aurais gardé chez moi une lettre contenant un portail. Ce sont des choses dangereuses, vous savez. Très dangereuses. Et presque impossibles à faire. Cela dépasse de très loin mes pouvoirs magiques très limités, pouffa-t-il. Je manie la finance bien mieux que les sorts, croyez-moi. Demandez autour de vous.

— On présume que le portail se trouvait déjà au sein de la lettre avant que celle-ci tombe entre vos mains. Sinon, elle ne contiendrait pas des gens du xixe siècle.

— Oh, euh, bien sûr. (Shanahan hésita.) Écoutez, je suis quelqu'un de très pragmatique, surtout quand il est question d'argent. Si j'avais hérité d'une lettre contenant un portail actif, je l'aurais immédiatement mise sur le marché. Je sais combien une Cabale serait prête à payer pour ce genre d'artefact. Si la lettre contenait un portail, ce dont je doute, sans vouloir offenser votre employeur, croyez bien que je n'en savais rien.

Il nous racontait des craques, je le sentais à plein nez. Mais Jeremy était coincé. Shanahan avait beau prétendre n'être qu'un piètre lanceur de sorts, notre expérience avec les mages nous rendait méfiants, car nous savions qu'ils pouvaient être de redoutables adversaires. Or Shanahan, déjà nerveux, s'attendait à une attaque.

Jeremy préféra lui faire penser qu'il le croyait et lui promit que, si la lettre refaisait surface, son employeur aimerait effectivement beaucoup l'avoir et serait prêt à lui en donner un

bon prix, puisqu'il était son propriétaire légitime. Lorsque Clay et Jeremy s'en allèrent, Shanahan leur remit sa carte de visite en écrivant son numéro de téléphone fixe au dos et en demandant à être tenu au courant.

Je les rejoignis près de la route.

— Il ment, annonça aussitôt Clay.

— Je sais, répondit Jeremy en continuant à marcher.

Clay me regarda, puis regarda la maison. Je savais que ça l'énervait vraiment de laisser les choses en l'état.

— On va y retourner, n'est-ce pas ? demandai-je. Quand on pourra le prendre au dépourvu.

— Ce soir, acquiesça Jeremy.

Robert m'avait laissé un message. Il avait trouvé un texte mentionnant une affaire similaire à la nôtre, dans laquelle un mage avait sacrifié un homme pour lancer le sortilège de création du portail. L'âme sacrifiée avait été liée à l'objet imprégné du sort – dans ce cas précis, un rouleau de parchemin. Lorsque le portail avait été activé, l'homme était revenu sous forme de zombie.

Cela expliquait la présence des zombies en décomposition. Ce n'étaient pas des gens qu'on avait fourrés dans le portail pour les y emprisonner, comme l'avait supposé Jaime, mais ceux qui avaient été sacrifiés afin de le créer. Quant à l'autre affaire, d'après le court texte que Robert avait déniché, le zombie avait été éliminé et le portail refermé. Simplement, ça ne disait pas comment parvenir à un tel résultat.

Robert m'avait envoyé d'autres histoires par e-mail. Puisque nous avions un peu de temps à tuer avant le dîner, je trouvai un cybercafé où les lire, avec Clay penché par-dessus mon épaule. Sa chaise était si proche de la mienne que j'aurais aussi bien pu m'asseoir sur ses genoux.

La plupart des informations sur les portails étaient anecdotiques. C'était typique dans le monde surnaturel – il suffisait de prendre l'exemple de l'Héritage de la Meute. Même ceux qui, comme Robert, cherchent à compiler le fruit de leurs recherches, n'ont pas grand-chose de plus que des histoires – les récits de multiples témoins étant ce qui se rapproche le plus d'une preuve. Tout cela est bien beau, mais il est plutôt rare

qu'une personne s'apprêtant à accomplir un rituel de magie noire s'amuse à inviter une dizaine de connaissances à y assister. Et même si elle le faisait, combien d'entre elles accepteraient cette invitation… et combien se diraient plutôt : « Participer à un sacrifice humain et risquer de me faire aspirer au sein d'un portail dimensionnel défectueux ? Non merci, je préfère passer la soirée à la maison. »

Même si ouvrir un portail était à la portée de tous les mages capables de faire suffisamment de recherches et de payer assez, il existait assez peu de rapports à ce sujet. Les sorts étaient notoirement difficiles à lancer, et le risque qu'ils ne fonctionnent pas était au moins aussi grand que celui qu'ils soient défectueux. Prenez l'exemple du mage autrichien qui avait décidé d'utiliser son portail pour se cacher le temps que ses ennuis légaux soient passés. Un ami était censé le libérer au bout de deux ans, et je suis sûre qu'il l'aurait fait… si le papier qui contenait le déclencheur n'avait pas été accidentellement aspiré dans le portail lui-même, enfermant pour l'éternité le mage dans sa bulle dimensionnelle.

Et puis il y avait ce génie, dans le Japon médiéval, qui avait ouvert un passage vers la mauvaise dimension. Son portail avait recraché un semi-démon très en colère qui avait écorché le mage, sa famille et la moitié de son village et leur avait arraché les entrailles avant de comprendre comment renfiler ses souliers rouges pour rentrer chez lui. Faites circuler quelques histoires comme celle-là, et le mage lambda se dit qu'il n'a vraiment pas besoin d'ajouter les portails dimensionnels à son répertoire.

On sortit dîner au restaurant. On pensait avoir réussi à trouver un coin tranquille en choisissant une table entourée de plusieurs autres tables vides, mais ce ne fut pas le cas. Deux tables plus loin, deux infirmières des urgences se plaignaient d'une épidémie de gastro qui les avait obligées à travailler tard ce jour-là et qui leur avait fait rater le train de banlieue pour rentrer chez elles.

Même si j'ai beaucoup de compassion pour le personnel hospitalier surmené, je ne pense pas qu'un restaurant soit l'endroit approprié pour se plaindre, surtout quand on y ajoute

des descriptions imagées du résultat d'un désordre digestif. Voyant que je commençais à perdre l'appétit, Jeremy demanda au serveur de nous trouver une nouvelle place. Notre choix se porta sur la terrasse, où il faisait assez chaud pour faire cuire des pommes de terre à même le sol, mais où nous pûmes discuter de notre prochaine entreprise criminelle en toute tranquillité.

Le point positif de cette nouvelle effraction ? On était déjà entrés dans la même maison la nuit précédente et on connaissait le plan des lieux, le système de sécurité et les codes. D'un autre côté, ayant déjà été cambriolé, Shanahan risquait de les avoir changés, ces codes.

— Nan, fit Clay. Quelle est ta priorité quand tu te fais cambrioler ? Tu évalues les dégâts et tu essaies de comprendre comment c'est arrivé. Veiller à ce que ça ne se reproduise pas vient plus tard, quand tu te souviens de l'endroit où tu as rangé le manuel d'instruction de l'alarme.

— Et s'il est un petit peu plus organisé que ça ? demandai-je. Ou un peu plus paranoïaque ?

Clay haussa les épaules.

— On s'en occupera sur place. C'est un interrogatoire. Pas besoin de subterfuges.

À 23 h 30 cette nuit-là, la maison de Patrick Shanahan brillait encore de tous ses feux. Il n'était pas couché. Il n'avait pas non plus allumé l'éclairage extérieur, si bien qu'il fut très facile de se faufiler jusqu'à la porte de côté.

Elle était fermée. Au lieu d'essayer la clé de Xavier, Jeremy et Clay firent le tour pour vérifier les autres portes tandis que j'étais une nouvelle fois consignée dans les buissons.

Ils eurent de la chance avec la porte coulissante de la terrasse, celle qu'on oublie souvent de refermer. Ils se glissèrent à l'intérieur. Je me balançai sur la pointe des pieds en tendant l'oreille et en me demandant si je pouvais interpréter ce « Reste là » comme un « Reste dehors », plutôt qu'un « Reste derrière ce buisson ». Juste au moment où je décidai que l'ordre de Jeremy était effectivement ouvert à une plus large interprétation, la porte coulissa de nouveau.

Clay s'avança sur la terrasse et me fit signe de le suivre. Je

m'élançai si rapidement que je faillis m'empaler sur un obélisque en marbre. Puis, je courus jusqu'à la terrasse et bondis dessus, en ignorant l'escalier à l'autre bout.

— Ne ris pas, marmonnai-je en écartant de mon visage une mèche de cheveux trempée de sueur. La prochaine fois, c'est toi qui resteras caché dans les buissons ; on verra à quelle vitesse tu débarqueras quand on t'appellera. (Je le rejoignis.) Alors, quoi de neuf ?

— Il n'est pas chez lui.

— C'est vrai ? Mais, les lumières… et les portes… Oh, merde ! Il a filé, pas vrai ? dis-je en soutenant le regard de Clay.

— On dirait bien.

Il n'y avait aucune trace de violence, comme on dit dans les films, ni rien qui puisse indiquer qu'un vrai agent de sécurité d'une Cabale avait fait une descente chez Shanahan pour le kidnapper. On trouva des vêtements étalés sur le lit et une paire de tiroirs ouverts, comme si quelqu'un avait fait ses valises en hâte. Un mot écrit à la main sur le comptoir de la cuisine indiquait à la femme de ménage que Shanahan partait pour quelques jours et qu'il lui demandait de déposer le courrier sur son bureau.

Il avait dû opter pour des vacances impromptues jusqu'à ce que toute cette histoire soit réglée. Ou alors, il ne voulait pas rester en ville pendant qu'un portail dimensionnel était actif.

Clay et moi possédions une grande expérience de la fouille d'un domicile sans que son propriétaire s'en doute. Cela nous aurait sans doute permis d'occuper une place de débutant au sein d'une équipe de la police scientifique. L'ennui, c'était que nous étions habitués à chercher les preuves d'un crime, généralement un homicide. Il ne suffisait pas de suspecter un cabot d'avoir tué des humains, il fallait encore le prouver. Il ne s'agissait pas d'une exigence déraisonnable, étant donné qu'il risquait la peine de mort.

Nous avions également l'habitude de chercher des indices pour nous aider à retrouver un cabot en fuite, mais nous n'étions pas là pour tenter de retrouver Shanahan. Ce qu'on voulait de lui, on espérait le trouver dans sa maison : des indices sur la manière de refermer un portail.

Jeremy nous ordonna de chercher des livres sur les artefacts surnaturels, les portails ou Jack l'Éventreur en général et des dossiers sur la collection de Shanahan – en supposant qu'un banquier d'affaires prudent comme lui tenait un registre détaillé de ses artefacts.

Jeremy partit en quête de livres cachés ou même exposés à la vue de tous. La plupart des textes de référence sur le surnaturel n'ont pas besoin d'être dissimulés – quiconque en trouve un par hasard se dira simplement que vous avez des goûts inhabituels en matière de lecture.

Concernant les dossiers, on se répartit la tâche entre le système à l'ancienne et le moderne – autrement dit, entre les fichiers papier et les fichiers informatiques. Je choisis l'ordinateur. Cependant, si je savais récupérer des éléments dans la corbeille du bureau ou dans l'onglet « effacés » de ma boîte mail, j'étais complètement perdue dès qu'il s'agissait de décrypter des données encodées ou de trouver des fichiers qui avaient été détruits. Je lus les e-mails de Shanahan, je passai en revue ses disques durs et n'y trouvai rien d'utile. Clay m'épargna des recherches plus approfondies en annonçant qu'il avait trouvé des dossiers papier concernant la collection de Shanahan.

— Où ça ? demandai-je en faisant tourner la chaise de bureau.

— Juste ici, répondit-il en désignant un meuble classeur. Dans le tiroir du bas.

— Comme ça, juste sous notre nez ? Il a tout codé ?

— Pas la peine. Il a trouvé un moyen plus facile. Ils sont tous listés comme des contrefaçons – des curiosités, pas de vrais artefacts. (Il prit un dossier et l'ouvrit d'une pichenette.) Une statuette de Baphomet, qui proviendrait d'un château de Templiers anglais dont le nom n'est pas cité. Il a été établi plus tard qu'il s'agissait en fait d'une contrefaçon de la fin du xviiie siècle. (Il parcourut rapidement quelques pages.) On te décrit ensuite la signification de Baphomet dans la persécution des Templiers. (Il me tendit le dossier.) Le truc habituel, comment ils furent accusés de vénérer Baphomet, censé être une divinité païenne. Le problème, c'est que personne n'a jamais découvert

de divinité païenne répondant à ce nom-là.

— Une statuette se rapportant à ce culte aurait donc une très grande importance.

— Et une très grande valeur, ne serait-ce que du point de vue d'un historien. (Il fronça les sourcils et jeta un coup d'œil vers le couloir.) Où est-ce qu'il entrepose sa collection, déjà ?

— Non, tu n'as pas le temps d'y jeter un coup d'œil. On a du pain sur la planche. De toute façon, tu ne peux pas entrer dans cette pièce sous forme humaine, alors tu aurais bien du mal à examiner la statuette de près. (J'hésitai.) Mais je me souviens d'avoir aperçu quelques objets depuis le seuil. Rappelle-moi de te montrer l'endroit quand on aura fini.

Il me remercia d'un signe de tête. De mon côté, j'agitai le dossier.

— Alors, ils sont tous listés de la même manière, comme des prétendues contrefaçons ?

— Tous ceux que j'ai survolés. C'est une bonne idée. La plupart d'entre eux, comme la statuette de Baphomet, ont une importance historique, mais la grande majorité des gens pensent qu'ils n'existent pas ou qu'ils ne possèdent pas les pouvoirs surnaturels qu'on leur prête. Voilà comment Shanahan les a inscrits dans son dossier : comme des curiosités sur le thème du surnaturel.

— Et la lettre ?

Clay se pencha de nouveau sur le tiroir.

— Je continue à chercher. Je n'ai encore rien trouvé à P comme portail, L comme lettre ou J pour Jack.

— Donne-m'en quelques-uns, je vais t'aider.

Il le fit. Jeremy se joignit à nous vingt minutes plus tard et prit sa part de dossiers. Sa recherche dans les livres n'avait rien donné. Apparemment, Shanahan n'était pas un grand lecteur. Jeremy avait trouvé comme seul objet caché une bouteille de whisky à moitié vide, qui appartenait sans doute à la femme de ménage.

Une heure plus tard, nous avions fini d'éplucher tous les dossiers sans trouver la moindre mention de la lettre « From Hell » ou de Jack l'Éventreur.

— Il a tout noté, fit remarquer Jeremy. Il paraît peu probable

que la lettre soit le seul artefact qui ne figure pas dans ses dossiers.

— N'oublie pas qu'elle a été volée, à l'origine.

— Tout comme son exemplaire du Necronomicon de John Dee, intervint Clay. D'après les photocopies dans le dossier, il a disparu d'Oxford en 1934. Shanahan se contente de noter qu'il l'a reçu en héritage avec le reste de la collection de son grand-père.

— Il doit donc exister un dossier pour la lettre. Soit il l'a pris avec lui, soit il l'a détruit. (Je parcourus le bureau du regard.) Est-ce que quelqu'un voit un broyeur…

— Ici, répondit Clay en allant le chercher. Il a récemment été vidé, ajouta-t-il en ôtant le couvercle.

— Mince. Quelqu'un a pensé à regarder dans la corbeille à papier ? Il aurait pu y mettre les morceaux.

— Ou les brûler dans la cheminée, intervint Jeremy.

— Ou les jeter dans les ordures, renchérit Clay en hochant la tête.

— Chacun n'a qu'à vérifier l'endroit qu'il a suggéré, proposai-je.

— Excellente idée, dit Jeremy en partant regarder dans la cheminée tandis que je m'emparais de la corbeille.

Clay me regarda, contempla Jeremy qui s'éloignait, puis sortit en grommelant.

LA MARQUE

Si Shanahan avait détruit le dossier, il avait emporté les morceaux de papier avec lui. Le temps de nous en assurer, il était suffisamment tard pour nous mettre en chasse et retrouver la deuxième personne échappée du portail.

En sortant de la maison du mage, je vérifiai la messagerie de mon portable et découvris que Robert avait appelé pendant que nous étions à l'intérieur. On le rappela en utilisant le kit mains-libres de l'Explorer.

— Je crois que j'ai de bonnes nouvelles pour vous, annonça Robert.

— Tu sais comment refermer le portail, devinai-je.

— Vous étiez sur la bonne voie et vous en avez déjà fait la moitié. Pour fermer un portail dimensionnel impliquant un sacrifice humain, il vous suffit de renvoyer les âmes sacrifiées dans l'au-delà.

— En d'autres termes, tuer les zombies.

— Précisément. Mieux encore, vous leur faites une faveur. Au lieu de retourner au sein du portail dimensionnel, ils ont droit à l'après-vie qu'ils auraient dû connaître.

— Celui qu'on a éliminé ce matin ne serait peut-être pas du même avis, étant donné qu'il semblait plutôt bien manier le couteau. S'il a commis des crimes, il n'apprécie sans doute pas beaucoup l'endroit où on l'a expédié.

J'entendis un petit rire à l'autre bout de la ligne.

— C'est vrai. Mais je suis sûr que la pauvre femme, en revanche, ira dans un endroit meilleur.

— Alors, c'est ce qui s'est passé la dernière fois ? Quelqu'un a tué le zombie, et le portail s'est refermé ?

— Eh bien… pas exactement. Dans ce cas précis, le portail

avait été rouvert peu de temps après sa création. Cela veut dire que le mage qui l'avait créé était encore vivant et qu'il contrôlait le zombie. Pour tuer le zombie, ils ont eu besoin de tuer le contrôleur.

— Comme pour un zombie réanimé par un nécromancien ?

— Quelque chose comme ça, oui. Dans les deux cas, si le zombie est sous le contrôle de quelqu'un, il ne peut pas être tué. Si le tien avait été réanimé par un nécromancien, un coup fatal ne l'aurait pas tué.

— Comme dans les films. On a beau leur taper dessus à coups de hache, ils continuent à avancer.

— Exactement. Mais les zombies dimensionnels sous la coupe d'un contrôleur… (Il s'interrompit en riant.) Désolé. Talia me fait la grimace en disant que je m'éloigne tellement du sujet que je risque de vous perdre. Vous n'avez pas besoin de renseignements sur les zombies contrôlés, puisque, de toute évidence, ce n'est pas à ça que vous avez affaire. Pour contenir des zombies du xixe siècle, il a fallu que votre portail soit ouvert à l'époque où la lettre a été écrite. Seul un mage peut créer un portail, et ils ont une longévité normale, ce qui veut dire que celui qui a créé le vôtre est mort depuis longtemps.

— Et donc, tout lien entre les zombies et leur créateur est déjà rompu, intervint Jeremy.

— Tout ce que nous avons à faire, c'est tuer le deuxième zombie, renchérit Clay.

— Permettant ainsi au portail de revenir à un état équilibré, ajouta Robert. L'ouverture du portail permet à ces âmes de traverser les dimensions, ce qui provoque un déséquilibre. Renvoyez-les dans l'au-delà, et toute personne qui se serait aventurée dans le portail sera libérée. L'équilibre sera restauré. Le portail se refermera.

On espérait retrouver facilement la femme au terme d'une piste dont nous ne perdrions pas l'odeur. Même après vingt-quatre heures, ce n'était pas aussi improbable qu'il aurait pu y paraître. L'inconnue venait d'un autre siècle et n'avait sans doute pas sauté à bord d'un train de banlieue.

L'homme au chapeau melon s'était rapidement adapté aux moyens de transport modernes, mais le *car-jacking* n'était sans

doute pas très différent du fait de voler un cheval ou un buggy, ce que je le soupçonnais d'avoir déjà fait. Il avait compris que les voitures étaient l'équivalent moderne d'un attelage tiré par quatre chevaux, il en avait arrêté une et avait laissé la partie compliquée au conducteur.

Quant à savoir comment il nous avait repérés, on présumait que cela avait un rapport avec la lettre. Mais de là à comprendre pourquoi il la voulait… cela intriguait même Robert. Il supposait que le zombie nous avait suivis à la trace comme un chien suit l'odeur d'un lapin – parce que son instinct lui dit de le faire. Pour éviter ce problème, cette fois, nous avions laissé la lettre dans la voiture, cachée dans un endroit auquel il fallait une force de loup-garou – ou un vérin hydraulique – pour y accéder.

On commença la traque sous forme humaine, en démarrant à un pâté de maisons du site du portail, là où j'avais repéré l'odeur de la femme plus tôt ce jour-là.

La piste nous mena dans une zone industrielle truffée de bâtiments partiellement ou totalement abandonnés. On suivit de nombreux méandres, comme si la femme s'était attardée dans les parages. Mon odorat finit par nous conduire dans l'un des bâtiments en question – elle avait dû s'y reposer. Puis la piste sortit de la zone en serpentant jusqu'à une rue plus animée, où se trouvaient encore beaucoup de bâtiments industriels et des entrepôts, dont un grand nombre avaient été reconvertis en lofts et en boîtes de nuit. On longea les boîtes de nuit en passant à côté de gens qui faisaient la queue pour entrer.

— Elle a traversé la route ici, dis-je.

Nous n'avions fait que quelques pas lorsque je sentis de nouveau une odeur de pourriture, plus forte et plus récente.

— Moi aussi, je la sens, dit Clay. Elle est tout près.

Je m'arrêtai au beau milieu de la route en humant, portée par la brise, une nouvelle bouffée de cette odeur désagréable. Je levai les yeux et aperçus une petite silhouette robuste sous le faible éclairage d'un lampadaire. Elle portait une espèce de manteau à capuche, des hauts talons et une minijupe, et elle nous tournait le dos.

Une voiture klaxonna. Clay m'attrapa par le coude et se dépêcha de me faire traverser jusqu'à une ruelle. Je jetai un

coup d'œil dans la rue principale, puis revins vers mes deux compagnons.

— Alors, comment on la joue ? chuchotai-je.

— On se contente de mettre fin à ses souffrances, répondit Jeremy.

— Tu ne veux pas l'interroger ?

— Pas besoin, répondit Clay.

Jeremy hésita. Je savais qu'il se disait lui aussi que ce serait bien de lui poser des questions. Par pure curiosité personnelle, évidemment, mais on pouvait masquer ça sous le voile de l'érudit qui voulait étendre les connaissances du monde surnaturel à propos des portails.

Au bout d'un moment, il secoua la tête.

— Non, le mieux, c'est de la tuer, de la façon la plus rapide et la plus indolore possible. Clay ? Va la voir et invite-la à te suivre dans la ruelle.

Clay regarda Jeremy comme si ce dernier venait juste de lui demander de danser la rumba en pleine rue.

Je ravalai un éclat de rire.

— Tu n'as qu'à marcher jusqu'à elle et désigner la ruelle en disant… je ne sais pas, moi… quelque chose comme « Cinquante billets ». Ça te paraît correct ?

Il haussa les sourcils.

— Pourquoi tu me poses la question ?

— Je ne voulais pas… enfin, en règle générale… (J'écartai les mains.) Comment suis-je censée savoir combien coûte une pute ?

— Je n'en sais pas plus que toi !

— Très bien, soupirai-je. Cinquante dollars, ça paraît correct. Ce n'est pas comme si elle connaissait les tarifs en vigueur, de toute façon. Tu n'as qu'à dire ça en désignant la ruelle d'un signe de tête. Elle te suivra.

Clay continua à nous dévisager tous les deux d'un air horrifié.

— Oh, pour l'amour du ciel, tu es prêt à lui briser la nuque, mais tu ne peux pas…

— Je m'en charge, intervint Jeremy, avant de me lancer un regard en coin. Non pas que j'aie plus d'expérience que Clay

avec les prostituées.

— Ça ne m'a jamais traversé l'esprit.

J'eus droit à un regard faussement moqueur. Puis, il sortit de la ruelle.

Je suis sûre que « cinquante billets » et un signe de tête en direction de la ruelle auraient suffi, mais Jeremy lui parla d'abord pendant deux minutes. Puis il l'amena dans la ruelle.

En voyant qu'on en bloquait l'issue, elle s'arrêta net. Sur ses talons, Jeremy réagit rapidement. Il avait l'intention de lui briser la nuque avant qu'elle se rende compte de ce qui lui arrivait. Rapide et quasiment indolore. Mais nous l'avions alertée trop tôt, et elle s'élança en courant – droit sur moi. Je feintai sur la gauche et levai le poing, prête à lui balancer un crochet… Mais je suspendis mon geste en la voyant trembler, les yeux écarquillés.

Je compris alors qu'elle avait couru vers moi pour que je la protège. Je me forçai à ne pas oublier que la tuer était un acte de clémence – cela lui permettrait d'obtenir une après-vie décente. Mais je fus incapable de la frapper.

Je me tournai vers Clay et Jeremy, mais ils étaient tous deux pris au dépourvu. Rapide et indolore, tu parles !

Comme personne ne bougeait, elle baissa la tête et se mit à sangloter. Ce que j'avais pris pour une espèce de cape était en réalité un châle rabattu sur son visage, afin de le dissimuler dans les plis du tissu. C'était sûrement le seul moyen pour elle d'exercer son métier à Toronto. D'après ce que j'avais entraperçu de son visage, elle devait bien avoir la soixantaine – mais une soixantaine abîmée par la boisson et des conditions de vie difficiles.

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je.

Clay me lança un regard noir que je lui rendis. Tant qu'à rester plantés là en cherchant un plan B, je pouvais bien lui poser quelques questions. Ce n'était pas comme si mes deux compères se bougeaient les fesses.

Elle renifla et s'essuya le nez sur ses gants.

— Je… j'sais pas, dit-elle. J'm'en souviens pas. J'étais… dans un endroit horrible. Pendant si longtemps. (Elle réprima un sanglot.) C'était le purgatoire, moi, j'vous l'dis. C'est là qu'y m'a

envoyée. J'ai p'têt' pas vécu en bonne chrétienne, mais j'méritais pas ça.

— C'est une erreur que nous allons bientôt réparer, assura Jeremy en nous regardant comme pour dire : « Allez-y, réparez-la. »

Clay s'avança, mais je secouai la tête. Il lui donnerait une mort rapide, mais elle le verrait venir, car lui penserait que ce serait fini avant qu'elle ait le temps d'y réfléchir. Je pouvais faire mieux. Je fis signe à Jeremy de lui poser une autre question, afin que je puisse me glisser derrière elle sans qu'elle le remarque.

— Vous avez dit « il ». Vous avez été assassinée ?

Je me glissai sur le côté pendant qu'il parlait, mais elle tourna aussitôt la tête en me suivant des yeux.

— T'es presque à terme, pas vrai, ma jolie ? dit-elle avec un sourire où il manquait des dents. T'es si belle. T'auras un beau petit, en pleine santé. Tu veux que j'te dise ce que ça sera ? demanda-t-elle en s'avançant vers moi, les mains écartées. C'est un vieux truc de sage-femme, mais ça marche à tous les coups.

— Euh, merci, dis-je, mais je préfère garder la surprise.

— Fais-moi plaisir, petite, dit-elle en continuant à avancer. Ça prend pas longtemps. Y suffit que j'pose mes mains…

D'un bond, Clay s'interposa entre nous. La femme tituba en arrière. Jeremy voulut la rattraper. Le châle glissa. Clay me tira à l'écart si violemment que j'eus à peine le temps d'entrapercevoir le visage de la femme, couvert de lésions et de rougeurs.

Je voulus l'aider à se relever.

— Non, ordonna sèchement Jeremy. Ne la touche pas.

Je le regardai en fronçant les sourcils.

— Ce n'est pas contagieux. C'est sûrement dû à la décomposition…

— Non, ce n'est pas ça le problème. Et c'est bel et bien contagieux – ça ne s'attrape peut-être pas par simple contact, mais on ne va pas prendre de risque.

— Vous vous êtes tous bien rincé l'œil, hein ? gronda la femme, toujours à terre. Z'avez bien vu c'te pauvre Rose ? (Elle se tourna vers moi.) Tu t'crois en sécurité, ma fille ? Parce que

t'as un grand costaud pour t'protéger ? (Elle cracha par terre.) Y va t'user jusqu'à la moelle et pis y te jettera comme une malpropre. C'est pas mon boulot qui m'a filé ça, nan, ajouta-t-elle en levant sa main constellée de rouge. C'est mon prop' mari. Y m'a refilé la syphilis et y m'a laissé crever. (Elle sourit, dévoilant des dents aussi pourries que son visage.) Mais j'ai eu ma revanche, oui monsieur. J'ai envoyé plus d'un bonhomme en enfer avec la même trogne que moi et j'ai déjà réussi à en attraper deux dans le coin. Ici ou là-bas, pas de différence. Du moment qu'ta chatte fonctionne, y demandent pas à voir ta tête.

La syphilis. Je reculai lentement vers Clay.

— Ton beau gars, là, y peut pas te protéger, ma fille. Pas avec la marque que tu portes.

— Quelle marque ? demandai-je.

— C'est ton sang qui a ouvert le portail. (Elle sourit.) Tant que tu vivras, on saura te retrouver. Y suffit de suivre la marque.

— Ah ouais ? dit Clay. Mais ça marche dans les deux sens, pas vrai ? Tu peux la retrouver tant que toi aussi, tu es en vie, ce qui… (Il glissa les mains sous les cheveux de la femme.)… ne va plus durer très longtemps.

Il tourna d'un coup sec et lui brisa la nuque, puis sauta en arrière avant que son cadavre puisse le heurter dans sa chute. Elle commença à se désintégrer avant même de toucher le bitume.

— C'est bon, on peut partir ? demanda Clay.

Jeremy acquiesça.

— On a fini.

On avait laissé la voiture près de Cabbagetown. Cela faisait une petite promenade, quand même, alors on s'arrêta à mi-chemin pour prendre une boisson fraîche, en s'asseyant à la terrasse d'un café dont l'employé s'apprêtait à fermer pour la nuit.

— Alors, elle avait la syphilis, dis-je. Et elle l'a répandue autour d'elle.

— Si c'est le cas, c'est la faute du type qui ne portait pas de protection, rétorqua Clay. Un type assez stupide pour faire une chose pareille mérite la syphilis ou toute autre saloperie du même genre.

Je lui lançai un regard de reproche, mais ne protestai pas. Ce n'était pas la peine.

— Mais si quelqu'un attrape la syphilis…

— Alors, c'est sa faute. (Clay soutint mon regard.) Pas la tienne, parce que ton sang a ouvert un portail et a permis à cette bonne femme d'en sortir. Ce n'est même pas à cause de toi qu'il s'est ouvert. C'est moi qui ai écrasé le moustique. Si tu dois en vouloir à quelqu'un, c'est à moi, pas à toi.

— De toute façon, même si quelqu'un a contracté la maladie, ça se soigne de nos jours avec de la pénicilline, renchérit Jeremy.

— Elle est morte, martela Clay. La menace a été éliminée. Maintenant, vous en pensez quoi, de cette histoire de marque ? Ce doit être à cause de ça que ce type a poursuivi Elena. Il ne suivait pas la lettre, mais la marque.

Je hochai la tête.

— S'ils veulent récupérer la lettre, qui qu'ils soient, le moyen le plus rapide est de retrouver la personne dont le sang a ouvert le portail. Mais ça n'a plus d'importance, maintenant. Comme tu l'as dit, les zombies sont morts et redevenus poussière. Alors, qu'est-ce qu'on va faire de cette lettre ?

— Tu veux rentrer à la maison cette nuit ? demanda Clay en retournant à la voiture loin derrière. Ou trouver un hôtel et repartir après avoir dormi ?

— Si tu te sens le courage de conduire, je veux bien rentrer cette nuit. Je sais que tu as hâte d'être à la maison.

Il secoua la tête.

— Peu importe. Tu ne dors pas bien dans les hôtels, mais tu dormiras sans doute encore moins bien assise dans une voiture. Le choix t'appartient.

Je lui serrai la main.

— Merci. Je suis vraiment prête à rentrer à la maison, mais, peut-être… (Je haussai les épaules.) Je ne sais pas. Je préfère attendre demain matin et m'assurer que tout est revenu à la normale.

Jeremy ralentit pour nous permettre de le rattraper.

— Mieux vaut dormir d'abord. On a eu deux nuits presque blanches. Reposez-vous ; ensuite, on rentrera chez nous.

De retour à l'hôtel, Clay et moi fîmes ce que l'on faisait pratiquement tous les soirs avant d'aller se coucher – quand on ne sortait pas courir de nuit. On discuta autour d'un verre afin de se détendre avant de dormir. Ces derniers temps, le verre se transformait en chocolat chaud ou en tisane plutôt qu'en cognac. Cette nuit-là, ce fut de la tisane en sachet, fournie par l'hôtel. Nous étions seuls dans notre chambre, ce qui dérogeait également à la règle : Jeremy était parti dans la sienne dès notre arrivée à l'hôtel.

Nous étions donc étendus sur le lit pour boire notre tisane et manger nos cookies en essayant de ne pas éparpiller de miettes sur les draps.

— Ça me fait mal de l'avouer, dis-je, mais je crois que j'ai eu suffisamment d'excitation pour tenir jusqu'à la fin de cette grossesse.

— Fatiguée ?

— Pas vraiment… (Je ravalai un bâillement en riant.) D'accord, je suppose que si. J'ai eu ma petite dose d'aventure et maintenant je suis prête à rentrer à la maison et à rester enfermée jusqu'à la fin. Je parie que ça te fait plaisir d'entendre ça, ajoutai-je en souriant.

Il me tendit un autre cookie.

— Bien sûr… Mais si l'enfermement commence de nouveau à te rendre folle, dis-le-moi et on essaiera de te changer les idées, pour que tu ne penses pas qu'au bébé.

— Pour que je ne m'inquiète pas pour lui, tu veux dire. C'est vrai que ça me rend folle. On a passé trois ans à réfléchir à tous les détails. « Et si j'accouche d'une fille ? Comment se sentira-t-elle en grandissant au milieu de tous ces loups-garous sans en être une ? Est-ce que c'est juste ? Et si c'est un garçon, *mais qu'il n'hérite pas de nos gènes ? Ou si, au contraire, il en hérite ? Est-ce que c'est juste d'imposer un tel fardeau à notre enfant ?* Et si je ne peux pas le porter à terme ? Et si… » (Je grommelai en secouant la tête.) Nous avons débattu de toutes les questions possibles et imaginables jusqu'à avoir toutes les réponses.

— Enfin, c'est ce qu'on croyait.

Je me secouai, me retournai et me glissai sous son bras afin de poser la tête sur son épaule.

— Il est temps d'arrêter de parler pour dormir un peu. Dans quelques mois, des nuits calmes comme celle-ci me manqueront terriblement.

— Elles nous manqueront à tous les deux. C'est une aventure conjointe, tu te rappelles ? J'aimerais juste pouvoir y participer davantage maintenant et endosser la moitié du fardeau de cette grossesse, la moitié de l'inquiétude.

Je me nichai contre lui et m'endormis avant même qu'il ait éteint la lumière.

UNE DÉCISION À PRENDRE

On se réveilla, non pas le lendemain matin, mais en début d'après-midi. Voilà ce qui arrive quand on passe pratiquement deux nuits blanches. Tandis que je m'étirais en bâillant et en m'efforçant d'ouvrir les yeux, Clay s'habilla et descendit chercher le petit déjeuner. Jeremy n'était pas dans sa chambre mais nous avait laissé un mot pour que Clay ne s'inquiète pas. Eh oui, à cinquante-sept ans, il ne pouvait toujours pas sortir sans dire à quelqu'un où il allait. Telle était la vie de l'Alpha de la Meute.

On mangea et on bavarda tout en se préparant au départ. On attendrait d'être à Stonehaven, moi pour me doucher et Clay pour se raser.

— Ça me fera du bien de retrouver mon lit, dis-je en m'étirant pour soulager mon dos courbaturé. En parlant de ça, je veux commencer à préparer la chambre d'enfant. Tu crois qu'on devrait utiliser la mienne ? Je n'y dors pratiquement plus.

Clay secoua la tête et engloutit la moitié d'un croissant.

— Garde-la, répondit-il en mangeant en même temps. C'est ton espace. Tu en as besoin.

Cinq ans plus tôt, ces mots n'auraient jamais quitté sa bouche. C'est vrai, il aurait suggéré de donner ma chambre au bébé à la minute même où nous aurions décidé de faire un enfant.

Je lui tendis un morceau de mon muffin aux myrtilles et commençai à m'habiller.

— On n'a qu'à utiliser la chambre d'amis, alors. C'est à l'autre bout du couloir, mais…

— Jeremy m'a suggéré de prendre celle de Malcolm. C'est logique – elle est juste à côté de la mienne et plus près de la

tienne que la chambre d'amis…

Je reniflai mon tee-shirt de la veille pour voir si je pouvais le remettre, puis je l'enfilai.

— Jeremy est vraiment d'accord pour qu'on utilise la chambre de son père ?

— Je pense qu'il a envie qu'on le fasse. (Il se peigna avec ses doigts et jeta un vague coup d'œil dans le miroir pour vérifier le résultat.) Cette pièce est restée fermée pendant vingt ans. Il est temps de l'utiliser. On va la rouvrir, débarrasser tout le fatras de Malcolm, faire sortir…

Il haussa les épaules.

— Faire sortir les fantômes ?

Quelqu'un frappa doucement à la porte. Clay alla ouvrir.

— Bonjour. Je vois que vous… (Jeremy s'interrompit pour m'arracher mon café des mains.) Cette eau n'a pas été bouillie, pas vrai ?

— Bouillie ?

— Il y a un problème avec l'eau potable. Ça vient sans doute de la réserve municipale. (Il me tendit un journal.) Tu te rappelles ces infirmières, la nuit dernière, qui parlaient d'une épidémie de gastro ?

Je jetai un coup d'œil au gros titre et sentis mon ventre se nouer.

— L'eau de la ville est contaminée ? Ce n'est pas possible ! Depuis l'affaire de Walkerton, le réseau d'eau potable de Toronto est ultra-surveillé.

J'avais réalisé une série d'articles sur Walkerton, une ville de l'Ontario où le réseau d'eau potable avait été contaminé par une bactérie quelques années plus tôt. Sept personnes étaient mortes et il y avait eu de nombreux problèmes de santé parmi la population. Depuis, la sécurité de l'eau était devenue un sujet sensible dans la province de l'Ontario.

— Quand ils auront mené l'enquête, ils découvriront que ça vient de l'eau en bouteille, dis-je. C'est ce que boivent la plupart des habitants de Toronto, de toute façon.

— Peut-être, concéda Jeremy. Mais, en attendant…

— On évite de boire de l'eau, que ce soit au robinet ou en bouteille. J'ai compris. Ce n'est pas bien grave. On rentre chez

nous, de toute façon.

— Bientôt, mais pas encore, dit Jeremy. La femme qui a disparu dans Cabbagetown n'est toujours pas rentrée chez elle.

— Et alors ? dit Clay. Peut-être qu'elle était un peu désorientée en sortant du portail et qu'elle s'est perdue. Ou peut-être bien qu'elle n'a jamais traversé le portail.

— C'est vrai, mais un deuxième habitant du quartier a disparu dans la même zone. Un trentenaire qui faisait son jogging, apparemment, ce qui invalide la théorie de la sénilité.

— Il a disparu ce matin, alors qu'on était censés avoir refermé le portail ?

— Malgré tout, ça…, commença Clay.

— … ne veut pas dire qu'il soit tombé dans le portail, le coupa Jeremy. Ou que celui-ci ne soit pas fermé. C'est vrai. Mais à moins que, par coïncidence, un serial killer s'en prenne aux habitants du quartier où nous avons ouvert le portail, je trouve plus prudent de penser qu'on en a raté un.

— Un zombie, tu veux dire ?

Il hocha la tête.

— Je sais que vous voulez tous les deux rentrer à la maison. Maintenant qu'on sait qu'Elena est une cible, ce serait peut-être plus prudent. Je peux rester ici et explorer la zone aujourd'hui et demander à Antonio de me rejoindre à la tombée de la nuit pour m'aider à chasser.

Clay jeta sa pomme, dont il n'avait mangé que la moitié, sur le plateau, d'où elle rebondit. On la regarda tous rouler par terre.

— Reste, toi, dis-je à Clay. Si on appelle Nick maintenant, il arrivera sans doute avant moi à Stonehaven.

Les mâchoires serrées, Clay ramassa la pomme et la remit sur le plateau.

— Ou je pourrais rester…, commençai-je.

— Non.

— Je ne vois pas pourquoi. Peut-être que je porte une espèce de marque parce que mon sang a ouvert le portail, mais cela fait-il vraiment de moi une cible ? Que voudraient-ils de moi ? Sans doute juste me demander où trouver la lettre, non ?

Jeremy hocha la tête.

— C'est la théorie de Robert. Il pense que les zombies ont besoin de la lettre – ou croient en avoir besoin – et qu'ils présument que tu l'as en ta possession puisque c'est ton sang qui a ouvert le portail. Quant à cette histoire de marque, il est surpris que l'un des zombies ait réussi à te suivre jusque dans l'État de New York grâce à elle. Mais, de toute évidence, c'est bien ce qu'il a fait.

— Et si on s'en débarrassait ? proposa Clay. Donnons la lettre à Xavier, ça deviendra son problème.

— Tu veux que le portail devienne son problème ? répétai-je. Oh, oui, je suis sûre qu'il accourrait pour le refermer.

Jeremy secoua la tête.

— Nous avons causé ce problème, c'est à nous de le réparer. Même en se débarrassant de la lettre, Elena saura encore où la trouver, si bien que les zombies continueront à la harceler. Et je préfère ne pas me débarrasser d'un artefact dont nous pourrions avoir besoin pour refermer cette chose.

— On en revient à la question : je reste ou je m'en vais ?

Jeremy regarda Clay, puis me regarda, moi, avant de murmurer :

— Je vais attendre dehors.

— Je ne veux pas me disputer avec toi à propos de ça, dis-je quand Jeremy fut sorti. Tout ce qui m'importe, c'est de réparer les dégâts, ce qui signifie fermer ce portail. Je me fiche de savoir qui le fera.

— Si tu es en danger, je veux rester avec toi, ici ou à Stonehaven. Mon premier choix ? Stonehaven – même si on a raté un zombie et s'il peut te suivre aussi loin, ce dont je doute. (Il prit une profonde inspiration et secoua la tête.) Mais il faudrait que j'abandonne Jeremy ici, avec un zombie qui nous a peut-être suivis et qui sait qu'il a un lien avec la lettre.

Il se tut un moment, puis reprit dans un souffle :

— J'essaie de ne pas péter les plombs, Elena. Quand ce type s'en est pris à toi dans la station-service, tu sais ce que j'avais envie de faire ?

— Me ramener *manu militari* à Stonehaven ?

— Ouais. (Il laissa échapper un petit rire dépourvu d'humour.) Tu parles d'une surprise, hein ?

Ses yeux rencontrèrent les miens. Derrière la colère, j'y vis de la frustration, de la peur et même un soupçon de panique.

— Jeremy avait raison, dit-il. Il fallait qu'on revienne s'assurer que c'était terminé. Seulement, ça ne l'est pas, hein ? Maintenant, on a ces… zombies… (Il sortit brutalement les mains de ses poches.) Mais je n'y connais rien, moi, aux zombies ! Comment puis-je…

Il s'interrompit sur un grondement bestial.

— Me protéger ?

— Ouais, je sais, tu sais te protéger toute seule. D'habitude, je serais d'accord.

— Mais là, je suis enceinte. Jusqu'au cou. Je suis grosse, maladroite, lente…

Il croisa de nouveau mon regard, le sien étant méfiant mais déterminé, comme s'il savait qu'il avançait en terrain glissant mais refusait de battre en retraite.

— Et tu as raison, dis-je. Je ne suis plus dans le coup. Je le sais. Je sais aussi que le moindre risque que je prends pèse également sur notre enfant. Notre enfant à tous les deux, Clay. Si tu penses qu'il est plus sûr pour moi de me cacher avec Antonio et Nick, alors j'irai.

— Mais ce n'est pas ce que tu veux, n'est-ce pas ?

— Tu le sais bien. Je veux rester avec toi et assurer tes arrières. Les tiens et ceux de Jeremy aussi, parce que, peu importe lequel d'entre nous porte cette « marque », je pense qu'on est tous des cibles potentielles. Je veux finir cette aventure et rentrer à la maison en sachant que tout va bien – qu'on est tous sains et saufs – tous, insistai-je en posant le bout de mes doigts sur mon ventre.

Il hocha la tête et détourna le regard, les yeux dans le vide. Puis, au bout d'un moment, il se tourna de nouveau vers moi.

— Je te veux ici, avec moi, plutôt qu'à Stonehaven. Mais à condition que tu veuilles bien faire quelque chose pour moi.

— Je t'écoute.

— Reste avec moi. Juste à côté de moi, tout le temps. Je ne veux pas entendre parler d'espace et d'intimité. Il faut que je t'aie à côté de moi, pour être sûr que tu es en sécurité.

— Ça me va. (Je réussis à sourire.) Mais je conserve quand

même le droit d'aller seule aux toilettes, d'accord ?

— Ça dépend s'il y a une fenêtre par laquelle quelqu'un peut se glisser.

— Ça me paraît correct.

— Et uniquement dans des toilettes privées.

Je me mis à rire.

— Tu vas me suivre dans les toilettes publiques ? J'aimerais bien voir ça.

— Ça pourrait bien arriver. Maintenant, allons dire à Jeremy qu'on reste. Et puis finissons-en, qu'on puisse rentrer chez nous.

Retour à Cabbagetown. On fit quatre fois le tour du périmètre et on remonta deux fois la rue du portail elle-même, mais je ne détectai que deux pistes avec cette odeur de pourriture : celle de l'homme au chapeau melon et celle de Rose.

Peut-être qu'on n'arrivait pas à trouver d'autre piste parce qu'il n'y avait pas de troisième zombie. Après tout, on basait notre théorie sur la fermeture des portails sur une seule affaire vieille de deux cents ans. Mais, pour l'instant, c'était tout ce qu'on avait.

S'il nous manquait des informations, on ne pouvait pas compter sur Robert pour les trouver. Puisque nous avions perdu Shanahan, notre meilleure source de renseignements était la personne qui nous avait fichus dans ce pétrin. Je passai donc le coup de fil que je redoutais depuis un bon moment.

Je téléphonai depuis l'hôtel, en présence de Clay.

— Elena ! s'exclama Xavier. Qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ? Où est mon paquet ?

Je le lui dis. J'entendis un long silence à l'autre bout de la ligne, puis :

— Euh, ben, c'est étrange, mais, tu sais, ça arrive, ce genre de choses. Je suis sûr que ça n'a rien à voir avec la lettre, alors vas-y, envoie-la-moi… Non, mieux encore, puisqu'on est en retard, envoie-la…

— … directement à l'acheteur ?

— Euh, oui. Tu sais, juste au cas où…

— … elle serait bel et bien possédée par un démon.

— Hé, je veux juste être prudent. Envoie la lettre, rentre chez

toi et détends-toi.

— Après avoir déchaîné l'enfer sur Toronto ?

— D'après ce que j'en ai vu, Toronto aurait bien besoin d'un ou deux portails infernaux. En plus, tu ne vis plus là-bas. Pourquoi t'en soucier ?

Je lui expliquai pourquoi je m'en souciais.

— Euh… ce n'est pas une bonne chose. Et le… petit copain, il prend ça comment ?

— Le fait que sa compagne soit marquée et que des zombies lui courent après ? Tiens, tu n'as qu'à le lui demander.

J'écartai le téléphone de ma bouche. Alors même que Clay tendait la main pour le prendre, on entendit la voix de Xavier résonner à l'autre bout du fil.

— Non, non, ça ira ! Dis-lui que je ne sais absolument pas ce qui se passe, mais si je peux faire quoi que ce soit, n'hésite pas à demander.

— Et si tu ramenais tes fesses ici pour éliminer les zombies toi-même ?

— Tout sauf ça. Demande-moi n'importe quoi d'autre, je suis ton homme. Oh, et ne t'inquiète pas à propos de la lettre. Tu peux la garder.

— Tu es trop gentil. Commence par me raconter tout ce que tu sais à son sujet.

Il ne savait pas grand-chose. L'acheteur était humain et n'avait aucun lien avec le monde surnaturel ; il voulait cette lettre pour la raison que Xavier m'avait donnée : pour faire des analyses ADN et signer un contrat pour un livre ou un film. De plus, c'était Xavier qui l'avait contacté pour lui faire une offre. Grâce à ses contacts sur le marché noir, Xavier avait appris que l'homme cherchait des lettres de l'Éventreur, qu'il payait un bon prix.

— Je pourrais te mettre en contact avec celle qui a volé la lettre à l'origine, Zoe Takano, proposa Xavier. Peut-être qu'elle sait quelque chose.

— La fille qui l'a volée il y a quatre-vingts ans ? Où est-elle ? Dans une maison de retraite pour créatures surnaturelles âgées ? Elle doit avoir au moins cent ans. Oh, attends ! C'est un vampire, n'est-ce pas ? Tu sais où la trouver ?

— Pas la peine d'aller bien loin. Elle est née et a été élevée à Toronto. C'est comme ça que la lettre est arrivée là. Les Shanahan font partie des clients de Zoe, et ce depuis des décennies.

La voleuse connaissait Patrick Shanahan ? Alors, oui, on avait vraiment envie de lui parler.

— Tu la connais ?

— Non, Zoe et moi, on ne fréquente pas les mêmes cercles. Mais je peux te dire où la trouver. Cela fait une éternité qu'elle exerce son métier dans le même bar. C'est une créature pleine d'habitudes. Les vamps sont comme ça.

Il promit de me rappeler avec une adresse et les détails qu'il parviendrait à trouver.

Deux minutes après que j'eus raccroché, le téléphone sonna de nouveau.

— Beau travail, démon, c'était du rapide ! m'exclamai-je. Continue comme ça et tu pourrais bien remonter dans mon estime.

Silence.

Je jetai un coup d'œil au numéro affiché. Avant de décrocher, j'avais aperçu un numéro longue distance à moitié familier… mais je m'aperçus que ce n'était pas celui auquel je pensais.

— Euh, salut, Robert. Désolée, j'attendais…

— … l'appel d'un autre démon ? répondit-il en pouffant de rire.

— C'est ça, et il doit me donner un nom et une adresse, alors je me suis un peu laissé emporter.

— Visiblement. Je ne suis peut-être pas le bon démon, mais j'appelle pour la même raison. J'ai un nom pour toi.

— Oh ?

— J'ai moi-même passé quelques coups de fil à propos des légendes sur Jack l'Éventreur et ses liens avec le monde surnaturel. Quelqu'un m'a suggéré d'aller voir Anita Barrington. C'est une sorcière qui tient une librairie à Toronto et qui est une experte dans ce domaine, à ce qu'il paraît. Je ne la connais que de réputation, mais je me suis dit que ça te permettrait peut-être d'aller plus vite, vu comme mes recherches avancent

lentement…

— On prend. Merci beaucoup, Robert.

MYTHES ET LÉGENDES

Le Refuge d'Hécate était une minuscule librairie sur Yonge Street, coincée entre une confiserie et un traiteur coréen. À notre arrivée, une femme potelée avec une longue tresse argentée était justement en train de retourner la pancarte « Ouvert » pour indiquer que le magasin fermait.

Elle nous regarda à travers la vitre, ses yeux bleus délavés balayant nos visages d'un air interrogateur comme si on ne ressemblait pas à sa clientèle habituelle. Puis son regard s'arrêta sur mon ventre, et ses lèvres s'écartèrent sur un « Ah ! » silencieux. Elle s'empressa de venir nous ouvrir la porte.

— Laissez-moi deviner, dit-elle. Vous cherchez quelque chose pour vous protéger de l'eau contaminée.

Je n'eus pas le temps de répondre qu'elle se penchait déjà vers moi pour me dire sur le ton de la confidence, la main posée sur mon bras :

— Quand on traverse des épreuves, la plupart d'entre nous éprouvent le besoin de se tourner vers le mystique. Mais, permettez-moi d'être franche, ma chère, aucune amulette ne vous protégera mieux que le bon sens. Suivez les bulletins d'information du département de la Santé et évitez l'eau du robinet, ça vous servira mieux que n'importe quel charme ou amulette.

— Vous êtes Anita Barrington ? demanda Jeremy.

— Oui ? dit-elle en levant les yeux vers lui.

— C'est Robert Vasic qui vous a recommandée à nous.

Elle fronça légèrement les sourcils, puis laissa échapper un petit rire.

— Ah ! Alors, dans ce cas, c'est différent, n'est-ce pas ? Entrez, entrez.

Elle nous fit entrer dans la boutique et verrouilla la porte, puis tira un rideau de perles pour masquer la devanture.

— Vous devez me prendre pour une vieille folle, à sauter sur les conclusions comme ça, mais vous n'imaginez pas la journée que je viens d'avoir !

Elle me fit signe de m'installer sur un tabouret près d'un comptoir où s'empilaient des livres d'occasion.

— J'espère qu'il n'est pas trop haut ?

Je sautai sur le siège.

— Excellent, dit-elle. Sachez, messieurs, qu'il y en a un deuxième là-bas si le cœur vous dit de vous battre pour l'avoir.

Elle passa derrière le comptoir.

— Quelle journée ! Remarquez, quand on tient une librairie avec le nom « Hécate » sur la devanture, il faut s'attendre que les clients viennent demander des charmes, des amulettes et d'autres sottises New Age.

Tout en continuant à parler, elle se hissa sur un tabouret.

— N'empêche, aujourd'hui, le téléphone n'a pas arrêté de sonner, comme le carillon au-dessus de la porte. On pense appartenir à une société tellement éclairée et pourtant, quand quelque chose éveille nos peurs les plus basiques, vers quoi se tourne-t-on ? La magie et les superstitions.

Elle ôta le film plastique qui recouvrait une assiette de cookies et la poussa vers moi.

— Allez-y, servez-vous, dit-elle, les yeux pétillants. Profitez-en tant que vous avez encore une excuse.

J'en pris deux.

— Maintenant, si Robert Vasic vous a envoyés vers moi, alors je sais que vous n'êtes pas venus me demander des protections contre l'eau contaminée. Pendant que les humains se jettent sur les remèdes magiques, nous, les êtres surnaturels, nous louons des maisons de campagne et nous faisons provision de bouteilles d'eau. Alors, en quoi puis-je vous être utile ?

Je commençai par lui demander si elle connaissait des histoires surnaturelles sur Jack l'Éventreur.

— Ah, notre folklore ! s'exclama-t-elle tandis que son regard s'illuminait. C'est ma spécialité. J'adore les histoires – elles nous en disent tellement sur nous-mêmes et notre monde si

spécial, lequel possède quelques-uns des récits les plus fascinants. Cependant, dans ce cas précis, j'ai bien peur de vous décevoir. Ce qui enflamme l'imagination des humains n'enflamme pas nécessairement la nôtre.

— Parce que nous avons vu bien pire que Jack l'Éventreur ?

— Exactement. Si vous cherchez des fictions et des récits humains stipulant que Jack l'Éventreur était un être surnaturel, vous allez crouler sous le nombre. Il existe une merveilleuse histoire par Robert Bloch… (Elle se mit à rire.) Mais ce n'est pas pour ça que vous êtes là, n'est-ce pas ? Tenons-nous-en à notre propre folklore. Voyons…

— Nana ?

En se retournant, on découvrit une gamine avec une queue-de-cheval châtaine qui jetait un coup d'œil à travers un rideau de perles donnant sur l'arrière-boutique. Elle semblait avoir environ douze ans.

— Voici Erin, ma petite-fille, annonça Anita. Tu as fini tes devoirs et tu penses que ce que je m'apprête à raconter est plus intéressant ? Alors, viens prendre un cookie.

La gamine en prit un, puis Anita lui chuchota qu'elle pouvait nous écouter depuis l'arrière-boutique, mais sans nous déranger.

Sur les quatre histoires qu'Anita nous raconta, deux stipulaient que Jack l'Éventreur était un mage et que les femmes assassinées étaient des victimes sacrificielles. En d'autres termes, il s'agissait d'une hypothèse évidente, mais très improbable, reconnut-elle. La brutalité n'était pas nécessaire pour un sacrifice ; même si un mage préférait tuer de cette façon, il ne prendrait jamais le risque d'accomplir le meurtre et le rituel dans un endroit public.

La troisième histoire prétendait que les meurtres avaient été commis par un loup-garou dans le cadre d'un conflit de territoire. Un loup-garou avait essayé de faire peur à l'un de ses congénères pour le chasser de Londres. Jolie théorie… à condition de ne pas trop se pencher dessus. Si vous êtes un loup-garou désireux d'effrayer un de vos congénères en le menaçant de dévoiler sa véritable nature, pourquoi se contenter de meurtres qui rappellent vaguement l'œuvre d'un loup-

garou ? Pourquoi ne pas se transformer en loup, tout simplement, et dévorer les victimes pour de bon ? La personne qui avait lancé cette rumeur ne connaissait rien aux loups-garous à part leur réputation de brutes du monde surnaturel. C'était typique.

La dernière histoire semblait être la plus populaire, avec de multiples variations datant de l'époque de Jack l'Éventreur lui-même. D'après cette version, Jack était un semi-démon qui avait pris contact avec son père. Ce n'est pas évident quand papa vit dans une dimension infernale, mais j'imagine qu'un fils débrouillard peut trouver un moyen d'y parvenir.

Le semi-démon avait passé un pacte avec son père, échangeant des sacrifices contre une récompense. La nature de cette récompense variait selon les versions (invulnérabilité, immortalité, richesse démesurée, tous les souhaits habituels y passaient). Ce lien avec le démon expliquait pourquoi les meurtres étaient si violents et pourquoi Jack avait correspondu avec la presse plutôt que de commettre ses crimes en silence. Les démons se nourrissent du chaos. Le but d'un sacrifice démoniaque, ce n'est pas de faire couler le sang, mais de générer du chaos grâce à la mort. Voilà quelle aurait été la véritable offrande de Jack à son père – non pas les cinq vies elles-mêmes, mais la peur et la panique qu'elles avaient engendrées.

— C'est à mon avis l'hypothèse la plus plausible, commenta Anita. Même si, bien sûr, ça ne reste sans doute qu'une histoire.

— Et… pas vraiment ce qu'on cherche, ajoutai-je.

— Eh bien, si vous m'expliquiez le contexte, peut-être…

J'interrogeai Jeremy du regard. Il hocha la tête, et je racontai à Anita ce qui nous était arrivé. Pendant un moment, la sorcière se contenta de rester assise à me dévisager.

— La lettre « From Hell » de Jack l'Éventreur ? dit-elle enfin. Ce serait le déclencheur d'un portail dimensionnel ?

— Je sais que ça paraît ridicule…

— Non, c'est parfaitement logique.

Elle se laissa glisser à bas du tabouret, puis fit le tour du comptoir, se rendit jusqu'au rayonnage du fond et revint en secouant la tête.

— Madame Barrington…, commença Jeremy.

— Appelez-moi Anita, je vous en prie. Je suis désolée. C'est juste que… ça m'exaspère. Je savais qu'il y avait une histoire surnaturelle derrière cette lettre. Sinon, pourquoi Shanahan l'aurait-il volée ? Je ne vis pas à Toronto depuis très longtemps. Je suis venue m'installer ici il y a cinq ans, à la mort de ma fille, parce que son mari avait besoin d'aide avec Erin. Mais ma réputation de folkloriste est impeccable. Donc, quand j'ai appris que la célèbre lettre « From Hell » était ici, dans la collection d'un homme connu pour rassembler des curiosités surnaturelles, je me suis présentée au jeune M. Shanahan et je lui ai demandé la permission de la voir, afin de découvrir la petite histoire derrière le document. Il…

Des taches rouges apparurent sur ses joues. Elle jeta un coup d'œil en direction de l'arrière-boutique comme si elle venait de se rappeler que sa petite-fille l'écoutait.

— Il ne s'est pas montré très… accommodant. (De nouveau, elle fit les cent pas jusqu'au rayonnage.) C'est tellement frustrant. Je ne sais pas à quelle race vous appartenez, jeunes gens, et je ne vous poserai pas la question, mais j'espère que vous n'avez pas à lutter contre de tels préjudices. Ils vous rendent parfois la vie insupportable. Les mages et les sorcières… (Elle secoua brusquement la tête.) Une querelle ridicule, qui prend racine dans des événements qui remontent à tellement longtemps… (De nouveau, elle secoua la tête, plus fort encore.) Je suis désolée. Vous n'êtes pas venus ici pour m'entendre râler à propos de ça. Mais, oui, je ne doute pas qu'une légende surnaturelle accompagne la lettre « From Hell » et que Patrick Shanahan sache parfaitement de quoi il s'agit.

— Si c'est le cas, nous l'obligerons à nous la raconter et nous viendrons vous la répéter.

Anita sourit et hocha la tête.

— Merci, ma chère. (Elle se retourna lentement pour me faire face.) J'imagine que… Je ne devrais pas demander ça, mais… Eh bien, à mon âge, j'ai appris à saisir les occasions quand elles se présentent. Pourrais-je par hasard examiner cette lettre ? À supposer qu'elle soit encore en votre possession…

— C'est le cas, répondit Jeremy. Quand cette affaire sera

terminée, nous serons ravis de vous la montrer. En attendant, peut-on vous contacter si on a des questions ?

— Absolument. Peut-être, maintenant que je connais le lien qu'a cette lettre avec le monde surnaturel (le portail et les zombies dimensionnels), serai-je capable de dénicher d'autres histoires pour vous.

Le premier restaurant devant lequel on passa indiquait sur sa porte qu'il était fermé pour cause de la présence de la bactérie E. coli dans le réseau d'eau potable de la ville.

— E. coli ? répétai-je à voix haute. Alors, ils ont trouvé ce que c'est ? Ou c'est juste une supposition ? Peut-être que je devrais appeler mes contacts dans les journaux et…

— Et faire quoi ? Découvrir que la situation est pire qu'on le pensait, ce qui te donnera une raison supplémentaire de t'inquiéter ? Ça ne nous aidera pas à refermer le portail plus vite.

— Clay a raison, intervint Jeremy. Mieux vaut garder nos œillères et continuer à avancer, même s'il est tentant de s'arrêter pour regarder autour de nous.

On acheta des sandwichs et on alla s'installer dans un parc du centre-ville où on serait sûrs d'avoir de l'intimité. À l'exception de quelques employés sortis tard du bureau et coupant à travers le parc pour prendre le métro, on put effectivement bénéficier de cette intimité… jusqu'à ce que le vent tourne et nous amène une puanteur désormais familière.

— Fils de pute, marmonna Clay dans sa barbe.

— Rose avait raison, visiblement, dis-je. Ils peuvent me localiser. Au moins, comme ça, on n'a pas à fouiller partout pour retrouver celui-ci. (Je humai à pleins poumons et je faillis avoir un haut-le-cœur.) J'ai bien du mal à repérer une odeur caractéristique sous toute cette puanteur. Je crois qu'il s'agit d'un homme…

— Tu dois avoir raison, dit Clay.

Il me donna un coup discret dans la jambe en indiquant notre gauche. Sous prétexte de prendre une autre serviette dans le sac, je jetai un coup d'œil dans cette direction et aperçus une silhouette presque dissimulée derrière une sculpture métallique.

— Voulez-vous qu'on essaie de trouver une ruelle qui convienne ? murmura Jeremy derrière son sandwich.

— J'ai une meilleure solution. (J'essuyai de la sueur imaginaire sur mon front, fis la grimace et élevai la voix au-dessus de la normale.) Dieu, il faut que je sorte de cette chaleur. On peut dîner ailleurs ? Là où il y aura la clim… et des tables ?

Clay hocha la tête. On rassembla nos sandwichs, puis je conduisis mes deux compagnons jusqu'au coin de la rue et traversai en direction d'une haute tour contenant des bureaux. On entra. Je souris au garde de la sécurité et désignai un escalator qui descendait, trente mètres plus loin. Le garde hocha la tête et reprit sa lecture.

En voyant où je les emmenais, Clay s'arrêta.

— C'est… ?

— La porte de l'enfer. Désolée. (Je le pris par le bras et continuai à marcher, puis jetai un coup d'œil à Jeremy.) Ça fait partie du PATH, le réseau de passages souterrains piétonniers de Toronto. Clay a vécu une mauvaise expérience à l'intérieur, l'année dernière.

— Traumatisante, l'expérience, marmonna Clay. Je ne m'en suis pas encore remis.

— Clay avait rendez-vous de bonne heure à l'université et il fallait que je lui achète une nouvelle chemise, expliquai-je à Jeremy. Il en avait encore déchiré une.

— Moi, j'avais déchiré… ?

— Alors, je lui ai dit de me retrouver au *Second Cup* près du magasin. Seulement, il n'a pas choisi la bonne entrée.

— Sûrement parce qu'il faisait assez froid ce jour-là pour geler…

— Il faisait froid, admis-je tandis qu'on prenait l'escalator. Alors, il a choisi l'entrée la plus proche, sans se douter que les souterrains s'étendent sur plus de vingt-sept kilomètres. En croisant un premier *Second Cup*, il s'est dit « Ça doit être là », et il s'est assis. En ne me voyant pas arriver, il a compris qu'il devait y en avoir un autre.

— Ou une vingtaine, grommela Clay.

— Réjouis-toi, j'aurais pu te donner rendez-vous dans un Starbucks. Mais, quand on ne connaît pas les lieux, tout

commence à se ressembler. Bien sûr, la meilleure solution, c'est de s'arrêter pour demander son chemin.

Clay grogna.

— Alors, ce qui s'est passé ensuite est entièrement sa faute.

— J'ose à peine te poser la question, commenta Jeremy tandis qu'on arrivait en bas de l'escalator.

— C'était l'heure du déjeuner pour des milliers d'employés de bureau, avec des températures négatives à l'extérieur.

— Je me baladais dans cet endroit désert et, tout à coup…

Clay s'interrompit en frissonnant.

— Je sais, ça t'a traumatisé, dis-je en lui donnant une petite tape dans le dos. Mais, regarde, ajoutai-je en désignant notre environnement d'un grand geste de la main, c'est très différent, ce soir.

On se trouvait à l'extrémité d'un long couloir qui s'étirait sur plusieurs dizaines de mètres, flanqué de cafés, de librairies, de pharmacies et de tout ce dont un employé de bureau pouvait avoir besoin entre 9 heures et 17 heures. Mais c'était l'été, période où personne n'avait envie de travailler plus longtemps que nécessaire. Les magasins étaient fermés depuis des heures. Les passages souterrains restaient ouverts uniquement pour arranger les piétons.

— Pas mal, reconnut Clay en regardant autour de lui.

— Si notre copain zombie veut passer à l'attaque, il va avoir plein d'occasions de le faire. Il faut juste se méfier des caméras et des gardes de la sécurité. Je connais un endroit encore plus calme à un bloc d'ici. Je vais vous montrer.

On n'avait pas dépassé trois devantures de magasin que l'on entendit des pas hésitants derrière nous. Le zombie avait mordu à l'hameçon.

On prit soin de changer de nombreuses fois de direction et d'éviter les longues lignes droites, afin de permettre à notre poursuivant de rester sur nos talons, mais caché, en nous regardant au détour d'un magasin pendant qu'on tournait une nouvelle fois au coin d'un autre. Tout en marchant, je comptai le nombre d'occasions que nous lui avions laissées pour nous attaquer. Lorsque j'arrivai à cinq, je m'arrêtai devant une boutique et désignai des mannequins vêtus de robes bain de

soleil pour bébé.

— Qu'est-ce qu'il attend ? chuchotai-je.

— La même chose que son ami, l'homme au chapeau melon, répondit Jeremy. Que la biche se sépare de la harde.

Il avait raison. Contrairement aux zombies de Hollywood, qui n'avaient plus de cervelle et se régalaient de celle des vivants, ces types n'étaient pas stupides.

— Non, déclara Clay avant même que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Je…

— Tu te rappelles ta promesse ? Tu restes à côté de moi, à chaque instant.

— Je ne suis pas en train de suggérer de l'entraîner à l'écart pour l'achever moi-même. Je me contenterai de la partie où je l'entraîne à l'écart.

— Elena a raison, intervint Jeremy. Nous serons juste derrière elle. Elle ne risque rien.

— Bien, dis-je. Il est temps pour moi d'utiliser les toilettes. (J'élevai la voix.) Il y a un espace de restauration juste au coin. Vous n'avez qu'à aller vous asseoir et manger pendant que je trouve les toilettes.

Quand on atteignit l'espace de restauration, je posai le sac contenant mon sandwich sur une table, puis je regardai autour de moi.

— Oh, les toilettes sont juste là ! m'exclamai-je d'une voix forte. On est passés juste devant. Je reviens tout de suite.

J'avalai une dernière gorgée de lait chocolaté, pour laisser au zombie le temps de disparaître.

Les toilettes se trouvaient tout au bout d'un couloir de service. En marchant, je guettai les lointains bruits de pas derrière moi, prête à me retourner s'ils se rapprochaient trop avant l'arrivée de Clay.

J'arrivai au bout du couloir et m'aperçus que celui-ci formait en réalité un coude. Au moins, cela laisserait à Clay la possibilité d'attaquer le zombie sans que quiconque traversant le passage principal puisse le voir.

Je franchis le coude et regardai autour de moi à la recherche des caméras de sécurité. Il n'y en avait pas. Tant mieux. Les

bruits de pas derrière moi s'accélérèrent… et ceux de Clay s'y ajoutèrent. Je souris. Facile comme…

Une ombre jaillit du renfoncement d'une porte. Je fis volte-face, mais j'étais trop lente, et un corps heurta mon épaule, me projetant contre le mur d'en face. Je donnai un coup de pied. Mais, alors même que mon pied s'élevait dans les airs, je me donnai mentalement des baffes. Une fois encore, ce mouvement brusque m'avait déséquilibrée. Je titubai, et l'ombre qui m'avait attaquée se jeta sur moi, les mains tendues vers ma gorge. Je me retournai et frappai mon agresseur à la mâchoire. Il recula brutalement en poussant un cri… d'une voix très peu masculine.

Je bondis sur l'ombre en train de tomber. Un visage se tourna vers le mien, un visage de femme, rouge et marqué. Rose.

— Tu croyais en avoir fini avec Rose, pas vrai ? gloussa-t-elle.

La surprise me déstabilisa. Le zombie se jeta sur moi, toutes griffes dehors, en visant mes yeux, cette fois. D'un uppercut, j'arrêtai ses mains à trente centimètres de mon visage. Lorsqu'elle recula, je l'attrapai par la gorge et la cognai violemment contre le mur. Son visage se tordit, puis devint flasque. Je la lâchai, et son corps glissa par terre, où il tomba en poussière.

— Facile à tuer, marmonnai-je. Le problème, c'est de la maintenir dans cet état.

En entendant du bruit derrière moi, je me retournai, les mains levées. Clay arriva en courant au détour du couloir.

— J'ai entendu…

— Je l'ai eue. Encore une fois. C'était Rose. J'aurais pourtant juré avoir senti un homme…

— C'était le cas. (Il empoigna mon bras et me ramena en direction du passage principal.) Le même type que j'ai tué à la station-service.

— Tu l'as… ?

— J'ai commencé, répondit-il en se mettant à courir à petites foulées. Puis, je t'ai entendue, et le zombie s'est enfui. Jeremy s'est lancé à sa poursuite.

— D'accord, rattrapons-le, dis-je.

On s'élança tous les deux.

L'homme au chapeau melon avait pris la première sortie. On arriva en haut de l'escalator juste au moment où Jeremy s'engageait dans celui qui descendait. Il recula et nous conduisit à l'extérieur du PATH avant de nous parler.

— Il a traversé la route et j'ai perdu son odeur au milieu du trafic. Vous allez bien, tous les deux ?

— Oui, j'ai juste eu droit à une nouvelle rencontre avec une Rose qui ne sent pas si bon que ça.

Jeremy se raidit.

— Rose ?

— Oui, le zombie qu'on a…

— Oui, je m'en souviens. Tu ne l'as pas… tu ne l'as pas touchée ?

— Si, répondis-je. Il le fallait bien. Elle m'a attaquée. Mais si tu t'inquiètes à cause de la syphilis, je te jure que je n'ai pas couché avec elle.

Cela ne fit pas sourire Jeremy.

— As-tu touché ses lèvres ou l'un des boutons près de sa bouche ?

— Je ne crois pas, mais…

Les doigts de Jeremy se refermèrent sur mon coude.

— Il y a un café de l'autre côté de la rue. Il faut que tu ailles aux toilettes et que tu te frottes les mains et les bras avec du savon.

Il n'attendit même pas que le feu passe au vert et me fit passer entre les voitures.

— Jer ? dit Clay en courant à côté de nous. Je croyais que la syphilis se traitait facilement de nos jours ?

— C'est vrai. Mais ça reste particulièrement dangereux pour les femmes enceintes.

Il surprit mon regard et ralentit, tout en desserrant son étreinte sur mon bras.

— Tout ira bien. (Il esquissa un petit sourire.) J'en fais trop, comme d'habitude. Le seul danger, c'est si tu as touché les boutons autour de sa bouche et si tu as ingéré la bactérie ou si elle s'est transférée à ton système par l'intermédiaire d'une lésion cutanée. Un nettoyage vigoureux et complet devrait faire l'affaire. J'aurais dû en parler la nuit dernière, mais…

— Rose était déjà morte ou, du moins, nous le pensions. Alors, qu'est-ce qui se passe… ?

— D'abord, un brin de toilette, répliqua-t-il en s'arrêtant devant la porte du café. Ensuite, on en discutera.

Je me frottai les mains et les bras jusqu'à en avoir la peau rouge, puis je me lavai le visage et le cou, nettoyant chaque centimètre de peau exposée, même les parties qui n'étaient pas entrées en contact avec Rose.

Lorsque je sortis des toilettes, on retourna à l'escalator descendant vers le PATH. Je retrouvai l'odeur de l'homme au chapeau melon, mais je la perdis au niveau de la rue. Entre les gaz d'échappement, le smog et la puanteur d'un millier de passants quotidiens, l'odeur de notre cible avait disparu.

J'observai le flot régulier du trafic.

— Si on attend quelques heures, je pourrai sans doute muter sans courir trop de risques.

Jeremy secoua la tête.

— Ça n'en vaut pas la peine. Visiblement, il ne sert à rien de les tuer.

— Soit on a une armée de clones zombies sur les bras, soit les morts-vivants refusent de rester morts. Tu te rappelles, hier, quand Robert parlait de la différence entre les zombies contrôlés et réanimés par un nécromancien et ceux créés par le portail d'un mage ? Il a dit que les deux espèces étaient difficiles à tuer. Ceux des nécromanciens refusent de mourir, mais les dimensionnels… (Je fronçai les sourcils.) A-t-il dit ce qui se passe avec eux ?

— Non, répondit Jeremy. Parce que ça n'était pas la peine. Ce portail a été créé il y a plus de cent ans, ce qui signifie que son « contrôleur » devrait être mort.

— « Devrait », marmonna Clay. On ne peut jamais être sûr de rien.

Jeremy hocha la tête.

— Il est temps de recontacter Jaime et Robert. Voyons également si on peut rencontrer cette voleuse vampire cette nuit. Je vais retourner passer les appels à l'hôtel pendant que vous deux, vous cherchez Zoe Takano.

Clay ouvrit la bouche, mais Jeremy le coupa aussitôt.

— Oui, je sais que tu n'aimes pas cette idée, mais c'est la meilleure façon d'utiliser nos ressources limitées. Même si ce zombie est revenu sur ses pas et s'il me suit en se disant que, moi aussi, je sais où se trouve la lettre, il n'est pas bien difficile à tuer, on a pu s'en rendre compte.

— Rose n'avait même pas d'arme, fis-je remarquer. Et, à moins que mon nez se plante complètement, ils reviennent chaque fois un peu plus abîmés. Ils se détériorent.

Clay hésita.

— Tu peux me raccompagner à l'hôtel et m'enfermer dans ma chambre, si ça t'aide à te sentir mieux, proposa Jeremy. À partir de demain, nous n'aurons plus de problèmes pour diviser nos ressources. Je vais appeler Antonio et lui demander de nous rejoindre avec Nick. Il ne m'a toujours pas pardonné de ne pas les avoir fait revenir d'Europe quand Elena a été enlevée. Cette fois, je n'ai plus d'excuse pour ne pas faire appel à eux.

Clay hocha la tête, et on raccompagna Jeremy à pied à l'hôtel.

ZOE

De l'extérieur, le *Miller* n'était pas le genre d'endroit dans lequel je me serais aventurée à la recherche d'un verre. L'expression « trou perdu » n'avait jamais aussi bien convenu. On ne pouvait y accéder que par une porte dans la ruelle. L'enseigne au néon clignotante me fit penser que, si le propriétaire avait trouvé une enseigne Heineken dans la benne à ordures plutôt que celle-là, le bar aurait porté un autre nom.

Il n'y avait qu'une fenêtre, renforcée, à côté de la porte. Je me faufilai pour l'examiner de plus près et m'aperçus qu'elle n'était pas simplement renforcée, mais recouverte d'une couche de plâtre à l'intérieur.

Une pluie de graviers s'abattit. Clay avait pris l'escalier de secours et atteint le palier du premier étage, mais la fenêtre qui le surplombait était condamnée par des barreaux, ce qui serait tout à fait du goût d'une personne piégée à l'intérieur en cas d'incendie. Les barreaux étaient vieux, cependant, et Clay les cassa en tirant simplement dessus d'un coup sec. Puis il ôta son tee-shirt et en enveloppa sa main pour étouffer le bruit lorsqu'il brisa la vitre. Aucune alarme ne retentit. Dans un endroit comme celui-là, il n'y avait d'autre sécurité que des barreaux rouillés.

Clay me regarda à travers les lattes de l'escalier de secours.

— Ça va aller ?

— Même en cloque, je crois pouvoir affronter un vampire.

J'attendis pendant que Clay se faufilait à l'intérieur. Quelques instants plus tard, il ressortit la tête par la fenêtre et me fit signe que je pouvais entrer. Il avait trouvé un endroit d'où il pouvait me surveiller depuis l'étage.

Dans les films, les vampires et les loups-garous sont souvent

dépeints comme des ennemis jurés. Ce n'est pas vrai. Il n'existe aucun antagonisme profond, aucune querelle vieille de plusieurs siècles. C'est juste que… je n'aime pas trop les vampires. Mettez ça sur le compte d'une mauvaise expérience.

Le tout premier vampire que j'ai rencontré était féminin et avait tenté de devenir mon amie. Rien de mal à ça, me direz-vous. J'étais flattée ; qui ne l'aurait pas été ? Puis, j'avais été faite prisonnière par un groupe d'humains psychotiques qui collectionnaient les créatures surnaturelles. La réaction de Cassandra ? Quelle tragédie… mais, puisque Elena a disparu, autant séduire son petit copain. Clay lui avait dit d'aller se faire voir. Quand je m'étais évadée du centre, elle avait cru pouvoir reprendre notre relation là où elle en était restée. Quelle leçon avais-je tirée de cette histoire ? Comparé aux vampires, Clay fait vraiment preuve d'empathie.

Je ne devrais pas mettre tous les vampires dans le même sac, mais d'autres rencontres m'avaient convaincue qu'à de rares exceptions près, les vampires sont des créatures totalement égocentriques. Paige prétend qu'il s'agit d'un mécanisme d'autoprotection, parce qu'ils vivent si longtemps qu'ils voient vieillir et mourir tout le monde autour d'eux. Ils apprennent à ne pas s'attacher. Je peux le comprendre. Mais de là à avoir envie de les fréquenter, il y a une grosse différence. Quand j'entrai dans ce bar pour rencontrer Zoe Takano, je savais que j'allais devoir jouer la comédie, et pas qu'un peu.

Une vague de fumée de cigarette déferla sur moi lorsque j'ouvris la porte. Visiblement, quelqu'un s'amusait à faire un doigt d'honneur aux lois antitabac de la ville. Mais, en jetant un coup d'œil à la ronde, je compris que le propriétaire ne risquait pas de se faire dénoncer. Les personnes qui s'inquiétaient du tabagisme passif ne venaient pas ici.

Une dizaine de clients, dont la plupart étaient seuls, semblaient vouloir s'enfoncer dans l'oubli à l'aide de bières et de whisky de troisième catégorie. Quelques-uns se trouvaient au bar, mais ils se contentaient de boire sans échanger un mot, comme si le fait de se retrouver à soixante centimètres d'une autre personne marquait les limites de leur sociabilité.

Xavier avait dit que le propriétaire du bar était un être

surnaturel. Il n'avait pas précisé de quelle espèce, et ça n'avait pas d'importance. Mais cela expliquait pourquoi ce monsieur et une partie de sa clientèle ne s'inquiétaient pas de voir une femme fréquenter l'endroit depuis des décennies sans jamais vieillir. Quant aux clients qui n'appartenaient pas au monde surnaturel, ils se diraient sûrement, en voyant un vampire se nourrir du type à côté d'eux, qu'ils avaient assez bu pour un soir.

Zoe Takano était facile à repérer. D'abord, c'était la seule femme. Ensuite, elle était propre, avec des cheveux noirs luisants, un tee-shirt moulant blanc, un jean noir et des bottes de motard. Elle semblait plus vivante que n'importe qui d'autre dans ce bar, ce qui, tout bien considéré, était un peu triste.

Assise à une table d'angle, elle lisait le Sun, la main autour d'une bouteille de bière glacée. Lorsque j'entrai, elle fut la première – et même la seule – à lever les yeux. Elle me regarda de la tête aux pieds, une première fois, puis une deuxième, tout en tapotant le goulot de la bouteille avec son index. Voyait-elle en moi une meilleure façon d'apaiser sa soif ? Peut-être que, si je la jouais bien, on pourrait zapper les bavardages inutiles et passer directement à l'invitation dans une ruelle sombre et déserte.

Mais, ce n'était peut-être pas Zoe. D'après Xavier, ce bar attirait les criminels du monde surnaturel à la recherche d'un endroit sûr pour leurs affaires. Mais elle était le seul vampire de Toronto. Il avait suffi d'un rapide coup de fil au deuxième délégué vampire du conseil, Aaron, pour m'en assurer. Il m'avait également donné une brève description physique de Zoe. Bien qu'Aaron ne l'ait pas revue depuis des années, les caractéristiques des vampires ne changent pas en deux ans ni même en deux cents.

Elle correspondait à la description d'Aaron, mais, en me dirigeant vers elle, je fis quand même appel à mon odorat pour vérifier si elle était bien un vampire. Ceux-ci ont une odeur particulière. Je pouvais détecter Cassandra ou Aaron grâce à leur mélange particulier d'effluves de savon, de shampoing, de cosmétiques et de détergent pour lessive derrière lesquels il n'y avait rien. Quand on n'a plus de fonctions corporelles, on n'a pas d'odeur.

Cette femme n'en émettait pratiquement aucune, à part une faible senteur chimique, comme si elle n'utilisait que des produits non parfumés. C'était encore mieux pour dérouter les chiens de garde.

— Zoe Takano ? dis-je.

Son regard glissa sur moi pour m'évaluer. Lorsqu'il arriva au niveau de mes yeux, je m'attendais à voir dans les siens une lueur prédatrice. Elle se retrouvait face à une femme en bonne santé, seule et encombrée par sa grossesse. Mère Nature lui envoyait un plat prêt à consommer. Un dîner trop idiot pour rester à l'écart du danger. Pourtant, je ne lus dans ses yeux que de la curiosité.

De l'autre côté de la pièce, le barman cessa de nettoyer le comptoir et nous regarda en plissant les yeux d'un air méfiant. Le vampire dut lui adresser un signal quelconque parce qu'il hocha la tête et se remit au travail.

— Zoe Takano ? répétai-je, presque certaine à présent qu'elle n'était pas celle que je croyais.

— À votre service, m'dame. (Ses yeux se mirent à briller, à ce moment-là, par anticipation, mais je n'y lisais aucune faim, rien que de la curiosité, encore une fois.) Je suppose que vous êtes là parce que vous avez besoin d'un service, un service que je pourrais vous rendre ?

— J'ai une proposition…

Elle pouffa de rire.

— Exactement ce que j'espérais.

— C'est un boulot…

— Ah. Les affaires. Dommage.

J'hésitai.

— Vous ne prenez plus de clients…

Elle laissa échapper un rire qui tinta comme un carillon à vent.

— Oh, si, j'en prends toujours. Ne faites pas attention à mes manières. La semaine a été calme et, quand il n'y a pas grand-chose pour m'amuser, je commence à me distraire toute seule. Asseyez-vous, asseyez-vous. Ne restez pas debout. Ça ne doit pas être très confortable, ajouta-t-elle en désignant mon ventre d'un signe de tête. Surtout par cette chaleur.

— Euh, oui. Je veux dire, non, ça ne l'est pas. (Je pris une chaise et m'assis.) Merci.

— Vous voulez boire quelque chose ? Rien d'alcoolisé, j'imagine ?

— Hum, non. Ça ira. On m'a dit…

— Commençons par le commencement, me coupa-t-elle en se laissant aller sur sa chaise. Vos références. Je suppose que quelqu'un vous a recommandé mes services. Puis-je vous demander qui est cette personne ?

Je lançai un regard anxieux à la ronde.

— Je… euh, j'espérais que nous pourrions discuter de ça dans un endroit un peu moins… public.

Avec un nouveau rire cristallin, elle se pencha vers moi.

— Est-ce que quelqu'un ici vous paraît avoir l'énergie nécessaire pour nous espionner, sans parler d'en avoir l'envie ?

— Euh, non, mais… (J'essayais d'avoir l'air nerveuse.) Tout ça, c'est vraiment nouveau pour moi, et…

— Et vous voulez que je vous suive à l'extérieur, où n'importe qui pourrait être en train de m'attendre. (Son sourire se fit cassant.) Je ne sais pas qui vous êtes ni qui vous envoie…

— Il s'appelle Xavier Reese. Il a dit que vous ne le connaissiez pas personnellement, mais… (Je voyais bien à sa tête que le nom de Xavier, s'il signifiait quelque chose pour elle, n'était en tout cas pas suffisant pour l'attirer à l'extérieur.) J'ai également parlé à Aaron Darnell pour savoir ce qu'il pensait de vous.

Je vis apparaître une lueur d'intérêt derrière la prudence, mais son visage resta de marbre.

— Vraiment ? Et qu'a-t-il dit ?

— Que vous étiez raisonnablement digne de confiance… pour une voleuse.

Une petite lueur dansa dans ses yeux noirs lorsqu'elle sourit.

— Ah, cet Aaron ! Il essaie de se montrer compréhensif, mais il n'arrive jamais à masquer sa déception.

Elle sirota sa bière d'un air songeur, comme si même cette recommandation-là ne lui suffisait pas. Oh, allez ! Elle était un vampire, rien ne pouvait lui arriver. Qu'est-ce qui l'inquiétait ? Une blonde enceinte jusqu'aux yeux ?

Elle tapota la bouteille de bière avec ses ongles, puis, les yeux toujours baissés, elle esquissa un de ces petits sourires qui signifient « Oh, et puis zut ! » et repoussa sa chaise.

— D'accord. Sortons d'ici, que vous puissiez me dire de quoi il retourne.

Je fus la première à quitter le bar. Zoe s'arrêta sur le seuil pour regarder, tendre l'oreille et sentir, puis elle me suivit.

Je fis deux pas dans la ruelle adjacente et me retournai pour lui demander « Est-ce que ça vous suffit ? » lorsque Zoe se jeta sur moi. Ses crocs entrèrent en contact avec mon poing et elle alla heurter le mur de briques avec un glapissement. De nouveau, elle plongea sur moi. Un uppercut à la mâchoire la projeta un peu plus loin dans la ruelle.

Ce n'est pas de cette façon que je traite une source potentielle, normalement, mais, à moins de lui couper un membre, je ne pouvais infliger aucun dégât permanent à un vampire. De plus, comme avec n'importe quel prédateur, si je voulais établir ma domination, je devais le faire rapidement. Aussi, avant qu'elle ait eu le temps de se remettre de l'uppercut, je bondis et la renvoyai à terre d'un coup de poing, puis je la clouai au sol.

— J'espère que vous n'aviez pas trop faim, dis-je.

— Faim ? (Elle se contenta de rire et s'étira sous moi, comme pour se détendre.) Pas du tout. Mais ça me semblait le moyen le plus rapide d'en finir avec les bêtises du genre « je veux vous parler en privé » et de découvrir ce que vous vouliez vraiment… et ce que vous êtes. (Elle passa sa langue sur sa lèvre fendue, et sa peau se répara toute seule.) Une semi-démone, je suppose ?

— Bravo, dis-je.

— Je ne crois pas en avoir rencontré une qui soit aussi… physique. Intéressant.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, à la recherche de Clay, et je vis qu'il m'attendait au bout de la ruelle. En me retournant, je sentis quelque chose tirer violemment sur mes cheveux. J'empoignai la main du vampire et n'y trouvai que mon bandeau cassé. Mes cheveux tombèrent en cascade sur mes épaules, et je laissai échapper un petit grondement en essayant de les chasser hors de mon visage.

— Désolée, je n'ai pas pu m'en empêcher. Du blond argent. Magnifique. C'est votre couleur naturelle, n'est-ce pas ? Bizarrement, je doute qu'une femme qui se coiffe avec un bandeau élastique se fasse une teinture.

Incroyable. Clouée au sol par un agresseur inconnu… et elle ne pensait qu'à échanger des conseils de beauté. J'imagine que, pour un vampire, l'expression « danger mortel » n'a pas le même poids.

— Il faut que je vous parle d'un objet que vous avez volé il y a longtemps.

— On en revient déjà aux affaires ?

— C'est ça, ou alors je vous malmène encore un peu.

Elle marqua une pause, comme si elle y réfléchissait sérieusement.

— Choisissez les affaires, insistai-je.

Elle poussa un petit soupir.

— Bon, d'accord. Quelque chose que j'ai volé il y a longtemps, hmmm ? J'ai volé beaucoup de choses, dont la plupart il y a longtemps.

— Je crois que cet objet entre dans les catégories unique et mémorable. La lettre « From Hell » de Jack l'Éventreur.

Son expression ne changea en rien.

— Volée dans les archives de la police métropolitaine de Londres il y a quatre-vingts ans ? ajoutai-je. Vendue à la famille d'un mage du coin ?

— Vous aussi, vous êtes du coin, n'est-ce pas ? Je l'entends à votre accent. (Elle se mit à rire.) Ou plutôt au fait que vous n'en ayez pas. Alors, pourquoi ne vous avais-je encore jamais vue ? Vous n'aviez jamais mis les pieds au *Miller*, je m'en souviendrais.

— Et la lettre ? Vous vous en souvenez ?

— Vaguement. (Elle se tortilla sous moi et posa une main sous sa tête pour être plus confortable.) Je préférerais parler de vous.

Je lançai un nouveau coup d'œil par-dessus mon épaule. Clay hocha la tête et se faufila sans faire de bruit dans la ruelle afin de bloquer la sortie sans que Zoe sache qu'il était là. Il resta suffisamment en retrait pour qu'elle ne puisse pas sentir son

odeur.

Je la libérai. Elle resta sur le sol un moment, puis soupira et s'assit, presque à contrecœur.

— Je n'ai pas bien entendu votre nom, tout à l'heure.

— Je ne vous l'ai pas dit.

— Je sais. Je vous donnais juste l'occasion de réparer cet oubli. (Elle sourit, et je vis ses dents luire dans la pénombre.) Mais si vous ne voulez pas me le donner, j'imagine que ça nous fera un sujet de conversation la prochaine fois.

Sur ce, elle se leva d'un bond et remonta la ruelle en courant – dans la direction opposée à Clay, en direction d'une clôture de deux mètres cinquante de haut. Elle bougeait si vite qu'elle passa par-dessus cette clôture avant même que je me relève à mon tour.

Clay me dépassa en courant. En arrivant au pied de la clôture, il sauta, agrippa le rebord et se hissa en haut. Puis, il regarda derrière lui et vit que j'approchais seulement de la base. Il resta perché là-haut à m'attendre.

— Non, vas-y ! protestai-je. Je ne peux pas la pourchasser et sauter. Pas dans cet état.

— Alors, nous allons suivre sa trace à l'odeur.

Je secouai la tête tout en agrippant ses mains.

— Non, son odeur est trop faible.

— Peu importe.

Il referma ses doigts autour de mes poignets et me hissa à côté de lui.

— Je ne te laisse pas seule, tu te rappelles ?

Il m'aida à passer par-dessus la clôture. On courut jusqu'à l'autre bout de la ruelle.

— Là, dit Clay.

On repéra Zoe de l'autre côté de la rue. Elle s'enfonça en courant dans une rue perpendiculaire. Clay me prit par le bras, et on se dépêcha de traverser. Après quelques rues et ruelles supplémentaires, on atteignit un terrain à ciel ouvert qui menait au pied d'une colline boisée.

Clay pouffa de rire.

— Ça ne te rappelle rien, chérie ?

Je souris.

— High Park.

Je venais courir ici du temps où j'étudiais à l'université de Toronto. Ça faisait une trotte depuis le campus, mais ça ne me dérangeait pas de faire ce long trajet à pied ou de payer le ticket de métro pour pouvoir courir hors des rues de la ville. Quand Clay et moi avions commencé à sortir ensemble, High Park était notre endroit de prédilection.

Je regardai le tee-shirt blanc de Zoe disparaître dans les bois. Il existait un moyen efficace de la rattraper, sous une forme où mon ventre rond n'affecterait pas mon équilibre.

Je levai le museau et humai l'air à pleins poumons, les pattes tremblantes d'excitation. High Park. Même lors des dernières années où j'avais vécu à Toronto, je n'étais jamais venue courir ici sous ma forme de loup. Ce lieu abritait trop de souvenirs, tous inextricablement mêlés à la seule chose que j'essayais alors d'oublier. Mais, cette nuit, nous étions tous les deux ici, comme autrefois, avant la morsure, avant que tout s'effondre. Oui, Clay était ici, avec moi. Tout avait été réparé entre nous, et notre nouvelle vie était encore meilleure que l'ancienne.

Je laissai échapper un soupir qui me fit frissonner, puis je fermai les yeux. Je sentais un poids dans mon ventre, lourd, chaud et… vivant. Oui, vivant. Sous cette forme, cela ne faisait aucun doute. Il n'y avait plus de peur. Tout était simple. Mon partenaire, mon petit, tous les deux en sécurité, comme il se devait, avec la nuit, et la forêt qui s'étendait devant nous, nous invitant à l'apprécier, à l'explorer, à la posséder…

Un gémissement interrogateur résonna près de mon oreille. Clay me regarda en penchant la tête. « Tu es encore là ? » semblaient me demander ses yeux.

Bon, d'accord. Avant que je puisse apprécier la forêt, il restait ce petit problème de vampire en fuite à régler.

Cela faisait neuf jours que je n'avais pas couru et j'en payai le prix lorsque je tentai de retrouver la trace de Zoe. Toutes les odeurs, tous les bruits, toutes les visions, et même la sensation du sol boueux qui s'enfonçait sous mes coussinets, m'attiraient infiniment plus que la signature olfactive d'un vampire. Une faible odeur de feu de bois : Va vérifier. Le bruit d'un lapin qui détale : Je suis ton dîner, viens m'attraper. Un éclat lumineux

dans les arbres : Va voir ce que c'est. Viens, me chuchotaient-ils, oublie le vampire…

Puis, je retrouvai sa trace, et toutes les autres voix se turent, noyées dans un seul cri qui submergeait tout : Proie ! Une cible intelligente, humanoïde, pas comme ces stupides petits lapins que je pouvais avoir quand je voulais. Non seulement j'avais le droit de la chasser, mais il le fallait.

Je m'élançai à fond de train sur le chemin, Clay sur mes talons. Pas la peine de se dissimuler, il n'y avait pas d'autres prédateurs dans le coin. Si on rencontrait quelqu'un, il n'entrapercevrait qu'un bout de fourrure avant qu'on plonge dans les fourrés.

L'odeur de Zoe avait beau être faible, mon cerveau de loup se concentrait dessus avec une force à laquelle je n'aurais jamais pu prétendre sous ma forme humaine. Le vampire se dirigeait vers le ravin. Derrière moi, Clay poussa un grondement sourd. Je levai les yeux. On avait atteint le sommet de la falaise ; là, en contrebas, le tee-shirt blanc de Zoe oscillait sur le chemin. Elle ne courait plus, se contentant de marcher d'un bon pas, convaincue d'avoir laissé dans la ruelle la fille enceinte qui se dandinait comme un canard.

Je m'arrêtai en haut du chemin et enfonçai mes griffes dans la terre pour tâter le terrain sous mes pattes : mou mais sec. Tant mieux. Dévaler la pente le museau en premier n'était pas le genre d'entrée que j'avais en tête.

Je jetai un coup d'œil à Clay. Il avait la gueule ouverte et la langue pendante, et une lueur dansante dans ses yeux bleus comme pour me dire : « Vas-y ! » L'arrière-train tremblant, je testai mon équilibre avant de m'élancer. Puis, je fouettai l'air de ma queue et dévalai la falaise à toute vitesse, en gagnant en rapidité à chaque foulée.

J'étais à moins de trois mètres derrière Zoe lorsqu'elle m'entendit enfin. Elle se retourna et j'eus ma récompense, au cours de ce bref instant où son visage trahit sa surprise et même, oui, de la terreur. « Oh, mon Dieu ! » semblait dire son expression. En le prenant au dépourvu, visiblement, il est possible de foutre la trouille à un vampire. Cool.

Zoe fit ce que n'importe qui ferait en voyant un loup de

soixante-trois kilos courir droit vers lui : elle tenta de fuir. Mais, avant qu'elle ait pu faire un geste, je bondis et la heurtai au niveau de l'épaule. Elle tomba et réussit à rouler sur elle-même dans sa chute.

J'aurais pu attraper son bras entre mes crocs. J'aurais pu… mais je choisis de ne pas le faire parce que toute cette chasse avait été trop facile. Normalement, je ne traque pas les humains. Quelque part en cours de route, mon cerveau chargé d'adrénaline pouvait passer du mode joueur à celui de tueur, et je ne voulais pas courir ce risque. Mais, Zoe Takano ne pouvait pas être tuée, pas accidentellement et certainement pas facilement.

Ma morsure ne pouvait même pas la transformer en loup-garou. Clay et moi l'avions découvert en aidant Aaron à attraper un vampire renégat. Je pouvais donc jouer avec elle en toute sécurité. Même Jeremy n'y trouverait rien à redire, puisqu'il serait utile de lui donner un aperçu de ma force afin de pouvoir m'en servir lors des négociations.

Je laissai Zoe plonger à l'écart. Puis, en grondant et en faisant claquer mes mâchoires, j'attrapai son bras. Je ne fis qu'érafler sa peau nue avec mes crocs, mais je lui rappelai qu'elle n'était pas complètement immunisée contre les blessures. Il suffisait d'un coup de mes mâchoires puissantes sur son poignet ou son avant-bras, et c'était fini. Les vampires guérissaient, mais, s'ils perdaient un membre, celui-ci ne repoussait pas.

Lorsque je l'attaquai de nouveau, elle feinta sur le côté et puis, alléluia ! elle se mit à courir.

FRUSTRATION

Je donnai à Zoe une avance de dix secondes, le temps de vérifier où était Clay, puis je m'élançai à sa poursuite. J'étais une coureuse au-dessus de la moyenne, aussi bien en tant que louve qu'en tant qu'humaine, aussi commençai-je aussitôt à réduire l'écart. Zoe quitta le chemin pour s'enfoncer dans les fourrés, évitant les arbres et plongeant sous les branches basses avec la grâce d'une gymnaste.

Clay resta sur le chemin, là où on ne pouvait pas le voir, et prit les devants pour couper la trajectoire de Zoe au cas où elle réussirait à m'échapper. Je courus à travers bois en me rapprochant suffisamment pour recevoir les éclaboussures de terre que soulevaient ses bottes.

Elle ne trébucha ni ne tomba pas une seule fois. À cause des arbres, je me fis distancer. Mon ventre rendait tout virage brusque presque impossible.

Un Klaxon retentit, et mes oreilles pointèrent vers l'avant. Le grondement des pneus, la puanteur des gaz d'échappement, la faible lueur des lampadaires. Merde ! Encore trente mètres et on allait sortir du parc. Je m'arrêtai en glissant, rejetai la tête en arrière et hurlai. Avant que la dernière note ait quitté ma gorge, le hurlement de Clay me répondit en provenance du sud-ouest… alors que Zoe courait plein sud. Il n'allait jamais pouvoir lui barrer la route.

Je rugis en me lançant de nouveau à sa poursuite et scrutai les ténèbres en courant. Le tee-shirt de Zoe oscillait sur ma gauche, mais je savais déjà où elle se trouvait. Ce que je voulais… Là, juste au sud-est, une étendue de parc à ciel ouvert.

Je bondis sur une trajectoire sud-ouest qui m'amena sur la droite de Zoe. Comme toute créature fuyant un prédateur,

instinctivement, elle se détourna de moi et partit vers le sud-est. Quand elle arriva au bord de la clairière, je me ramassai sur moi-même en courant aussi vite que possible et comptai les pas qui nous séparaient… puis je m'élançai dans les airs.

J'atterris sur Zoe au niveau de ses omoplates. Elle tomba et se retourna dans sa chute afin de se retrouver face à moi.

Elle leva la tête et croisa mon regard. Puis, elle écarquilla les yeux, surprise et… ravie. Elle laissa échapper un rire de gorge.

— C'est toi, n'est-ce pas ? dit-elle en caressant la collerette de fourrure autour de mon cou. (Je grondai, mais cela la fit sourire.) Impossible de se méprendre, avec ce blond. Je ne sais pas laquelle est la plus jolie, la femme ou la louve. Aussi dangereuses l'une que l'autre, je parie, ajouta-t-elle, les yeux pétillants.

Elle enfouit ses doigts dans ma fourrure. Je fis claquer mes mâchoires. De nouveau, elle se mit à rire.

— Grincheuse. Tu préfères la chasse à la capture, n'est-ce pas ? (Elle eut un sourire malicieux.) On peut recommencer, si tu veux. Tu as gagné la première manche, alors je veux bien déclarer forfait et te dire ce que je sais à propos de la lettre. Mais, si tu préfères jouer encore un peu avant de parler affaires, je te suis.

Je soulevai la tête à la recherche de Clay. Zoe effleura la fourrure sur ma gorge du bout des doigts. Je fis de nouveau claquer mes mâchoires.

— Allons, je suis curieuse, c'est tout. Je n'avais jamais touché de loup-garou. Je n'en ai rencontré que deux, et ils n'étaient pas le genre de personnes que j'aime côtoyer, et encore moins toucher.

Elle se pencha en arrière pour mieux me voir.

— Une femelle loup-garou. Il ne doit pas y en avoir beaucoup. C'est dommage, vraiment. Les femmes font de bien meilleurs prédateurs, je l'ai toujours dit. En tout cas, ce sont les plus intéressants.

Elle continua à parler. Le fait d'être incapable de lui répondre me donnait une bonne excuse pour ne pas participer à la conversation. Mais Zoe ne semblait pas s'en formaliser. Étendue sur le dos, clouée au sol par une louve, elle bavardait

aussi calmement que si nous étions de retour au *Miller* autour d'une bière.

Dix minutes après que je l'eus capturée, j'entendis du bruit dans les buissons, et Clay en sortit. Il avait repris forme humaine et portait un pantalon de jogging et un tee-shirt trop grand pour lui, sans doute ramassés sur une corde à linge.

— Tiens, chérie, je t'ai pris quelques vêtements. Ça devrait t'aller, même s'ils risquent d'être un peu grands.

Il les déposa juste au bord d'un fourré où je pourrais muter. Au son de sa voix, Zoe avait sursauté. Puis, elle le regarda et plissa les yeux d'un air méfiant avant de se tourner de nouveau vers moi.

— Je crois qu'on peut garder ça entre nous, non ?

Clay posa le pied sur le sternum de Zoe. Je reculai puis bondis dans le fourré pour muter.

— Dieu soit loué, dit Zoe en me voyant revenir. Il n'a pas arrêté de parler depuis ton départ.

Elle lança un regard noir à Clay, qui se trouvait exactement dans la position dans laquelle je l'avais laissé, la bouche fermée, comme elle avait dû le rester pendant mon absence.

— Tu peux me lâcher, maintenant, dit-elle.

Il s'exécuta, puis me rejoignit et m'effleura la main.

— Je vais aller explorer les environs pour m'assurer qu'on n'aura pas de visiteurs inattendus. Si tu as besoin de moi, tu n'as qu'à crier.

— Je n'y manquerai pas.

Clay regarda Zoe, puis moi.

— Amuse-toi bien, chérie.

— Chériiie ? répéta Zoe en imitant l'accent traînant de Clay tandis que ce dernier s'éloignait. Pitié, dis-moi que ce n'est pas papa loup, ajouta-t-elle en frissonnant.

— Ne lui dis rien, conseilla Clay sans se retourner. Ce ne sont pas ses oignons.

Zoe fit la grimace tout en époussetant ses vêtements.

— Il déborde de ce fameux charme sudiste, tu ne trouves pas ? Tu mérites tellement mieux que ça. (Son regard croisa le mien. De nouveau, elle s'étira.) Non ? Pourquoi ne pas jouer encore un peu à « attrape-moi et saute-moi dessus » pour voir si

je peux te faire changer d'avis ?

— Si on joue encore à « attrape-moi et saute-moi dessus », tu ne vas pas aimer la façon dont ça risque de se terminer. Quand un loup-garou chasse, le loup s'attend à tuer sa proie. Une chasse frustrante, il peut gérer. Mais pas deux.

— Sauf si la proie ne peut pas mourir.

— Le prédateur peut quand même essayer de la tuer.

Elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Touché. Aussi tentante qu'une course-poursuite puisse paraître, de toute évidence, elle n'éveillera pas en toi le genre de frustration que j'aimerais soulager. Je déclare donc forfait. Dis-m'en plus à propos de cette lettre, que je voie de quoi je me souviens.

C'est ce que je fis, en laissant de côté comment nous avions eu la lettre, comment nous avions ouvert le portail et le fait que la lettre était toujours en notre possession. Je me concentrai plutôt sur le résultat et le peu d'informations que nous avions glanées jusqu'ici.

Lorsque j'eus fini, elle se pencha en arrière et ferma les yeux.

— La lettre « From Hell » ? Je sais que je devrais m'en souvenir, mais… (Elle secoua la tête en me regardant.) Me souvenir d'un boulot que j'ai fait il y a quatre-vingts ans n'est pas plus évident que de demander à un centenaire de se rappeler une mission qu'il a effectuée à vingt ans. La lettre avait une importance historique, certes, mais les circonstances autour du vol étaient suffisamment banales pour que je me rappelle simplement avoir bel et bien effectué ce boulot.

— Un sortilège protégeait l'emplacement originel de la lettre. Tu t'en souviens ?

Elle acquiesça.

— Il servait à empêcher n'importe quel être vivant de voler cette lettre – et toutes les autres. Apparemment, quelqu'un parmi les forces de police était un mage et a lancé ce sort pour les protéger. C'est pour ça que l'acheteur m'a engagée.

— Cet acheteur… tu te souviens de qui c'était ?

— Bien sûr. Il est, enfin, il était un client régulier.

Voyant qu'elle ne continuait pas, je lui demandai :

— Tu peux me donner un nom ?

Elle soutint mon regard.

— Je préférerais que tu le fasses. Je confirmerai ou pas.

— Et moi, je…

— Son petit-fils continue à faire appel à mes services, et je ne parle pas de mes clients, passés ou actuels, sans une très bonne raison. Je te l'accorde, un portail qui recrache des zombies, c'en est une, mais, si tu as pris la lettre, comme tu le prétends, alors tu connais déjà le nom du petit-fils.

— Patrick Shanahan.

Elle hocha la tête.

— L'acheteur d'origine était son grand-père, Theodore.

— Shanahan a-t-il commandité le vol en personne ?

— Je suppose…

— Mais tu ne t'en souviens pas.

Elle secoua la tête.

— Te souviens-tu si ton client voulait cette lettre-là en particulier ? Ou seulement un objet provenant des dossiers sur l'Éventreur ?

— Je crois qu'il voulait n'importe lequel… Non, peut-être était-ce… (Elle secoua de nouveau la tête, plus énergiquement, cette fois.) Ah, ça ne me revient pas !

En me voyant lancer un coup d'œil en direction de Clay, elle protesta :

— Pas besoin d'appeler Monsieur Muscles pour me molester.

— Ce n'était pas…

— Si tu veux appeler ton partenaire pour lui demander s'il me croit sincère, vas-y, mais je n'ai aucune raison de te mentir. Tu viens juste de m'apprendre qu'il y a dans ma ville un portail dimensionnel ouvert d'où s'échappent des zombies. J'ai vécu ici toute ma vie et je n'ai pas l'intention de partir, alors j'aimerais mieux que ce portail soit refermé.

— Peut-être, mais je doute que Toronto soit sur le point d'être aspiré dans un portail dimensionnel, et ces zombies n'en ont pas après toi.

— Uniquement parce qu'ils n'ont pas encore croisé mon chemin. Les zombies n'aiment pas beaucoup les vampires. C'est une question de jalousie, j'imagine. Nous sommes deux espèces de morts-vivants, mais l'une est immunisée contre tout mal

tandis que l'autre laisse tomber des morceaux de cadavre à chaque éternuement. Je n'ai donc aucune raison de mentir à propos de cette lettre. Laisse-moi y réfléchir cette nuit, je suis sûre de pouvoir ramener d'autres détails à la surface.

Je ne pris pas la peine de lui demander si elle savait où se trouvait Shanahan. Si c'était le cas, elle risquait de le prévenir plutôt que de me dire où il était.

Je lui donnai mon numéro de portable.

— Je repars donc avec un numéro de téléphone, commenta-t-elle. Ce n'est pas si mal, mais ce serait bien s'il y avait un nom avec.

Comme je ne répondais pas, elle rit et me tapota le bras.

— Peu importe. Un petit défi avant le grand, et un sujet de discussion pour la prochaine fois.

Elle me serra le bras, jeta un regard en direction de Clay, puis s'éloigna dans la nuit d'un pas nonchalant.

Clay leva les yeux au ciel.

— Ah, ces vampires !

Jeremy n'avait pas eu de chance non plus avec Robert et Jaime. Il leur avait laissé un message à chacun, mais ni l'un ni l'autre n'avaient rappelé.

— Bon Dieu, je déteste faire du surplace, grommelai-je en entrant dans notre chambre d'hôtel d'un pas raide. C'est pour ça qu'on n'a pas de tapis de course à la maison. Je déteste dépenser de l'énergie sans arriver nulle part. C'est frustrant.

Clay se glissa derrière moi et posa ses mains sur mes hanches.

— C'est presque aussi frustrant que chasser sans attraper sa proie.

— Ou chasser une proie qui s'en fout.

Il pouffa de rire le long de mon cou.

— Je croyais que tu aimais chasser une proie consentante.

— Oui, mais d'un seul genre seulement. Enfin, un seul représentant d'un seul genre.

— Bon, eh bien, et si ce seul représentant te proposait de réparer tout ça ? Il n'est pas trop tard pour retourner discrètement dans le parc. Muter, chasser et… faire ce que tu veux, ajouta-t-il en me mordillant l'oreille.

Je me pressai contre lui, le sentis durcir contre moi et frissonnai.

— Ton scénario n'a qu'un point faible. Je ne peux pas faire ce que je veux.

Les mains de Clay s'aventurèrent sous mon tee-shirt et le long de mes flancs.

— Mais on pourrait peut-être essayer. Juste une dernière fois. En changeant de position, peut-être. (Je me penchai en avant et frottai mes fesses contre son corps.) Je sais que tu aimes le face-à-face, mais, en cas d'urgence…

Il gronda doucement.

— En cas d'urgence, oui, et si tu veux vraiment…

Je fis glisser mon pantalon le long de mes hanches et guidai la main de Clay entre mes jambes.

— Alors, tu as l'impression que j'en ai vraiment envie ?

Il laissa échapper un nouveau grondement, plus fort, cette fois, en enfonçant ses doigts en moi.

— Peut-être que si je… commençais juste, tu sais, pour jouer un peu, dit-il. Ça ne peut pas faire de mal.

— Non, pas du tout.

Je tendis la main derrière moi, ouvris son jean et plongeai à l'intérieur. Tout en le tenant et en arquant les hanches pour venir à sa rencontre, je fermai les yeux et l'imaginai se glissant en moi… et s'arrêtant à mi-chemin.

— Ça ne va pas marcher, hein ? lui dis-je.

— Je peux essayer, mais…

— Peu importe. (Je le regardai par-dessus mon épaule.) Tu peux essayer de t'arrêter, mais, quand on aura commencé, je vais faire tout ce que je pourrai pour avoir le reste.

Il pouffa de rire.

— Tu veux qu'on en revienne au plan A ? On retourne au parc, on chasse en privé, on mute de nouveau et tu prends un gage d'une autre façon.

— Quand on aura muté, ça ne fera qu'empirer. Le côté humain est peut-être capable de raisonner, mais la louve sait exactement ce qu'elle veut. Emmène-moi courir cette nuit et ce ne seront pas des lapins que je vais avoir envie de chasser.

Il laissa échapper un rire grave, comme un grondement.

— C'est drôle, c'est exactement ce que je pensais tout à l'heure en te regardant courir devant moi. J'ai eu bien du mal à me rappeler que tu pourchassais quelqu'un au lieu de courir pour m'exciter.

Je me penchai sur le lit et posai une main dessus pour me soutenir. Puis je passai l'autre entre mes jambes, trouvai son membre et l'attirai contre moi. Clay se raidit.

— Ne t'inquiète pas, dis-je. Je vais rester sage. Je joue… c'est tout.

Il laissa échapper un grondement sourd tandis que je le caressais en continuant à me titiller en même temps.

— Tu joues avec qui ? Avec moi ou avec toi-même ?

Je souris.

— Les deux. C'est ce qu'il y a de mieux.

Il bougea vers l'avant, poussant d'un centimètre supplémentaire. Je battis des paupières et poussai à mon tour. Juste un autre…

— Tu ferais mieux d'arrêter, gronda-t-il.

Je remontai ma main sur son membre et me fixai une hauteur limite. Puis, je le caressai à partir de là, en le laissant pousser sur deux centimètres environ. Il m'ouvrait à peine, mais les sensations étaient si exquises que je dus enfoncer mes doigts dans le matelas pour ne pas perdre l'équilibre.

Quand c'en fut trop, au moment où j'étais prête à laisser ma main retomber « accidentellement » et à le laisser glisser entièrement en moi, je m'arquai sur la pointe des pieds et me penchai encore plus loin par-dessus le lit. Je fis glisser son membre entre mes jambes et serrai les cuisses avant de le laisser bouger.

Ça ne prit pas plus de quelques minutes. Après, je tombai tête la première sur le lit et roulai sur le côté au moment où mon ventre allait heurter le matelas. Clay rampa derrière moi et se pressa contre mon dos, son souffle picotant l'arrière de ma tête.

— Tu inventes de nouveaux trucs, murmura-t-il.

Je pouffai de rire.

— Le temps que ce bébé arrive, on aura trouvé toutes les techniques.

Trop paresseuse pour bouger, j'attrapai un oreiller, le fourrai

sous ma tête et fermai les yeux. Je m'endormis en quelques minutes à peine.

Le lendemain matin, on se rendit directement à l'aéroport pour récupérer Antonio et Nick, les deux derniers membres de la Meute.

Avec cinq membres au compteur, celle-ci se trouvait au plus bas côté effectifs. Y remédier n'était pas aussi facile qu'il y paraissait. Avant, les Meutes s'agrandissaient principalement grâce à la procréation. Les loups-garous engendraient des bébés et gardaient les fils, car c'étaient eux qui portaient le gène. Mais, dans une Meute moderne, avec des sensibilités et un Alpha tout aussi modernes, il était impensable d'enlever des enfants à leur mère. Sous le règne de Jeremy, les loups de la Meute avaient le choix entre avoir recours à une mère porteuse (et élever l'enfant quel que soit son sexe) ou partager la garde avec la mère puisque, le temps qu'un garçon atteigne l'âge de sa première Mutation, il était en âge d'aller à la fac et donc suffisamment vieux pour cacher cette partie de sa vie à sa mère.

Le problème était que, jusqu'à ce que Clay et moi nous décidions, personne dans la Meute n'avait montré la moindre envie de procréer. Antonio était content avec un seul fils, Nick, tout comme Jeremy l'était avec Clay. Peut-être que Logan ou Peter auraient eu des enfants un jour, mais ils étaient morts, tués lors d'un soulèvement de cabots cinq ans plus tôt. Quant à Nick, personne ne le voyait devenir père dans l'immédiat, voire un jour. Clay et moi, on faisait notre part du boulot, mais ni lui ni moi n'avions envie de regarnir les rangs de la Meute à nous deux.

Une autre méthode pour augmenter notre effectif consistait à intégrer des cabots qui souhaitaient nous rejoindre après avoir prouvé qu'ils étaient capables d'obéir à la Loi de la Meute. Là encore, c'était une méthode qui marchait mieux avant, sous le règne des Alphas précédents. À l'époque où les loups de la Meute chassaient les cabots pour s'amuser, les demandes d'intégration ne manquaient pas.

Mais, sous Jeremy, la Meute ne s'en prenait qu'à ceux qui dévoraient les humains, lesquels n'entraient pas dans les critères d'intégration à moins d'une sérieuse réhabilitation. La

plupart des cabots qui prennent goût à la chair humaine n'ont guère envie qu'on y remédie.

Jusqu'ici, les seuls candidats s'étaient révélés décevants : un mangeur d'hommes qui pensait éviter qu'on découvre son secret en se cachant parmi nous ; un salopard complètement obsédé qui espérait que les habitudes communautaires de la Meute incluaient le fait de coucher avec la seule femelle loup-garou ; et un joueur invétéré qui croyait que les riches familles de la Meute allaient acheter sa loyauté en remboursant ses créanciers.

Marsten, quant à lui, semblait enfin vouloir rejoindre la Meute pour de bon. Notre nombre allait sûrement augmenter d'une personne. Mais, en attendant, on ne le considérait pas comme un membre de la Meute à part entière. Voilà pourquoi personne n'avait suggéré de le faire venir à Toronto avec Antonio et Nick.

Pour l'instant, donc, nous étions cinq.

Je repérai Nick et Antonio la première et me précipitai à leur rencontre aussi vite que possible, du fait de ma démarche chaloupée. S'ensuivirent de longues embrassades, à grand renfort de tapes dans le dos. Je parie que les gens qui nous regardaient devaient se dire qu'on ne s'était pas vus depuis des années, alors que ça ne faisait que deux semaines.

Antonio était le meilleur ami de Jeremy depuis l'enfance. Nick et Clay aussi. Les deux Sorrentino avaient les cheveux et les yeux noirs. Nick mesurait une demi-tête de plus que son père et avait la belle gueule lisse d'un type qui considère que les coiffeurs, les magazines de mode et les crèmes de jour ne sont pas réservés aux femmes, mais qui ne va pas jusqu'à faire des manucures et des soins du visage.

Normalement, Nick m'aurait soulevée de terre et embrassée d'une façon qui n'était pas tout à fait fraternelle. Ce jour-là, cependant, il se contenta d'une accolade et d'un rapide baiser sur les lèvres.

— Je suis trop grosse pour être portée ? protestai-je.

Il sourit.

— Non, je fais simplement attention à ce que je fais à une femme enceinte en public. (Il se pencha pour ajouter à mon

oreille :) Attends un peu, je me rattraperai tout à l'heure.

— J'ai entendu, intervint Clay.

Nick sourit.

— Évidemment. Tu pourras regarder si tu veux. Tu apprendras peut-être un truc ou deux.

Clay fit un commentaire. Nick se retourna pour lui répondre, mais son regard accrocha mon ventre au passage. Une étrange lueur passa dans ses yeux, comme s'il ne savait pas très bien ce que c'était, comment c'était arrivé là et, surtout, ce que cela signifiait pour l'avenir.

J'attrapai la main de Nick et la serrai. Nos regards se croisèrent, et je souris. Il se pencha pour m'embrasser de nouveau. Je posai mes mains sur ses joues couvertes d'une barbe de trois jours.

— Tu n'as pas eu le temps de te raser ? le taquinai-je.

— Je me laisse pousser la barbe. Qu'en penses-tu ? demanda-t-il en penchant la tête et en prenant la pose.

— C'est sexy. Les poils gris ajoutent une jolie touche sophistiquée.

— Quels poils gris ?

Sa main se porta aussitôt à sa joue. Derrière moi, Antonio rit, puis il m'attrapa dans une étreinte qui me souleva bel et bien du sol.

— Tu sais qu'il va passer le reste de la journée devant le miroir à la recherche de ces poils gris ?

— Je trouve ça sexy, insistai-je.

Nick se tourna vers Clay.

— Non, répondit celui-ci. Je ne te prêterai pas mon rasoir. Tu as décidé de te laisser pousser la barbe, à toi de t'en débarrasser.

— Fauteuse de troubles, me murmura Antonio.

Il m'embrassa sur la joue, puis recula pour mieux me regarder. Il était le plus petit de la Meute, avec ses quelques centimètres de moins que mon mètre soixante-quinze, mais il n'en restait pas moins le plus trapu et le plus costaud. Je les avais toujours vus se faire passer pour des frères, Nick et lui. Nick était né quand Antonio était encore adolescent, alors, entre le vieillissement ralenti d'un loup-garou et le zèle avec lequel

Antonio menait une vie saine, cela faisait des décennies qu'on ne les prenait plus pour un père et son fils.

— Tu es plus belle chaque fois que je te vois, me complimenta Antonio. La grossesse te va bien.

Je fis la grimace.

— Je suis énorme. Je grossis d'heure en heure.

— Tu es enceinte. Tu n'es pas censée mincir. (Antonio garda son bras passé autour de moi et se tourna vers les autres.) Alors, il paraît que vous avez un peu d'aventure pour nous.

HYPOTHÈSES ET CONJECTURES

Je me faufilai sur le siège arrière à côté de Nick. Clay se tassa de l'autre côté de moi.

— Hé, Jer ? dis-je tandis qu'on se contorsionnait pour essayer de récupérer nos ceintures de sécurité. Tu te souviens, quand tu as remplacé l'ancien Explorer, je t'avais suggéré d'acheter le modèle avec la troisième rangée de sièges ? Ça aurait vraiment été une bonne idée.

— C'est pour ça que je t'ai proposé de venir t'asseoir devant, répondit Jeremy depuis le siège passager.

— En quoi ça m'aiderait ? Je ne suis pas plus large que toi. Tout le poids supplémentaire, je le porte devant. (Je me cognai contre la hanche de Nick.) Tu as encore un peu de place de ton côté. Pousse-toi.

— Moi, ça me va, répondit Nick en m'entourant de son bras. C'est sympa et confortable.

Je le repoussai d'une tape.

— Bouge !

— Asseyez-vous et bouclez vos ceintures, les enfants, que je puisse démarrer, ordonna Antonio en nous regardant dans le rétroviseur. On aurait peut-être dû finir d'élever cette génération-ci avant d'en commencer une autre, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Jeremy, qui secoua la tête.

— Je ne voulais pas aborder la question dans le terminal, reprit Antonio en sortant du parking. Mais est-ce que ceci a un rapport avec votre problème ?

Il tendit à Jeremy une feuille de papier pliée. Jeremy la lut d'un air impassible. Quand il replia la feuille, je défis ma ceinture et tendis la main à travers l'espace entre les deux sièges. Jeremy hésita, puis me tendit le papier.

— Ils nous ont donné ça quand on est sortis de l'avion, expliqua Antonio.

Clay regarda par-dessus mon épaule pendant que je lisais : il s'agissait d'une annonce des services de santé avertissant les voyageurs de la présence de choléra dans le réseau d'eau potable de la ville.

— Le choléra ? Je croyais que c'était l'E. Coli, dis-je.

— Eux aussi, au début, j'imagine, répondit Jeremy. C'est une supposition naturelle, compte tenu de l'origine et des symptômes.

— C'est quoi, le choléra ? demanda Nick.

— Une bactérie qui s'infiltre dans l'eau. La surpopulation et le manque d'hygiène sont souvent à l'origine. C'est une maladie presque inconnue en Occident désormais, mais elle a causé des ravages au xixe siècle.

— Dans l'Angleterre victorienne, dis-je.

Jeremy hocha la tête.

Le choléra est une infection intestinale, qui rappelle l'E. Coli. Les symptômes principaux sont la diarrhée et les vomissements, qui peuvent provoquer une déshydratation et éventuellement entraîner la mort, mais seulement si on ne les traite pas. Avec un bon traitement, le taux de mortalité est de moins de un pour cent.

Le choléra se transmet à travers les selles, principalement par la nourriture et l'eau contaminées par les déchets non traités. Jeremy était pratiquement sûr que le problème du choléra à Londres avait été réglé peu avant l'époque de Jack l'Éventreur, mais que des cas avaient continué à apparaître de manière sporadique, à cause des obstacles persistants de la surpopulation et d'une mauvaise hygiène.

Quant à savoir comment le choléra avait atterri dans le réseau de distribution d'eau potable de Toronto… D'après Jeremy, c'était quasiment impossible. Cela n'aurait pas dû arriver à notre époque moderne. Pas de façon naturelle en tout cas. Mais, à l'heure qu'il était, on était certains que la nature n'avait rien à voir avec les problèmes que connaissait Toronto.

Le portail n'avait pas laissé échapper que deux zombies victoriens. Jaime nous avait parlé de cette épidémie de variole

due à cet autre portail. D'une manière ou d'une autre, ces zombies avaient rapporté quelques souvenirs de chez eux… et toutes nos précautions modernes ne pouvaient pas nous en protéger.

— Le choléra n'est pas une cause d'inquiétude, expliqua Jeremy. Si ça l'était, on ferait nos bagages. Le tourisme va en souffrir, et la ville n'a pas besoin de ça après l'épisode du SRAS l'année dernière, mais les dégâts s'arrêteront là. Le problème a été pris suffisamment à temps pour éviter des morts ou des problèmes de santé à long terme.

Comme je ne répondais pas, il se retourna pour me jeter un coup d'œil.

— Si tu es inquiète, vas-y, appelle tes contacts dans les journaux.

Je passai ces appels. Je mourais d'envie de le faire depuis le début de cette histoire, mais Jeremy avait voulu que je garde profil bas. Il ne pensait pas que mes amis journalistes puissent ajouter quoi que ce soit qui ne figurait pas dans les journaux, et il avait raison. Ils me rassurèrent cependant sur le fait que la ville ne semblait pas minimiser l'importance de l'épidémie de choléra. Au contraire, après cette histoire de SRAS, ils faisaient même un excès de zèle en matière de prudence. Pour l'instant, ils étaient occupés à nettoyer le réseau de distribution, une tâche apparemment bien plus difficile qu'elle aurait dû l'être, ce qui semblait confirmer que cette épidémie n'avait rien de naturel.

Sur le chemin de l'hôtel, on s'arrêta sur le marché de Kensington pour faire le plein de provisions. Pendant que les gars sortaient faire leurs emplettes, je décidai de rester dans le 4 x 4 pour écouter la radio. Clay resta avec moi, mais, après l'avoir écouté râler pendant cinq minutes parce qu'il voulait respirer de l'air frais et se dégourdir les jambes, je le poussai dehors, verrouillai les portes et le laissai prendre l'air et faire de l'exercice en tournant autour du véhicule et en tapant sur les fenêtres.

Ce n'était pas facile de trouver des informations dignes de confiance concernant la situation sur le choléra. CBC, une station nationale, faisait défiler un flot continu de représentants

officiels qui répétaient tous le même message : « Nous contrôlons la situation. » Comme si, en demandant à plein de gens de le dire, ça allait devenir la vérité.

Après, il y avait les stations privées. Un talk-show avait pour invité un historien qui donnait des détails imagés sur les épisodes de choléra pendant l'époque victorienne. Puis, je tombai sur une station diffusant du rock classique, dont les locaux étaient situés en dehors de Toronto. Ses animateurs ne cessaient de faire joyeusement référence à la situation en la qualifiant « d'épidémie de choléra », mettaient ça sur le compte de la haute densité de population et se félicitaient de ne pas vivre en ville. Ensuite, je trouvai une station ne diffusant que de la musique préenregistrée – je visualisais un technicien du son tout seul dans le studio après avoir perdu à la courte paille, obligé de rester là tandis que ses collègues s'en allaient dans les collines… ou au moins à Barrie.

Je venais de trouver une émission matinale, sur une station contemporaine, avec son lot d'animateurs ricanants, lorsque Jeremy tapa à la fenêtre. J'ouvris la porte et grimpai à l'arrière pendant que les hommes déposaient les courses dans le coffre.

Retour à l'hôtel. On entra dans le hall en écoutant Nick nous raconter son voyage à Cleveland la semaine précédente. Il avait participé à une réunion avec les syndicats dans l'une des usines de son père.

— Qu'est-ce qu'il avait fait pour mériter ça ? demanda Clay à Antonio.

— Ce n'était pas une punition, répondit ce dernier en riant. Il s'est porté volontaire.

Je donnai une bourrade à Nick.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait… et dont il n'est pas encore au courant ?

— Ah, ah, ah ! Je me suis porté volontaire sans arrière-pensée. Je vous avais bien dit que j'essayais d'en apprendre plus sur le métier.

— Et comment ça s'est passé ?

— C'était… intéressant.

— Autrement dit, chiant à mourir, dit Clay en longeant le salon de l'hôtel. Et à Cleveland, rien que ça.

— Cleveland, ce n'est pas si mal…

— Jeremy ! s'écria une voix de femme.

On se retourna tous les cinq en comprenant que cette voix provenait du salon. Là, dans l'un des fauteuils géants, une femme était en train de se mettre debout, la main levée en un salut hésitant, avec un sourire plus hésitant encore sur les lèvres. Elle portait une robe bain-de-soleil jaune qui dévoilait généreusement ses jambes nues. Ses cheveux roux cascadaient dans son dos dans ce style décoiffé, naturel et sexy qu'on ne voyait d'ordinaire que sur les mannequins en couverture d'un magazine.

— Jaime ! s'exclama Jeremy en se dirigeant vers elle.

Elle s'avança elle aussi… et trébucha sur la valise qu'elle avait déposée à ses pieds. Jeremy s'élança pour la rattraper, et on se précipita tous, sauf Clay, qui laissa échapper un petit soupir avant de nous rejoindre.

Jaime retrouva l'équilibre en marmonnant des excuses, le visage aussi rouge que ses cheveux. Elle se pencha pour prendre sa valise et se cogna la tête contre celle de Jeremy, qui soulevait déjà le bagage en question. D'autres excuses suivirent.

— Salut, Jaime, dis-je en m'avançant. Quelle surprise !

Derrière moi, Clay renifla, comme si ce n'était pas du tout une surprise pour lui. Le regard de Jaime se posa sur moi. Dans un petit soupir de soulagement, elle contourna Jeremy et s'empressa de me rejoindre.

— Elena ! Mon Dieu, tu as l'air…

— D'une baleine ?

— Non, j'allais dire « resplendissante ». Comment va le bébé ? Il donne déjà des coups de pied ? Il t'empêche de dormir ?

— Pas encore. Je…

— Qu'est-ce que tu fais ici, Jaime ? intervint Clay.

Je lui lançai un regard noir.

— Quoi ? protesta-t-il. Si personne n'ose poser la question…

— Je suis sûre que vous vous la posez tous, répondit Jaime. Mon spectacle s'est terminé tard hier soir et je n'ai trouvé le message de Jeremy qu'en pleine nuit.

— Alors, tu as sauté dans un avion pour donner ta réponse

en personne ? dit Clay.

Jaime se contenta d'en rire.

— Quelque chose comme ça. En fait, j'ai l'intention de donner un spectacle à Toronto cet hiver et ça fait un moment que je voulais venir visiter les salles potentielles. Je déteste m'en remettre à mon équipe pour ça – ils trouvent toujours un endroit qui répond à toutes les exigences, mais… (Un petit frisson la parcourut.) Eh bien, il y a des choses qu'ils ne peuvent pas vérifier. J'ai fait trop de spectacles dans des auditoriums infestés de fantômes. Quoi qu'il en soit, je me suis dit que c'était le bon moment pour une visite. Je peux vous offrir mes services tant que je suis là, les amis, et vous faire économiser un peu d'argent sur les appels longue distance.

— Super, dis-je. Tu peux peut-être contacter…

Jeremy me fit signe d'attendre, avant de m'interrompre :

— Allons discuter là-haut, en privé… et aussi donner à Elena un petit déjeuner digne de ce nom.

Jeremy se pencha pour prendre le bagage cabine de Jaime, mais Clay et Nick s'avancèrent en même temps, l'un prenant la valise et l'autre le bagage cabine.

— Jaime, tu te souviens d'Antonio et de Nick ? dit Jeremy.

Elle se souvenait d'eux. L'hiver précédent, tous les cinq, on était partis skier dans le Vermont au moment où Jaime se produisait dans une station voisine. On avait passé un après-midi et une soirée ensemble. Comme j'aurais pu m'y attendre, Nick aurait bien aimé faire plus ample connaissance avec Jaime, mais, lorsqu'il avait compris qu'elle s'intéressait à quelqu'un d'autre – et qui était ce « quelqu'un d'autre » –, il avait fait marche arrière.

On dressa une espèce de buffet avec des bagels, du fromage, des blinis et des fruits dans la chambre de Jeremy en parlant de la situation.

— Vous pourriez bien avoir besoin de l'aide d'une nécro avec ces zombies, résuma Jaime.

— Attention, ça pourrait être plus dangereux que tu le crois, la prévint Jeremy. Tu as eu le papier d'information sur le choléra dans l'avion ? Les deux affaires semblent liées. Et, si je t'ai appelée la nuit dernière, c'était pour te dire que ces zombies

ne sont pas aussi faciles à tuer qu'on le pensait. Tu n'as peut-être pas très envie de t'impliquer dans ce genre d'histoire.

Elle réussit à sourire.

— Parce que j'ai la manie de me fourrer dans le pétrin chaque fois que je m'implique, vous obligeant à me sauver la mise ?

— Il y a de ça, marmonna Clay.

Jaime m'interrompit d'un geste avant que je puisse protester.

— Clay a raison. Vu mes antécédents, ça craint. Je finis toujours par jouer les damoiselles en détresse.

— Non, intervint Jeremy. Tu n'as pas eu de chance, mais seulement parce que ton pouvoir fait de toi une cible.

— Et parce que les méchants adorent s'en prendre à la nécromancienne sans défense. Cette fois-ci, en revanche, je vous jure que je ne vais pas me faire kidnapper ni posséder.

Les commissures des lèvres de Jeremy tremblèrent légèrement.

— Eh bien, d'accord. Si tu es sûre d'avoir envie de…

— J'en suis sûre.

— Dans ce cas, j'accepte volontiers ton aide.

Antonio, Nick et moi, on approuva tous en chœur, mais le regard de Jaime glissa sur nous pour se poser sur Clay.

— Puisque tu es là, autant rester avec nous, dit-il. Traîne dans le coin et fais ton truc jusqu'à ce qu'on puisse t'utiliser.

— Ce que Clay veut dire…

— C'est exactement ce qu'il a dit, Elena, répondit Jaime. Si Clayton dit que je peux rester, je me sens presque la bienvenue. Maintenant, parlons de ces zombies.

— Des zombies contrôlés, murmura-t-elle lorsque j'eus fini mon récit. Ne me demandez pas comment c'est possible, mais c'est la seule explication. Vous vous rappelez, j'avais dit que je passerais quelques coups de fil ? Eh bien, je n'ai pas découvert grand-chose qui paraisse utile sur le moment, mais j'ai appris quelques petits détails à propos des zombies dimensionnels contrôlés. Comme ceux contrôlés par un nécromancien, on ne peut pas les tuer jusqu'à ce que le contrôle soit rompu. En revanche, au lieu de rester en vie, ils se désintègrent, et leur âme

retourne dans leur cellule dimensionnelle. Si la porte reste ouverte…

— … Ils en ressortent.

— Logiquement, les vôtres ne devraient pas être des zombies contrôlés. Mais si ça a une tête de canard et si ça fait un bruit de canard, alors c'est un canard… Ça expliquerait aussi pourquoi le zombie de la station-service a été si rapide à vous suivre.

— Son contrôleur l'a envoyé à ma poursuite, dis-je.

— Exact. Le contrôleur doit vouloir récupérer la lettre et il a convaincu les zombies que la reprendre leur serait profitable à eux aussi.

— Ils ont besoin d'une motivation ? s'étonna Jeremy.

— Ça aide. Les zombies sont obligés d'obéir à leur contrôleur, mais ils font un meilleur boulot quand ils sont motivés.

— Comme n'importe quel travailleur, fit remarquer Antonio.

Jaime sourit.

— Exactement. Ils possèdent toujours une volonté consciente, même s'ils n'ont plus de libre-arbitre.

Assise au bout du lit, je me relevai et traversai la pièce pour me dégourdir les jambes… et prendre une autre pêche.

— Mais ça nous ramène au problème d'origine concernant la théorie du contrôleur. Le portail a été créé il y a cent vingt ans. Pour être encore vivant de nos jours, il faudrait que le mage ait découvert le secret de l'immortalité, ce qui, sauf erreur de ma part, est pratiquement impossible.

— Est-ce qu'un sortilège comme celui-là pourrait se transmettre de génération en génération ? demanda Jeremy.

— Du genre « Je lègue par la présente le contrôle de mes zombies à mon fils » ? (Jaime réfléchit.) J'imagine que c'est possible.

— Alors, ce serait logique de transmettre également le portail lui-même, dis-je en hochant la tête… ou l'artefact qui le contient.

— Tu penses à Patrick Shanahan ? demanda Clay.

Jeremy hocha la tête à son tour et expliqua qui était Shanahan.

— Ça pourrait être lui, confirma Jaime. Si son grand-père a

commandité le vol, c'était peut-être pour récupérer son propre portail.

— Ou celui d'un arrière-grand-père, songea Jeremy à voix haute. Voire d'un arrière-arrière-grand-père, compte tenu de l'époque.

— Peut-être que c'était Jack l'Éventreur, suggéra Nick. L'arrière-grand-père.

— Alors, il crée le portail, avec les zombies, et l'envoie à la police, en sachant qu'il finira dans les dossiers, dis-je en agitant ma pêche à moitié mangée sous le nez de Nick. Comme ça, si la police commence à s'approcher un peu trop de lui, il n'a plus qu'à libérer les zombies…

— Qui détruisent les preuves, termina Jaime. La manœuvre d'infiltration ultime !

— Sauf que la police ne l'a jamais trouvé, alors il émigre au Canada. À un moment donné, son fils ou son petit-fils, Theodore Shanahan, engage un voleur du coin pour récupérer la lettre.

— Oui, dit Jeremy, ça paraît plausible, mais il y a trop de…

— … D'hypothèses et de conjectures, terminai-je à sa place. Je sais. Mais, indépendamment de la façon dont le portail a été créé, Patrick Shanahan est le meilleur, sinon le seul suspect possible, concernant notre contrôleur de zombies.

— S'il y a un contrôleur, rappela Clay. Mais ça ne coûte rien de traquer ce type.

— Cette partie-là te plaît, hein ? dis-je en souriant et en lui donnant la moitié de ma poignée de myrtilles. J'espère juste qu'il n'a pas mis les voiles vers un endroit inconnu.

— Il ne peut pas, expliqua Jaime. Quand les zombies ressuscitent au niveau du portail, ils retournent vers leur contrôleur, comme des pigeons voyageurs. Le contrôleur est donc obligé de rester dans les parages.

— On tient notre plan, alors. On attrape un des zombies, on le tue, et quelqu'un attend près du portail pour le suivre jusqu'à son contrôleur.

LES RATS

Tuer un zombie, puis le suivre jusqu'à son contrôleur. Ça paraissait simple. Ou ça le deviendrait, quand on aurait trouvé un zombie à tuer.

Jeremy décida d'attendre jusqu'à la nuit tombée avant de retourner dans la zone industrielle où on avait découvert Rose. Visiblement, elle se sentait bien là-bas, alors elle risquait d'y retourner. Même si on n'y trouvait pas de zombie, on était convaincus que l'un d'eux finirait par me retrouver, moi.

En attendant, Jeremy et Antonio allaient retourner dans la maison de Shanahan, cette fois à la recherche d'indices concernant l'endroit où il aurait pu aller. Clay, Nick et moi allions rendre visite à la personne susceptible d'avoir des contacts avec lui – sa secrétaire.

Pendant qu'Antonio et Nick prenaient une chambre et défaisaient leurs bagages, j'aidai Jaime à faire pareil. Elle avait déjà réservé une chambre, mais elle se trouvait deux étages en dessous des nôtres, alors Jeremy insista pour qu'elle en change et se retrouve au même niveau que nous. Ce fut facile ; avec l'histoire du choléra, le manager nous apprit que la moitié des réservations avaient été annulées et que nombre des clients actuels avaient décidé de raccourcir leur séjour.

Clay ramena les bagages de Jaime, qui se trouvaient jusqu'alors dans notre chambre, puis nous laissa. Du moins, il fit semblant de partir, mais je savais qu'il resterait à proximité, sûrement dans le couloir.

Dès que la porte se referma derrière Clay, Jaime se laissa aller contre le mur.

— Je me suis conduite comme une conne, hein ? gémit-elle.

— Comment ça ? dis-je en me baissant pour ouvrir sa valise.

— Laisse, je vais m'en occuper. On dirait que tu vas avoir une journée bien remplie. Assieds-toi tant que tu le peux.

En me voyant hésiter, elle prit la valise et me chassa d'un geste en direction du lit.

— J'ai vraiment l'intention de donner un spectacle à Toronto, dit-elle en sortant sa trousse de toilette. Ce n'était pas un mensonge.

— Je n'ai jamais…

Elle me lança un regard oblique.

— Oh, allez ! Je me pointe avec une excuse foireuse comme quoi je veux inspecter des salles de spectacle, et la première chose que vous vous êtes tous dite, c'est « Ouais, c'est ça ». Mais c'est vrai. J'ai l'intention de me produire ici cet hiver et il faut que je vérifie ces endroits. Je me suis dit que ce serait le bon moment pour le faire puisque ça me permettrait en plus de vous aider. Vous tous, pas seulement Jeremy, ajouta-t-elle en me lançant un autre rapide coup d'œil.

— Je ne crois pas que tu sois venue ici à cause de Jeremy.

— Eh bien, tu es bien la seule. (Elle soupira en suspendant une robe dans l'armoire.) Je veux vous aider, vraiment, mais si ça avait été quelqu'un d'autre, est-ce que j'aurais sauté aussi vite dans l'avion ? (Elle secoua la tête et sortit une chemise de sa valise.) J'essaie de surmonter ça. C'est humiliant.

— Être attiré par quelqu'un, ça n'a rien d'humiliant.

Elle me dévisagea d'un air dubitatif.

— Et trébucher chaque fois que je le vois ? Avoir la langue qui fourche chaque fois que je lui parle ? Depuis trois longues années ? Sans qu'il m'ait jamais montré qu'il est un tant soit peu intéressé ?

— Avec Jeremy…

— Je ne peux pas m'attendre aux signes habituels, je sais. Mais il sait ce que je ressens, c'est obligé. Bon sang, tout le monde le sait !

— Si tu me laissais lui poser la question…

Elle agita frénétiquement les mains.

— Oh, mon Dieu ! Arrête de suggérer ça, sinon je risque de craquer et de te dire d'y aller. Tu imagines ? C'est du niveau CM2, quand tu demandes à une copine de passer un mot à un

garçon pour lui demander s'il t'aime bien.

— Ce ne serait pas…

Elle soutint mon regard.

— Je t'en prie, ne fais pas ça. Je ne joue pas, là, je ne fais pas semblant de te décourager en espérant qu'en réalité tu vas le faire. Il y a deux ans, j'aurais peut-être accepté. Mais, là… (Elle contempla la chemise qu'elle était en train de replier.) Je commence à me dire que, peut-être, Jeremy et moi, on peut encore être amis. Ça sonne comme un cliché, mais ce n'est déjà pas si mal.

Elle prit une profonde inspiration, puis secoua fermement la tête et suspendit la chemise à son tour.

— Dès que je dépasse la phase où je deviens rouge comme une collégienne quand je le vois, je vais mieux et j'arrive à lui parler. Mieux encore, il m'écoute. Et, parfois même, il me répond, ajouta-t-elle avec un petit sourire.

— C'est bon signe. Jeremy est très doué pour écouter. Mais pour parler ? Pas si c'est trop intime.

— Je sais. Si tu savais de quoi je lui parle… (Elle empoigna un lot de chemises, les mains légèrement tremblantes.) Je lui raconte des trucs dont je ne parle jamais à personne. Quand je suis avec lui, j'ai l'impression de ne pas être obligée d'être…, je ne sais pas, mon double du show-biz. (Elle me sourit.) Qui sait, peut-être qu'un jour, j'arriverai à le faire changer d'avis. En attendant, ça ne fait rien.

J'aurais voulu l'aider. Vraiment. Deux ans plus tôt, je ne l'avais pas vraiment encouragée. Je l'aimais beaucoup, mais elle ne me paraissait pas être une bonne partenaire pour Jeremy. Je n'étais toujours pas sûre qu'elle le soit, mais j'estimais désormais qu'elle méritait une chance de le découvrir.

Quand Jaime eut fini de défaire ses bagages, elle s'en alla visiter des salles en vue de son futur spectacle. Clay, Nick et moi, on se prépara pour notre visite au bureau de Shanahan. Le ou la secrétaire refuserait certainement de dire à des étrangers où il se cachait, mais il ou elle se laisserait peut-être convaincre de divulguer quelques détails à un couple de *yuppies* qui attendait son premier bébé et qui cherchait à faire un très gros investissement pour assurer l'avenir de l'enfant.

— Je vais jouer le rôle du mari et futur papa, annonça Nick en entrant dans la chambre.

— Ah ouais ? dit Clay. Ben, je ne veux pas compliquer les choses, mais pourquoi le vrai mari et futur papa ne jouerait-il pas ce rôle-là ?

— Ça ne marchera pas. Tu ne corresponds pas au rôle. Tu ressembles juste à un acteur engagé pour jouer ce rôle.

Clay laissa échapper un bruit impoli et attrapa son portefeuille sur la table de nuit. Je me tournai vers lui.

— Depuis quand tu veux bien jouer un rôle, de toute façon ? Si tu en as envie, super, mais si c'est juste pour te plaindre de…

— C'est bon, dit Clay. Mais je ne vois pas en quoi il a plus l'air d'être ton mari que moi.

— Il n'en a pas l'air, répliquai-je. Mais si on est sur le point d'avoir notre premier bébé et si on va voir Shanahan pour obtenir des conseils sur un investissement, on doit avoir l'air et jouer le rôle de yuppies. Nick le peut. Je le peux. Toi… c'est impossible. Et tu détesterais essayer. Alors arrêtons de nous disputer. On doit encore faire un peu de shopping. Je n'ai que deux tenues de rechange, et aucune qui convienne à la cliente d'un banquier d'affaires. (Je ramassai mes lunettes de soleil, puis regardai de nouveau Clay.) Oh, en parlant de déguisement, n'oublie pas de prêter ton alliance à Nick.

— Je dois vraiment la porter ? s'étonna Nick. Si je porte une alliance et pas toi, tu ne crois pas que ça va paraître…

Il s'interrompit lorsque son regard se posa sur ma main. Il s'en empara et souleva mon annulaire, où brillaient à la fois mon alliance et ma bague de fiançailles. Pendant des années, j'avais porté cette bague par intermittence, mais elle ne me quittait plus depuis cinq ans, pour montrer à Clay que j'avais décidé de rester.

Quant aux alliances, s'il portait la sienne depuis quinze ans, pour montrer qu'il se considérait comme un homme marié – que ça me plaise ou non –, la mienne était toujours restée dans son écrin d'origine.

— Quand as-tu commencé à la porter… ? commença Nick.

— Quand je suis tombée enceinte. Mais je vais peut-être devoir la retirer bientôt, elle commence à être trop petite.

— Ah. (Nick sourit et laissa retomber ma main.) Tu ne voulais pas te balader avec un ventre rond sans alliance. Je prends les paris pour savoir avec quelle rapidité tu l'enlèveras après la naissance du bébé.

Je tendis la main vers la poignée de la porte.

— Je ne l'enlèverai pas.

Clay me devança et ouvrit la porte pour moi. Nick s'interposa et la referma.

— Oh, là ! Attendez une seconde ! Tu vas continuer à la porter ? Même après la naissance du bébé ?

— Quoi ? Tu crois que je suis prête à avoir le bébé de Clay, mais pas à porter son alliance ? (Je souris à Clay.) On envisage même de rendre la chose légale.

— Qu… quoi ? Vous marier ? Qu'est-il arrivé à celle qui disait « Pas dans cette vie, pas moyen, jamais ! » ?

— J'ai dit ça, moi ?

Clay rouvrit la porte.

— Plus d'une fois.

— Merde.

— Mais je ne t'obligerai pas à tenir parole.

— C'est gentil de ta part.

— Attendez une seconde ! répéta Nick. Quand est-ce que tout ça… ?

On claqua la porte pour couvrir ses paroles et on remonta le couloir.

La secrétaire de Shanahan ne lâchait rien, mais lorsqu'on laissa entendre que nous allions investir ailleurs, elle avoua qu'il appelait tous les jours pour vérifier ses messages. On lui donna mon numéro de portable et celui de Nick. Si Shanahan était bien le contrôleur des zombies et celui qui leur avait donné l'ordre de me kidnapper, quand la secrétaire lui annoncerait qu'il avait reçu la visite d'une blonde enceinte, désireuse de lui parler, il ferait peut-être le rapprochement. Voire à coup sûr. Tant mieux. Avec un peu de chance, il ne résisterait pas à l'envie de me donner rendez-vous pour me mettre la main dessus.

La fouille de la maison de Shanahan par Jeremy et Antonio ne nous donna aucun indice concernant l'endroit où il se trouvait. Ils rassemblèrent quand même quelques pistes,

comme l'adresse de son ex-femme, les restaurants qu'il aimait fréquenter, le nom de son club de golf et autres détails. Bien sûr, un type en cavale ne risquait sans doute pas de passer à son club pour faire une partie mais, faute de mieux, Jeremy et Antonio iraient y faire un tour le lendemain.

Après le dîner, la Meute se dirigea vers la zone industrielle où on avait découvert Rose, la première fois. Le crépuscule n'était pas encore là, mais le coin était suffisamment désert pour qu'on n'ait pas besoin d'attendre la tombée de la nuit. Jeremy voulait aussi qu'on essaie de retrouver Zoe au *Miller*. Elle n'avait pas appelé, peut-être parce qu'elle n'en avait pas l'intention ou parce qu'elle n'avait retrouvé aucun souvenir, mais elle était désormais notre meilleure source d'informations sur la famille Shanahan. Cependant, avant toute chose, on allait traquer Rose.

On retrouva facilement sa piste. Il y en avait même tout un tas, si emmêlées que c'était difficile de déterminer si l'une d'entre elles était récente.

Pour démêler tout ça, Jeremy nous répartit en deux équipes et nous assigna, Nick, Clay et moi, à l'ouest de la zone.

La deuxième piste olfactive que l'on suivit nous amena jusqu'à une porte sur le côté d'un bâtiment où étaient placardées de nombreuses affiches jaunies et racornies annonçant l'ouverture prochaine du *Club Vertigo*. Un seul coup d'œil à l'édifice, avec ses fenêtres condamnées et ses fissures en étoile au niveau des fondations me suffit pour prédire aux propriétaires pleins d'espoir que leur rêve ne verrait jamais le jour, enterré sous une montagne de devis d'entrepreneurs. Mais peut-être n'étaient-ils pas aussi naïfs et enthousiastes qu'il y paraissait. L'ouverture d'un club était une arnaque idéale pour déplumer de jeunes investisseurs.

Clay s'arrêta devant la porte, puis se pencha pour renifler le sol.

— J'ai une piste en sortie aussi, annonça-t-il. Elle est venue et elle est repartie.

Je regardai autour de moi pour m'assurer qu'il n'y avait personne d'un côté et de l'autre de la ruelle, puis je m'accroupis et reniflai à mon tour.

— Plus d'une fois, ajoutai-je.

— C'est peut-être sa cachette, suggéra Nick. On peut entrer ?

Clay répondit avant moi.

— On devrait d'abord aller chercher Jeremy et Antonio.

— Je n'aurais jamais cru t'entendre dire ça un jour, dit Nick.

— Vaut mieux être prudent, ces temps-ci.

Nick me regarda – ou plutôt il regarda mon ventre –, puis il acquiesça.

— Je cours les chercher.

On resta sur le seuil jusqu'à ce que nos yeux s'habituent à la pénombre. La seule source de lumière provenait des rayons de lune qui filtraient à travers les planches clouées aux fenêtres. Même après que nos yeux se furent ajustés, on ne distinguait guère plus que des ombres.

— Tu crois qu'on devrait muter ? chuchotai-je à Jeremy.

Il scruta l'intérieur du bâtiment.

— Pour l'instant, je pense que ce sera plus facile de fouiller les lieux comme ça.

— On se sépare, alors ?

Jeremy hocha la tête.

— On reste au rez-de-chaussée. Vous trois, vous prenez le côté nord. On se retrouve ici quand vous aurez fini.

La fouille démarra lentement. L'odeur de Rose saturait l'endroit. Les différentes pistes qu'elle avait laissées se croisaient à l'entrée et au sortir de chaque pièce, et il y en avait beaucoup, des pièces. De l'extérieur, le bâtiment ressemblait à un entrepôt, mais il abritait un labyrinthe de petits boxes, comme s'il avait été reconverti en immeuble de bureaux avant son déclin. On n'aurait pas pu fouiller les lieux sous notre forme de loups. Vous avez déjà essayé de tourner une poignée avec les dents ? Je vous garantis que c'est le bordel.

On arriva devant une porte fermée où de nombreuses pistes olfactives recouvraient le sol. Je montai la garde tandis que Nick ouvrait la porte à la volée et que Clay se jetait à l'intérieur.

J'entendis un juron étouffé. Nick et moi, on se précipita tous les deux au secours de Clay. Mon pied heurta une planche pourrie, et je trébuchai vers l'avant. Nick plongea aussitôt vers moi et Clay se retourna, mais je me tordis la cheville et tombai à

genoux avant que l'un des deux ait pu me rattraper.

En tombant, je soulevai un nuage de poussière qui déclencha chez moi une crise d'éternuements. Je pressai mes mains sur ma bouche et mon nez pour l'enrayer.

Clay s'agenouilla à côté de moi.

— Ça va ?

— Je suis juste maladroite. Et, malheureusement, je ne peux même pas mettre ça sur le compte de ma grossesse. (Je ravalai un éternuement imminent.) Maintenant que j'ai alerté ceux qui se cachent peut-être ici…

Quelque chose siffla à côté de moi. Je me retournai et vis un rat, debout sur ses pattes arrières, qui montrait ses crocs. Généralement, lorsqu'ils sentent un loup-garou pour la première fois, les animaux prennent la fuite, mais les rats des villes perdent parfois leur peur naturelle des prédateurs. Celui-ci ouvrit la gueule pour siffler de nouveau. Le coup de pied de Clay le chopa en pleine poitrine et l'envoya s'écraser contre le mur du couloir, derrière nous.

— But ! s'exclama Nick.

Clay ne fit qu'esquisser un sourire.

— Tu n'as jamais beaucoup aimé les rats, pas vrai ? reprit Nick.

— C'est de la vermine infestée de microbes, répondit Clay. Pire que des charognards. Il y en a partout, regardez. Il doit y avoir un nid.

Un autre rat jeta un coup d'œil par la porte entrouverte, le museau frémissant. Puis, il attaqua. Clay lui botta le cul et l'envoya dans le mur à côté de son congénère.

— Le prochain est à moi, exigea Nick.

— Désolé, les gars, dis-je en me relevant. Ça a l'air marrant de shooter dans des rats comme ça, mais on…

Je m'interrompis et reniflai. Un autre rat apparut sur le seuil. Nick prit de l'élan. Je m'élançai et rejetai le rat dans la pièce, puis claquai la porte.

— Eh, pourquoi il n'y a que Clay qui ait le droit de shooter dans les rats ? protesta Nick.

Clay haussa les épaules.

— Moi, ce n'est pas de la cruauté envers les animaux, c'est

juste ma nature. Toi, tu n'as pas d'excuse.

Nick postillonna et tenta de faire un croche-pied à Clay. Ce dernier lui attrapa le pied et faillit le faire tomber à la renverse, mais je le retins.

— Dites, les mecs, vous voulez vraiment que Rose nous entende, si elle est ici ? J'ai fermé la porte parce qu'il y a un truc qui cloche chez ces rats. Vous ne sentez donc rien ?

Nick secoua la tête, mais Clay se rendit jusqu'au mur et s'accroupit pour renifler les cadavres. Il fit la grimace.

— C'est de la vermine infestée de microbes, comme je le disais. (Il renifla de nouveau.) C'est quoi, ça ?

— Je ne sais pas, mais…

Le plancher grinça dans le couloir. Clay articula un « merde » silencieux. Nick tendit instinctivement la main vers la porte la plus proche – celle du nid de rats, mais s'arrêta avant qu'on soit obligés de protester.

Jeremy et Antonio apparurent au détour du couloir.

— Vous avez trouvé quelque chose ? chuchota Antonio. On a cru entendre des bruits de bagarre.

Je lui tournai le dos pour lancer un regard noir à Clay et à Nick, mais me contentai de répondre :

— Clay a trouvé un nid de rats malades. Ça nous a fait sursauter. Désolée.

Jeremy s'agenouilla à côté des deux rats morts.

— Ils sentent la maladie. Mais laquelle ? demandai-je.

— Rien que je puisse identifier. Tu as dit qu'il y a…

Des griffes grattèrent la porte fermée, que Jeremy désigna d'un air interrogateur. Je hochai la tête. Il nous fit signe de reculer, puis entrouvrit légèrement la porte et se pencha pour mieux voir.

De minuscules crocs et griffes apparurent dans l'entrebâillement. À côté de moi, Clay se tendit et se balança sur la pointe des pieds, prêt à bondir au cas où le rongeur réussirait par extraordinaire à se faufiler dans l'ouverture d'un centimètre. Au bout d'un moment, Jeremy referma la porte et se tourna vers nous.

— Je vais entrer là-dedans pour mieux voir.

Jeremy fit signe à Clay de se tenir juste devant la porte, pour

repousser les rats, puis ordonna par gestes à Antonio et à Nick de monter la garde à chaque extrémité du couloir, au cas où Rose se trouverait encore dans le bâtiment. Pour ma part, je servis de renfort à l'odorat de Jeremy… mais en restant dans le couloir.

Clay ouvrit la porte à la volée et botta le cul du premier rat qui se jeta sur lui. Les deux suivants reculèrent en sifflant et en claquant des dents. De là où j'étais, j'entraperçus l'intérieur de la petite pièce, avec une couverture et quelques cartons. Les hommes firent deux pas à l'intérieur, puis, d'une tape sur l'épaule, Jeremy ordonna à Clay de battre en retraite. Un dernier coup de pied, un dernier couinement, et Clay fit mine de refermer la porte, mais Jeremy l'en empêcha.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-il en désignant le sol. Attends, retiens-les, que je puisse attraper…

Clay se précipita et ramassa ce qu'il y avait par terre, quoi que ce puisse être.

— Ou tu peux aussi le faire pour moi…, commenta Jeremy tandis que Clay ressortait et claquait la porte derrière lui.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Clay brandit ce qui ressemblait à une saucisse cocktail à moitié mâchonnée. Puis l'odeur me frappa de plein fouet.

— Un doigt, dis-je avec un petit frisson. Un doigt rongé. Est-ce que ce n'est pas… ? (Je luttai contre ma révulsion et inspirai profondément.) C'est à Rose.

— Tu crois qu'elle s'est fait bouffer par les rats ? demanda Nick. (En nous voyant tous nous tourner vers lui, il écarta les bras.) Quoi ? Elle pue la chair en décomposition, pas vrai ? Et les rats sont des charognards.

Jeremy secoua la tête.

— Je pense que c'est la décomposition qui a provoqué la perte du doigt, pas les rats.

— Alors… elle tombe en morceaux ? demandai-je.

— Les extrémités sont sans doute les premières à tomber.

— J'aurais naturellement envie de dire « beurk », mais c'est peut-être à notre avantage. Si elle tombe en morceaux, est-ce que ça compte comme « définitivement morte » ?

— Avec la chance qu'on a, je parie que non, répondit Clay.

On devrait peut-être garder ça, au cas où il faudrait réunir et rassembler tous les morceaux avant de pouvoir refermer le portail.

— Non, on n'a pas envie de se faire arrêter avec des morceaux de cadavre cachés sur nous, répondit Jeremy. Et dès qu'on sera à proximité d'un lavabo, je veux que tu te laves les mains – bien comme il faut.

Je remontai le couloir en marchant à côté de Jeremy.

— Tu as réussi à identifier la maladie de ces rats ?

— Pas à l'odeur, mais les rats étaient porteurs de plusieurs maladies il y a cent ans, qu'on ne voit plus beaucoup maintenant.

— Tu crois que c'est ça le problème ? Comme pour le choléra et la syphilis de Rose ? Encore une saloperie que j'ai laissé sortir du portail.

— Ce n'est pas ta faute, Elena. Il n'y a pas grand-chose que l'ère victorienne puisse nous jeter à la figure qu'on ne soigne pas aujourd'hui.

— Jusqu'ici…, dis-je. Mais si la prochaine…

— Si on arrive à refermer ce portail, il n'y aura pas de « prochaine ». Concentrons-nous là-dessus, à commencer par trouver un zombie qui puisse nous mener au contrôleur. (Jeremy s'arrêta pour regarder autour de lui.) On va se séparer ici. Je doute que Rose soit dans le bâtiment, mais elle va peut-être revenir.

PATERNITÉ

On finit de fouiller le bâtiment sans trouver Rose. À 23 heures, Jeremy nous envoya, Clay et moi, à la recherche de Zoe. Cette fois, Clay entra avec moi au *Miller*. Notre arrivée ne souleva qu'un intérêt infime chez les habitués. Un coup d'œil à la ronde nous apprit que Zoe n'était pas là.

— Vous cherchez Zoe ? nous demanda le barman.

J'acquiesçai et m'approchai du comptoir.

— Elle est passée ce soir ?

Il secoua la tête.

— Il se peut qu'elle ne vienne pas. Vous avez eu de la chance, hier soir. Si je la vois, je lui dirai que vous la cherchez.

Je le remerciai, et on s'en alla.

On retourna à l'entrepôt et on rejoignit les autres, qui attendaient Rose. À 2 heures, comme elle n'était toujours pas là, Jeremy déclara que c'était foutu pour cette nuit. Mais c'était un euphémisme. La journée tout entière n'avait servi à rien : on n'était pas plus près de retrouver Shanahan ou un zombie ou de refermer le portail qu'au réveil ce matin-là. Shanahan ne m'avait même pas rappelée à propos de l'investissement.

Un coup dans le ventre me réveilla en sursaut le lendemain matin. Je portai aussitôt les mains à mon ventre et me contorsionnai pour dire à Clay que j'avais senti le bébé bouger, j'avais enfin…

— Désolé, marmonna Nick.

Je ne fus pas surprise de voir qu'il avait dormi à côté de moi. Je l'aurais été davantage s'il avait dormi ailleurs. Quand la Meute se réunissait, il n'était pas rare qu'on dorme tous ensemble… ce qui n'est pas aussi coquin que ça en a l'air. Pour déconner, on repousse parfois très loin les limites du

platonisme, c'est vrai, mais Clay et moi sommes des fanatiques de la monogamie, comme Nick le dit souvent en râlant. C'est un truc de loup, un partenaire pour la vie et tout ça.

— C'était toi ? Le coup dans le ventre ?

— Ouais. (Nick cligna des yeux et se passa la main sur le visage.) C'était mon coude. La prochaine fois, dis à Jeremy que tu as besoin d'un grand lit… (Il s'interrompit.) Oh, tu as cru que c'était un coup de pied du bébé. Merde. Désolé.

— Ce n'est pas grave, dis-je en me retournant pour qu'il ne puisse pas voir ma tête. C'est la faute de ce mec-là. (Je poussai Clay, qui occupait les deux tiers du lit.) Il prend toute la place, à se vautrer comme ça.

— C'était peut-être quand même le bébé. Qui sait, peut-être qu'il s'entraîne pour botter le cul des rats là-dedans et que tu confonds ses mouvements avec une indigestion.

Je me penchai pour l'embrasser sur la joue.

— Merci.

Puis je regardai de nouveau Clay, dont le visage était enfoui dans l'oreiller. Je posai ma main entre ses omoplates et sentis son dos s'élever et s'abaisser au rythme de ses ronflements doux et réguliers.

— Il est épuisé, chuchotai-je. Il a passé trop de nuits à s'inquiéter pour moi. On devrait le laisser dormir.

Nick acquiesça. On attrapa nos vêtements, puis on se faufila dans la chambre de Nick pour prendre une douche et s'habiller.

On était en train de consulter le menu du service d'étage quand la porte s'ouvrit à la volée et Clay déboula dans la pièce, uniquement vêtu de son jean, ses boucles blondes en pagaille, les yeux pleins de sommeil mais assombris par une inquiétude qui s'envola dès qu'il me vit.

— Oups ! fit Nick en faufilant sa main autour de ma taille. On est pris en flagrant délit. On allait commander à manger sans lui.

J'esquissai un sourire forcé. Je savais pourquoi Clay avait débarqué comme ça. Pendant dix ans, chaque fois qu'il s'était endormi avec moi et réveillé seul, il y avait de bonnes chances que je ne sois pas dans la pièce voisine.

Ça s'était toujours passé comme ça. On se remettait

ensemble un moment (pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines), et puis, un matin, je me réveillais, je le regardais à côté de moi et mon cerveau se mettait à hurler : Mais qu'est-ce que tu fous là ? Tu as oublié ce qu'il t'a fait ? Et je prenais mes jambes à mon cou.

Depuis que j'avais accepté le fait que je voulais rester, on avait eu nos engueulades, mais je n'avais plus jamais mis les voiles. Malgré tout, parfois, si je n'étais pas à ses côtés quand il se réveillait, Clay ne prenait même pas le temps de passer aux toilettes tant qu'il ne savait pas où j'étais.

— Tu as bien dormi ? me demanda-t-il, toujours planté sur le seuil de la chambre.

Je hochai la tête. Lui aussi. Le silence s'abattit entre nous. Au bout d'un moment, Clay désigna le menu du service d'étage.

— Allez-y, commandez.

— Content d'avoir ta permission, répliqua Nick.

Clay fit la grimace et fit mine de repartir.

— Attends, dit Nick. Puisque tu es levé, autant aller manger quelque part où il y a des tables. J'ai aperçu un restaurant en face. Elena et moi, on y va. Tu nous prendras en route.

Clay hésita, mais il ne pouvait pas refuser sans laisser entendre que Nick était incapable de me protéger.

— Le temps de me doucher et j'arrive.

On remplit nos assiettes à ras bord, puis on se rendit sur la terrasse en bordure du trottoir pour manger. C'était l'heure du déjeuner, mais les seuls autres clients étaient un couple qui avait choisi de rester à l'intérieur, à l'abri de la chaleur de cette fin de matinée. On avait donc la terrasse pour nous tout seuls.

J'arrachai le haut de ma brique de jus d'orange.

— Alors, tu vas devenir tonton. Tu te sens prêt pour ça ?

Nick prit son bagel en marmonnant quelque chose dans sa barbe.

— Oh, je plaisante, dis-je en riant. On ne te demande pas…

Il secoua la tête.

— Je veux jouer les tontons, Elena. Fais-nous un beau bébé et je vais le gâter pourri, tu vas voir. Je prendrai un malin plaisir à enseigner à ce petit gars tout ce qui rendra fou son papa. L'heure de la revanche a sonné.

— Tant mieux. Je me disais juste… eh bien, que tu n'avais pas l'air très heureux à propos de tout ça. Je le comprends. Tes amis vont devenir parents. Les choses vont changer…

— C'est vrai, mais ce n'est pas comme si vous sortiez faire la fête avec moi avant ta grossesse. Merde, quand Clay était célibataire, il fallait que je lui mette le couteau sous la gorge pour qu'il veuille bien venir avec moi en boîte. Mais on prenait juste un verre ou deux, on ne parlait pas aux filles et on était de retour à la maison à minuit pour courir ou pour chasser, parce que c'était son idée d'une soirée entre mecs. Ton arrivée a été un don du ciel, parce qu'au moins, avec toi, il veut bien se mêler à d'autres gens, pour te faire plaisir. Alors, tu vois, je n'ai pas vraiment peur que l'arrivée de ce bébé mette un frein à nos soirées de fête débridées. (Il s'étrangla de rire.) Au contraire, peut-être que ce bébé vous poussera à sortir plus souvent de la maison, les copains. Et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

— C'est vrai. Mais la présence de ce bébé nous obligera, Clay et moi, à être plus prudents et à y aller doucement.

Nick haussa les sourcils.

— D'accord, un peu plus doucement, rectifiai-je.

— Ça ne m'inquiète pas. Je suis ravi pour vous, mes copains. Et je vais adorer mon rôle de tonton. Je suis fait pour ça. Pour jouer les tontons de service.

Une ombre passa sur son visage, mais il la dissimula en avalant une rapide gorgée de café.

— Alors, c'est ça qui te préoccupe, dis-je doucement. Toi-même, tu songes à la paternité.

— Tu me vois vraiment devenir père ?

— Tu as envie d'en être un ?

Il secoua énergiquement la tête.

— Je n'y avais jamais vraiment pensé.

— Avant que Clay et moi on commence à en parler… sans arrêt, encore et encore. (Je secouai la tête.) On a passé trois ans à se demander « Tu crois qu'on devrait ? », « Tu crois qu'on ne devrait pas ? » On a dû tous vous rendre fous.

— Vous aviez beaucoup de choses à envisager. Mais, maintenant que le bébé est en route… Mon père… Il est encore plus excité que moi.

— Il adore les enfants.

Nick hocha la tête et s'absorba dans la contemplation de son café.

— C'est pour ça ? Tu as l'impression que tu devrais lui donner un petit-fils ?

— N'est-ce pas ce que je suis censé faire ? Merde, qu'est-ce que je lui apporte d'autre ? J'ai quarante-trois ans, je n'ai jamais quitté la maison, je fais le con dans son entreprise à faire semblant de travailler… (Il s'interrompit en poussant un grognement de dégoût.) Et je n'ai même pas envie de lui ramener un petit-fils ?

— Tu crois qu'il s'en soucie ? Mon Dieu, Nick, si tu crois que ton père attend de toi que tu engendres un fils pour lui faire plaisir… Antonio n'exigerait jamais…

— Bien sûr que non. Il n'attend rien de moi. Comme ça, il n'est jamais déçu.

Je me penchai en avant et rapprochai ma jambe de la sienne. Au moment où j'ouvrais la bouche, il s'empressa de reculer en regardant par-dessus mon épaule.

— Clayton arrive. Ne lui dis pas…

— Motus et bouche cousue.

— Et… oublie ce que j'ai dit, d'accord ? (Il se laissa aller contre son dossier en faisant la grimace.) Je suis juste… déprimé, ces temps-ci. Tu as suffisamment de sujets d'inquiétude sans…

— J'ai toujours besoin de penser à autre chose. Je n'oublierai pas cette conversation, que tu le veuilles ou non.

Je regardai par-dessus mon épaule et hélai Clay.

— Tu ferais mieux de te dépêcher. J'ai des vues sur ton bagel.

Clay nous rejoignit à la table et posa la main sur mon épaule.

— Prends-le, ma chérie. Vous n'avez qu'à vous partager mon assiette, tous les deux. Je vais m'en chercher une autre.

Je lui souris.

— Merci. Oh, et si tu pouvais…

— Ouais, je vais te rechercher du café. (Il prit mon mug à moitié vide, mais refusa d'un geste celui de Nick.) Tu n'attends pas de bébé, toi. Tu n'as qu'à aller t'en chercher. Et approche cette table par ici. Jeremy et Antonio sont en chemin.

— Est-ce que Jaime est avec eux ? demandai-je.

Clay haussa les épaules, comme s'il s'en fichait. Il n'avait rien contre Jaime. Il ne s'intéressait pas particulièrement à elle en tant que personne, mais il ne la détestait pas non plus, ce qui était, de la part de Clay, ce qu'un étranger à la Meute pouvait espérer de mieux.

Jeremy arriva bel et bien en compagnie de Jaime… et avec du nouveau. Des cas de choléra continuaient à se présenter au compte-gouttes – soit ils ne s'étaient pas fait connaître jusque-là, soit il s'agissait d'une contamination secondaire.

— C'est la ruée dans les hôpitaux, ajouta Antonio, mais la situation est sous contrôle. Maintenant, le problème est de convaincre les gens que c'est vrai.

— Comme pour l'histoire du SRAS, dis-je.

Juste un an plus tôt, l'OMS avait déconseillé aux voyageurs de se rendre à Toronto après que l'épidémie avait été endiguée, et la ville en subissait encore le contrecoup.

— Le souvenir du SRAS ne sert qu'à amplifier la panique, renchérit Jeremy. Comme lors de l'épisode de l'eau contaminée à Walkerton. Cette histoire rend les gens nerveux, c'est compréhensible. Apparemment, beaucoup ont décidé de prendre une semaine de congés impromptue à la campagne.

— Je parie qu'il doit y avoir des bouchons sur la 400 vers le nord au lieu du sud, ce matin. J'ai presque peur de poser la question : est-ce qu'il y a… du nouveau ?

Jeremy hésita, comme s'il n'avait pas envie de dire quoi que ce soit que je puisse entendre.

— Deux journaux rapportent une augmentation des morsures de rat en centre-ville, mais ça n'est rien par rapport au problème de l'eau contaminée.

— Jusqu'ici, marmonnai-je. Rien n'indique que la situation se soit étendue plus loin que Toronto ?

Il secoua la tête.

— Tout semble se limiter à la ville, et principalement à son centre.

— Ça va sûrement le rester, ajouta Jaime, qui prononçait là ses premières paroles depuis qu'on s'était dit bonjour. Les effets sont localisés, habituellement.

— Alors…

La sonnerie de mon téléphone m'interrompit. Un numéro local que je ne connaissais pas s'affichait sur l'écran.

— Shanahan ? articula Nick en silence.

— Espérons-le, répondis-je avant de décrocher.

— Bonjour, dit gaiement une voix féminine chantante. Je demanderais bien à parler à une personne en particulier, mais je ne connais pas son nom. J'imagine que je pourrais juste demander la jolie louve que j'ai rencontrée l'autre soir.

— Salut, Zoe, dis-je. Tu as eu mon message ?

— Quel message ?

Je lui parlai de ma visite au *Miller*.

— Ah, non. Message non reçu. Je n'y suis pas allée hier soir, et Rudy est du genre protecteur, alors il ne m'a pas appelée pour me parler de ta visite. Tiens, laisse-moi te donner mon numéro, au cas où ça arriverait encore.

— Tu as retrouvé d'autres souvenirs ? lui demandai-je en notant le numéro.

— Après m'être éclairci les idées en commettant un cambriolage cette nuit et avoir médité avec une matinée de yoga, je crois bien que ma mémoire recommence à fonctionner. Je vais de ce pas à la bibliothèque, mais on peut peut-être se voir pour déjeuner ?

— Quelle bibliothèque ?

— Celle de la fac. Je veux prendre de l'avance pour le prochain semestre. Il faut garder l'esprit vif. À mon âge, c'est la première chose à faire. Ou plutôt, c'est la seule chose à faire, avec les vamps, rectifia-t-elle dans un éclat de rire cristallin. Tu connais le campus ?

— Celui de York ou de la fac de Toronto ?

— Toronto.

— Je le connais très bien. Dis-moi où et à quelle heure, et j'y serai.

PROFESSEUR

On était de retour à la fac cinq mois seulement après notre dernière visite, lorsque Clay avait donné une série de conférences pour remplacer un collègue hospitalisé. On n'était pas venus dans cette cafétéria-là, en revanche. Je l'évitais, en faisant parfois de longs détours plutôt que de venir chercher une boisson ou un en-cas dans cet établissement. Clay savait pourquoi, même si on n'en avait jamais discuté. Quand Zoe avait suggéré cette cafétéria, j'avais été tentée d'insister pour qu'on se retrouve ailleurs, mais je ne l'avais pas fait. Il fallait que je surmonte ce blocage.

C'était la cafétéria dans laquelle j'avais amené Logan lors de notre première rencontre, et celle qu'on fréquentait tout le temps quand il venait nous voir à la fac, Clay et moi. Logan, mon frère de Meute, le meilleur ami que j'aie eu au cours de toutes ces années où je luttais contre mon ambivalence vis-à-vis de la Meute, de mon état de loup-garou et de l'homme qui m'avait transformée en animal. Logan, mort depuis cinq ans à présent.

Cinq ans. Je retenais mon souffle chaque fois que j'y pensais, comme si je n'arrivais pas à croire que tant de temps s'était écoulé alors que la douleur était encore si vive et que, lorsque je contemplais cette salle et ces tables vides, je le revoyais assis là.

— Je peux aller chercher Zoe, murmura Clay, son souffle chaud sur mon oreille. Et l'amener dehors, si tu préfères.

Je secouai la tête.

— Tu peux nous prendre des boissons fraîches ? demanda Clay à Nick, sans faire semblant de le tyranniser, pour une fois. Il voulut même sortir son portefeuille, mais Nick refusa d'un geste.

Clay avait une relation compliquée avec Logan avant même que j'entre en scène. Ils étaient trop différents pour être plus que des amis malgré eux. Mais, après que Clay m'eut mordue… eh bien, ils n'avaient plus jamais été proches. Clay n'avait pas réussi à contenir la jalousie que lui inspirait mon amitié pour Logan, à une époque où il nous arrivait souvent de ne pas nous parler, tous les deux. Quant à Logan, il n'avait jamais pardonné à Clay de m'avoir mordue, pas après qu'il m'eut juré de ne jamais me faire du mal.

Je me rappelai la première fois où Logan avait revu Clay après la morsure. J'avais fini par demander à Jeremy de révoquer le bannissement de Clay. Une semaine plus tard, Logan était venu à Stonehaven. Il ne savait pas que Clay était rentré et on ne savait pas que lui allait nous rendre visite. À ce moment-là, j'étais sortie faire des courses avec Nick pendant qu'Antonio et Jeremy étaient en déplacement à Syracuse.

Quand Nick et moi étions rentrés, on avait trouvé Clay et Logan sur la terrasse de derrière. Je revois encore la scène… Non, je l'entends encore, en réalité. C'est ce dont je me souviens le plus : le bruit sourd des poings sur la chair nue.

On s'était précipités dehors. On y avait trouvé Logan, si facile à vivre et d'une nature si bon enfant d'ordinaire, qui mettait une raclée de tous les diables à Clay. Et Clay ? Il se laissait faire, il se contentait d'encaisser, le visage déjà entaillé et enflé, la chemise tachée de rouge, la bouche en sang.

Au cours des années qui avaient suivi, je me disais, en repensant à cette scène, que Clay avait tout mis en scène, qu'il avait laissé Logan le tabasser parce qu'il voulait que je le voie encaisser les coups, comme un petit garçon recevant une fessée qu'il juge méritée.

Mais je savais que c'était plus que ça, même à l'époque. Clay était incapable de planifier une telle ruse. Il avait accepté cette correction parce qu'il pensait la mériter et qu'il était convaincu que Logan méritait d'être celui qui la lui donnerait.

Clay s'éclaircit la voix. Je le regardai.

— J'ai réfléchi, dit-il. Je sais que tu ne veux pas qu'on parle de prénoms… pour le bébé, je veux dire. Et je sais aussi que ce n'est sans doute pas le bon moment, mais ça fait un bail que j'y

réfléchis, et peut-être que tu vas refuser, mais, si tu en as envie, si c'est un garçon… (Il haussa les épaules.) Logan, c'est un chouette prénom.

La gorge serrée, je fus incapable de répondre.

Après quelques instants de silence, Clay balaya du regard la cafétéria presque vide.

— Je ne vois pas… Oh, elle est là.

— Cache ta joie, lui dis-je en souriant.

— Je ne sais pas pourquoi elle avait besoin de nous parler face à face. (Il me regarda et rectifia.) Enfin, si, je le sais. J'aurais juste préféré qu'elle nous épargne cette corvée.

Je fis les présentations.

— Eh bien, dit Zoe en reluquant Nick. Vous êtes tout sauf moches, les garçons, vous savez ça ? Heureusement que je ne suis pas née loup-garou, sinon j'aurais sacrément été tiraillée entre les garçons et les filles.

Nick sourit, de ce sourire facile qui noue le ventre des nanas et qui leur donne l'impression qu'une phrase des plus banales est presque une invitation.

— Si tu commences à te sentir tiraillée, je peux t'aider à choisir.

— Oh, je n'en doute pas, répondit Zoe avec un rire mélodieux. J'apprécie l'offre, ajouta-t-elle en posant la main sur son bras, mais j'ai découvert mes penchants il y a longtemps. (Elle m'offrit un sourire éclatant.) Je suis prête à faire la même offre à toute personne qui n'a pas encore fait de même.

— Je crois que je connais les miens, moi aussi, répondis-je en posant la main sur mon ventre.

Zoe voulut répondre, mais fut interrompue :

— Dr Danvers ! s'exclama quelqu'un à l'autre bout de la cafétéria.

Clay ne se retourna pas. Peut-être faisait-il exprès d'ignorer l'importun. Mais, le plus probable, c'est qu'il était si peu habitué à se faire interpeller comme ça qu'il ne comprit pas que ça s'adressait à lui.

Un jeune homme costaud apparut à notre table et sourit à Clay en lui tendant la main. Clay hésita – il déteste tout contact physique avec des étrangers – mais ça ne dura qu'un instant

avant qu'il donne à l'étudiant une poignée de main franche, bien que brève.

— Vous allez enseigner au prochain semestre ? lui demanda le jeune homme. Je n'ai pas vu votre nom sur le programme.

— Je suis juste de passage.

— Mince. Je n'ai pas eu l'occasion de vous dire à quel point j'ai apprécié vos conférences. C'est exactement le sujet qui m'intéresse et j'ai lu tous vos… (Il s'interrompit en rougissant, puis se mit à rire.) Désolé. Ces étudiants – quels geeks, hein ? Quoi qu'il en soit, je voulais vous remercier pour les commentaires que vous avez faits sur mon essai. J'ai vraiment apprécié vos encouragements.

Le regard de Clay glissa dans ma direction. Je ne fis que sourire.

— Oh, et voici Mme Danvers, pas vrai ? Je me souviens de vous en classe. (Il remarqua mon ventre.) Je ne me souvenais pas de ça, en revanche. Félicitations.

— Merci. Moi aussi, j'ai lu votre essai. C'était très bien. Clayton va avoir de la concurrence dans quelques années.

Le jeune homme rougit de nouveau, nous remercia et s'en alla après nous avoir recommandé la prudence.

— Ce n'est pas le bon moment pour une visite à Toronto, expliqua-t-il. Il se passe de drôles de trucs.

Quand il fut parti, Clay me regarda.

— Des commentaires sur son essai ?

— Tu as dit que c'était très bien. Sacrément bien, même. Et tu as ajouté qu'il était très prometteur. Alors, je l'ai écrit sur sa feuille – sans le « sacrément ».

— Je lui ai donné un A. Ce n'était pas suffisant ?

— Les commentaires, ça aide.

— Les commentaires ne l'aideront pas à entrer en troisième cycle.

— Peau de vache.

Zoe avait suivi notre joute verbale en restant pratiquement bouche bée. Quand on s'arrêta enfin, elle s'exclama :

— Docteur ? Pitié, dites-moi qu'il plaisantait.

— Il plaisantait. Maintenant, tu nous as fait venir…

— Tu es un professeur ? Quelle… matière ?

— Sport. Tu nous as fait venir…

Elle soupira et nous fit signe de nous asseoir. Clay et moi, on prit nos boissons sur le plateau de Nick. Il en restait deux. Zoe se mit à rire.

— Je vois qu'on ne voulait pas être impoli.

— Je n'étais pas sûr, avoua Nick. Est-ce que vous… buvez ?

Elle s'empara d'une bouteille d'eau.

— Oui, si c'est froid. C'est terriblement inconfortable en été quand on ne peut pas transpirer… et qu'on se nourrit uniquement de chaud.

Un grognement résonna dans la gorge de Clay.

— Oh, arrête. J'en viens aux affaires. (Elle marqua une pause.) On n'était pas censés discuter autour d'un déjeuner ?

— On vient juste de manger, répondit Clay. En plus, toi, tu ne manges pas.

Elle agita l'index sous son nez.

— Ne sois pas raciste. Les vampires sont des bêtes civilisées, exactement comme vous deux, ajouta-t-elle en nous regardant, Nick et moi. En tant que telles, nous apprécions les habitudes sociales comme partager un repas… même si on ne peut pas réellement manger.

— C'est une cafétéria. Dis-toi que c'est ton déjeuner, répondit Clay en désignant sa bouteille d'eau.

— Venez, dis-je. On n'a qu'à sortir, on verra bien si on trouve un endroit où manger.

On se dirigea vers University Avenue.

— Theodore Shanahan a bien commandité le vol en personne en s'adressant directement à moi, nous apprit Zoe tandis qu'on marchait sur le trottoir ombragé. Et il voulait la lettre « From Hell ». Il s'est montré très clair sur ce point. Aucune substitution n'était permise.

Elle but une gorgée d'eau avant de continuer.

— Je m'en souviens parce que je pose toujours la question. Si, en arrivant sur place, la pièce que veut le client n'est pas accessible, ou a été enlevée, etc. il faut que je sache si l'acheteur acceptera une deuxième pièce de la même collection, avec un rabais, bien entendu.

— Shanahan a dit non.

— Absolument, de manière catégorique. C'était la lettre « From Hell » ou rien du tout. À cause de cette exigence, j'ai failli décliner l'offre. À l'époque, quand on se rendait en Angleterre, ce n'était pas pour une balade d'une nuit. Vous imaginez faire tout ce chemin pour vous rendre compte qu'ils ont retiré la lettre des archives ? Quand je lui ai fait part de mes inquiétudes, Shanahan a promis que, si cela arrivait, il me rembourserait tous mes frais de voyage et me dédommagerait pour le temps perdu.

— Donc, il y tenait vraiment, à cette lettre. Qu'est-ce…

— El… Chérie ? m'interrompit Clay en me donnant un coup de coude.

Je lui jetai un coup d'œil et le vis dilater ses narines. Renifle, me disait-il. J'obéis et captai une faible odeur de pourriture portée par un vent contraire venant du sud-ouest – derrière nous, sur notre droite, probablement de l'autre côté de la route.

— Je savais qu'ils mordraient à l'hameçon tôt ou tard, dis-je. Zoe ? L'un des zombies qui me harcèlent vient de me retrouver, alors on va devoir remettre notre discussion à plus tard. Je peux te rappeler après ?

— Serait-ce un subtil « Va te faire voir » ?

— Si tu jettes un coup d'œil sur ta droite, tu apercevras sûrement quelqu'un trop habillé pour cette chaleur.

— Oh, je suis sûre que tu dis la vérité à propos du zombie. Non, ce qui me gêne, c'est que tu me demandes de m'en aller.

— Tu m'as parlé de l'aversion naturelle des zombies pour les vampires, mais celui-là en a après moi. Mais, si vraiment il s'en prend à toi, on l'attrapera.

— C'est adorable, mais l'aversion marche dans les deux sens. (Elle dévoila ses dents.) Ça fait un bail que je n'ai pas croisé de zombie.

— Oublie ça, intervint Clay. Si on a besoin de toi, on t'appellera.

— Oh, oh, alors c'est comme ça que ça fonctionne, professeur ? Je donne, vous prenez ?

— Non, tu nous donnes des infos, et nous on te rend une ville sans zombies. (Clay nous désigna, Nick et moi, d'un geste du menton.) Venez.

J'offris un léger haussement d'épaules et un petit sourire d'excuse à Zoe mais, comme Clay, je n'avais aucune envie de laisser une étrangère prendre part à notre chasse. Même le « désolé » que murmura Nick n'avait rien de très convaincant.

— Ça fait combien de temps que tu as quitté Toronto ? me héla Zoe tandis qu'on commençait à s'éloigner.

Je me retournai en fronçant les sourcils.

— Quelques années, je parie, continua Zoe. Et toute cette partie, ajouta-t-elle en désignant d'un geste le paysage autour de nous avec des chantiers partout, ne t'est sans doute pas très familière. Mais elle l'est pour moi. C'est là que je gagne ma vie et je connais toutes les ruelles, tous les raccourcis et toutes les cachettes.

— On va s'en sortir, répondit Clay en refermant ses doigts sur mon bras.

— Avec ton odorat surhumain ? Ça marche super bien dans la forêt, j'en suis sûre. Ou dans un quartier tranquille. Mais ici ? Renifle à fond, professeur. Le smog, les gaz d'échappement, le goudron. Ça vous aiderait, d'avoir à vos côtés quelqu'un qui n'a pas besoin de son odorat pour chasser.

Je regardai Clay, mais ce dernier scrutait la rue. Il réfléchissait aux paroles de Zoe, mais, surtout, il cherchait le zombie, en sachant que plus longtemps on restait là à argumenter et plus notre poursuivant risquait de se dire que ce n'était pas le bon endroit ni le bon moment pour une attaque.

— Fais ce que tu veux, finit-il par dire. Mais ne reste pas dans nos pattes.

Le problème, à présent, était de savoir où conduire le zombie pour pouvoir le tuer. On était en centre-ville, en pleine journée, en pleine semaine. Je suggérai de retourner sur le campus.

— Trop à découvert, répondit Clay en plissant les yeux pour voir en haut de la rue. Le musée, ce serait bien. Un bâtiment clos, sans doute pas très fréquenté, avec cette histoire de choléra. Il y aurait plein d'endroits tranquilles où tu pourrais l'attirer.

— Reste le problème du droit d'entrée. Je doute que notre ami ait beaucoup de monnaie sur lui.

— Si c'est le seul souci, alors, vous avez de la chance

aujourd'hui, intervint Zoe. Tous les centres culturels offrent l'entrée libre jusqu'à la fin de la semaine. Un bonus pour les touristes compte tenu du problème de l'eau. Je comptais y aller cet après-midi pour examiner quelques possibilités professionnelles.

— Va pour le musée, décida Clay.

On se dirigea donc vers le Musée royal de l'Ontario, à un pâté de maisons de University Avenue. J'en profitai pour appeler Antonio et lui dire que l'un des zombies nous suivait. Jeremy et lui allaient le battre de vitesse et se rendre à Cabbagetown pour y attendre la livraison.

Je raccrochai en arrivant devant les marches du musée. Je m'aperçus alors que Clay n'était plus à côté de moi, mais trois mètres derrière. Il examinait un panneau de construction d'un air renfrogné.

— Bordel, mais qu'est-ce qu'ils infligent au musée ? demanda-t-il en désignant le panneau.

— Une rénovation complète, dis-je en lisant à mon tour, dont le but est de créer un repère culturel et architectural revitalisé dans le paysage de Toronto.

— Une « rénovation » ? Sur l'image, on dirait plutôt qu'il a été heurté par un putain de glacier.

— Je sais, admit Zoe. N'est-ce pas magnifique ? Tu as vu la façade ? Ils vont mettre les dinosaures juste devant, pour qu'on puisse les voir depuis la rue. Merveilleux ! Même si, quitte à mettre des pièces de musée dans la vitrine, personnellement, je préférerais que ce soient des articles transportables.

Clay secoua la tête et gravit les marches du musée à grandes enjambées furieuses.

À l'intérieur, on se sépara. L'expérience nous enseignait que nos amis zombies ne se montraient pas quand j'étais entourée de gardes du corps, même si Clay allait rester avec moi aussi longtemps que possible.

On était à peine arrivés sur le palier du premier étage lorsque mon téléphone vibra. Je vérifiai l'affichage. C'était Nick.

— Elle arrive, dit-il quand je décrochai.

— Elle ?

— Je crois. Zoe dit que c'est une femme. Difficile à dire, avec

tous ces vêtements.

— Ouvre l'œil par rapport à son partenaire, alors. Ils ont déjà joué à ce jeu avec nous.

— Un duo de chasseurs.

— Exactement.

— Rose ? dit Clay quand je raccrochai.

J'acquiesçai.

— Merde !

Il fronçait déjà les sourcils, mais il se renfrogna plus encore en jetant un coup d'œil vers la sortie.

— Tu préfères un voyou qui manie le couteau à une pute vieillissante ?

— Une pute qui a la syphilis. Tu te rappelles ce que Jeremy a dit ? (Il regarda autour de lui en explorant du regard notre environnement.) Changement de programme. C'est moi, l'appât. Elle m'a assez souvent vu avec toi pour savoir que je peux très bien avoir cette lettre, moi aussi. Si je suis plus facile à attraper que toi…

Je secouai la tête.

— À moins que son cerveau pourrisse autant que le reste de sa personne, elle n'envisagera jamais que tu sois plus facile à attraper que moi. Je serai prudente. Tu le sais. Je vais éviter sa bouche et bien me laver les mains après. Mieux encore, je vais la jeter à terre et t'attendre. Contact minimal.

Au bout d'un moment, il hocha la tête, et on continua à monter l'escalier. On évita le premier étage, toujours très fréquenté, qui abritait les dinosaures, le choix numéro un des gamins, et les expositions d'histoire naturelle. Dans la galerie sur l'Islam, au deuxième étage, on décida de flâner un peu, une activité pour laquelle je n'avais pas besoin de me forcer dans un musée. Quinze ans en compagnie d'un anthropologiste avaient fait de moi une espèce de geek des musées.

Clay trouvait toujours un objet qui attirait son regard, généralement avec une superhistoire derrière. Quand on visite une ville, Clay ronfle pendant les concerts de jazz et les opéras, ne bouge pas du banc dans les galeries d'art et réussit même à s'endormir pendant des comédies musicales de Broadway au volume pourtant assourdissant… Mais ne lui demandez pas de

quitter la ville tant qu'il n'aura pas visité tous les musées.

Je me suis souvent demandé comment un type qui évite à ce point les humains peut être autant fasciné par leur histoire. Je comprends maintenant que ces deux attitudes ne s'excluent pas l'une l'autre. La société humaine est complètement étrangère à Clay, et donc d'autant plus fascinante, ne serait-ce que d'un point de vue scientifique. Comme un anthropologue qui étudie les singes, la structure l'intrigue, mais il n'a aucune envie de la rejoindre.

On passa de la galerie sur l'Islam à celle sur Rome, puis à la Grèce, au sud-ouest de l'étage. Là, on se sépara quelques fois, l'un de nous s'éloignant de l'autre pour examiner une vitrine, en faisant exprès de se mettre dans un angle pour perdre l'autre de vue. Pourtant, Rose ne réagit pas. Et Nick ne nous appela pas pour dire qu'elle avait battu en retraite. De temps en temps, je détectai une bouffée de pourriture au sein de l'air conditionné, me confirmant sa présence proche. Il n'y avait aucune trace de l'homme au chapeau melon, en revanche.

On déambula à travers une forêt de torses masculins en marbre émasculés et dépourvus de bras et de jambes. Je m'arrêtai dans un coin, derrière une maquette surélevée de l'Acropole d'Athènes.

— Soit elle attend son partenaire, soit elle attend une meilleure occasion. Tu connais les lieux aussi bien que moi. Y a-t-il un endroit où on puisse neutraliser quelqu'un ?

Il ferma à moitié les yeux. Je pouvais presque voir les plans de l'étage du musée défiler derrière ses paupières, tandis que son cerveau cochait tous les endroits où il pourrait tuer quelqu'un ou dissimuler un cadavre. Un talent déconcertant, mais cela provenait de la partie de son cerveau qui évaluait instinctivement le danger et trouvait une issue dans n'importe quel environnement nouveau. Quand il s'agissait de tuer des étrangers au hasard et de cacher les cadavres, peu de loups-garous étaient aussi doués que Clay.

— Et ça, c'est uniquement pour la partie ouverte au public, annonça-t-il après avoir récité la liste. Tu veux aussi les labos et tout le reste ?

— Hum, non, ça ira. Mais évite de m'emmener au musée

après l'une de nos disputes, d'accord ?

Il renifla.

— De mon point de vue, c'est moi qui risquerais d'être assommé et fourré dans un sarcophage.

— Jamais. Ils sont tous derrière des vitrines en verre. Tu parles d'un endroit pour cacher un corps ! Mais je vois un très grand vase là-bas qui pourrait faire l'affaire.

Il gronda et se retourna pour m'empoigner. Je m'écartai juste au moment où une mère et ses deux enfants entraient.

— En parlant de sarcophages, chuchotai-je, je crois qu'il est temps de s'en aller vers le Nil.

Clay hocha la tête et me suivit hors de la salle.

PASSE-TEMPS

On jeta un coup d'œil dans l'aile égyptienne, mais on décida qu'il y avait trop de monde pour Rose, alors on traversa l'étage jusqu'aux galeries européennes Samuel et on passa sous la rotonde avant de tourner à droite.

L'aile sud était plongée dans une semi-pénombre, des spots illuminant avec goût des pièces reconstituant le décor de diverses époques. Un corridor de trois mètres de large serpentait à travers la galerie, avec de nombreux tours et détours, pour qu'on ne puisse voir derrière leurs vitres que deux ou trois pièces à la fois. Même lors des jours de haute fréquentation, cette aile était calme. Ce jour-là, elle était déserte. Parfait.

On s'arrêta devant une issue de secours très bien signalée, près de ce qui ressemblait à un grand placard à fournitures. Même un zombie devait pouvoir reconnaître une parfaite occasion de kidnapping quand il en voyait une. Le temps était venu pour Clay et moi de nous séparer. Si Rose cherchait cette occasion idéale, on allait la lui donner en veillant à ce qu'elle comprenne que Clay s'en allait et qu'il ne reviendrait pas avant quelques minutes.

Clay me demanda mon portable.

— Il faut que j'appelle au boulot, dit-il en parlant juste au-dessus du ton normal de la conversation. Je veux savoir comment cette réunion s'est passée.

Je lui tendis mon téléphone. Il n'en avait pas – avoir un portable présuppose une envie de communiquer avec le monde extérieur.

Il tapa sur les touches, fit mine d'écouter, puis grogna en regardant l'écran.

— Pas de réseau.

— Souvent, dans les vieux bâtiments, répondis-je. Les murs sont trop épais. Essaie de te rapprocher de l'escalier.

Avant son départ, il traça un cercle autour de sa bouche avec son doigt pour me rappeler de ne pas toucher la bouche de Rose. J'acquiesçai. Il s'éloigna, tête baissée, en faisant semblant de recomposer le numéro. Je me retournai pour contempler une pièce décorée dans le style de la Régence française, tout en dorures et tapisseries tarabiscotées. Sur un piédestal se dressait le buste d'un homme en toge qui, à en juger par son expression, avait vécu à une époque où on n'avait pas encore inventé les laxatifs.

Derrière moi, Clay franchit le premier tournant.

— Ouais, c'est moi. Comment… ? (Il marmonna un juron.) Attends. (Sa voix continua à s'éloigner.) Là, tu m'entends, maintenant ? Bordel, ce n'est pas croyable, l'écho dans cet endroit. Comment s'est passée la réunion ?

Une pause d'une seconde.

— Attends, je te perds. Je vais me rapprocher…

Tandis que le bruit de ses pas s'éloignait en direction de la rotonde, sa voix disparut derrière les doux accords de la musique classique que diffusaient les haut-parleurs. D'accord, Rose, tu n'auras pas de meilleure occasion. Tiens, je vais même me pencher pour lire cette pancarte, pour que tu puisses…

Un grondement exprimant à la fois la colère et la surprise s'éleva sur ma gauche, suivi par le fracas d'un portable qui tombe et qui glisse sur le sol.

Tout en faisant demi-tour et en courant vers Clay, mon cerveau me dit que je paniquais sans raison et qu'il avait peut-être simplement heurté quelque chose ou quelqu'un. Mais, au fond de moi, je savais que ce n'était pas le cas.

Tout en courant, j'entendis un choc sourd, puis un grognement, puis un autre choc sourd, plus fort, celui-là, comme un corps qui tombe. Je franchis deux tournants avant de découvrir Clay clouant quelqu'un au sol entre deux vitrines jumelles exposant de la vaisselle en argent.

C'était Rose. Elle tenait un couteau dans une main, mais Clay la tenait par le poignet, si bien que l'arme ne lui servait à rien. Il

tendit l'autre main pour lui briser la nuque.

— Les épées ! s'écria une voix d'enfant. Je veux voir les épées !

Un bruit de course résonna à l'entrée de la galerie. La section des armes et des armures était de l'autre côté, mais Clay hésita en tendant l'oreille. En se retournant, il me vit. Je lui fis signe d'attendre.

Les bruits de pas crissèrent au détour du couloir. Ils venaient dans notre direction. Les parents de l'enfant l'appelèrent, mais il était trop loin pour les entendre ou trop excité pour s'en soucier.

Clay se redressa et regarda tout autour de lui. Il tenait toujours la main de Rose, celle où se trouvait le couteau, mais son attention était fixée ailleurs, à la recherche d'un endroit où l'entraîner avant que l'enfant débarque en courant.

— Là ! sifflai-je en désignant un espace entre deux vitrines. Je vais aller…

Rose rua. Le couteau brilla. Clay lui tenait toujours le poignet, mais il esquiva, instinctivement, en relâchant son étreinte juste assez pour que Rose s'en arrache. Tandis qu'elle se relevait tant bien que mal, je courus pour lui barrer la route. Clay plongea lui aussi. Puis deux gamins, qui ne devaient pas avoir plus de sept ou huit ans, déboulèrent dans le couloir et s'immobilisèrent, les yeux fixés, non pas sur nous, mais sur la femme armée d'un couteau qui se relevait devant eux et dont le visage semblait sortir de leurs BD les plus macabres. L'un d'eux hurla.

Rose passa en courant à côté de moi. Clay s'élança à sa poursuite.

— C'est… On répétait, expliquai-je rapidement. Une pièce de théâtre. Elle est en costume.

Je voulus en dire plus, mais lorsque Clay se rendrait compte que je n'étais pas derrière lui, il arrêterait de pourchasser Rose. Et puis, pour être franche, je n'étais pas sûre d'avoir envie d'être dans les parages quand les parents découvriraient leurs enfants terrifiés. Aussi, avec un faible sourire, je ramassai mon portable par terre et me dépêchai de rattraper Clay.

Je le rejoignis au niveau du palier. Il s'était arrêté là et

regardait derrière lui, prêt à revenir me chercher. Je lui fis signe de continuer, mais il attendit que j'arrive à sa hauteur.

Rose dévalait les marches, disparaissant et réapparaissant derrière les immenses totems des tribus haïda et nisga'a qui se dressaient au centre de l'escalier en colimaçon. J'effleurai le bras de Clay.

— Attends un peu. Laisse-la croire qu'elle nous a semés.

Il hocha la tête et me laissa l'entraîner dans les ombres, mais garda le regard fixé sur Rose qui continuait à descendre.

— Elle m'a tendu une embuscade, chuchota-t-il.

— J'imagine que son cerveau est bel et bien en train de pourrir, en fin de compte.

— Ou alors qu'elle voulait d'abord se débarrasser de moi. Elle a compris notre tactique.

— Possible. Mais où diable est son partenaire ?

— Je n'en sais rien, mais je reste sur mes gardes.

Je touchai son avant-bras pour lui signaler qu'on pouvait repartir. Quand j'ôtai ma main, je vis que mes doigts étaient humides de sang. J'attrapai son bras pour mieux regarder, mais il l'éloigna de moi.

— C'est juste une égratignure.

— Elle t'a poignardé… ?

Il secoua la tête en me poussant vers l'escalier.

— Avec ses ongles.

Il essuya le sang, puis s'engagea dans la descente.

Rose arriva sur le palier du premier étage. Je m'attendais qu'elle continue à descendre et se précipite vers la sortie. Au lieu de quoi, elle se rua vers l'exposition la plus populaire du musée : celle des dinosaures.

Clay laissa échapper un grondement sourd de frustration. La galerie des dinosaures se trouvait juste en dessous des galeries européennes, mais était en forme de U, guidant les visiteurs dans une direction puis dans l'autre, sans possibilité de faire un détour.

Je regardai Clay. On pensait tous les deux à la même chose. On avait une bonne chance d'attraper Rose là-dedans… à condition de se séparer.

On hésita un moment, puis Clay acquiesça et me fit signe de

bloquer la sortie.

Je le regardai franchir l'entrée de l'exposition à grandes enjambées, puis je me faufilai du côté de la sortie et m'arrêtai pour retrouver mes marques. Dans n'importe quelle autre salle ce jour-là, il m'aurait suffi de balayer du regard les lieux déserts en guettant le premier signe de vie. Mais il y avait un bon nombre de visiteurs à cet endroit, dont la plupart avaient moins de cinq ans, comme si les parents profitaient de la faible fréquentation pour permettre à leurs bambins de rester aussi longtemps qu'ils le voulaient face aux dinosaures.

Les enfants couraient dans l'allée, sous le museau des imposantes bêtes, tandis que leurs parents restaient assis ou debout par groupes de deux ou trois, occupés à rire et à bavarder. Le brouhaha, auquel s'ajoutaient les chutes chorégraphiées et les cris des gamins, m'empêchait de tendre l'oreille pour repérer Rose. Il était également hors de question de renifler à la recherche de son odeur. Cette antique galerie, la préférée du public, sentait le vieux à plein nez. Je devais donc m'en remettre à ma vue… ce qui aurait été bien plus facile si l'éclairage n'avait pas été aussi tamisé pour simuler les ténèbres primitives.

J'avançai au centre de l'allée, en regardant de part et d'autre et en ne prêtant attention qu'aux formes de vie qui mesuraient plus d'un mètre vingt, ce qui réduisait considérablement les recherches.

Je me heurtai ensuite à un barrage de poussettes et murmurai « Excusez-moi » en continuant à regarder trois mètres devant moi. Quelqu'un me prit par le bras et je me retournai brusquement, prête à lever le poing. Je m'aperçus alors que j'étais sur le point de cogner une femme souriante avec un bébé.

— Désolée, murmurai-je. Excusez-moi…

— C'est pour quand ? me demanda-t-elle.

— Pardon ?

Elle désigna mon ventre. Je baissai les yeux et, l'espace d'un instant, contemplai mon ventre saillant en me demandant d'où ça venait, avant que mon cerveau se remette à fonctionner.

— Oh, euh, bientôt. Si vous voulez bien m'ex…

Une autre femme du groupe laissa échapper un petit cri de joie.

— Eh bien, voilà ! Vous voyez, je ne suis pas la seule à être folle. (Elle posa la main sur mon bras.) Lee me rappelait justement le mois d'août l'année dernière, quand j'étais aussi énorme que vous, ajouta-t-elle en désignant mon ventre, et que je n'arrêtais pas de me plaindre de la chaleur.

— Je vous l'avais bien dit, intervint une troisième femme. Ne jamais tomber enceinte à Noël. Aussi romantique que ça puisse paraître sur le moment, ça l'est beaucoup moins huit mois plus tard quand il fait une chaleur de four et qu'on se trimballe dix kilos en plus. Vous n'êtes pas d'accord ? me demanda-t-elle.

— Euh…

Je m'efforçai de trouver autre chose à répondre que : « Excusez-moi, j'ai un zombie meurtrier à attraper. »

Toutes ces femmes me regardaient d'un air rayonnant, prêtes à accueillir un nouveau membre temporaire au sein de leur clique. Je compris alors que je n'allais certainement pas devenir une adepte de ces groupes de rencontre mères-enfants qui se développaient un peu partout. Étais-je déjà en train de condamner mon bébé à une vie de marginal ? Un père qui n'entraînerait jamais l'équipe de foot junior… une mère qui n'organiserait jamais de vente de gâteaux pour l'association de parents d'élèves… une famille entière pour qui des vacances d'été excitantes consistaient à chasser des zombies ? Ce qui me ramenait au moment présent…

— Excusez-moi…, commençai-je.

— Oh, puisqu'on parle de chaleur, montre-lui le petit ensemble.

La première femme, celle avec le bébé, prit un papier dans sa poussette et me le tendit. On y voyait la photo d'un ensemble en tricot, avec le pull, les chaussons et le bonnet assortis.

— C'est… mignon, dis-je en cherchant Rose par-dessus leurs têtes. Bonne idée pour cet hiver. Peut-être que j'en achèterai un. Maintenant, si vous voulez bien…

— En acheter un ? (La deuxième femme se mit à rire.) C'est un patron. Pour tricoter. Je sais, c'est démodé, mais c'est une bonne façon de soulager son stress.

Tricoter ? Je contemplai le patron d'un air horrifié, marmonnai mes excuses et réussis enfin à me faufiler entre ces bonnes dames, avant de hâter le pas vers une activité moins terrifiante.

J'arrivai au tournant, au fond de la salle, en même temps que Clay en face de moi. On s'arrêta, à six mètres l'un de l'autre, on échangea un regard, puis on fouilla des yeux l'espace qui nous séparait, nos lèvres formant un juron silencieux – sûrement le même, d'ailleurs.

Puis on avança et on se retrouva au centre.

— Je ne l'ai pas vue passer, annonçai-je dans un murmure.

— Moi non plus. Il n'y a pas assez de monde et il ne fait pas assez noir pour que je l'aie ratée si elle avait fait demi-tour.

Je cherchai des cachettes potentielles, mais le plan de la salle était simple, trop simple pour perdre un bambin captivé et encore moins une femme. Puis, je me rappelai le barrage de poussettes.

— J'ai été retenue là-bas. Le passage était bloqué. Peut-être que, quand j'ai réussi à traverser, si elle était juste de l'autre côté, dans les ombres…

— Tu as pu la rater. Sans doute pas, mais…

— On devrait vérifier.

Les poussettes étaient toujours là. Les femmes parlaient maintenant à deux bambins. Leurs visages s'illuminèrent lorsqu'elles me virent de nouveau.

— Oh, c'est votre mari ? s'exclama l'une d'elles. Vous avez de la chance. Je n'arrive jamais à traîner le mien jusqu'ici.

— On était avec une autre femme, expliquai-je, une amie, mais on l'a perdue. Vous avez vu quelqu'un passer par ici ?

— Personne n'est passé depuis vous, tout à l'heure, chérie, répondit la plus vielle. C'est mort ici aujourd'hui.

Je les remerciai et m'apprêtai à partir, lorsque celle qui portait son bébé attrapa le patron du pull et me le tendit.

— Tenez, prenez-le. J'en ai un autre exemplaire à la maison.

Clay y jeta un coup d'œil.

— N'est-ce pas adorable ? ajouta la femme. Je suis en train d'en faire un pour Natalie. Vous allez adorer le tricot, dit-elle en me regardant. C'est si relaxant… et vous allez bientôt avoir

besoin de toute la détente que vous pourrez trouver.

Tandis que les autres pouffaient de rire, Clay attrapa le patron.

— Du tricot ? Ouais, je te vois bien en faire.

Il remercia la femme et fourra le papier dans sa poche.

— Si ce patron sort de ta poche, il vaudrait mieux que ce soit pour aller direct à la poubelle, marmonnai-je tandis qu'on s'éloignait.

— Tu as entendu la dame. Tu vas avoir besoin de te détendre. Le tricot, ça serait… amusant, dit-il, les lèvres frémissantes.

— Si jamais tu m'achètes des aiguilles à tricoter, je te les mets où je pense.

— Je m'en souviendrai. (Son sourire s'évanouit.) Maintenant, où diable est passée…

Il s'interrompit au moment où nos yeux regardaient dans la même direction… et se posaient au même endroit. Une porte de sortie, dissimulée dans le mur du fond.

— Merde.

Clay me fit un signe du menton. Ce n'était pas une instruction très précise, mais je la compris. *Reste et monte la garde pendant que j'ouvre la porte*.

Ce que je fis, ce qu'il fit, ce qui nous permit de nous faufiler dans un étroit couloir de service. Il n'y avait personne en vue, alors je me laissai tomber à quatre pattes, une position fort peu gracieuse, soit dit en passant, et j'inspirai à pleins poumons.

Je retrouvai l'odeur, et on partit au pas de course en longeant le mur du fond. Les visiteurs n'étaient pas les seuls à éviter le musée, ce jour-là. Une seule fois, on entendit des bruits de pas résonner à travers le labyrinthe de corridors, et ils s'éloignèrent bien avant de nous rejoindre.

Devant chaque porte, à chaque intersection, je m'arrêtai pour m'accroupir et renifler. Mais la piste demeurait dans le passage principal. Rose savait-elle qu'on la suivait ? Ou le fait d'avoir failli mourir là-haut la poussait-il à sortir au plus vite ?

Lorsqu'on arriva devant un escalier de service, la piste descendit. Rose ne s'était pas arrêtée au rez-de-chaussée, mais avait continué à descendre vers la cave. Encore mieux. Je sortis mon portable et l'allumai. En dépit de sa chute, il fonctionnait

encore. J'appelai Nick et lui demandai de nous retrouver en bas. Quand je raccrochai, je faillis louper une marche. Clay me rattrapa par le bras. Lorsqu'il bougea, je sentis l'odeur du sang. J'attrapai son poignet. Il regarda « l'égratignure » qui dégoulinait de sang et renifla d'un air méprisant, comme si c'était une source d'ennui et non d'inquiétude.

— C'est plus profond que je le pensais, dis-je.

Il secoua la tête.

— Elle a dû ouvrir une veine. C'est rien du tout. Jeremy s'en occupera plus tard.

— Je devrais peut-être…

— Continue à descendre. Je vais m'en occuper.

Il enleva son tee-shirt et arracha une bande de quelques centimètres au bas du vêtement. Je tentai de mieux regarder l'égratignure, mais, quand on arriva en bas de l'escalier, il me contourna pour passer devant moi.

HULL

La piste se terminait au bas d'une porte qui donnait sur une zone de travaux plongée dans une semi-pénombre. Les matériaux de construction formaient un véritable parcours d'obstacles, entre les piles de Placoplâtre et de bois, les chevalets de sciage, les bâches et les gravats. C'était une pièce pleine d'endroits où se cacher.

Clay pencha la tête de côté, les narines dilatées : il écoutait, il regardait et il reniflait.

Je plissai les yeux pour leur permettre de s'ajuster à l'obscurité et comptai les issues. La plus éloignée, une porte ouverte, donnait apparemment sur un autre couloir.

Une silhouette sortit par cette porte lointaine. Je tapai aussitôt sur le bras de Clay pour rediriger son attention. Il hocha la tête, et on se sépara de nouveau, en s'avançant vers la porte.

J'y arrivai la première et m'arrêtai sur le seuil pour jeter un coup d'œil alentour. Je découvris une silhouette cachée derrière un pan de plastique opaque qui tombait du plafond. Clay se tendit, mais je secouai la tête après avoir inspiré à pleins poumons.

— C'est Nick, articulai-je en silence.

Je m'éclaircis la voix, pour ne pas le surprendre. Zoe écarta le plastique et nous fit signe de les rejoindre. Nick se trouvait accroupi à côté d'elle pour essayer de repérer une odeur.

— T'embête pas, lui dis-je. Elle est partie dans ce couloir. Je la sens déjà.

— Moi aussi, répondit-il. C'est l'autre que j'essaie de détecter.

— On se demandait quand il allait se pointer.

Nick secoua la tête.

— Je ne crois pas que ce soit un zombie. Il ne sent pas pareil…

— C'est parce qu'on ne l'a tué qu'une fois jusqu'ici. Il n'est pas aussi mûr qu'elle.

Clay nous fit signe de nous taire.

— Concentrons-nous sur celui qu'on a déjà et qui est en train de nous échapper pendant qu'on reste plantés là.

On suivit la piste de Rose jusqu'à une porte qui s'ouvrait sur un chantier à ciel ouvert. Le site était désert, quelqu'un ayant apparemment décidé que les événements actuels étaient une raison suffisante pour donner leur journée à tous les ouvriers.

Des bâches claquaient dans la brise, tandis qu'on entendait dans le fond le lointain rugissement des rues de la ville. Clay me tapota le bras et me montra une camionnette de la sécurité garée sur le côté. J'acquiesçai tandis qu'il prévenait les autres.

Zoe secoua la tête.

— Il n'y a personne ici, chuchota-t-elle. Croyez-moi.

Je me penchai pour retrouver l'odeur de Rose et la séparer de toutes les autres. Dès que je l'eus détectée, j'avançai sur le chantier et contournai les piles de matériaux.

Trois mètres plus loin, on tomba sur une flaque quelconque, comme si quelqu'un avait renversé des produits chimiques – par accident, j'espérais. Je perdis la piste, l'odeur de pourriture étant davantage présente dans l'air que sur le sol. Clay et moi, on continua à contourner les tas dans une direction pendant que Nick et Zoe prenaient l'autre.

Je finis par repérer de nouveau la trace olfactive de Rose, mais je ne parcourus que six mètres avant de la perdre derrière des remorques chargées de bois. En me voyant me pencher de nouveau, Clay me fit signe de me relever.

— Tu ne devrais pas te pencher autant. Ça ne doit pas être très confortable. Laisse-moi prendre mon tour.

Il s'accroupit. Au même moment, j'entendis un bruit de pas sur les graviers. Je fis signe à Clay, mais il s'était déjà immobilisé, la tête penchée, pour suivre le bruit. Il empoigna le rebord de la remorque et grimpa dessus d'un bond. Je le suivis, mais pas d'un bond, plutôt avec beaucoup d'efforts.

Le temps que je mette les pieds dans la remorque, Clay se trouvait déjà sur le tas de bois. Il regarda de l'autre côté, puis m'aida à le rejoindre. Tandis que je grimpais péniblement tout en haut, je vis une tête blonde danser derrière un camion. Un homme apparut. Il avait la trentaine, voire la quarantaine, peut-être, et il était petit, même si cette impression était probablement due à la hauteur de mon perchoir.

Il était habillé d'un pantalon décontracté et d'une chemise habillée. Un employé de bureau qui coupait à travers le chantier désert. Puis je remarquai qu'il manquait deux centimètres au bas de son pantalon et que sa chemise était trop large au col et trop longue aux manches. Ces vêtements ne lui allaient pas aussi mal que ceux de l'homme au chapeau melon, mais c'était suffisant pour que j'y regarde de plus près. Mes yeux glissèrent sur une manche trop longue… et découvrirent un couteau à moitié dissimulé dans l'une de ses mains.

— Un zombie ? articula Clay en silence.

J'inspirai profondément, mais il se trouvait sous le vent.

— Impossible à dire, murmurai-je.

Il se trouvait en contrebas – à trois mètres environ. C'était une distance décente pour se positionner pour un saut. Clay s'accroupit. Aucun de nous ne bougea ou ne souffla mot, mais l'homme se raidit et regarda tout autour de lui, puis leva les yeux. Il aperçut Clay avant qu'on puisse reculer.

L'homme pâlit et écarquilla les yeux. Je remuai, et son regard se posa aussitôt sur moi, comme s'il n'avait pas encore remarqué ma présence.

— Oh, Dieu soit loué, murmura-t-il d'une voix douce à l'accent britannique. C'est vous. (Il leva la main pour protéger ses yeux du soleil et regarda de nouveau Clay.) Oui, oui, bien sûr que c'est vous. J'aurais dû vous reconnaître aussi, mais… (Il ferma les yeux et frissonna.) Dieu tout-puissant, mon pauvre cœur ! Quand je vous ai vu là-haut, j'ai cru être tombé dans un piège, je vous ai pris pour une de ces… (Nouveau frisson.) créatures.

— Quelles créatures ? demandai-je.

— Ces… Ces…, balbutia-t-il, comme s'il n'arrivait pas à trouver le mot juste. L'homme et la femme. Ils… (Il inspira

profondément, en tremblant.) Je suis désolé. Accordez-moi juste un peu de temps.

Il souleva la main. La lame de son couteau brilla au soleil. Clay s'accroupit de nouveau, prêt à sauter. L'homme faillit tomber à la renverse et leva les bras comme pour repousser Clay.

— N… non. Je ne vous veux aucun mal. Je vous en prie…

— Jetez votre couteau, ordonna Clay dans un grondement presque inintelligible.

— Mon… ? (L'homme regarda sa main.) Oh, oh, oui, bien sûr ! Je suis désolé. (Il se baissa pour poser le couteau, puis laissa échapper un petit rire nerveux.) Je comprends votre méfiance. Je sais qu'ils traquent votre femme, ce qui ne doit pas être très agréable. (Son regard glissa vers mon ventre.) Surtout dans son état si délicat. Mais je crois… (Il déglutit.) Enfin, j'espère pouvoir vous aider.

— Ça ne nous intéresse pas.

En voyant Nick et Zoe approcher, je constatai que j'avais mal évalué la taille du bonhomme, compte tenu de notre position surélevée. Il n'était pas beaucoup plus grand ni plus épais que Zoe.

Celle-ci s'arrêta et le regarda en penchant la tête de côté, comme s'il l'intriguait. Nick se trouvait sous le vent, alors je lui fis signe de renifler l'air. Il le fit – deux fois – puis secoua la tête.

— Bonjour, dit l'homme en les saluant d'un signe de tête. Je parlais justement à vos amis. Je vous ai vus ensemble tout à l'heure. Je vous ai suivis. Enfin, je la suivais, elle, cette… créature. La femme. Elle m'a conduit jusqu'à vous et je vous ai suivis jusqu'à ce bâtiment dans l'espoir de pouvoir vous parler. Mais, avant que j'aie pu y entrer, l'autre m'a barré la route.

— Quel autre ? demandai-je.

— L'homme. Son partenaire. Il m'a vu et… (Il déglutit péniblement en fouillant le chantier du regard.) Je me suis caché et j'ai cru l'avoir semé. Puis, j'ai entendu du bruit. J'étais prêt à m'enfuir quand je vous ai vus.

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je.

Clay grogna pour me dire de ne pas lui parler. Je me penchai vers lui et chuchotai : « Ce n'est pas un zombie. » L'expression

sur le visage de Clay resta la même.

— Je m'en fous.

— Je ne suis pas l'un d'eux, expliqua l'homme, avant d'hésiter. Ou plutôt devrais-je dire, je ne crois pas l'être. Tout ça est si… (Il secoua brusquement la tête.) Peu importe. Je m'appelle Matthew Hull et, oui, je suis bel et bien sorti de ce… je ne sais pas ce que c'était. J'aurais bien besoin de votre aide et je vous propose la mienne en échange.

Je jetai un coup d'œil à Clay, mais il dévisageait Hull comme s'il pouvait lire dans ses pensées et découvrir ses intentions.

— Je peux vous offrir sur la situation un point de vue que vous n'avez sans doute pas et que vous ne trouverez probablement nulle part ailleurs. Un témoignage de première main, si vous préférez.

Le regard scrutateur de Clay mettait Hull mal à l'aise, visiblement. Il dansa d'un pied sur l'autre, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de Zoe et de Nick, puis fit un pas de côté, comme pour se ménager une sortie.

— On devrait peut-être discuter dans un endroit plus… fréquenté, dit-il. On est passés devant un parc au sud d'ici. Quand je vous suivais. Apparemment, la route en fait tout le tour.

— Queen's Park, dis-je tandis que Clay bandait ses muscles, prêt à sauter. D'accord, mais on connaît quelqu'un d'autre qui aimerait bien vous parler, et il n'est pas là pour le moment, alors laissez-moi l'appeler…

Je sortis mon portable de ma poche. Une distraction passagère qui fonctionna mieux que je m'y attendais car l'homme me dévisagea d'un air perdu en me voyant amener le téléphone à mon oreille. C'était l'occasion parfaite pour que Clay le maîtrise. Comme il ne bougeait pas, je me tournai vers lui et vis qu'il fixait un point à l'autre bout du chantier. Je suivis son regard et aperçus un homme contournant une benne sur la pointe des pieds. Je ne voyais pas son visage, mais je reconnus sa silhouette et sa démarche, légèrement courbée. L'autre zombie.

En contrebas, Hull remarqua que quelque chose avait détourné notre attention. Je fis signe à Nick pour lui demander

de poursuivre le zombie et de nous laisser Hull. Nick s'éloigna discrètement. Zoe hésita et me lança un coup d'œil comme pour me demander quoi faire. Voyant que je ne lui donnais pas d'instructions, elle suivit Nick. L'homme les regarda partir.

— Elles… elles sont encore là, n'est-ce pas ? balbutia-t-il. Ces… créatures. Peut-être devrais-je vous laisser vous en occuper…

— Ne bougez pas, ordonna Clay.

— On peut toujours se retrouver dans le parc, dit Hull en cherchant du regard l'issue la plus dégagée. Disons au crépuscule ? À l'extrémité nord ?

Clay sauta juste au moment où Hull s'élançait. Une seconde plus tôt, il aurait atterri directement sur lui. En l'état, il toucha le sol à cinq mètres environ de l'homme qui courait déjà. Alors que j'avançais pour sauter à mon tour, le bout de ma tennis accrocha un clou saillant. À n'importe quel autre moment, ça m'aurait simplement valu une chute humiliante et une récupération rapide tandis que Clay se serait éloigné en courant, m'obligeant à le rattraper. Mais dès qu'il vit mon ombre tituber, Clay s'arrêta et fit volte-face en tendant les bras comme si j'étais sur le point de tomber de la remorque tête la première.

— Tout va bien, dis-je. Vas-y !

Il hésita, jusqu'à ce qu'il constate qu'effectivement, j'allais bien. Puis, il continua la poursuite, mais plus lentement, comme si cet incident lui avait rappelé quelles étaient ses priorités. Tandis que l'écart se creusait entre Hull et lui, je compris que la seule manière de lui mettre la main dessus était de rattraper Clay – et vite. Je me concentrai donc sur le fait d'oublier les dix kilos que j'avais sur l'estomac et la sueur ruisselant dans mes yeux.

Je m'apprêtais à piquer un sprint lorsque quelque chose jaillit de derrière un tas de bois. Du coin de l'œil, j'aperçus seulement de la fourrure marron, et mon cerveau me hurla « loup ! » Je reculai si vite que je trébuchai et tombai lourdement sur le derrière. Je gémis en sentant la secousse se répercuter dans tout mon ventre. Je me repliai brutalement dans une position semi-fœtale pour protéger la vie que je portais.

Quelque chose me heurta l'épaule, et des dents accrochèrent mon tee-shirt. Clay poussa un grondement étranglé. J'entendis l'animal qui s'accrochait à mon épaule émettre un couinement aigu de rage, puis il y eut le bruit sourd d'un corps heurtant du bois. Je captai alors l'odeur de mon agresseur et je compris de quoi il s'agissait avant même de me retourner pour le découvrir mort à côté d'un tas de planches.

— Un rat ? m'exclamai-je. En plein jour ?

— Elena ? dit Clay d'une voix étrangement calme, avec cette même note étranglée que lorsqu'il avait grondé un peu plus tôt. Ne bouge pas. S'il te plaît, ne bouge surtout pas.

Je voulus lui demander pourquoi, puis je me dis que parler revenait probablement au même que bouger. Au lieu de quoi, je suivis le regard de Clay vers le haut du tas de planches à côté de moi. Là, perchés au sommet, se trouvaient quatre rats qui me dévisageaient. Ils avaient la gueule ouverte et leurs incisives inférieures étaient apparentes. La fourrure sur leur front était aplatie et leurs oreilles penchées vers l'avant. Ils laissaient échapper de courts sifflements, ainsi qu'un couinement, de temps en temps. Ce n'était vraiment pas une attitude accueillante.

Le regard de Clay glissa de l'autre côté de moi, à l'endroit où je me souvenais d'avoir aperçu un tas de briques. Je ne pouvais pas regarder dans cette direction sans bouger, mais un vent de travers m'apporta l'odeur pestilentielle d'autres rats, et je compris que j'étais cernée.

J'essayai de me détendre, en me rappelant que, aussi méchants que puissent être les rats, même une dizaine d'entre eux n'étaient pas de taille à lutter contre deux loups-garous. Mais le vent m'apporta également une autre odeur – celle de la maladie qu'on avait flairée sur les rats de l'entrepôt.

Des rats malades. Dehors, en plein jour, quand leurs congénères recherchaient normalement un abri. Et qui faisaient face de manière agressive, non pas à un simple humain, mais à un loup-garou.

Les rats commencèrent à claquer et à grincer des dents. Leurs incisives semblables à des aiguilles brillaient au soleil et leurs yeux étincelaient de rage – comme si la maladie les avait

rendus fous et que seules de rares bribes de bon sens les empêchaient de me sauter dessus. En les regardant siffler et couiner, je compris que ces dernières bribes se raréfiaient et s'apprêtaient à disparaître.

J'évitai de regarder Clay, de peur que la panique dans mes yeux le fasse paniquer lui aussi. Il essayait de trouver un moyen de me sortir de là et n'avait pas besoin de distraction.

— Avance tout doucement vers moi, dit-il d'une voix à peine plus forte qu'un murmure. Quand tu seras suffisamment proche, j'attraperai tes pieds et te tirerai hors de leur portée. Il faut juste que tu bouges très, très lentement.

Avant ça, il fallait que je pose les mains sur le sol. Je détestais l'idée de découvrir mon ventre, mais c'était la seule chose à faire si je voulais avancer. Je commençai par la main gauche en la glissant doucement en direction du sol. Le plus gros rat se précipita au bord du tas de bois.

Je me figeai, le cœur battant à tout rompre. Je savais qu'ils allaient sentir ma peur et je m'efforçai de la contrôler. Le gros rat commença à aller et venir au bord de la pile, comme s'il cherchait à résoudre le conflit entre l'instinct qui lui disait de fuir et celui qui lui disait d'attaquer. Derrière lui, les autres se bousculaient pour se mettre en position. Le cliquetis aigu des griffes sur le bois soulignait leurs claquements de dents et leurs sifflements. Deux autres rats les rejoignirent.

— Clay ? chuchotai-je. Ça ne va pas mar…

— Je sais.

— Si je saute et…

— Non.

— Il le faut. Ils vont bientôt attaquer. Si tu me couvres…

— Ils attaqueront avant même que tu aies les mains par terre.

— Peut-être que si je me levais d'un bond…

Mais je savais déjà, en disant cela, que c'était impossible. Mon ventre était trop encombrant pour que je saute en partant d'une position assise sans l'aide de mes mains.

— Il faut… (Ma gorge se serra et je déglutis avant de recommencer.) Il faut juste que je bouge très vite. Que je pose les mains par terre et…

— Clay ! (Le chuchotement un peu fort de Nick résonna sur le chantier.) Te voil… (Il s'immobilisa à côté de Clay.) Putain de merde !

Il lança un regard perplexe à Clay, comme pour lui demander « Qu'est-ce que t'attends pour réagir ? », puis il bondit. La main de Clay s'abattit au centre de sa poitrine pour le stopper.

— Si tu leur fais peur, ils vont attaquer.

— Qu'est-ce…, dit Zoe en arrivant derrière Nick. (Puis elle me vit.) Seigneur Dieu ! Ne bouge pas. Ils doivent avoir la rage.

— Non, c'est autre chose, répondit Clay. Une maladie due au portail. Elena ? Je vais sauter au milieu de la zone. Quand ils se jetteront sur moi, sors de là.

Je jetai un coup d'œil aux rats en train de faire les cent pas. Le plus gros était toujours perché au bord, comme s'il évaluait la distance vers mon ventre, tout en faisant claquer ses mâchoires chaque fois que les autres le bousculaient.

— Elena ? dit Clay. Tout ira bien. Je peux encaisser quelques morsures de rat. Il vaut mieux moi que toi en ce moment.

J'hésitai, puis hochai la tête. Clay se baissa lentement jusqu'à se retrouver à moitié accroupi, prêt à bondir. Puis, quelque chose heurta son épaule. C'était Zoe, qui le poussa hors de son chemin. Avant que quiconque ait pu réagir, elle courut vers moi.

— Cours ! me cria-t-elle.

Le roi des rats sauta, et les autres l'imitèrent dans une véritable vague de fourrure marron. L'un heurta mon flanc, un autre sauta sur ma tête, ses griffes se prenant dans mes cheveux tandis qu'il s'efforçait de trouver une prise. Mais, j'étais déjà debout et je courus droit devant moi. Clay me tira de là et me passa à Nick, puis s'élança à son tour.

Je me retournai et découvris Zoe couverte de rats. Il y en avait au moins six, suspendus à ses bras et à ses vêtements tandis qu'elle se secouait en tous sens pour essayer de se libérer. D'autres l'attaquèrent depuis le sol en se jetant sur ses jambes. Clay donna un coup de pied à l'animal le plus proche, et j'entendis des os se briser. Puis, il en attrapa un sur Zoe et le jeta violemment dans le tas de briques.

Nick m'écarta du danger, puis courut aider les deux autres.

Les rats se dispersaient déjà en sifflant et en couinant. Nick arracha le dernier du dos de Zoe. Le rat se contorsionna pour le mordre, mais le poing de Clay le fit voler hors de la main de Nick. Il tomba sur le sol et mourut en se convulsant.

Je me hâtai de les rejoindre. Tremblante, une lueur affolée au fond de ses yeux écarquillés, Zoe examina son corps.

— Ils… Ils sont partis, hein ? dit-elle en claquant des dents. Oh, mon Dieu. C'était…

Elle se frotta les bras tandis que les morsures guérissaient.

— Merci, lui dis-je.

Elle esquissa un faible sourire.

— Tu parles d'un sacrifice. Donne-moi deux minutes et je serai comme neuve. Mes plaies guérissent toutes seules et je ne peux pas attraper la maladie dont ils sont porteurs. En revanche, ces fringues sont bonnes pour la poubelle, maintenant.

— On dirait qu'ils n'ont rien déchiré, fit remarquer Nick.

— Ce n'est pas grave. Elles vont quand même finir à la poubelle. (Zoe croisa les bras autour de son corps et frissonna, puis se secoua.) Bon, eh bien, maintenant que je vous ai montré que je suis une vraie poule mouillée… (Elle balaya d'un geste nos protestations.) J'ai une grande gueule, mais je suis nulle comme prédatrice.

Elle regarda Clay.

— Merci. Je sais que tu voulais juste les faire déguerpir avant qu'ils s'en prennent à Elena, mais merci quand même. Dix secondes de plus et j'allais vous faire mon imitation de Jamie Lee Curtis et hurler comme une vraie chochotte.

— Moi, je n'aurais tenu que cinq secondes, dis-je. Des rats psychopathes. C'est une première pour moi. Le virus dont ils sont porteurs doit les… (Je m'interrompis et relevai brusquement la tête.) Clay ? Nick ? Ils vous ont mordus… ?

Clay leva la main pour m'interrompre en me voyant me précipiter vers lui, prête à l'examiner moi-même.

— Ils n'ont eu que Zoe. (Puis il jeta un coup d'œil à Nick en fronçant les sourcils.) Et toi ?

— Tu ne m'en as laissé aucun, tu te souviens ? Je me suis encore fait avoir.

— Si, je t'en ai laissé un.

— Que tu as tué.

— Vous êtes sûrs que tout le monde est indemne ? intervint Zoe. Je sens l'odeur du sang.

Clay leva le bras pour vérifier son pansement de fortune. Il était trempé de sang.

— Merde. C'est ça qui a dû attirer les rats.

— Donne, dis-je, laisse-moi…

Il me repoussa d'un geste.

— Il me reste encore quelques bandes sur ce tee-shirt. De ton côté, essaie de retrouver une piste. Je suppose que, si Nick est revenu vers nous, c'est qu'il a perdu le zombie, pas vrai ?

Nick hocha la tête.

— Oui, et Zoe aussi, alors on est venus chercher Elena pour voir si elle arrivait à retrouver la piste. Il y a du goudron là-bas et je n'arrive pas à choper une seule odeur à part celle-là. Où est…

— On l'a perdu aussi, marmonnai-je. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, tu parles ! Allez, venez.

On venait juste de dépasser la remorque quand Clay releva brusquement la tête et regarda vers le nord. Une seconde plus tard, on entendit des pas de course résonner à travers le chantier. Un jeune homme vêtu d'un uniforme de la sécurité apparut au coin du bâtiment, un sandwich à la main. Le gardien, de retour à son poste en espérant que personne n'avait remarqué son absence.

Clay jura. Zoe se rapprocha de Nick et nous fit signe de nous diriger vers la route. Le garde nous vit et ouvrit la bouche comme pour nous héler. Zoe lui fit un petit signe, puis prit Nick par le bras et désigna la route. On était juste deux couples ayant pris un raccourci à travers un chantier désert. Le garde hocha la tête et nous fit signe d'y aller. On allait devoir retrouver la piste hors du chantier.

Logiquement, il devait y avoir non pas une seule, mais trois pistes – celles de Rose, de l'homme au chapeau melon et de Hull. Mais on ne réussit pas à les retrouver.

Deux fois, je détectai cette odeur de pourriture qui me disait que l'un des zombies était passé par là, mais je ne réussis à la

suivre que sur quelques mètres avant que d'autres effluves brouillent tout. Hull était encore plus difficile à repérer, étant donné qu'il ne possédait pas cette odeur particulière de zombie. Il nous avait peut-être raconté des bobards, mais s'il était bel et bien sorti du portail, ça expliquait pourquoi on n'avait pas détecté son odeur sur le site.

Au bout de vingt minutes de recherches, je m'aperçus que le sang qui coulait de la plaie de Clay venait de tremper un troisième pansement. On décida – ou plutôt j'insistai, et Nick se rallia à mon point de vue – de ramener Clay à l'hôtel afin que Jeremy puisse l'examiner.

Comme on ne voulait pas rentrer en laissant une piste sanglante derrière nous, on s'arrêta dans une ruelle pour changer une quatrième fois le pansement. J'en profitai pour appeler Jeremy, lui dire que la livraison attendue n'aurait pas lieu et lui demander de retourner attendre Clay à l'hôtel.

— Encore un tee-shirt foutu, me dit Clay en me tendant les restes du vêtement.

— Tiens, tu n'as qu'à utiliser le mien, proposa Nick.

— Non, regarde, le mien est déjà bon pour la poubelle.

Tout en déchirant une bande pour faire le pansement, je ne pus m'empêcher de remarquer la façon dont Zoe nous… scrutait. Tous les trois, on se tourna vers elle, perchée sur une benne à ordures, penchée vers Clay, le regard fixé sur son bras ensanglanté.

— La réponse est non, dit Clay. Ouais, je sais, c'est du gaspillage, mais ce n'est pas l'heure du goûter, alors arrête de baver.

— Ah, ah, ah. Je me demandais juste si je devrais t'offrir mon aide.

— En suçant le reste ?

— Non, en bavant dessus. Tu dois y être habitué, professeur, avec toutes ces étudiantes qui doivent baver en te voyant. (Elle sauta à bas de la benne.) Dans ce cas précis, je parie que tu apprécieras plus que d'habitude. Je pourrais stopper le saignement.

— Comment ? demandai-je.

— La salive de vampire arrête les hémorragies. Ça évite que

notre dîner se vide de son sang une fois qu'on a fini de se nourrir. Je peux le faire là, tout de suite.

— Est-ce que j'ai vraiment envie de savoir comment ? dit Clay.

— Normalement, il suffit de lécher la zone blessée, mais je sais très bien qu'on n'en a aucune envie, tous les deux, alors puis-je suggérer une discrète expectoration sur ce pansement ?

J'interrogeai Clay du regard. Il hocha la tête, grommela un remerciement, et je tendis le pansement à Zoe.

La salive de Zoe fonctionna à merveille. Dix minutes plus tard, tandis qu'on descendait Bay Street, le pansement de Clay était toujours blanc. Mais s'il ne se promenait plus en centre-ville avec un pansement plein de sang, il n'en restait pas moins torse nu. À chaque coup de Klaxon ou chaque sifflet admiratif, Clay enfonçait un peu plus ses mains dans ses poches et il reculait un peu plus loin dans l'ombre des auvents des magasins.

On cherchait un taxi depuis notre départ du musée mais, comme tout le reste de la population, ils semblaient avoir pris leur journée.

— Moi aussi, je pourrais enlever mon tee-shirt, proposa Nick.

— En voilà une idée ! s'exclama Zoe. Attends, laisse-moi sortir mon crayon à lèvres et écrire « RDV au Remington » sur votre dos. (Elle sourit d'un air malicieux.) Je parie qu'il y aurait foule là-bas ce soir, malgré le choléra.

— Garde ton tee-shirt, grommela Clay.

Zoe me regarda.

— On pourrait enlever le nôtre, nous aussi, par solidarité. C'est légal, ici.

— Vraiment ? s'écria Nick, tout ragaillardi. Comment ça se fait que je n'ai pas vu une seule femme seins nus depuis mon arrivée ?

— Parce que, en dehors des plages et des concerts, tu n'en verras sans doute pas. Et si jamais ça arrivait, ce ne seraient probablement pas des femmes que tu aurais envie de voir seins nus. Chaque fois que j'en vois une, je remercie Dieu pour la jeunesse éternelle. Mais, malgré tout, c'est légal. (Elle me lança

un regard entendu.) Alors, si tu veux enlever le haut…

— Crois-moi, ces temps-ci, je fais partie de ces femmes que personne ne veut voir seins nus.

— Moi, je ne m'en plaindrais pas.

Elle fixa les yeux sur Clay comme si elle attendait une réplique. Il se contenta de se retourner pour regarder un taxi prendre le virage sur les chapeaux de roue et jura en constatant qu'il était plein.

— Tu ne vas même pas mordre à l'hameçon, pas vrai, professeur ? soupira Zoe.

— Si, montre-moi l'hameçon et je mordrai.

— Oh, oh. Alors tu crois que juste parce que je suis une femme…

— Je ne pensais pas du tout à ça. Je m'en fous.

— Bon, tu es peut-être le plus beau de nous deux, pour l'instant, mais n'oublie pas qui restera éternellement jeune. Dans quelques années, tes tablettes de chocolat ressembleront plutôt à de la brioche.

— Ouais, sûrement.

Nouveau soupir. Zoe s'apprêtait à dire quelque chose quand un trio de jeunes femmes reluqua Clay et passa à côté en riant nerveusement.

Je désignai un magasin de souvenirs avec un présentoir plein de tee-shirts pour les touristes dans la vitrine.

— Tu en veux un ?

— S'il te plaît.

— Je n'ai pas pu résister, dis-je en lui tendant le vêtement.

Il le déplia et se mit à rire. Il était écrit « Venez à Toronto pour grogner de plaisir » au-dessus de l'image d'un loup mutant avec des crocs aussi gros que des défenses de morse. Un souvenir typique – peint dans un pays lointain par un type qui n'avait jamais vu de loup, mais qui était convaincu qu'il devait y en avoir des tonnes à Toronto, courant en compagnie des Inuits, des élans et des ours polaires.

Clay l'enfila d'un coup d'épaules.

— De quoi j'ai l'air ?

— C'est affreux, répondit Zoe.

Nick agita son index sous mon nez.

— Tu le regretteras quand il le portera encore dans cinq ans.

— Ça t'embêtera plus que moi. (Je plongeai la main dans le sac plastique et en sortis des barres chocolatées.) J'ai entendu des estomacs gronder.

Je sortis également une bouteille d'eau pour Zoe.

— Ah, fraîche comme je l'aime, dit-elle en la prenant. Tu es un amour. Quel gâchis, soupira-t-elle en jetant un coup d'œil à Clay.

— Ouais, c'est sacrément dommage, hein ? dit ce dernier, la bouche pleine de chocolat.

— Criminel, même.

À l'hôtel, on laissa Nick et Zoe dans le salon. À l'étage, Jeremy sortit la tête de la chambre pratiquement dès qu'on posa le pied hors de l'ascenseur.

— Vous voilà ! s'exclama-t-il. J'allais partir à votre recherche !

— C'est juste une égratignure, protesta Clay.

Jeremy nous fit entrer dans sa chambre et désigna le lit. Il enleva le pansement avant même que Clay ait fini de s'asseoir. Il fronça les sourcils, puis se tourna vers une bassine d'eau tiède déjà prête et en sortit un linge qu'il essora avant de nettoyer soigneusement le sang. Son front se plissa encore plus lorsque la plaie fut propre.

— On dirait effectivement que c'est…

— Juste une égratignure ? le coupa Clay. Je vous l'avais dit.

— Mais pourquoi est-ce que ça saignait autant ? demandai-je en me rapprochant pour mieux voir.

— L'égratignure est profonde, expliqua Jeremy. Apparemment, elle a ouvert une veine.

Clay me regarda.

— Là encore, j'avais raison. Je suis un génie.

— Non, rétorqua Jeremy. Mais tu as été blessé si souvent que tu ne peux pas ne pas reconnaître les signes.

— Et en ce qui concerne… (Je marquai une pause, avant d'expliquer :) C'est Rose qui lui a fait ça.

— Elena s'inquiète à propos de la syphilis, dit Clay.

Jeremy secoua la tête.

— Il ne faut pas. À moins que Rose ait mordu Clay, la

syphilis n'est pas à redouter.

Jeremy nettoya la blessure comme il fallait, puis appliqua un vrai pansement et me demanda de le prévenir si ça recommençait à saigner ou si ça gênait Clay. Pas la peine de s'adresser à l'intéressé ; pour lui, tant que le bras était encore attaché au reste de son corps, tout allait bien.

Après ça, Jeremy et moi, on respira plus librement, et je pus lui raconter ce qui était arrivé au musée.

— Les zombies ont pigé notre plan, dis-je en guise de conclusion.

Jeremy hocha la tête.

— Ce qui signifie que nos chances d'en attraper un sans nous mettre en danger diminuent rapidement. Il est temps de faire une pause de ce côté-là pour se concentrer sur Shanahan.

— Je vais parler à Zoe. Peut-être qu'elle nous donnera plus d'infos sur lui, maintenant. (Je me retournai et vis Clay prendre le tee-shirt pour touristes.) Attends. Je vais aller chercher un des tiens.

— J'aime bien celui-là.

Je levai les yeux au ciel avant de l'aider à l'enfiler.

— Quand à ce Hull, son maniérisme me fait dire qu'il est bien ce qu'il prétend être, un réfugié du portail victorien, mais Clay pense qu'il bosse pour le contrôleur et que c'est peut-être un acteur engagé pour nous approcher.

— Ça expliquerait sa présence sur le chantier, renchérit Clay. C'est plus plausible que son histoire de suivre les zombies.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait pour ce rendez-vous dans le parc ? demandai-je à Jeremy.

— Laissez-moi y réfléchir. Pour l'instant, retournez voir Zoe.

On se dirigea vers la porte.

— Oh, Elena, reprit Jeremy. Anita Barrington ne t'aurait pas appelée, par hasard ?

Je vérifiai mon portable, puis secouai la tête.

— Elle m'a appelé ici, à l'hôtel, expliqua-t-il. Elle dit avoir déniché une histoire qui nous intéressera sûrement. Je l'ai rappelée et je lui ai laissé un message en lui demandant d'appeler sur ton portable ou sur celui d'Antonio, mais elle ne l'a pas encore fait…

— On ira faire un tour dans sa boutique après avoir parlé à Zoe.

On avait le salon pour nous tout seuls, si bien que ce n'était pas la peine de chercher un endroit pour parler en privé.

J'expliquai nos soupçons à propos de Shanahan et pourquoi il fallait qu'on le retrouve.

— Patrick Shanahan dans le rôle du dément contrôleur de zombies ? dit Zoe en haussant ses sourcils bien dessinés.

— Dément… c'est discutable, répondis-je. Mais la partie « contrôleur de zombies » semble coller. Quant à savoir pourquoi il les contrôle ou pourquoi le portail se trouvait dans cette lettre ou ce qu'il espère gagner en la récupérant, on travaille encore dessus.

— Côté mobile, j'ai toujours eu un faible pour l'envie de dominer le monde. Ou peut-être qu'il veut juste dominer la métropole. Patrick n'a jamais été du genre à voir grand. Il ne m'a jamais semblé non plus du genre à se transformer en roi des zombies, mais je ne peux pas dire que je le connaisse bien. On entretient des relations purement professionnelles, et sporadiques avec ça. La plupart de mes boulots pour la famille, je les ai faits pour son grand-père, et il n'était pas très copain non plus avec les employés.

— Ce qui signifie que tu ne vas pas pouvoir nous donner beaucoup d'infos sur Shanahan.

— Quasiment pas. Mais je connais quelqu'un qui pourrait vous aider. Un client, Randall Tolliver. Il a grandi avec Patrick.

UN FAUX

Dans une ville comme Toronto où, pour autant que je sache, les Cabales ne possèdent même pas de bureau satellite, la communauté surnaturelle est petite. Après avoir été transformée en loup-garou, j'avais vécu ici, de temps à autre, pendant dix ans, et je n'étais même pas au courant de son existence. D'après Zoe, il n'y avait là que quelques familles de mages qui formaient une communauté très soudée – la plupart se connaissaient depuis la naissance, comme Patrick Shanahan et Randall Tolliver.

Zoe prétendait connaître Tolliver bien mieux que Shanahan, mais elle refusa d'en dire beaucoup à son sujet – sans doute pour protéger un autre client.

On eut sacrément de mal à mettre la main sur Tolliver. Soit son bureau ne connaissait pas son emploi du temps exact, soit il n'avait pas très envie de nous le fournir, alors on finit par passer en revue une liste d'endroits qu'il était censé visiter cet après-midi-là. On s'arrêta dans des logements sociaux, puis dans un centre de soins pour les malades du sida. Chaque fois, on nous dit qu'il était déjà reparti.

Ces endroits me donnèrent une bonne idée de la façon dont Tolliver gagnait sa vie. Il devait être un banquier d'un autre genre… celui qui achète des immeubles pour une bouchée de pain, les transforme en habitations tout juste décentes et empoche les subventions gouvernementales. Un mage tout craché.

— Allons faire un tour à son bureau, proposa Zoe. Je vais voir si j'arrive à charmer la secrétaire et à la convaincre de le biper pour moi.

Clay me lança un regard pour me supplier de trouver

quelque chose de plus passionnant que suivre Zoe à travers la ville.

— Ça ne te dérange pas si on te rejoint quand tu l'auras trouvé ? On a une autre visite à faire entre-temps.

— Erin ? dit Anita quand on entra dans la librairie.

L'adolescente surgit de derrière un présentoir où elle déballait des livres.

— Tu veux bien t'occuper de la boutique, ma chérie ? Si tu as besoin de moi, je serai derrière.

Anita nous fit franchir le rideau de perles et passer dans l'arrière-boutique, où se trouvait son bureau.

— On devra sortir pour parler librement si un client se présente, mais c'est peu probable. On n'a vu personne depuis midi. Maintenant, ils se contentent d'appeler pour les amulettes et toutes ces sottises. Ils n'osent même plus sortir de chez eux. C'est complètement idiot, évidemment, comme porter ces masques d'hôpital pendant l'affaire du SRAS.

— Vous avez d'autres infos pour nous ? demanda brusquement Clay.

Je résistai à l'envie de lui faire les gros yeux. Peu importait l'impolitesse de Clay, Anita en arriverait au fait à son propre rythme.

D'abord, elle obligea Clay à sortir trois chaises pliantes. Puis, elle déposa de l'eau en bouteille et des cookies sur un carton de livres, en insistant pour que je prenne au moins un peu d'eau pour éviter la déshydratation.

Enfin, elle s'installa sur la chaise vide.

— J'ai réussi à dénicher une histoire sur Jack l'Éventreur mentionnant un portail, mais elle ne parle pas de la lettre « From Hell ».

Il s'agissait apparemment d'une variation sur le thème du semi-démon ayant passé un pacte avec son père. Dans cette version, le tueur avait été interrompu au beau milieu de sa mission par une bande de mages qui l'avaient emprisonné dans un portail dimensionnel.

— D'après la légende, les mages ont ensuite perdu l'artefact contenant le portail et il se trouve quelque part dans la nature, en attendant que quelqu'un déclenche son ouverture par

accident. Alors, le monstre, rendu fou par son long emprisonnement, sera de nouveau libre de se déchaîner et de remplir ses obligations infernales envers son géniteur. (Anita sourit, les yeux pétillants.) Ça ressemble à ces histoires qu'on se raconte autour d'un feu de camp, vous ne trouvez pas ? Celles dont nos enfants se servent pour effrayer leurs amis surnaturels.

— C'est vrai. Je suppose qu'il y a un fond de vérité enfoui là-dedans…

— Eh bien, ce n'est pas la partie où les mages se transforment en sauveurs du monde, j'en suis sûre. (Elle secoua la tête.) Ce n'est pas charitable de ma part, mais je parie qu'ils auraient plutôt négocié pour partager la récompense du démon.

On discuta de cette histoire pendant quelques minutes, puis Anita nous demanda où on en était, et je l'informai de nos derniers progrès. Quand je lui parlai de Hull, elle écarquilla les yeux.

— Il est sorti du portail ?

— Eh bien, c'est ce qu'il dit, mais ce n'est pas un zombie, alors je doute…

— Oh, mais ça ne prouve rien ! Seuls ceux que l'on sacrifie ressortent sous forme de zombies. S'il était vivant quand il est entré dans le portail, il en est ressorti de même.

— Comme dans l'histoire. Si Jack l'Éventreur était emprisonné dans un portail dimensionnel…

Clay renifla d'un air méprisant.

— Ce type n'est pas Jack l'Éventreur.

— Comment peux-tu le savoir… ?

— Vraiment, c'est juste une histoire, insista Anita. Tout au plus contient-elle, comme vous l'avez dit, quelques éléments de vérité qui ont été détournés, comme dans la plupart des récits populaires. Malgré tout, si cet homme vient du Londres victorien…

— C'est juste ce qu'il prétend, rappela Clay.

— Oui, mais si c'était le cas, j'aimerais beaucoup lui parler. Imaginez la valeur historique de ses informations, ajoutée à ces circonstances… C'est vrai, nous serions à même d'ajouter une nouvelle histoire à notre folklore.

Mon téléphone portable sonna.

— C'est Zoe, dis-je. Avec un peu de chance, elle a trouvé Tolliver.

C'était le cas.

— Il est à la Sainte-Trinité. Vous êtes toujours du côté de Yonge Street ? Je peux vous y retrouver.

Je lui indiquai où nous étions. Il y eut un moment de silence, puis :

— Hum, c'est un peu plus loin que je le pensais. Et si on se retrouvait à l'église, tout simplement ?

D'après la plaque, à l'extérieur, l'église de la Sainte-Trinité avait été bâtie en 1847, sur ce qui était à l'époque les abords de Toronto. En regardant autour, il était difficile d'imaginer que l'édifice était autrefois isolé. La petite église se dressait juste à côté du centre Eaton, un immense centre commercial en plein cœur du centre-ville. Comme si le fait de juxtaposer un édifice religieux et un monument à la gloire du matérialisme n'était pas suffisamment ironique, l'église servait aussi de dispensaire pour les sans-abri.

En attendant Zoe, je lus la liste à la mémoire de sans-abri placardée à l'extérieur. Cette liste de noms était parsemée de Jane et John Doe, tous ceux qui ne pouvaient être immortalisés comme il se devait sur leur propre pierre tombale.

Clay jetait un coup d'œil par-dessus mon épaule au moment où Zoe arriva. Elle se raidit, et ses traits se figèrent.

— Quoi ? lui demanda-t-il.

— Vas-y. Dis-le.

— Dire quoi ?

— Demande-moi combien de ces morts-là sont dues à moi, expliqua-t-elle en désignant la liste.

Clay me lança un drôle de regard, comme pour dire « hein ? »

— J'allais dire quelque chose, reconnut-il. Du genre « salut » ou « tu en as mis du temps ».

Zoe hocha la tête, visiblement soulagée. Sans aucun doute, quelques-uns des noms sur cette liste avaient été ses victimes. Un vampire ne tue pas chaque fois qu'il se nourrit, mais il a quand même besoin de drainer une vie une fois par an pour conserver son immortalité. La plupart choisissent des hommes

et des femmes comme ceux qui figuraient sur la liste. Choisir une victime qui vit dans la rue amoindrit les conséquences de cette disparition et affecte moins de vies que, disons, tuer une mère de quatre enfants qui vit en banlieue. Ça attire moins l'attention. Malgré tout, même quand tout part de travers, une vie reste une vie. Je suppose que les vampires s'en rendent compte, du moins quelques-uns.

— Alors, c'est quoi le problème avec Anita Barrington ? demanda Clay tandis qu'on se dirigeait vers l'entrée.

Zoe battit des paupières.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a… ?

— Quand tu as su où on était, brusquement, tu as refusé de nous rejoindre.

— Non, je… (Elle marqua une pause, puis renonça à nier.) Je suis sûre qu'Anita Barrington est quelqu'un de très bien. Elle est assez nouvelle en ville, mais, d'après ce que j'ai entendu dire, elle est gentille. C'est juste que… eh bien, c'est une chercheuse d'immortalité. (Devant notre absence de réaction, Zoe expliqua :) Un chercheur d'immortalité, c'est…

— Un être surnaturel qui essaie de découvrir le secret de l'immortalité, répondit Clay. Ouais, on sait. Il y a quelques années, on est tombés sur un couple de vampires qui donnait là-dedans.

— Edward et Natasha. (Zoe hocha la tête et baissa les yeux un moment avant de poursuivre :) Bon, même les vampires peuvent attraper le virus. Mais les chercheurs qui n'en sont pas développent parfois un intérêt… malsain pour notre race. Nous sommes semi-immortels, après tout.

— Alors, Anita t'a embêtée…

— Non, non. Je ne l'ai jamais rencontrée. Mais j'ai eu une… mauvaise expérience avec un chercheur d'immortalité, il y a longtemps. Depuis, j'essaie d'éviter ces gens-là.

Clay la dévisagea, puis grogna.

— Entrons là-dedans avant que ce Tolliver se fasse la malle.

On grimpa l'escalier jusqu'à une porte étroite, à double battant, peinte en vert, qui restait ouverte en journée pour accueillir les visiteurs. À l'intérieur se trouvait un espace d'accueil, où travaillait un bénévole assis derrière une table

couverte de guides et de dépliants historiques. Sur notre gauche, un immense et très vieux blason était suspendu dans un cadre au-dessus de bacs pour la collecte des objets recyclables. Sur notre droite, des plaques commémoratives en cuivre terni étaient accrochées au-dessus d'un tableau couvert de prospectus pour des manifestations contre la guerre, des cliniques traitant le sida et des avis de personnes disparues.

Zoe nous conduisit sur la gauche, où se trouvaient les bancs. Ils étaient placés de manière à former un box sur trois côtés, face à une table au centre. Au-dessus de l'entrée ouest se trouvaient des bannières multicolores pour la justice sociale, la paix et la diversité culturelle. En dessous, un jeune homme dormait sur un canapé vert.

Zoe se dirigea vers deux hommes qui parlaient près d'une porte intérieure. Le plus jeune, qui devait avoir une petite quarantaine d'années, se retourna et remonta la nef latérale d'un pas vif. Vêtu d'un jean et d'un tee-shirt du Metro-Central YMCA, il était musclé, de taille moyenne et avait la peau sombre, avec une courte barbe et des yeux distraits. D'une main, il portait un sac noir qui ressemblait à une vieille sacoche de médecin.

Il faillit me bousculer, comme si j'avais surgi de nulle part. Il marmonna des excuses et fit mine de me contourner.

— Randy ! l'appela Zoe.

Il s'arrêta et se retourna.

— Zoe ?

— Salut, doc. T'as une minute ? On a besoin de te parler.

Il jeta un coup d'œil discret à sa montre, puis à Clay et à moi. La curiosité dut l'emporter sur son emploi du temps incroyablement chargé, car il hocha la tête, sans un mot, et nous fit signe d'emprunter un couloir du côté est de l'église. On descendit quelques marches, puis on franchit une porte qui donnait sur une cour.

Des chaises et des tables en métal, peintes en bleu et en rouge vif étaient disposées autour d'une petite fontaine. Il n'y avait personne, mais Tolliver nous entraîna quand même de l'autre côté de la fontaine et choisit une table tout au fond de la cour, où le bruit de l'eau masquerait notre conversation.

Il nous fit signe de nous asseoir. Il n'y avait que trois chaises, et Tolliver semblait prêt à nous les laisser, mais en voyant Clay prendre position debout derrière moi, il retourna la troisième chaise pour nous faire face et s'assit à son tour.

— Alors… De quoi s'agit-il ?

Je lui racontai notre histoire. Ou tout au moins une version. Zoe nous avait suggéré de passer sous silence le fait qu'on avait nous-mêmes volé la lettre. Si Tolliver s'en était offusqué, ça m'aurait paru un peu hypocrite, étant donné qu'il faisait appel aux services de Zoe assez souvent pour que tous les deux s'appellent par leur prénom. Mais elle nous avait conseillé de nous en tenir à une version proche de la vérité, à savoir que nous étions des délégués du conseil interracial qui enquêtaient sur le portail et cherchaient à le refermer.

Je laissai également de côté nos soupçons concernant Shanahan en contrôleur de zombies. Quand j'eus fini, Tolliver se tourna vers Zoe.

— Tu es bien sûre que ces deux-là sont envoyés par le conseil ?

Elle se mit à rire.

— Pourquoi enquêteraient-ils sur ces événements, sinon ? Ce n'est pas vraiment le genre de missions pour lesquelles les gens se portent volontaires.

— J'en connais qui le feraient, surtout s'ils pouvaient utiliser le portail à leur avantage.

— Une Cabale ? (Zoe fit un geste dans ma direction.) Tu trouves qu'elle ressemble au porte-flingue d'une Cabale, toi ?

— Non, ce qui serait un parfait moyen pour nous convaincre qu'elle ne l'est pas. Ça expliquerait aussi pourquoi Patrick a disparu. Je parie qu'ils l'ont eux-mêmes kidnappé.

— Ah ouais ? dit Clay. Si c'était le cas, pourquoi on serait à sa recherche ? C'est ce qu'on fait, là. On essaie de le retrouver en espérant qu'il saura refermer ce truc.

Tolliver garda son air méfiant.

— Si vous faites partie du conseil, alors dites-moi une chose : qui est le représentant des mages ?

— Question piège, marmonna Zoe.

— Non, répondis-je. Ça n'en est pas une. Il n'y a pas de

représentant des mages. Il n'y en a jamais eu. Cependant, l'une de nos autres délégués est mariée à un mage qui nous aide dans nos enquêtes, même s'il ne se mêle pas des questions de politique du conseil.

Tolliver soutint mon regard.

— Vous le connaissez ?

— Bien sûr. Et il nous connaît. Appelez-le et demandez-le-lui vous-même, qu'il s'agisse de nous ou de l'enquête. Il est au courant et nous aide en nous fournissant des infos.

Tolliver hésita, puis acquiesça. Mais il ne bougea pas pour autant. Je le soupçonnais de ne pas connaître assez bien Lucas pour avoir son numéro de téléphone, même s'il réussirait sûrement à l'obtenir en passant quelques coups de fil. Je pris note de demander à Lucas son opinion sur Tolliver. Il ne connaissait pas Shanahan, mais il avait sans doute entendu parler de ce docteur surnaturel.

Finalement, Tolliver posa sa sacoche de médecin par terre et se détendit sur sa chaise.

— Je peux au moins vous dire une chose. Celui qui prétend que la lettre de Patrick est responsable de l'ouverture du portail se trompe.

— C'est ça, dit Clay. Alors, le fait que le portail se soit ouvert la nuit même où la lettre a été volée et qu'il recrache des zombies victoriens et le choléra, c'est juste une coïncidence ?

Interloqué, Tolliver battit des paupières.

— Le portail est responsable du choléra ?

— Nan, c'est juste une coïncidence.

Tolliver l'ignora pour se tourner vers moi.

— Y a-t-il autre chose ?

J'hésitai avant de répondre :

— Ça affecte peut-être les rats, mais on n'en est pas encore sûrs.

Tolliver proféra un juron dans sa barbe.

— C'est sûrement le typhus. J'ai soigné des morsures de rat toute la journée.

— Le typhus ? Est-ce que… c'est grave ?

— Ça se soigne avec des antibiotiques. Les premiers symptômes ne sont pas encore apparus. Pour l'instant, je ne

soigne que des morsures, mais il y en a bien plus que d'habitude. Le typhus va poser problème, s'il se confirme qu'il s'agit bien de ça, mais, à ce stade, je m'inquiète davantage du risque d'infection des plaies. Les rats semblent plus agressifs qu'à la normale.

— On s'en est rendu compte. Et ils attaquent même en plein jour. Est-ce que c'est dû à la maladie ?

— Je ne connais pas assez bien le typhus pour le dire. (Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise.) D'abord, le choléra, et maintenant, ça. Pas étonnant que je sois débordé.

— Ce n'est donc pas une si mauvaise idée de refermer ce portail, insista Clay en le regardant.

— Je n'ai jamais dit le contraire. Même sans parler du choléra et du typhus, je suis entièrement d'accord sur la nécessité de le refermer, mais je ne suis pas convaincu que retrouver Patrick vous y aiderait. C'est vrai, la coïncidence semble impossible, mais j'ai bien du mal à croire que la lettre soit en cause. C'est un faux.

— Peut-être, dis-je, mais l'important n'est pas de savoir si elle a été écrite par Jack l'Éventreur…

— Non, je veux dire que ce n'est pas un vrai déclencheur de portail. C'est un faux. C'est ce que M. Shanahan, le père de Patrick, a toujours dit.

On devait avoir l'air complètement déroutés, ce qui le poussa à continuer :

— Geoffrey Shanahan faisait partie de ces gens à qui l'alcool délie la langue. Normalement, il m'adressait à peine la parole, mais, quand il avait bu, il aimait bien parler, surtout de la collection de son père. Il nous emmenait dans la bibliothèque, Patrick et moi, et nous régalait des histoires liées à chaque objet, ce qu'ils étaient censés faire, qui avait démontré qu'il s'agissait de faux…

— Vraiment ?

— Bien sûr. (Une fois encore, Tolliver nous regarda, Clay et moi, puis se tourna vers Zoe.) Tu dois bien le savoir. C'est toi qui lui as permis d'acquérir certains des objets de cette collection.

Zoe secoua la tête.

— Theodore Shanahan passait commande et je m'exécutais. La moitié du temps, je ne savais pratiquement pas ce que représentait l'artefact que je devais voler.

— Ce n'est pas surprenant, j'imagine. C'était un vieux salopard arrogant, comme la plupart des hommes dont la fortune a des origines douteuses. Quand on fait comme si on était né dans l'opulence, personne ne se demande d'où vient l'argent.

— Alors, c'est une collection de… faux ? (Je lançai un coup d'œil à Clay en me rappelant les dossiers qu'on avait trouvés dans la maison. Nous qui trouvions ingénieux son idée de répertorier ses artefacts comme des contrefaçons !) Des curiosités surnaturelles.

— Toutes, y compris cette lettre, acquiesça Tolliver.

— Donc, en théorie, elle contenait bel et bien un portail, dis-je, qui était censé être un faux.

— Je ne me rappelle pas l'histoire exacte de cet objet, mais Patrick l'a sûrement dans le dossier.

— Le dossier a disparu, répondit Clay.

Tolliver hocha la tête, pas particulièrement surpris ou indigné qu'on ait fouillé la maison.

— Vous vous rappelez quoi que ce soit à son sujet ? lui demandai-je.

Il réfléchit, puis secoua la tête.

— Je continuerai à y réfléchir, mais cet artefact ne m'a jamais intéressé, pas plus que Jack l'Éventreur en général. (Il laissa échapper un petit rire.) Je crois que, même quand j'étais petit, je n'appréciais pas l'hypothèse qu'un médecin puisse être responsable de ces crimes. Patrick en saurait davantage. La lettre était une de ses pièces préférées.

— Ce qui nous ramène à la case départ…, dit Clay.

— Retrouver Patrick. Je reconnais qu'il faut refermer le portail, et vite. Je ne sais pas si Patrick pourra vous être d'un grand secours, mais je serais ravi de vous aider à le localiser… si je le pouvais.

— Comment ça ? demandai-je.

— Parce que, si Patrick et moi étions proches quand on était petits, on s'est perdus de vue depuis la fac. Il m'appelle juste de

temps en temps pour savoir si je suis revenu à la raison et si j'ai choisi une branche plus profitable de la médecine… qui me rapporterait de l'argent qu'il pourrait m'aider à investir. Quand je lui réponds que non… (Tolliver haussa les épaules.) je n'ai plus de nouvelles jusqu'aux cartes de Noël qu'on s'envoie tous les ans. Je peux essayer…

Son portable se mit à sonner. Il répondit. Tout en écoutant son interlocuteur, il ferma les yeux et sembla tout à coup très fatigué.

— Dis-leur que j'arrive, répondit-il avant de raccrocher.

— Il y a un foyer de troubles intestinaux dans une maison de repos dont je m'occupe, et ils ont peur que ce soit le choléra. C'est sûrement dû à de la nourriture gâtée par la chaleur, en réalité, mais il faut que j'aille sur place immédiatement pour m'en assurer. Comme je l'ai dit, je vais y réfléchir, tant sur la lettre que sur Patrick, et je verrai ce que je peux trouver.

Je pris un bout de papier, y notai mon numéro et le lui donnai. Il sortit de la cour avant même que je sois debout.

Zoe nous fit promettre de l'appeler pour la tenir au courant. En attendant, elle allait essayer de se renseigner sur les origines de la lettre.

L'ensemble de la Meute convint d'aller dîner avant le rendez-vous avec Matthew Hull. Jeremy avait décidé que les possibles bénéfices de cette rencontre valaient bien le risque encouru.

On réussit à trouver un restaurant ouvert et une table tranquille. C'était facile, à présent. À cause de « l'épidémie » de choléra, aucun établissement n'était bondé. La ville n'avait toujours pas réussi à nettoyer le réseau d'eau potable. Chaque étape avait pourtant été effectuée, plusieurs fois même, mais le problème persistait. Tant que le portail resterait ouvert, le choléra continuerait à sévir.

Pendant que Jeremy et Antonio nous racontaient leurs propres investigations – ils avaient fait chou blanc, eux aussi –, Clay ne cessa de me lancer des regards inquiets en me voyant picorer mon dîner.

Quand vint notre tour, je demandai à Clay de raconter ce qu'on avait appris. Il se pencha vers moi.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? murmura-t-il.

— Rien…

— Tu as à peine touché à ton repas.

— C'est juste à cause de la chaleur.

— Tu es un peu pâle, intervint Jeremy. J'ai cru que c'était dû à l'éclairage, mais…

— C'est le cas. Je vais bien.

— Tu es sûrement déshydratée, décréta Antonio. Finis ton lait, on va t'en commander un autre.

Je levai les mains.

— Ça suffit. La femme enceinte va bien. Je n'ai pas très faim ce soir, c'est tout. (Je sentis le poids du regard de Clay sur moi et je poussai un soupir.) D'accord, je suis peut-être un peu fatiguée, mais pas plus que vous, j'en suis sûre. La journée a vraiment été longue.

Clay repoussa sa chaise et se leva.

— Viens. Je te ramène à notre chambre.

— Avant d'avoir fini mon dîner ?

Ça le fit réfléchir, mais seulement une seconde.

— On va demander à emporter le reste.

Je secouai la tête.

— Oui, je suis fatiguée, sans doute à cause de la chaleur, mais plus vite on aura fini, plus vite je pourrai rentrer à la maison et me reposer vraiment, dans mon lit à moi. Maintenant, assieds-toi et raconte à tout le monde ce que Randy Tolliver a dit. S'il te plaît, ajoutai-je en levant les yeux vers lui.

SORCELLERIE

— Tu vois ? dis-je à Clay lorsque Jeremy sortit de notre chambre d'hôtel. Le diagnostic est posé : je suis juste fatiguée.

— Tu es épuisée, rectifia Clay en me tendant une bouteille d'eau. Et déshydratée aussi.

Je pris l'eau en faisant la grimace.

— Oh, tu connais Jeremy, il s'inquiète pour un rien.

— Mais il a raison pour ce soir. Tu as besoin de te reposer, pas de sortir de nouveau dans quelques minutes.

— Tu as vu comment il a lancé cette suggestion, avant de détaler comme un lapin pour te laisser gérer ma réaction ?

D'un coup d'épaule, j'ôtai mon tee-shirt qui, en dépit de ma douche matinale et de nombreuses applications de déodorant, sentait légèrement la sueur.

— Tu peux me donner l'autre, là-bas ?

— On n'a même pas fini d'en discuter et tu te changes déjà pour sortir. Tu as besoin de te reposer, Elena.

— Et je le ferai. Dès que ce portail sera refermé. Si Hull travaille avec Shanahan, alors ce rendez-vous marque peut-être…

— La fin de cette histoire ? Combien de fois on a dit ça, ces derniers jours ? « On vole la lettre et on rentre. » « On tue le deuxième zombie et on rentre. » « On suit le zombie jusqu'à Shanahan et on rentre. »

Il me prit par les avant-bras pour me faire face.

— Oublie ce rendez-vous. Je suis pratiquement certain que Hull n'y sera pas. Et même s'il se pointe, il a bien réussi à nous trouver aujourd'hui, il pourra recommencer demain. Pour l'instant, c'est ça qui m'inquiète, ajouta-t-il en posant sa main gauche sur mon ventre. Toi et le bébé. Tu as besoin…

Il enleva brusquement sa main en clignant des yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est ton ventre. Il…

— Oh, arrête ! Jeremy a dit que j'allais bien, alors n'essaie pas de me convaincre que quelque chose ne va pas.

Il pinça les lèvres.

— Tu crois que je ferais une chose pareille ? J'allais te dire que j'ai senti… (Il s'interrompit, et sa colère se dissipa dans un rapide sourire.) Tiens, donne-moi ta…

Il me prit la main et la posa sur le côté de mon ventre.

— Je ne sens… (Quelque chose donna un petit coup sous ma main.) Ça, alors ! Un coup de pied ! C'est un coup de pied !

— Ou un coup de poing, répondit Clay en souriant encore. Vu ses parents, c'est probablement un coup de poing. Il ou elle essaie déjà de se battre pour sortir. (Il m'entraîna de l'autre côté de la pièce.) Tiens, regarde dans le miroir. Tu verras.

Au bout d'une minute, je vis une bosse apparaître en bas de mon ventre, à droite, puis disparaître.

— Tu le sens bouger ? demanda Clay.

Je hochai la tête et compris que Jeremy avait raison. Cela faisait des semaines en réalité que je sentais le bébé bouger, même si ça n'avait jamais été aussi fort. Encore maintenant, ça ressemblait moins à un coup de pied qu'à un ventre qui gargouille. Je ne savais pas à quoi m'attendre – j'imagine que, quand les gens parlaient de coup de pied, je pensais à quelque chose d'assez fort pour être douloureux.

On frappa à la porte. Clay se pencha pour l'ouvrir.

— Je n'ai pas entendu crier, dit Jeremy en entrant. Vous vous êtes déjà mis d'accord ?

— Le bébé donne des coups de pied, expliqua Clay. On le sent.

— Et on le voit, ajoutai-je avec un sourire béat.

Ainsi, pendant quelques minutes, on oublia notre rendez-vous avec Hull à cause de la simple excitation provoquée par les coups de pied d'un bébé. Cependant, quand il ou elle arrêta de chahuter et se calma, la question appelait toujours une réponse. Mais Clay n'était plus d'humeur à se disputer avec moi, et même Jeremy fut obligé de reconnaître que j'avais meilleure mine et

que j'avais retrouvé un second souffle.

On décida de marcher. Ça faisait une trotte, de l'hôtel au parc, mais, si c'était un piège, les zombies commenceraient peut-être à nous suivre dès le départ. Plus tôt on les sentirait, plus tôt on les attraperait.

Cependant, je ne flairai pas le moindre effluve de pourriture et, quand on arriva au parc, Hull nous attendait déjà. Antonio et Nick restèrent hors de vue afin de surveiller et de patrouiller le périmètre.

Sous un arbre, Hull scrutait les lieux dans l'obscurité grandissante. Il sursauta en entendant nos pas et, une fois de plus, parut soulagé en constatant que c'était nous.

— Vous attendiez quelqu'un d'autre ? demanda Clay.

Il esquissa un faible sourire.

— Je dirais plutôt que je le redoutais. Mais je suppose que je ne suis qu'une menace mineure. Pour l'instant, ils s'intéressent bien plus à…

Il croisa mon regard, puis détourna les yeux, comme si ça serait impoli de nommer leur cible.

— On sait après qui ils en ont, lui dis-je. La question, c'est : pourquoi ?

— Une question à laquelle on espère que vous pouvez répondre, ajouta Jeremy.

Hull regarda en direction de cette nouvelle voix.

— Oh, vous n'êtes pas… Je pensais que c'était votre ami de tout à l'heure, expliqua-t-il en hochant la tête à notre intention, Clay et moi.

— Il avait d'autres choses à faire, répondis-je.

Hull jeta un nouveau coup d'œil à la ronde, comme s'il savait très bien ce que ça pouvait être, ces « autres choses ».

— Vous avez dit que vous aviez des informations pour nous, lui rappela Jeremy. Je crois que vous avez parlé d'un « récit de première main ».

— Oui, bien sûr. (Il hésita.) Je ne sais pas très bien par où commencer…

— Essayez le début, dit Clay.

Hull acquiesça.

— Avant tout cela, quand j'étais…

Sa voix s'éteignit.

— Vivant ? proposai-je.

La consternation apparut sur son visage.

— Oh, non, je suis toujours vivant. Enfin, je le crois. En tout cas, je ne suis pas mort. Ça, j'en suis sûr.

— Allons nous asseoir sur ce banc, suggéra Jeremy en me désignant d'un signe de tête. Elle ne devrait pas rester debout.

— Oui, bien sûr, répondit Hull. J'aurais dû y penser. Toutes mes excuses.

Il se détendit tandis qu'on allait vers le banc.

— Voilà, dit Jeremy en s'asseyant. Donc, vous disiez…

— Euh, oui. Donc, quand tout a commencé, je travaillais comme comptable depuis de nombreuses années. À l'époque, pourtant, je n'avais qu'un seul client. (Il laissa échapper un petit rire.) Cela ne semble pas très encourageant, n'est-ce pas ? Comme si je n'arrivais pas à trouver suffisamment de travail. Mais le monsieur en question m'en donnait plus qu'assez, et le salaire était excellent, aussi avais-je temporairement confié les comptes de mes autres clients à mon associé. Cet homme (mon client, pas mon associé) était récemment arrivé d'Irlande avec des avoirs importants à transférer et à investir, si bien que cela requérait toute mon attention. Il s'appelait Edwin Shanahan.

Il nous dévisagea, dans l'attente d'une réaction. N'en voyant aucune, il continua son récit.

— Euh, oui, je suppose que vous aviez déjà compris que cet artefact appartenait à l'origine à la famille Shanahan, au sein de laquelle il est apparemment resté. Comme je le disais, M. Shanahan était mon seul client. N'ayant pas d'épouse qui puisse se plaindre d'une telle chose – il était veuf –, il gérait la plupart de ses affaires de chez lui. J'y passais une grande partie de mon temps, si bien qu'il oubliait ma présence, comme souvent avec les employés. Je découvris rapidement qu'une partie de ses activités n'était pas…

Il rougit.

— Mon rôle n'était pas de juger. Mon père me disait toujours qu'un comptable a le devoir de protéger les avoirs de son client sans s'interroger sur leur origine. Mais, dans le cas de monsieur Shanahan, ce n'était pas seulement l'origine de son argent.

Certains de ses associés étaient des personnages peu recommandables. L'un d'eux surtout. Il se désignait lui-même comme un chirurgien, mais M. Shanahan et lui riaient quand ils disaient cela. Quand toute cette histoire à Whitechapel a commencé…

Hull déglutit péniblement.

— J'ai… surpris des conversations, entre M. Shanahan et son ami. J'essayais de me convaincre que j'avais mal entendu. Et, puis, une nuit, son ami a ramené une femme. Une… de ces compagnes que l'on paie, mais pas du niveau que M. Shanahan et son ami auraient pu fréquenter. J'étais censé travailler tard dans les bureaux de l'aile sud, mais cela a éveillé ma curiosité, alors je me suis faufilé dans le logement principal. Rien ne semblait particulièrement sortir de l'ordinaire. Je les entendais rire et parler dans la salle à manger.

» J'étais sur le point de partir lorsque j'ai entendu un hurlement affreux. Je suis resté planté là, figé dans mon coin. Peu de temps après, M. Shanahan et son ami sont sortis de la pièce. Ils parlaient de la nécessité de « s'en procurer » un autre. Pendant que M. Shanahan raccompagnait son ami à la porte, furtivement, je suis allé jeter un coup d'œil dans la salle à manger, en m'attendant à trouver la pauvre femme morte sur le plancher. Elle n'y était pas.

» La table avait été déplacée sur le côté, et il y avait d'étranges dessins sur le sol, faits d'une poudre fine, comme du sel ou du sable. Et il y avait autre chose… des objets… pour un culte démoniaque. Cela m'a rappelé quelque chose que j'avais entendu avant que toute cette histoire commence à Whitechapel. Ils parlaient du père de son ami, à qui une récompense avait été demandée. Quand ils parlaient de lui, ils disaient simplement « le démon ». Sur le moment, j'avais cru qu'ils se montraient seulement irrespectueux envers le vieil homme. Mais, après avoir vu cette pièce, je n'en étais plus si sûr.

» Deux semaines plus tard, M. Shanahan a paru très agité. Il a donné une soirée de congé à son personnel et a encouragé tout le monde à partir tôt. J'ai fait semblant d'obéir, et puis je suis revenu. Après la tombée de la nuit, l'ami de M. Shanahan est arrivé. Une fois encore, ils se sont enfermés dans la salle à

manger. J'entendais des bribes de conversation, notamment M. Shanahan qui assurait à son ami que c'était prêt et qu'il y serait en sécurité. Le moment venu, il libérerait les serviteurs qui prépareraient le retour de son ami, puis ils mettraient en œuvre les dernières phases de leur plan.

» Ensuite, j'ai entendu M. Shanahan parler dans une langue étrange. J'ai rassemblé tout mon courage pour entrebâiller la porte. J'ai jeté un coup d'œil juste au moment où l'ami de M. Shanahan a disparu. Comme ça, en un clin d'œil ! Il a fait un pas… et il s'est évaporé. J'étais si surpris que j'ai trébuché en reculant. M. Shanahan m'a entendu. J'ai essayé de m'enfuir, mais il a dû pratiquer une forme de sorcellerie sur moi, parce qu'il m'a traîné jusque dans la salle à manger et m'a jeté à l'endroit où son ami avait disparu. La dernière chose dont je me souviens, ce sont ses dernières paroles : « Un troisième serviteur pourrait nous être utile. » Puis, tout est devenu noir. Quand je me suis réveillé, je me suis retrouvé dans la rue, à une autre époque… la vôtre.

Clay, Jeremy et moi, on échangea un regard.

— Alors, dit Clay, qu'est-ce que vous nous voulez ?

Hull le dévisagea d'un drôle d'air. Il venait juste de nous raconter une histoire fantastique dans laquelle il s'était frotté à des démons, des mages, de la magie noire et des tueurs en série célèbres avant de passer plus d'un siècle figé dans le temps. Comment se faisait-il qu'on ne soit pas muets de stupeur et d'horreur ?

— Tout à l'heure, vous nous avez dit que vous attendiez quelque chose de nous, lui rappela Clay. Quoi donc ?

Jeremy secoua la tête pour recommander à Clay un peu de patience.

— Donc, vous pensez qu'on vous a poussé à travers ce portail pendant que vous étiez encore vivant, ce qui expliquerait pourquoi vous n'êtes pas un zombie, dit-il.

— Un zom… ? Oh, oui, je vois. Je suppose que c'est ce qu'ils sont, effectivement. (Hull frissonna.) Non, je suis tout à fait sûr de ne pas être l'un d'entre eux. Lui non plus, d'ailleurs, et c'est notre principal souci.

— Lui étant Jack l'Éventreur, dis-je.

— Jack l'… ? Oui, il s'est fait appeler comme ça, un jour, je m'en souviens. C'est le nom qui lui est resté ? Macabre à souhait, j'imagine.

— Vous pensez que l'ami d'Edwin Shanahan, le vrai Jack, est sorti du portail en même temps que vous ?

— Non. (Hull se leva d'un bond, tremblant d'agitation.) C'est ce qu'ils essaient de faire. Le rituel, à cause duquel ils ont besoin de la lettre.

— Comment le savez-vous ? demanda Jeremy.

— C'est évident, non ? Je sais qu'ils veulent cette lettre. Quand je me cachais d'eux, hier, j'ai entendu l'homme dire à la femme qu'il fallait la récupérer.

— Pour libérer le tueur ? C'est ce qu'ils ont dit ?

Hull plissa le front en regardant Jeremy.

— Non, mais ça doit être ça, la raison, vous ne croyez pas ? Leur rôle est de devenir ses serviteurs. Le tueur n'est pas encore sorti du portail, sinon c'est lui qu'ils serviraient, et non le petit-fils de M. Shanahan.

— Je parlerais plutôt de l'arrière-petit-fils, murmura Jeremy.

Hull hocha la tête.

— Oui, je présume que cela fait vraiment très longtemps, n'est-ce pas ?

Il se tut, les yeux baissés.

— S'il n'a pas encore traversé, alors il faut vraiment qu'on referme ce foutu portail, dis-je. Aussi vite que possible. Comment on fait ?

Hull me regarda comme si je venais de lui demander d'éteindre la lune.

— Je… je n'en ai aucune idée. Je croyais que vous saviez comment faire. C'est pour ça que vous êtes encore là, n'est-ce pas ? Vous essayez de le refermer et d'arranger les choses ?

Un grondement sourd résonna dans la gorge de Clay.

— Autrement dit, vous êtes juste là pour nous prévenir qu'il va y avoir une nouvelle catastrophe si on ne répare pas cette saloperie !

— Peut-être puis-je faire davantage. Si j'attirais un zombie, ça vous aiderait ?

— Vous ne nous avez toujours pas dit ce que vous voulez en

échange, grommela Clay.

— J'espérais bénéficier de votre assistance.

— Dans quel domaine ?

Hull écarta les mains avec un petit rire sec.

— Tous. Il y a quelques jours à peine, j'étais comptable à Londres, sous le règne de la reine Victoria. Maintenant, je suis ici, et je ne suis même pas sûr de savoir où « ici » se trouve. Le peu d'argent que j'ai ne me sert à rien. Depuis mon arrivée, j'ai été obligé de… (Il frémit.) de voler pour manger, m'habiller…

Jeremy sortit quelques billets de son portefeuille.

— Tenez. Ça suffira pour trouver un endroit où dormir cette nuit et acheter à manger. On vous retrouvera ici, demain, au cas où on aurait d'autres questions.

— Est-ce que quelqu'un a eu l'impression, comme moi, qu'il espérait repartir avec nous ? demandai-je lorsqu'on sortit du parc.

Clay renifla d'un air méprisant.

— Ce serait la réaction la plus humaine, répondit Jeremy. Si son histoire est vraie. Mais, si elle ne l'est pas…

Je hochai la tête.

— S'il travaille avec Shanahan, il n'aimerait rien tant que de rentrer à l'hôtel avec nous.

— Tu crois que son histoire est bidon, alors ? dit Clay.

— Je n'en ai aucune idée, avoua Jeremy en secouant la tête.

— On n'a qu'à sécher la séance de compte-rendu, suggéra Clay en ouvrant la porte de notre chambre. Laissons Jeremy mettre les autres au courant, qu'on se couche tôt pour une fois.

— Non, je veux… (Je m'interrompis en regardant le lit à l'autre bout de la pièce, si accueillant. J'avais l'impression que du plomb s'insinuait dans mes os à l'idée de ressortir.) D'accord, je veux y assister, mais… OK, restons-en là pour ce soir. Ils n'ont pas besoin…

Clay venait d'arriver au milieu de la pièce et il se retourna lentement, en balayant les lieux du regard, les narines dilatées.

— Quelqu'un est entré ici. (Il marcha jusqu'au bureau.) J'ai laissé ce tiroir ouvert tout à l'heure, en prenant la clé.

Il s'accroupit et huma à pleins poumons. Puis, il marqua une pause, fronça les sourcils et renifla de nouveau, le nez

pratiquement contre la moquette.

— Peut-être que la femme de chambre est repassée en coup de vent…, suggérai-je en le rejoignant.

— Non, quelqu'un est venu ici. Je ne sens personne, mais mes papiers… (Il désigna une liasse de notes qu'il avait apportée avec lui en voyage.) Quelqu'un les a feuilletés avant de les remettre droit.

J'ouvris le tiroir de la penderie où j'avais mis mes vêtements. Ils étaient encore fourrés au hasard à l'intérieur, mais les piles étaient séparées et plus nettes, comme si quelqu'un avait fouillé là-dedans et fait l'effort de couvrir ses traces.

Je marchai jusqu'à la porte, me laissai tomber à quatre pattes et reniflai. Je fis la même chose avec la porte de communication avec la chambre voisine.

— Nos odeurs, et celle de la femme de ménage de ce matin. C'est tout.

Tandis que Clay inspectait rapidement la pièce, je décrochai le téléphone et appelai la chambre de Jeremy. N'obtenant pas de réponse, je voulus essayer celle d'Antonio, mais Clay secoua la tête.

— Laisse tomber, je vais aller les voir. (Il alla ouvrir la porte de communication.) Nick ?

J'entendis une réponse étouffée en provenance de la salle de bains.

— Quand tu auras fini, ramène tes fesses ici, lança Clay. Protège Elena pour moi.

J'attrapai la porte à mon tour.

— Vas-y. Je vais attendre dans sa chambre.

Clay s'en alla. J'entrai dans la chambre de Nick, puis je me rendis compte que j'avais un besoin pressant, moi aussi. Je prévins Nick, à travers la porte de la salle de bains, puis je retournai dans ma chambre.

La porte de la salle de bains était à moitié fermée. N'avais-je pas vu Clay l'ouvrir en grand et jeter un coup d'œil à l'intérieur lorsqu'il avait inspecté la pièce ?

Je me rapprochai de la porte sur la pointe des pieds et reniflai. Rien. Je fis un pas de plus, ce qui me permit de voir à l'intérieur. La salle de bains était vide, et je ne détectai toujours

aucune odeur.

Allons bon, voilà que je devenais parano.

J'entrai et fermai la porte derrière moi. Du coin de l'œil, j'aperçus un mouvement flou dans le miroir. Je me retournai aussitôt en levant les poings, mais une entité invisible me décocha un uppercut à la mâchoire, avec la force d'un loup-garou. Dans ma chute, ma tête heurta les toilettes, et je m'évanouis.

En battant des paupières, je découvris une silhouette penchée sur moi. Je voulus lui donner un coup de poing, mais une main se referma sur la mienne avant que j'aie pu frapper mon agresseur.

Encore sonnée, je luttai pour me lever et repousser la personne en question…

— Elena.

Cette voix me ramena brusquement à la réalité. Ma vision se stabilisa, et je découvris Jeremy penché sur moi. Il tenait toujours mon poing. Clay se trouvait derrière moi, ma tête sur ses genoux.

— Qu'est-ce qui s'est pas… ?

J'essayai de me relever d'un bond, mais Jeremy me retint et m'obligea à me redresser lentement jusqu'à ce que je me retrouve assise sur le carrelage de la salle de bains.

— Quelqu'un m'a frappée… (Je regardai autour de moi.) Vous l'avez attra…

— Il a disparu, annonça Jeremy.

— Je t'ai entendue crier, expliqua Nick, debout derrière Jeremy. Je me suis précipité, mais il était déjà dans le couloir. Je me suis lancé à sa poursuite, mais tout ce que j'ai vu, c'était… je ne sais pas. Comme un mouvement brouillé, je dirais. J'aurais sûrement dû le pourchasser, mais je m'inquiétais à ton sujet…

— Tu as pris la bonne décision, assura Jeremy.

— Est-ce que vous avez repéré son odeur ? demandai-je. On peut peut-être…

— Il n'y a pas de piste, dit Antonio en passant la tête par la porte entrebâillée. J'ai vérifié l'ascenseur et les escaliers. L'étage est pratiquement désert, et les seules pistes olfactives fortes sont les nôtres.

— Pas d'odeur ici, pas d'odeur dehors. C'est impossible…

— Shanahan ! s'exclama Clay. Il a dû utiliser une potion ou un sortilège pour masquer son odeur, un sort repoussoir pour attaquer Elena et un sort brouilleur pour s'échapper.

— Donc, il sait où on est. Fait chier ! Mais s'il était là, soit à m'attendre, soit à la recherche de la lettre, je parie que ses zombies ne sont pas loin. Aucune potion ni aucun sort ne peuvent masquer leur puanteur.

Je me relevai, titubai pendant une seconde puis retrouvai mon équilibre.

— Est-ce qu'on peut muter ? demandai-je à Jeremy.

Il hocha la tête.

On muta à l'intérieur d'un dépôt de marchandises près des voies ferrées.

Quand j'eus fini de muter, je sortis la tête du dépôt pour inspirer à pleins poumons. Une explosion d'odeurs m'assaillit, si complexe et si forte que cela me donna presque le tournis. Clay effleura mon épaule de son museau en passant à côté de moi pour renifler à son tour.

Les villes sentent bizarre. Il n'y a pas de meilleur moyen pour les décrire. En tant qu'humaine, les odeurs de la ville réveillent en moi de nombreuses émotions, elles ont de nombreuses connotations, certaines positives, d'autres non, mais toutes sont… normales.

En tant que louve, en revanche, je suis assaillie par une combinaison d'effluves incongrus. Dans la forêt, je sais à quoi m'attendre ; avec la faune et la flore, on n'y trouve que des odeurs terreuses, musquées, naturelles. Là, dans une seule bouffée, je détectai la poussière, l'asphalte, les crottes de souris et les émanations d'égout, les feuilles et la peinture fraîche, la sueur et le parfum, les bêtes écrasées pourrissant sur la route et les frites fraîches. Rien de tout cela ne semblait s'imbriquer, mais cette incongruité, bien que discordante, formait comme un merveilleux puzzle pour mon cerveau qui s'amusait à séparer toutes les odeurs pour essayer de les identifier.

Nick me donna un coup de truffe dans l'arrière-train. Comme je refusais de bouger, il me mordilla la hanche. Je ravalai un grondement et me contentai de le gifler avec ma

queue avant de me glisser au-dehors.

J'avançai tout juste assez pour ne plus bloquer le passage, puis je regardai autour de moi. C'était plus par habitude que par nécessité car, s'il y avait quelqu'un dans les parages, je le détecterais à l'odeur.

Dès qu'on fut sortis tous les quatre, on se sépara. Antonio et Nick prirent les rues voisines tandis que Clay et moi on partit fouiller le terrain derrière l'hôtel. Cela voulait dire que leur territoire était plus difficile à explorer, mais que le nôtre était bien plus vaste : au lieu des chemins circonscrits aux trottoirs et aux voies secondaires, à nous les voies ferrées, les étendues d'herbe et les parkings.

Je commençai par les voies, qui longeaient l'arrière de l'hôtel en direction de Union Station. Au bout de cinq minutes, Clay heurta mon épaule pour me dire de laisser tomber. Il avait raison. La puanteur était trop forte : créosote, diesel, pesticides et tout ce que des décennies d'utilisation avaient enfoui dans le sol.

On se dirigea ensuite vers le labyrinthe de trottoirs, d'espaces verts et de passages couverts qui reliaient le SkyDome, la tour CN et le palais des congrès. Le vent sifflait autour des bâtiments déserts, où il n'y avait d'autre signe de vie que le lointain martèlement des bottes d'un agent de sécurité. Là, on se transforma en aspirateurs à odeurs canins, en ne cessant d'aller et venir sur les étendues à ciel ouvert, la truffe au ras du sol.

On finit par se retrouver au bas d'une butte, sur un terrain vague désolé qui rapportait un tout petit peu d'argent en servant de parking pendant la saison de base-ball. En quadrillant le terrain, je détectai ce qu'on cherchait – l'odeur de pourriture des zombies.

Je poussai un aboiement semblable à celui d'un chien pour appeler Clay. Il renifla le sol entre mes pattes avant, puis grogna. On se sépara, Clay suivant la piste dans un sens et moi dans l'autre. Quand je vis que la mienne s'éloignait de l'hôtel, je revins sur mes pas et pris le relais de Clay.

Sortie du terrain vague, j'eus bien du mal à suivre la piste ; trop d'odeurs corporelles différentes se mêlaient à celle du

zombie… d'autant qu'il s'agissait de l'homme au chapeau melon, qui ne sentait pas aussi mauvais que Rose.

Quand des phares surgirent derrière nous, Clay me poussa dans l'ombre d'un panneau publicitaire, où on se blottit tandis que les voitures libérées par un feu vert passaient en trombe à côté de nous. Lorsque la voie fut libre, je retournai sur le trottoir… et je ne réussis pas à retrouver la piste. Elle était si faible et mélangée à tellement d'autres odeurs que je dus revenir en arrière pour la retrouver. Un demi-pâté de maisons plus loin, elle disparut de nouveau.

Tandis qu'on s'écartait des lampadaires pour laisser passer d'autres voitures, Clay frotta son museau contre moi et secoua lentement la tête. Si l'odeur s'évaporait à ce point, la piste n'était sans doute pas récente. Il avait raison, mais c'était la seule que j'avais, alors je le contournai pour continuer à la suivre.

Plus j'insistais et plus Clay s'énervait. Le temps qu'on arrive près de l'hôtel, il était furieux et ne cessait de gronder et de me bousculer aussi fort qu'il osait. Plusieurs fois, il s'éloigna, mais, en voyant que je refusais de le suivre, il revenait, d'une humeur encore plus massacrante. Quand il me mordilla la hanche, je fis volte-face, les oreilles en arrière, la gueule ouverte sur un grondement. Il me le rendit et on se mesura du regard, en grondant et en faisant claquer nos mâchoires jusqu'à ce que des bruits de pas nous obligent à nous précipiter à couvert.

Un couple passa sur le trottoir d'en face. Bras dessus, bras dessous, ils riaient. Alors qu'on les regardait s'éloigner, je sentis un soupir parcourir les flancs de Clay. Il me regarda et secoua la tête pour me demander de laisser tomber cette vieille piste pour l'instant. On pourrait toujours y revenir si on n'en trouvait pas d'autre.

Je collai mon museau au ras du sol pour renifler. Oui, c'était la piste du zombie au chapeau melon, mais au moins quatre autres odeurs passaient au-dessus… or je doutais qu'autant de monde ait traversé cette étendue d'herbe depuis la tombée de la nuit.

En relevant la tête, je détectai une autre odeur. Faible, mais…

Je me concentrai, la truffe dilatée. Puis je fis signe à Clay de me suivre, en continuant dans la même direction que le zombie au chapeau melon.

Il gronda, sa patience envolée. Je lui donnai un coup sur le museau avec le mien pour diriger sa truffe dans la bonne direction. Il écarquilla les yeux en détectant l'odeur de Rose.

Je donnai un coup de tête dans son flanc, d'un air de dire « Tu vois, j'avais raison ». Il répondit par un coup de queue, puis, alors que je me retournais contre lui, il s'élança en courant sur les traces de Rose, m'obligeant à le rattraper.

On ralentit à l'entrée d'une voie de service. Devant nous, j'entendis le cliquetis des ongles sur le bitume. Je reniflai, puis je jappai. Clay tourna autour de moi en fouettant l'air de sa queue, impatient d'y aller, maintenant qu'on avait une cible potentielle en vue.

J'étais sur le point de japper de nouveau quand Antonio sortit des ombres devant nous, Nick sur ses talons. Je fis mine de renifler l'air. Antonio acquiesça en faisant un signe avec son museau et désigna sa gauche. Je le suivis. Moins de six mètres plus loin, on retrouva la piste de Rose, qu'ils suivaient déjà eux aussi.

La truffe au ras du sol, je tournai autour, puis je levai les yeux vers Clay. Un grondement sourd résonna dans sa poitrine tandis qu'une lueur de doute traversait son regard. L'odeur était plus forte que celle du zombie au chapeau melon, mais elle ne paraissait pas plus récente.

Malgré tout, quand je lui indiquai mon intention de la suivre, il grogna pour dire qu'il était d'accord. On était sur le point de se remettre en route quand Antonio se dressa en travers de mon chemin. Je reculai en pensant qu'il voulait prendre la tête du groupe. La hiérarchie de la Meute est parfois complexe. Techniquement, en tant que « représentante » de Jeremy, j'occupais un rang supérieur à celui d'Antonio. Mais, il était plus vieux que moi et plus fort aussi en tant que loup, si bien que c'était discutable. Quand on chassait, Clay et moi on laissait Antonio diriger.

Cependant, en me voyant reculer, il s'ébroua et me fit signe d'ouvrir la voie, mais prudemment. Il avait dû voir ou sentir

quelque chose par là-bas un peu plus tôt – sûrement des gens. Alors, on s'engagea dans la voie de service en file indienne et en restant au sein des ombres, au cas où quelqu'un surgirait.

En arrivant au bout de la voie, mon pouls s'accéléra. Rose était là. Je la sentais. Juste après le tournant…

On me mordilla gentiment la patte arrière. Antonio. Je m'arrêtai et pris une profonde inspiration. D'autres odeurs flottaient dans l'air, mêlées à la puanteur de Rose. Il y avait d'autres gens, tout près.

Je me ramassai sur moi-même, avançai jusqu'au tournant et jetai un coup d'œil de l'autre côté. Je découvris un renfoncement qui devait faire la taille d'une chambre. D'ailleurs, c'était à ça qu'il servait, puisque quatre gamins, dont le plus vieux ne devait pas avoir plus de vingt ans, dormaient à même le bitume.

L'un remua dans son sommeil et me fit sursauter. Je me calmai, puis jetai de nouveau un coup d'œil prudent. Dans le fond, j'aperçus une forme sombre dans un coin. L'odeur de Rose semblait provenir de là… de l'autre côté des quatre ados endormis.

Je reculai pour que Clay et Antonio puissent regarder à leur tour. Puis, j'attendis qu'Antonio prenne la décision. Cependant, après un rapide coup d'œil, Antonio revint s'asseoir derrière moi et commença à tirer sur un épillet enfoui dans sa fourrure.

Je regardai vers Clay. Il examina le renfoncement à son tour, puis recula et laissa échapper un petit « hmmph ». En gros, il me disait que c'était à moi de choisir.

De nouveau, je me tournai vers Antonio, mais il tirait méthodiquement sur cet épillet, me laissant la décision.

J'installai Clay et Nick pour qu'ils montent la garde, puis je me faufilai dans le renfoncement en appuyant sur mes coussinets pour que mes griffes ne fassent pas de bruit.

Je me frayai un chemin entre les jeunes endormis. Je restai concentrée sur mon but, en comptant sur Clay et Nick pour me prévenir si l'un des gamins se réveillait. Je m'apprêtais à passer à côté du dernier dormeur lorsque Clay grogna. Je m'arrêtai, une patte en l'air. L'ado remua et son bras se détendit brusquement, heurtant ma patte arrière. Le cœur battant à tout

rompre, je sentis ses doigts effleurer ma fourrure. Puis, sa main retomba sur le bitume, et j'entendis de nouveau le souffle régulier du sommeil profond.

Je passai avec précaution au-dessus de son bras tendu et parcourus les derniers mètres jusqu'au tas que j'avais aperçu dans le coin. La puanteur de Rose était évidente, mais ses épais vêtements devaient la camoufler en grande partie, sinon ces gamins n'auraient jamais pu dormir si près.

Le manteau que j'avais déjà vu Rose porter était tiré sur elle.

Je m'en approchai aussi près que possible et me penchai pour agripper l'ourlet du manteau avec mes crocs. Mais, je changeai d'avis. Je ne voulais pas que mes lèvres s'approchent de Rose. Je posai donc les pattes sur l'ourlet et l'agrippai avec mes griffes avant de tirer tout doucement sur le vêtement.

Derrière moi, l'un des gamins marmonna dans son sommeil, et je me figeai au-dessus de Rose, mais Clay ne grogna pas, alors j'attendis que le silence revienne et j'enlevai entièrement le manteau. Je compris alors que la puanteur provenait du vêtement, dont l'intérieur était maculé de morceaux de peau et de chair pourrie. Je m'aperçus ensuite que je venais de dévoiler un tas de cartons écrasés. Je ravalai un grondement de frustration et retournai voir les autres.

On suivit la piste de Rose et du zombie au chapeau melon pendant encore quelque temps. Mais, très vite, je dus reconnaître que Clay avait raison. C'étaient des traces anciennes, qui dataient du milieu de la journée ou peut-être même de la nuit d'avant. Alors, on rentra à l'hôtel faire nos bagages. Je suggérai l'hôtel près de l'église de la Sainte-Trinité, où nous étions allés cet après-midi-là, et Jeremy approuva ce choix.

TEMPS MORT

Le lendemain, Clay veilla à ce que je fasse la grasse matinée, en laissant les rideaux tirés et en s'assurant que la pièce reste fraîche et silencieuse. Il débrancha même le réveil sur la table de chevet, si bien que, lorsque je me réveillai, groggy, et jetai un coup d'œil pour voir quelle heure il était, aucun affichage lumineux ne me fit la morale.

Quand je me réveillai pour de bon, sans doute en milieu de matinée, je découvris un petit déjeuner buffet digne d'un restaurant à portée de la main. Il y avait là des muffins, des croissants, des bagels, des fruits et du jus d'orange fraîchement pressé. Juste assez de variété pour être sûr que je sois tentée par quelque chose.

Même alors qu'on mangeait dans le lit, Clay continua à se taire. Étendu à côté de moi, il lisait en buvant du jus d'orange pendant que je grignotais mon muffin à la banane et aux noix. Quand j'eus l'estomac bien rempli, rien ne m'empêchait de me rallonger pour somnoler, alors c'est ce que je fis.

Lorsque je m'éveillai de nouveau, Clay lisait toujours. Je tendis la main et caressai son bras sous le pansement. Je m'attendais à trouver sa peau nue fraîche, à cause de la clim, mais elle était chaude, presque brûlante.

— Bonjour, ma chérie.

Il roula sur le côté et laissa son livre tomber par terre. Je posai mes doigts sur sa poitrine… qui était fraîche, elle.

— Ton bras est chaud à l'endroit où elle t'a griffé. Jeremy devrait…

— Ouais, je sais. Je lui demanderai de regarder quand il reviendra. (Il plia le bras et fit la grimace.) Qui sait quel genre de saloperies ce zombie avait sous ses ongles ?

— Tu crois que ça s'est infecté ?

— Peut-être un petit peu. (Il écarta une mèche de cheveux de mon visage et fronça les sourcils.) Je vais demander à Jeremy de vérifier ton état, à toi aussi. Tu as encore l'air fatiguée.

— J'ai assez dormi. (Je m'étirai et m'ébrouai pour tenter de me débarrasser de la torpeur.) Trop, même. Quelle heure est-il ?

— Presque une heure.

— De l'après-midi ? (Je m'assis brusquement.) Où sont les autres ?

— Dehors, à la recherche de Shanahan. Nick vient d'appeler.

— Je n'ai pas entendu…

Clay souleva mon téléphone portable.

— Nick l'a mis sur vibreur avant de partir. Ils s'arrêteront ici avant d'aller à leur rendez-vous avec Hull.

Je me levai d'un bond.

— C'est vrai. Il faut que je me prépare.

— On n'y va pas.

— Oh, ne recommence pas !

Il se leva en étouffant un bâillement.

— Ce n'est pas moi, ce sont les ordres de Jeremy. C'est un rendez-vous en plein jour dans un endroit public, alors il n'emmène qu'Antonio et Nick. On est censés rester ici et se reposer jusqu'à ce soir.

— On fait quoi ce soir ?

Il haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, mais je suis sûr que Jeremy trouvera bien quelque chose.

À son retour, Jeremy m'examina et décréta que j'avais encore besoin de repos. Mais le bras de Clay l'inquiéta davantage. Il présentait des signes d'infection, alors que Jeremy avait soigneusement nettoyé la plaie la veille. Se faire griffer par un cadavre en putréfaction n'avait rien d'hygiénique.

Quand il eut nettoyé la plaie, refait le pansement et donné des antibiotiques à Clay, Jeremy dut repartir pour son rendez-vous avec Hull.

— En attendant, qu'est-ce qu'on peut faire ? lui demandai-je pendant qu'il rangeait ses fournitures médicales. Des coups de fil à passer ? De nouvelles questions à étudier ?

— Je crois qu'on a épuisé toutes ces possibilités-là. Contente-toi de te détendre et de te reposer pour ce soir.

— Qu'est-ce qu'il y a ce soir ?

Je vis bien à l'expression de Jeremy qu'il n'en savait rien.

— Eh bien, finit-il par dire, Jaime a suggéré une séance de spiritisme…

— Super. Avec qui ?

— Elle veut essayer de contacter les gens de Cabbagetown qui ont disparu dans le portail pour s'assurer qu'ils sont toujours là-dedans et qu'ils vont bien.

— Oh. Je suis sûre que ça pourrait être intéressant…

— Ouais, tu parles, dit Clay en lançant les papiers de nos muffins dans la poubelle à l'autre bout de la pièce. Une perte de temps, oui !

— Je crois que son véritable but est de voir s'il y a quelqu'un d'autre à l'intérieur, expliqua Jeremy.

— En voilà, une bonne idée !

Jeremy me regarda de travers.

— Tu trouves ça bien, toi, de demander à Jaime de mener une séance difficile pour qu'elle puisse faire la connaissance d'un célèbre tueur en série ?

Je traversai la pièce et rattrapai mon jus d'orange à moitié plein avant que Clay le jette.

— Mais ça nous permettrait de vérifier à quel point l'histoire de Matthew Hull est vraie.

— Peut-être, mais j'espère m'en assurer avant, cet après-midi.

On retrouva Jaime pour le déjeuner et on se rendit au centre commercial. Dès qu'on eut franchi les portes, on tomba sur un kiosque à journaux. Les gros titres de l'un d'eux attirèrent mon regard : « le choléra tueur ? des rats qui saccagent tout ? »

— Comment ça ? dis-je en me dirigeant vers le kiosque. Est-ce que le choléra a tué… ?

— Non, coupa Clay en m'attrapant le bras. Quelqu'un est mort hier dans une maison de retraite, mais les autres journaux disent qu'il n'y a aucun lien avec le choléra.

— Et les rats ? Est-ce qu'ils ont… ?

— Mis quelqu'un en pièces ? (Clay me lança un regard de

reproche.) Je t'avais bien dit qu'on regardait trop de films d'horreur. Mais si tu veux rentrer à la maison…

— Non, Jeremy a raison. Il suffit d'éviter l'eau du robinet et les rats. Je pense pouvoir y arriver.

On se dirigea vers l'espace de restauration. Le silence était tel dans le centre commercial qu'on entendait les talons de Jaime claquer en remontant le couloir.

On acheta de quoi manger au petit marché où Jeremy m'avait pris mon petit déjeuner ce matin-là. Je suggérai d'aller s'installer dehors sur Trinity Square, mais Clay se dirigea vers un groupe isolé de tables vides. Je regardai Jaime en secouant la tête et suivis Clay.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en voyant Clay ramasser un feuillet sur une table.

Comme il ne répondait pas, j'en attrapai un sur une autre table. Sur ce bout de papier mal imprimé, quelqu'un avait fait la liste de tous les problèmes qui empoisonnaient la ville depuis quelques jours et les comparait aux signes de l'Apocalypse ; il encourageait même le lecteur à faire la paix avec Dieu parce que la fin était proche.

— Quelles conneries ! s'exclama Clay en m'arrachant le feuillet des mains pour le rouler en boule. Tu crois qu'ils ont seulement pris la peine de lire le livre de l'Apocalypse ? Des rats tueurs qui annoncent la fin des temps ? N'importe quoi !

Il fit un geste en direction du couloir. Apparemment, il avait changé d'avis sur le fait de manger à l'intérieur. On se dirigea vers la sortie opposée, en donnant de faux espoirs à un nouveau groupe de vendeurs morts d'ennui. En passant devant une boutique, je remarquai une pancarte hâtivement rédigée à la main.

— « Système de filtration de l'eau du robinet. Élimine le choléra, l'E. Coli et tout autre microbe contenu dans l'eau. Efficacité garantie. » Oh, et ils ont aussi du répulsif pour les rats. Ben voyons. Démarrez une apocalypse, quelqu'un d'autre se remplira les poches.

— Tu devrais demander un pourcentage, dit Jaime.

— Sans blague. Mais, tu sais ce que j'ai vraiment envie de faire ? Je veux grimper tout en haut de la tour CN, casser une

vitre et crier : « Je suis désolée, vraiment, vraiment désolée. Je vous présente mes plus plates excuses. »

Jaime se mit à rire.

— Et tu jures par la présente de ne plus jamais commettre d'actes apocalyptiques à l'avenir ?

— Ce n'est pas ta faute, intervint Clay. C'est moi qui ai écrasé le moustique.

— Tue un insecte, déclenche l'Apocalypse, résuma Jaime. Tu parles d'un karma !

— J'avais un arriéré à payer, répliqua Clay. Allez, on se bouge. On commence à attirer l'attention.

— Allons nous asseoir à l'ombre, proposa Jaime, près de la cascade.

Qualifier de « cascade » l'eau qui se déversait dans le bassin en béton sur notre droite était généreux. Il s'agissait plutôt d'un jet d'eau à haute pressurisation constante qui sortait d'un mur. C'était censé être une fontaine de style industriel, mais, chaque fois que je la voyais, je ne pouvais m'empêcher de soupçonner les propriétaires du bâtiment d'avoir trouvé un moyen ingénieux de rejeter leurs eaux usées en appelant ça de l'art.

On s'assit sur un banc surplombant une vaste étendue de mauvaises herbes et de pelouse rase et jaunie, où un écureuil solitaire faisait des cabrioles.

— C'est quoi ce truc ? demanda Clay.

Je plissai les yeux pour déchiffrer la pancarte, qui montrait des gens pieds nus se frayant joyeusement un chemin à travers un grand labyrinthe d'herbe verte.

— Un labyrinthe, répondis-je. Mais on dirait qu'ils ont oublié de l'arroser et d'arracher les mauvaises herbes. Ou qu'ils l'ont oublié tout court.

— Il est où, leur labyrinthe ?

— Tu vois les parties sombres, là où l'herbe est plus brune qu'ailleurs ?

Clay secoua la tête.

— Et moi qui pensais qu'on était de mauvais jardiniers.

— Mais l'écureuil s'éclate, lui, fit remarquer Jaime en riant derrière son wrap végétarien. (Elle en prit une autre bouchée et la dévora avant de changer de sujet.) À propos de ce soir… j'ai

proposé une séance à Jeremy…

Mon portable se mit à sonner.

— C'est Nick ? demanda Clay pendant que je vérifiais l'affichage.

— Anita Barrington.

Il renifla d'un air méprisant.

— Je parie qu'elle nous a déniché une autre histoire. Dis-lui…

Je lui fis signe de se taire et décrochai.

Oui, Anita avait des infos supplémentaires. J'essayai de les obtenir par téléphone, mais elle insista en disant que ce n'était pas assez sûr.

— Je vous rappelle d'une ligne fixe, si vous préférez, proposai-je. Donnez-moi juste cinq mi…

— Non, ma chère. Vous ne comprenez pas. C'est… Il faut vraiment que je vous voie.

Clay secoua énergiquement la tête pour dire non.

— En réalité, je ne bouge pas de l'hôtel aujourd'hui. Ce sont les ordres du docteur…

— Dans ce cas, c'est moi qui vais venir vous voir. Erin est partie chez ma sœur. Il valait mieux qu'elle quitte la ville le temps que tout ça se termine. Je vais fermer le magasin de bonne heure. Oh, j'en profiterai pour jeter un œil à cette lettre pendant que j'y suis. Vous l'avez toujours, n'est-ce pas ?

Clay fronça les sourcils et se rapprocha de moi pour mieux entendre.

Je répondis à Anita qu'on avait la lettre et qu'on la laisserait volontiers l'examiner.

— Excellent. Vous êtes descendus dans quel hôtel ?

Je jetai un coup d'œil à Clay.

— Celui dont je vous ai donné le numéro.

— Oh ? Vous êtes toujours là-bas ? Oui, bien sûr que vous…

— Euh, non, désolée. J'ai complètement oublié. On a changé la nuit dernière. On est au Marriott, près du centre Eaton. On se retrouve dans le hall, d'accord ?

— La lettre se trouve juste là, sur la table, dis-je en amenant Anita dans notre chambre d'hôtel. Il y a des gants à côté.

Elle se dirigea tout droit vers la table. Je me laissai tomber

sur le lit.

— Tu te sens fatiguée, ma chérie ? demanda Clay.

— Il fait trop chaud. Où est la bouteille d'eau ? ajoutai-je en regardant la table de nuit.

— Tu l'as vidée. Je vais t'en chercher une autre.

— Non, prends du jus de fruit. Tu crois qu'ils ont du cranberry ? (Je me relevai tant bien que mal.) Attends, je vais aller voir avec toi. Anita…

— Pas de problème, ma chère, répondit-elle, la tête penchée sur la lettre.

Deux minutes plus tard, Anita Barrington ouvrit la porte de notre chambre d'hôtel, se faufila dans le couloir et faillit heurter Clay, planté au beau milieu du passage. Elle se retourna aussitôt et vit que je bloquais l'autre issue.

— Oh, vous êtes revenus ! Vous avez fait vite. J'allais juste…

— Partir avec notre lettre, répondis-je en désignant le tube dans sa main.

Elle laissa échapper un petit rire.

— Oh, ma chère, c'est l'impression que je donne, n'est-ce pas ? Mais je ne partais pas. Je voulais juste descendre à votre rencontre et ça ne me paraissait pas très prudent de laisser ça dans votre chambre.

Tandis qu'elle parlait, Clay ouvrit la porte de notre chambre. Je fis signe à Anita d'entrer. Elle hésita, nous dévisagea, puis entra.

— Bon, dit-elle après que j'eus refermé la porte. À propos de l'histoire que j'ai dénichée…

— Pas la peine de nous la raconter, sauf si c'est la vraie, répondit Clay.

Je saisis l'extrémité du tube contenant la lettre. Anita s'y accrocha une seconde avant de le lâcher.

— Mais elle a raison, tu sais, dis-je à Clay. Il faut qu'on soit plus prudents avec cette lettre. Quelqu'un aurait pu s'introduire dans notre chambre et tout saccager pour mettre la main dessus.

Il hocha la tête.

— Quelqu'un qui savait dans quel hôtel on était.

— Parce que cette personne a bien pris soin de nous

demander le numéro de notre hôtel. Elle a dû deviner ce qu'on est, alors elle savait qu'elle avait besoin d'une potion pour masquer son odeur.

— Et cette personne sait aussi lancer des sorts brouilleurs, des sorts repoussoirs et des sorts de camouflage… c'est pour ça qu'on ne l'a pas vue dans la salle de bains.

Le regard d'Anita passa de Clay à moi.

— Je ne vous suis pas. Est-ce que quelqu'un s'est introduit…

— Tout à l'heure, vous m'avez demandé dans quel hôtel on était descendus. Vous saviez qu'on avait une raison d'en changer, la nuit dernière.

Elle se mit à rire.

— Non, ma chère, j'ai vraiment une mauvaise mémoire. J'avais complètement oublié que vous m'aviez dit dans quel hôtel…

Elle se jeta en direction de la lettre, projetant Clay à la renverse à l'aide d'un sort repoussoir. Je plongeai à mon tour pour lui barrer la route, mais ses doigts se refermèrent sur le tube au moment où elle lançait un autre sort. Les contours de son corps se brouillèrent et, pendant une seconde, elle sembla disparaître.

— Elena !

Clay se releva d'un bond. Une silhouette brouillée apparut à côté de moi. Je m'écartai précipitamment tandis que des doigts effleuraient mon ventre. Déséquilibrée, la silhouette perdit l'équilibre et heurta la table de nuit, renversant la lampe qui s'écrasa par terre. Je donnai un coup de poing, mais ratai ma cible. La silhouette brouillée courut vers la porte. Clay s'élança pour lui barrer le chemin. Anita se cogna contre lui de plein fouet et réapparut au moment où elle heurtait la moquette. Je courus récupérer la lettre qu'elle avait laissé tomber.

— Elena !

Je fis volte-face au moment où Anita levait les mains pour lancer un sort repoussoir. Nos regards se croisèrent, et elle hésita, ce qui laissa à Clay le temps de se relever. Il attaqua, l'attrapa par le dos de son chemisier et la jeta par-dessus son épaule. Elle atterrit dans la lampe, qu'elle entraîna dans sa chute. Clay marcha droit sur elle. Anita essaya de reculer pour

lui échapper, mais en vain. Clay se campa au-dessus d'elle. Anita écarta les lèvres pour formuler un sort, mais elle tremblait trop pour que les mots sortent de sa bouche.

— Clay, murmurai-je.

Il hésita, puis recula. Je pris sa place.

— Il vaut mieux ne pas jouer à ces jeux-là avec nous, dis-je. On a tendance à les prendre au sérieux.

Je me baissai pour l'aider à se relever.

— Asseyez-vous là, dis-je en désignant le fauteuil. Et racontez-nous la véritable histoire de cette lettre – celle qui parle d'immortalité.

Elle tenta de protester et de nous mener une fois de plus sur une fausse piste, mais elle finit par nous raconter l'histoire en question, qu'elle connaissait avant même d'aller trouver Shanahan pour voir la lettre.

Un mage avait créé le portail. Il venait de terminer une expérience qui permettait d'obtenir une forme d'immortalité. Ce genre d'expérience était monnaie courante, mais celle-là laissait à penser aux autres êtres surnaturels que le mage avait bel et bien trouvé un moyen d'y parvenir. Certains voulaient voler ses recherches. D'autres voulaient l'empêcher d'aller plus loin. Alors, il avait créé le portail pour se cacher et dissimulé le déclencheur dans le papier utilisé pour écrire la lettre « From Hell ».

Quand Anita eut fini son récit, je lui racontai la version de Hull.

— On dirait un mélange des deux histoires, celle du semi-démon et celle de l'expérience sur l'immortalité, commenta-t-elle, les sourcils froncés. Peut-être que cette histoire tout juste bonne pour une veillée autour d'un feu de camp contient plus d'éléments véridiques qu'on l'aurait cru.

Je ne répondis pas. Au bout d'un moment, elle reprit la parole.

— La récompense du démon est peut-être l'immortalité. Ou le secret pour l'obtenir. Le mage n'a fait que créer le portail – c'est le semi-démon Jack l'Éventreur qui s'est caché à l'intérieur.

— Et qui sera bientôt libre de répandre la terreur dans un

monde qui ne se doute de rien, conclut Clay d'une voix traînante. Mais, pour l'instant, il fait un boulot plutôt foireux.

— Peut-être qu'il est juste en train de s'échauffer.

Deux heures plus tard, Jeremy entra dans notre chambre et poussa un soupir en voyant les dégâts.

— Tu parles d'une journée de repos, murmura-t-il en remettant sur pied la lampe cassée.

— Ce n'est pas notre faute, expliquai-je. Anita Barrington est passée nous voir, et l'enfer s'est déchaîné.

Nouveau soupir.

— Tu crois que je plaisante ? Apparemment, ce n'est pas Shanahan, le lanceur de sorts qui s'est introduit dans notre chambre la nuit dernière.

On lui raconta ce qui s'était passé.

— Et après tout ça, sans parler de la commotion cérébrale que je lui dois à cause d'hier soir, elle a encore eu l'audace de demander si elle pouvait parler avec Matthew Hull.

— Sans doute dans l'espoir qu'il en saurait plus qu'il veut bien le dire, ce dont je doute, après avoir discuté avec lui aujourd'hui. Quant à la lettre, je ne vois pas bien ce qu'elle espère en tirer.

— D'après nous, elle espérait s'en servir comme moyen de pression sur Shanahan. Si les zombies veulent la récupérer, quoi de mieux à offrir à l'homme qui, d'après elle, détient peut-être le secret de l'immortalité ?

— Vous lui avez posé la question ?

Je secouai la tête.

— On s'est dit qu'il ne valait mieux pas. Pas encore.

— Tant mieux. Elle peut peut-être encore nous être utile.

Notre déjeuner ayant été interrompu, on en prit un autre, tardif, avec Jaime, Nick et Antonio au restaurant de l'hôtel. Ce dernier était vaste et brillamment éclairé, avec d'immenses fenêtres et des parasols. On avait l'impression de manger en terrasse, sans les insectes, la chaleur et le *smog*.

D'après Jeremy, Hull avait obtenu quatre-vingts pour cent de bonnes réponses lorsqu'il l'avait interrogé sur la géographie et les événements mineurs du Londres de 1888. C'était le genre de questions auxquelles un non-résident aurait eu du mal à

répondre, mais auxquelles un résident aurait également eu du mal à répondre à la perfection.

Jeremy avait même mentionné le fait que nous connaissions quelqu'un qui essaierait peut-être de contacter Jack l'Éventreur au sein du portail ce soir-là, pour voir comment Hull allait réagir. Ce dernier avait approuvé et avait même proposé de nous aider, sans se rétracter ni revenir sur son récit.

Le serveur nous apporta nos plats, empêchant Jeremy de poursuivre.

— Bon, dit Clay après le départ du serveur, le type semble clean. Mais, à part s'attirer nos votes de sympathie, qu'est-ce qu'il peut bien nous apporter ?

Antonio ouvrit la bouche pour répondre, mais Nick le devança.

— Il croit pouvoir nous conduire à Shanahan. Il affirme ressentir une espèce d'attraction, comme si Shanahan essayait de le contrôler. Il nous a proposé d'essayer de suivre cette attraction ce soir.

Antonio, les yeux baissés, fit tournoyer une de ses frites dans son ketchup.

— Tu n'y crois pas, lui dis-je.

— Il me fait penser à ces cadres qui prennent rendez-vous avec moi et qui jurent qu'ils peuvent me décrocher un projet conjoint avec un des grands noms de l'industrie parce que leur cousin au troisième degré est marié à la nièce du type. Ils sont peut-être convaincus d'avoir le bras long, mais, ce qu'ils veulent vraiment, c'est se retrouver dans mes petits papiers, pour attirer l'attention du type dont le nom est écrit sur le bâtiment. Hull croit ressentir un lien entre Shanahan et lui et il va sûrement faire tout ce qu'il peut pour que ça marche, mais ce qu'il veut vraiment, c'est créer un lien entre lui et nous, se rendre utile pour qu'on l'aide et qu'on le protège.

— C'est un parasite, décréta Clay.

Antonio acquiesça la tête.

— C'est violent, dit comme ça, mais oui. Malgré tout, est-ce qu'on peut vraiment lui en vouloir ? Ce pauvre diable est perdu et tout seul dans un monde étrange. Il veut juste un peu de notre temps.

Je jetai un coup d'œil à Jeremy.

— On va lui en donner ce soir ?

— Oui, mais seulement parce que c'est une piste et qu'on n'en a pas beaucoup à suivre.

— Si, vous en avez une autre, répondit Jaime en levant les yeux de sa salade pour soutenir le regard de Jeremy. Vous pouvez aller à la pêche aux infos dans un portail dimensionnel, grâce à votre nécromancienne extrêmement sous-employée.

Après le repas, on changea d'hôtel… une fois de plus. On avait déjà assez de complications comme ça sans s'inquiéter d'une nouvelle intervention d'Anita Barrington.

CÉLÈBRE

Jaime s'arrêta au bout de la rue où s'était ouvert le portail.

— C'est ici ?

— Ça ne va pas être facile, c'est ça ? demandai-je.

— Jeremy m'a prévenue que c'était dans une zone résidentielle, mais je me suis dit que, en plein centre-ville, il y aurait des tours, des immeubles, des voitures plein la route… et des gens, ajouta-t-elle en parcourant du regard la rue déserte. On va se faire remarquer si on fait une invocation ici, au crépuscule, en plein milieu de la route.

— Si ça risque de ne pas marcher…

— On peut s'y prendre de deux façons. Petit un, on invente une histoire plausible pour expliquer pourquoi on reste plantés sur le trottoir pendant une heure ou deux.

— Petit deux ? demanda Clay.

— Je joue mon rôle, celui de la célèbre médium un peu dingue qui tente de contacter l'âme des disparus du quartier.

— Je préfère la première option, annonça Clay.

— Je savais que tu dirais ça. Allons chercher des accessoires.

On acheta un appareil photo premier prix et un carnet, puis Jaime nous attribua nos rôles. Clay devait jouer les photographes pendant que je prenais des notes. Jaime serait notre patronne, venue rassembler des infos pour un projet d'émission télé consacrée aux récents événements.

On allait quand même attirer l'attention. Si ça posait problème, on serait obligés de laisser tomber.

Clay et moi, on fit les cent pas dans la rue en prenant des notes et des photos. Je savais que Jaime refuserait notre aide si on la lui proposait. Elle ne laissait personne l'observer pendant les préparatifs. Je suppose que même les artistes chevronnés

ont le trac, surtout quand ils ne sont pas très à l'aise dans leur rôle.

Quand Jaime fut prête, elle nous appela et commença à explorer les différents niveaux dimensionnels les uns après les autres à la recherche de nos âmes perdues. Moins de dix minutes plus tard, elle en trouva une : Irene Ashworth, soixante-dix-huit ans.

Seule Jaime pouvait entendre Irene, si bien que c'était une conversation quasiment à sens unique. Après avoir bavardé quelques minutes avec elle pour confirmer son identité à partir des infos basiques dégotées dans le journal, Jaime s'apprêta à la laisser partir.

— Attends, dit Clay. Faut vraiment être sûrs.

— Sûrs de quoi ? chuchota Jaime pour qu'Irene ne puisse pas l'entendre. Tu ne crois pas qu'il s'agisse de Jack quand même ? C'est une fem… (Elle secoua la tête.) Je devrais pourtant le savoir. Il n'y a aucune raison que Jack l'Éventreur ne soit pas une femme. Mais elle a bien répondu à toutes les questions.

Je secouai la tête à mon tour.

— Ce ne serait pas difficile, si elle avait eu des contacts avec la vraie Irene Ashworth dans le portail. Il faut lui poser des questions auxquelles seule une personne de notre époque pourrait répondre, comme « C'est quoi Internet » ou « C'est quoi un DVD ».

— Un DVD ? répéta Jaime en élevant la voix parce que ça la faisait rire. À son âge, on aura de la chance si elle sait déjà ce qu'est un magnétoscope. (Jaime se figea, puis se retourna.) Oh, euh, oui, bien sûr, vous avez entendu ça.

Une pause.

— Non, vous n'êtes pas sourde. Je ne voulais pas dire…

Nouvelle pause.

— Euh, oui, je suis sûre qu'Internet, c'est génial pour la bourse en ligne et, vous avez raison, avec une webcam, ça coûte bien moins cher de parler aux petits-enfants…

On pouvait rayer de la liste notre personne disparue numéro un.

— Il y en a déjà un autre, annonça Jaime. Si seulement la pêche aux fantômes était aussi facile. OK, le voilà… C'est un

homme. Dans les trente-cinq ans. Il est presque là…

Cette description semblait prometteuse concernant Jack l'Éventreur, mais elle correspondait aussi à la deuxième personne disparue, Kyle Belfour, l'analyste système de trente-six ans qui vivait à un pâté de maisons de là et qui avait disparu en faisant son jogging. Les premières impressions suggéraient que l'esprit n'était autre que Belfour, mais Jaime rencontra quelques difficultés en essayant de l'interroger.

— On a juste besoin de votre nom et de quelques informations bas…

Pause.

— Pour confirmer votre identité…

Pause.

— Pourquoi on a besoin de la confirmer ?

Du regard, Jaime nous demanda notre aide. Je murmurai une suggestion.

— D'accord, dit-elle. Parce que, quand on vous sortira de là, on aura besoin d'être sûrs que c'est vraiment vous.

Pause.

— Qui d'autre ça pourrait être ? Eh, bien…

— Dis-lui juste de répondre aux putains de questions ! s'impatienta Clay. Sinon, on le laissera là-dedans.

Jaime commença à relayer la réponse, puis s'interrompit.

— Un complot gouvernemental. Euh, non, ce n'est pas…

Pause.

— Non, ça ne fait pas non plus partie d'une expérience militaire.

Pause.

— Eh bien, oui, je suppose que ça ne serait pas une si mauvaise idée d'envoyer les ennemis d'État dans une cellule dimensionnelle, mais ni la CIA ni l'ar…

— Le SCRS, dis-je.

Jaime me regarda par-dessus son épaule.

— Au Canada, ce n'est pas la CIA. Rappelle-lui que, s'il s'agissait d'une opération militaire ou de renseignement canadienne, il aurait fallu qu'elle soit mise au point par le SCRS et financée par notre budget militaire.

Elle le lui dit.

— Eh bien, oui, j'imagine que c'est assez drôle, finit-elle par ajouter au bout d'un moment.

Pause.

— Non, non. Ne vous excusez pas. Vous avez subi beaucoup de stress. Maintenant, si vous pouviez juste nous dire…

Pause.

— Une expérience mise au point et financée par les Américains ? Utilisant de pauvres citoyens canadiens sans défense ?

Jaime se tourna vers nous. Clay leva les yeux au ciel.

On ne réussit jamais à faire admettre à Belfour qu'il s'appelait bel et bien comme ça. Mais on s'en fichait. Sa diatribe de dix minutes contre la puissance grandissante de l'armée américaine sous l'administration Bush, ponctuée de références aux expériences de la CIA sur la manipulation mentale, à un crime dans la tête, et même aux X-Files, on prouvait que notre type était bien du xxie siècle. Comme pour Mme Ashworth, on assura qu'on allait le sortir de là, puis on le laissa retourner dans sa cellule dimensionnelle.

Entre-temps, on avait commencé à attirer l'attention des voisins. Pendant que Jaime écoutait Belfour, j'en avais profité pour poser des questions et empêcher les badauds d'approcher suffisamment d'elle pour l'entendre se disputer toute seule. Quand elle renvoya Belfour et repartit à la pêche aux esprits, Clay et moi, on revint à nos rôles respectifs. Pendant qu'il prenait des photos, je jouai les reporters et interrogeai de nouveau les curieux. Il suffit de poser les bonnes questions pour se débarrasser rapidement des gens. Dès que les premiers furent rentrés chez eux, je retournai voir Jaime.

— Alors ? chuchotai-je.

— Je ne… suis pas sûre. Je sens une autre présence, et je crois que c'est un homme…

— Ça pourrait être notre homme. Il joue les timides ?

— Non, il a plutôt l'air perdu.

— Pas surprenant, s'il est resté là-dedans pendant plus d'un siècle.

— Je vais essayer de l'attirer par ici. Là… ça y est, il me voit. Il vient vers moi. Ouaip, c'est un homme, proche de la

soixantaine… Il est là. Que le spectacle commence.

Lyle Sanderson, soixante et un ans, prétendait que « tout était devenu noir » la nuit précédente alors qu'il était sorti promener son chien. C'était très suspect… sauf qu'il répondit haut la main à toutes nos questions concernant le xxie siècle. Une rapide question à la première ménagère qui sortit de chez elle à ce moment-là me confirma qu'un dénommé Lyle Sanderson vivait bien dans cette rue… et qu'un voisin avait trouvé son chien errant tout seul la nuit précédente.

Jaime continua à chercher une autre personne à l'intérieur du portail, mais elle finit par renoncer en secouant la tête.

— C'est vide.

— Alors, Hull ment.

— Ou Jack l'Éventreur est ailleurs. En tout cas, il n'est pas dans le portail, et ça signifie qu'il ne va pas en sortir.

Je jetai un coup d'œil à la mince fissure dans le bitume, là où tout avait commencé.

— Mais le passage est toujours ouvert dans l'autre sens, non ? D'autres personnes peuvent tomber dedans, comme Lyle Sanderson.

— Ce n'est pas facile. Il faut passer juste au bon endroit, juste au bon angle. Pense au nombre de personnes qui sont passées sur cette route ces derniers jours. Seulement trois se sont retrouvées de l'autre côté. Tu pourrais sûrement te promener autour et danser dessus sans que rien se passe. Même si je ne te le recommande pas…, ajouta-t-elle après réflexion, les yeux fixés sur la fissure.

Clay secoua la tête et repartit vers le trottoir.

— Ils ne… se souviendront de rien, n'est-ce pas ? Le fait d'être tombé dans le portail, de t'avoir parlé…

— Nada. C'est comme pour ce dénommé Hull. Il se rappelle seulement être entré et sorti du portail, ce qui me pousse à croire que cette partie-là de son histoire est vraie.

— Et le reste ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai jamais vu ce type, mais cette histoire de « lien » qui l'attire vers le contrôleur de zombies… (Elle secoua la tête et tira sur son énorme sac à main.) J'ai dit à Jeremy que, pour moi,

c'est des conneries. Si Hull n'est pas mort, alors ce n'est pas un zombie et, donc, il n'a aucun lien avec aucun contrôleur. Mais, comme a répondu Jeremy, ça ne coûte rien d'essayer.

— C'est le moment de l'appeler, pour voir comment ça se passe.

— Attends une seconde, dis-je à Jeremy. Il y a une voiture de police qui remonte Yonge toutes sirènes hurlantes, je ne t'entends plus.

Il attendit une seconde, puis dit :

— On est du côté de…

— Attends, en voilà une autre.

— Oui, je l'entends. Quels dégâts vous avez causés, tous les trois ?

— Très drôle.

— On est du côté de Bay et Gerrard, si vous voulez prendre un taxi.

— Non, ce n'est pas très loin, on vous rejoint à pied. Comment ça s'est passé avec Hull ?

Silence.

— Il est juste à côté de toi, hein ? Est-ce qu'il vous a menés en bateau ?

— On dirait bien.

— On arrive.

J'en profitai pour appeler Rita Acosta, une journaliste que j'avais connue au Focus Toronto. Elle travaillait désormais pour le Sun, et on échangeait toujours des tuyaux de temps en temps. Pour l'heure, j'avais surtout besoin de vérifier si Lyle Sanderson avait vraiment disparu.

— Sanderson, tu dis ? (Je l'entendis taper sur son clavier.) Je l'ai. La police ne l'a pas encore enregistré comme personne disparue, mais si ça ne fait qu'une journée et s'il vit seul, ce n'est pas inhabituel. Un troisième disparu dans le quartier, c'est un sacré scoop ! Je te revaudrai ça.

— Il n'y a pas de quoi. Tu peux me rappeler quand tu auras vérifié ? Je te laisse dévoiler l'info, mais je vais voir si je ne peux pas la vendre au sud de la frontière et faire passer le voyage en frais professionnels.

Elle rit.

— Petite maligne. Tu es là pour combien de temps ? On pourrait… Oh, attends, j'ai un autre appel.

Elle me mit en attente et récupéra l'appel une minute plus tard.

— Il faut que je file. Je viens juste d'avoir un autre tuyau. Une tapineuse tuée du côté de Yonge Street.

— À l'instant ? J'ai entendu les sirènes.

— Eh bien, si tu es dans le coin, ramène tes fesses. (Elle me communiqua une adresse.) C'est un crime à l'arme blanche et ce n'est pas beau à voir, paraît-il. Le premier type qui l'a trouvée en a rendu son dîner. Ça semble prometteur. Ça pourrait être mon ticket pour le service des faits divers. (Elle fit une pause.) Bon Dieu, c'est horrible de dire ça, hein ? Il est temps de changer de boulot. (J'entendis un bruissement lorsqu'elle attrapa son sac.) Je te retrouve sur place ?

Une prostituée ? Tuée à l'arme blanche ? Mutilée ? Alors que Jack l'Éventreur n'était pas dans sa cellule dimensionnelle, là où Hull jurait qu'il devrait être ?

— Absolument.

À moins d'un pâté de maisons de la scène, un taxi s'arrêta à notre hauteur. Nick en sortit, puis Antonio, tandis que Jeremy payait le chauffeur. Hull était encore avec eux.

— M. Hull est inquiet, expliqua Antonio. Si c'est bel et bien l'œuvre de… (Il jeta un rapide coup d'œil aux nombreux passants.) notre célèbre ami, il pense qu'il n'est pas en sécurité s'il reste seul.

— Dis-lui de ne pas se fourrer dans nos jambes, grommela Clay.

Je n'étais jamais venue sur une scène de crime. Du moins, pas sur une scène de crime où officiait la police. J'étais toujours restée à l'écart de ce genre de journalisme. J'aurais eu du mal à parler à une victime et à me contenter de rapporter son histoire sans vouloir intervenir. Peut-être parce que je suis un loup-garou, ou peut-être parce que je suis moi, tout simplement.

Cette victime-là, en tout cas, ne risquait pas de parler. Mais tout le monde autour d'elle semblait le faire. Ce fut la première chose qui me frappa : le brouhaha dès qu'on tourna au coin de la rue. Au temps pour le respect dû aux morts.

Le cadavre avait été retrouvé dans une ruelle près d'un carrefour populaire auprès des acteurs de la vie nocturne urbaine – de ceux qui dirigeaient un commerce florissant sans la moindre licence. Apparemment, tout le monde aux alentours en avait entendu parler et avait convergé vers le site. La police avait dressé des barrages sur le trottoir de chaque côté, mais cela ne faisait que pousser la foule sur la route.

On se sépara pour essayer d'en apprendre le plus possible. Clay et moi, on resta en bordure de la foule en tendant l'oreille pour découvrir ce qu'ils savaient.

— Elena ?

Une petite bonne femme avec des cheveux noirs et bouclés agita la main et se dirigea vers moi. Puis, elle s'arrêta net et contempla mon ventre d'un air faussement choqué.

— Doux Jésus ! D'où ça vient, ça ? (Elle me donna une accolade qui faillit me renverser.) Félicitations. (Puis, elle tendit la main à Clay.) Rita Acosta, on s'est croisés, il y a quelques années.

Clay lui serra la main et murmura un « salut », ce qui était très amical, venant de lui.

— Bordel, on ne risque pas de voir quoi que ce soit, reprit Rita en désignant la foule. Même si, dans ton état, ça vaut peut-être mieux.

En entendant des couinements aigus sortir de la ruelle, Clay se retourna brusquement, les yeux étrécis.

— Est-ce que… ? commençai-je.

— Des rats, dit-il en grimaçant.

Rita hocha la tête.

— Ils ont fait venir les gars de la SPA, mais c'est une vraie pagaille. Les bestioles ont dû débarquer dès qu'elles ont senti le sang. J'ai entendu dire que les premiers flics sur les lieux ont dû chasser cette vermine. Apparemment, c'est pour ça que le jeune bleu a vomi. Ils se nourrissaient…

Elle s'interrompit, les yeux fixés sur mon ventre.

— Désolée. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas s'approcher de la scène de crime et, à mon avis, tu n'en as pas du tout envie. Viens par là, je vais te raconter tout ce que je sais. À moins…

Elle regarda Clay comme pour vérifier qu'elle pouvait me

donner les détails d'un meurtre, étant donné mon « état ».

— Tout va bien, dis-je en tapotant mon ventre. Il est calme – ça doit être l'heure de la sieste.

Elle se mit à rire.

— Je ne vais pas parler trop fort, je ne voudrais pas lui donner des cauchemars, à ce petit.

CONTACT

La jeune prostituée avait été provisoirement identifiée sous le prénom de « Kara », nom de famille encore inconnu. On lui avait tranché la gorge, une entaille profonde, de gauche à droite, qui semblait avoir été effectuée par-derrière. La jeune fille était morte rapidement, ce qui était une bénédiction compte tenu de ce que le tueur avait fait ensuite.

Elle avait été ouverte du sternum au pubis. Rita avait entendu dire que plusieurs organes avaient été retirés, même si cela n'avait pas été confirmé. Le médecin légiste était en train d'examiner le corps et n'était pas encore prêt à parler à la presse. Pas besoin de confirmation officielle, en revanche, pour les mutilations faciales, qui avaient été vues par des témoins avant l'arrivée de la police… quelques-uns avaient même pris des photos avec leur téléphone portable. D'après Rita, le tueur avait infligé à Kara de multiples et profondes entailles au visage, lui tranchant le nez et une partie de son oreille droite.

J'essayai de ne pas tirer de conclusions hâtives.

— C'est exactement ce que tu vas lire en première page du Sun, alors n'essaie surtout pas de me voler le scoop, dit Rita.

Je m'efforçai de sourire.

— Je ne vois pas comment.

Jeremy attira mon attention. Rita suivit la direction de mon regard.

— C'est un ami à toi ?

J'acquiesçai, mais je n'allais pas le présenter à une connaissance humaine si je pouvais l'éviter. Rita continua à le dévisager d'un air appréciateur.

— Il est célibataire ?

J'étais sur le point de donner une réponse évasive lorsque

Jaime remarqua le manège de Rita et se rapprocha de Jeremy en levant la main derrière lui, si bien qu'on aurait dit qu'elle lui caressait le creux du dos.

— Je vois que non, murmura Rita.

Clay laissa échapper un son étranglé, à mi-chemin entre un reniflement et un rire. Le photographe de Rita lui fit signe.

— Il faut que j'y aille, dit-elle. À propos de cet autre tuyau, le disparu ? Je me renseigne et je te rappelle, d'accord ?

— Il vaut mieux attendre ici, dis-je en arrivant à moins de trois mètres de Jeremy et de Jaime. Visiblement, ils sont en train de se disputer.

Jaime avait l'air tendue et ses yeux lançaient des éclairs tandis qu'elle parlait. Jeremy l'écoutait, penché en arrière, les bras croisés.

— Ça ne ressemble pas vraiment à une dispute, fit remarquer Clay.

Je lui lançai un regard de biais.

— Ouais, d'accord, dit-il. Connaissant Jeremy, je suppose que c'est une dispute.

On essaya de ne pas les espionner, mais ce n'était pas évident. Les loups-garous ont l'ouïe fine.

— Je sens sa présence, disait Jaime. Elle n'a pas encore traversé…

— Ça ne veut pas dire que tu as besoin de lui parler.

— Vraiment ? Si je réussis à obtenir son témoignage…

— Les témoignages des victimes sont rarement fiables. C'est particulièrement vrai avec le fantôme de quelqu'un qui vient juste d'être assassiné. Tu me l'as dit toi-même. Tu m'as également expliqué à quel point il est difficile de les contacter et combien ils sont traumatisés par…

Jaime croisa les bras tandis que Jeremy décroisait les siens.

— Je n'ai jamais parlé de traumatisme.

Des gens passèrent entre nous, et Jeremy s'éloigna pour ne pas être entendu. Quelques minutes plus tard, Jaime tourna brusquement les talons et s'en alla d'un air furieux. Jeremy hésita, puis nous rejoignit.

— C'est le problème avec les gens qui ne sont pas loups-garous, dis-je. Il leur manque le gène de « Tu es l'Alpha, tu as

raison ».

— C'est vraiment dommage, répondit-il sur un ton sarcastique.

Il se retourna et regarda Jaime faire les cent pas sur le trottoir d'en face. Pendant une seconde, je crus voir dans ses yeux plus que de l'inquiétude pour une simple amie.

— Elle a raison, tu sais, dis-je doucement. Tu peux donner ton avis, mais c'est à elle de décider.

Jeremy hocha la tête, mais ne fit pas un geste dans sa direction pour autant. Je savais qu'il pensait à la même chose que moi – il se demandait si Jaime pensait vraiment que ça nous aiderait ou si elle tenait juste à le faire pour nous prouver son utilité.

— Si elle tient vraiment à le faire, autant lui montrer un peu de reconnaissance, non ? ajoutai-je.

Jeremy poussa un profond soupir, repoussa ses cheveux en arrière et hocha la tête.

— Je vais lui dire qu'elle a l'autorisation de le faire.

Au moment où il allait traverser, j'effleurai son bras.

— Jeremy ?

— Hmmm ?

— À ta place, j'éviterais de parler « d'autorisation ». Tu sais, toute cette histoire d'« elle n'est pas un loup-garou » ?

Il esquissa un petit sourire, puis retourna voir Jaime. Ils parlèrent pendant une minute, puis Jaime se dirigea vers une ruelle toute proche. Quand Jeremy fit mine de la suivre, elle hésita et lui lança un coup d'œil par-dessus son épaule. Il la rattrapa et, sans qu'un mot soit échangé, tous deux s'enfoncèrent dans la ruelle.

— Elle le laisse l'aider à tout installer ? s'étonna Clay.

— On dirait bien.

— Eh ben !

À peu près dix minutes plus tard, Jaime sortit la tête de la ruelle et nous fit signe de la rejoindre tandis que Jeremy s'en allait, sans doute pour aller chercher Antonio et Nick.

— On n'a droit qu'à un seul essai, alors plus on sera nombreux, meilleures seront les questions qu'on pourra lui poser. (Jaime s'arrêta au milieu de la ruelle.) Son esprit est

toujours là, j'ai juste besoin de l'attirer par ici – un peu comme tout à l'heure, sur le site du portail. Mais, après, je vais faire quelque chose de totalement différent. Je veux que vous puissiez entendre ses réponses directement, alors je vais la canaliser. Ça veut dire qu'elle pourra parler à travers moi, mais elle ne pourra ni vous voir ni vous entendre, les gars, d'accord ?

— Compris.

Jeremy arriva. Je regardai derrière lui et vis que Nick et Antonio étaient postés à l'entrée de la ruelle. Deux couples se faufilant dans un passage obscur, ça n'était pas si inhabituel que ça dans le quartier, même si les entendre parler devait déjà l'être beaucoup plus. Mais, avec une scène de crime en cours d'investigation de l'autre côté de la route, on ne risquait sans doute pas beaucoup d'attirer l'attention.

— J'étais en train de leur expliquer comment ça va se passer, annonça Jaime. Je ne vais pas vous présenter, les gars – pas besoin de compliquer encore plus les choses. En ce qui la concerne, ce sera juste elle et moi.

— Est-ce que…

Je m'interrompis, n'osant aller plus loin. D'un signe de tête, Jaime m'encouragea à continuer.

— Est-ce qu'elle va se souvenir de tout ça ? demandai-je. Si elle a vu la scène de crime, si elle s'est rendu compte de ce qu'il lui a fait…

— Tout ça s'effacera dès qu'elle passera de l'autre côté. Amnésie post-mortem. C'est pour ça qu'on doit lui parler maintenant. Après, elle oubliera ce qui s'est passé, et notre conversation aussi.

— Alors, vous êtes quoi, une médium ? Comme ces gens qu'on voit à la télé ?

Jaime laissa échapper un petit rire.

— C'est exactement ça.

— Vous êtes déjà passée à la télé ?

Jaime hésita, mais Jeremy hocha la tête pour l'encourager à répondre. Elle expliqua à Kara qui elle était ; la jeune femme connaissait suffisamment bien les médiums de la télé pour être impressionnée et, peut-être, pendant quelques instants, oublier ce qui lui était arrivé.

— D'accord, finit-elle par dire en prenant une profonde inspiration, comme une enfant qui se donnerait du courage pour faire de son mieux.

Je me demandai quel âge elle avait… avant de me dire qu'il valait peut-être mieux ne pas le savoir.

Jeremy commença à l'interroger, sans se presser, et s'efforça de la mettre à l'aise en lui demandant ce qu'elle avait fait en début de soirée, à qui elle avait parlé… le genre de questions qu'un flic poserait et qui ne nous était d'aucune aide, mais c'était plus humain que de lui lâcher brutalement un « Alors, tu es morte comment ? »

On en arriva à cette question, évidemment, même si Jeremy, bien sûr, ne la formula pas de cette façon.

— C'était un type, dit Kara avant de laisser échapper un rire grinçant. Mais j'avais pas besoin de le préciser, pas vrai ?

— Il t'a abordée dans la rue ? demanda Jeremy.

Jaime relaya la question.

— Ouais, sauf que j'étais plutôt au bord de la ruelle. Il fallait, euh, que j'aille pisser, tu vois, et la sal… – la vieille –, dans le magasin au coin de la rue, elle nous laisse pas utiliser ses chiottes si on lui achète pas quelque chose. Je sortais de la ruelle, et ce type m'a arrêtée au passage en disant qu'il voulait une pipe.

— Tu as vu à quoi il ressemblait ? demanda Jeremy.

— Ben, un peu… mais pas vraiment. Il fait noir par ici. Je sais que c'était un mec. Cheveux sombres. Plutôt maigre. Il avait l'air clean. C'est ça que j'ai vraiment remarqué. Il était pas, tu vois, dégueu. (Elle s'interrompit, puis poursuivit, sur un débit plus accéléré :) S'il avait voulu que je monte dans une bagnole, je l'aurais fait avancer dans la lumière. Je suis vachement prudente, mais c'était juste une pipe, et il voulait aller nulle part, juste dans la ruelle, alors je me suis dit que ça risquait rien…

Sa voix mourut doucement. Jeremy interrompit l'interrogatoire pendant quelques minutes et laissa le temps à Jaime de parler à Kara, pour s'assurer qu'elle était prête à continuer. Quand ce fut le cas, il éluda le « Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? », ce qui j'en suis sûre, aurait correspondu à la

définition qu'on se faisait tous du mot « traumatisant ». Il préféra lui demander si l'homme avait dit ou fait quelque chose qui pourrait nous aider à le retrouver.

— Nan, pas vraiment. Tout s'est passé très vite, je crois. Il m'a emmenée là-bas, et j'ai cru que tout allait bien. J'ai entendu quelqu'un d'autre, au bout de la ruelle, dans le noir. Une femme. J'ai cru que c'était une autre fille avec un client, mais on aurait dit qu'elle parlait au mien. J'étais sur le point de lui dire que ça allait lui coûter plus cher de faire ça devant sa copine. Et puis, j'ai senti un truc, une odeur horrible.

Par l'intermédiaire de Jaime, je lui demandai de décrire cette odeur, si elle le pouvait.

— C'est comme la fois où ce chat est mort dans la piaule où je créchais. Tout le monde a cru qu'il s'était perdu et on est partis pendant une semaine. Quand on est revenus… (Elle eut comme un haut-le-cœur.) C'était superhorrible. J'ai jamais senti un truc pareil… jusqu'à ce soir. Après, j'ai vu une silhouette bouger à l'autre bout de ruelle et puis… (Elle secoua la tête.) C'est tout. Il a dû… le faire à ce moment-là.

Jaime la laissa partir après ça, avec une mixture à base de plantes qui, elle l'espérait, l'aiderait à passer de l'autre côté. On aurait pu insister, mais on avait déjà notre réponse. Rose était sur les lieux, et l'homme au chapeau melon aussi, sans doute. D'après Jeremy et Clay, Shanahan était tout sauf maigre, alors ça voulait dire que quelqu'un d'autre se trouvait avec les zombies. Leur véritable maître, celui pour lequel ils avaient été tués, afin de le servir.

— Il est sorti, dis-je.

Jeremy hésita, comme s'il s'efforçait de trouver une meilleure explication. Puis, il hocha lentement la tête.

— J'espère que tu ne parles pas de… (Clay nous regarda.) Ah, merde !

On décida d'essayer de suivre la trace des zombies depuis la scène de crime, en espérant que Jack se trouvait toujours avec eux. Même si ce n'était pas le cas, on avait peut-être une chance de réussir à tuer un zombie et de le suivre jusqu'à son contrôleur.

Super plan… sauf qu'il y avait eu tellement de personnes sur

les lieux au cours des dernières heures que même en contournant la scène du crime pour atteindre l'autre bout de la ruelle, on se rendit compte que d'autres odeurs masquaient presque la puanteur de Rose.

— On va devoir muter, murmura Clay tandis que Nick, lui et moi, on faisait le tour du périmètre de la scène de crime.

— Je sais.

— Jeremy ne va pas du tout aimer ça, annonça Nick.

— Je sais. (Je jetai un coup d'œil à l'endroit où les autres nous attendaient avec Hull.) Laissez-moi lui parler.

Jeremy accepta en faisant preuve, étonnamment, de très peu de résistance. Je crois qu'à ce stade il était aussi frustré que le reste d'entre nous. Si quelqu'un nous voyait, au pire, que pouvait-il arriver ? Des loups géants à Toronto ? Merde, pourquoi pas ? Ils avaient déjà des zombies, des rats tueurs, des portails dimensionnels et maintenant Jack l'Éventreur sur les bras.

— Faites un grand tour…

— Où vont-ils ? demanda une voix sur notre gauche – Hull.

— Ils vont explorer le périmètre, répondit Jeremy. Au cas où le tueur serait resté à proximité.

— Est-ce que… ? (Hull hésita, visiblement mal à l'aise.) Est-ce que c'est prudent ? Apparemment, comme vous l'avez dit, elle est la cible de ce fou…, expliqua-t-il en me désignant d'un signe de tête.

— Non, on pensait qu'elle était la cible principale des zombies, et seulement parce qu'elle devait leur sembler la plus facile d'entre nous à capturer. Apparemment, ils ont abandonné ce plan.

— Sûrement parce qu'ils ont une mission plus importante, maintenant, dis-je. Ils doivent remplir le contrat de Jack.

— Remplir… ?

Hull haussa les sourcils d'un air perdu. Discrètement, Jeremy nous fit signe, à Nick à Clay et à moi, de nous esquiver pendant qu'il s'occupait de Hull.

Au moment où on s'apprêtait à le laisser, j'entrevis une tresse grise familière au sein de la foule.

— Jer ? dis-je en dirigeant son regard vers Anita.

— Bordel, mais qu'est-ce qu'elle fout ici ? s'exclama Clay.

— Qui est-ce ? demanda Hull en se haussant sur la pointe des pieds pour essayer de voir par-dessus les badauds. La femme zombie ? Dieu tout-puissant, j'espère qu'ils ne sont pas…

— Non, ils ne sont pas là. Sa librairie est à moins d'un pâté de maisons d'ici, expliquai-je à Jeremy, et elle vit dans l'appartement juste au-dessus. Elle a dû descendre en entendant les sirènes. Il lui suffira d'un seul coup d'œil pour comprendre…

Anita se retourna. Nos regards se croisèrent.

— Merde, marmonna Clay. Il est encore temps de se tirer ?

— Mieux vaut lui parler, murmura Jeremy. Matthew, venez avec moi, je vous prie. Elena…

— Compris.

Pendant que Jeremy entraînait Hull à l'écart, Clay et moi, on se dirigea vers Anita. Mais une foule de nouveaux venus jouant des coudes pour se rapprocher de la scène du crime s'interposa entre elle et nous. Quand l'un des types heurta violemment mon ventre, Clay le repoussa d'un coup d'épaule en lui lançant un regard noir.

— Hé ! protesta le jeune homme en laissant échapper une haleine chargée d'alcool qui aurait fait exploser la limite de n'importe quel alcootest.

— Hé, toi-même, gronda Clay. Regarde qui tu bouscules !

Il désigna mon ventre. Le jeune homme se renfrogna.

— Ah ouais ? Eh ben, si t'est tellement inquiet pour ton bébé, tu ferais mieux d'emmener ta femme loin d'ici. Vous avez pas entendu aux infos ? On recommande aux femmes enceintes de quitter la ville…

— Merci, dis-je en prenant Clay par le bras et en le poussant vers l'avant. On n'était pas au courant.

Le temps qu'on réussisse à fendre la foule, Anita avait disparu. Nick et Antonio nous retrouvèrent de l'autre côté, car ils avaient vu l'altercation et s'étaient précipités pour nous aider. On leur donna la description d'Anita et on se sépara en plongeant de nouveau au sein de la foule. Je venais de contourner une voiture de patrouille lorsque je faillis me cogner dans une personne familière – Jeremy.

— On l'a perdue, annonçai-je.

— Et j'ai perdu Hull, murmura-t-il.

— Oh, merde !

Des recherches paniquées s'ensuivirent. Jeremy était sur le point de prendre Antonio et de se rendre jusqu'à la librairie d'Anita lorsque Hull déboula sur le trottoir, blanc comme un linge.

— Oh, Dieu soit loué, s'exclama-t-il, haletant, en s'arrêtant devant nous. Ils sont ici. Les zombies. J'ai senti cette horrible puanteur et je me suis retourné pour le dire à M. Danvers, mais il avait disparu et…

— Où sont-ils ? demanda Jeremy.

Hull fit de grands gestes, englobant la moitié du quartier qui nous entourait.

— Vous les avez vus ?

— Non, je les ai seulement sentis. Mais ils étaient tout près. Je crois qu'ils étaient là pour moi. Je suis tombé sur un groupe de personnes, ça a dû les décourager.

Hull nous conduisit à l'endroit où il avait senti les zombies. Effectivement, ils étaient bien venus là, tous les deux, le long d'une route adjacente. Jeremy et Jaime gardèrent Hull avec eux en lui promettant un verre pour apaiser ses nerfs à vif. Avant de s'en aller, cependant, Jeremy changea d'avis à propos de nos recherches – on devait les faire sous forme humaine.

On retrouva facilement la trace des zombies. Quant à Jack, je ne réussis pas à détecter une vraie odeur suspecte. Je n'avais pas la moindre idée de son odeur, et il y avait au moins une dizaine d'autres pistes olfactives, dans cette ruelle, assez récentes pour être la sienne. Alors, je fis de mon mieux pour les mémoriser toutes. Quand je retrouverais la trace des zombies, je pourrais comparer mes souvenirs avec les odeurs humaines accompagnant les leurs.

Mais, au bout de trois rues, il devint évident que ce n'était pas aussi facile qu'il y paraissait. Aucune piste humaine ne se mêlait à celle des zombies sur plus d'un demi-pâté de maisons. Jack ne pouvait sans doute pas supporter cette puanteur et avait dû prendre une autre route. On se contenta donc de suivre la piste des zombies pendant une heure, mais on n'arrêtait pas de perdre leur trace chaque fois qu'elle traversait une route.

Quand on appela Jeremy pour le tenir au courant, il décida que ça suffisait. Il avait espéré trouver l'odeur du tueur. Puisqu'on ne l'avait pas, autant rentrer à l'hôtel pour essayer de dormir un peu.

UNE QUESTION DE CONFIANCE

Jeremy décida de ramener Hull à l'hôtel avec nous. De toute évidence, c'était ce que le pauvre homme voulait – il était convaincu que Jack l'Éventreur et les zombies tueurs étaient à ses trousses. Nous, on redoutait qu'Anita Barrington s'empare de lui pour essayer de négocier un « échange » avec Shanahan. Dans les deux cas, il semblait préférable de le garder avec nous.

Certains d'entre nous voulaient discuter des derniers événements avant d'aller se coucher, mais Jeremy refusa en prétextant qu'il était fatigué, et Antonio aussi. Comme si quelques bâillements pouvaient nous convaincre que nous, nous étions crevés ! Moi, en tout cas, je ne l'étais pas. C'est le problème quand on dort jusqu'au début de l'après-midi. Douze heures après, j'étais toujours fraîche et dispose.

Alors, après avoir balancé nos valises dans un coin de la chambre, Clay et moi on sortit pendant que Nick passait un coup de téléphone. On arpenta le couloir, à la recherche d'une distraction, et en espérant que Jeremy et Antonio ressortiraient quand ils seraient certains que Hull était parti se coucher.

Manque de bol, ils ne quittèrent pas leur chambre, même après qu'on fut passés trois fois devant en parlant bien fort. En faisant les cent pas dans le couloir de l'hôtel, Clay repéra un balcon commun à tout l'étage. L'affiche sur la porte indiquait qu'il était fermé après 23 heures. Cependant, quand Clay tourna la poignée, la porte s'ouvrit… même si je suis sûre que sa force de loup-garou avait aidé.

Le balcon faisait à peu près la taille d'une chambre d'hôtel, avec un muret de briques surplombant la rue. Il y avait là deux chaises longues, l'une presque cachée près du mur et l'autre à l'opposé, comme si les gens qui les avaient utilisées juste avant

nous étaient de parfaits étrangers qui n'avaient pas l'intention de faire connaissance.

Clay s'allongea dans celle qui se trouvait au sein des ombres. De mon côté, j'allai m'accouder à la rambarde pour contempler la ville.

— Tu crois que c'est notre faute ? demandai-je.

— Quoi donc ?

— Tu crois que c'est nous qui l'avons fait sortir ? À cause de l'invocation de Jaime ?

— Et il serait sorti du portail sans qu'aucun de nous le voie ?

Je hochai la tête.

— C'est vrai, tu as raison.

— Le timing n'est pas bon non plus. Même s'il a sauté hors du portail dès que Jaime a commencé son truc, il est impossible qu'il se soit rendu là-bas, qu'il ait retrouvé ses zombies, qu'il ait choisi la fille et qu'il l'ait tuée, tout ça avant qu'on ait fini. Ta copine a dit que le 911 a reçu l'appel presque une heure avant qu'elle apprenne l'info – quand on était encore à Cabbagetown.

La porte coulissante s'ouvrit derrière moi. Je me retournai, pensant voir Nick. Une mince silhouette hésita sur le seuil. Hull. Je le saluai d'un signe de tête, sans pour autant l'inviter à me rejoindre. Malgré tout, ça ne l'empêcha pas de sortir sur le balcon, de passer juste à côté de Clay sans le voir, dans le noir, et de prendre place à côté de moi, le long de la rambarde.

— C'est une belle nuit, dit-il en contemplant la ville à son tour.

Je hochai la tête.

— C'est tellement… différent, ajouta-t-il en regardant tout autour de lui. J'ai peine à croire que tant de choses peuvent changer en un siècle. (Il désigna le mur de l'hôtel.) Ce n'est pas vraiment le genre d'auberge qu'on trouve chez moi au bord des routes.

Je ressentis une pointe de culpabilité. À n'importe quel autre moment, j'aurais été fascinée par la situation de Hull, mais, là, j'étais incapable d'éprouver plus qu'un peu d'empathie.

D'accord, l'empathie et moi, on n'est pas les meilleures copines du monde, mais généralement j'arrive à me mettre à la place de quelqu'un d'autre, à me représenter sa situation et à

avoir la réaction appropriée. Pourtant, avec Hull, je ne ressentais rien. Même pas de la curiosité. C'est vrai, j'étais préoccupée, mais il fallait que je fasse un effort.

— Ça doit être… (Je m'interrompis et secouai la tête.) Non, je n'arrive pas à imaginer ce que vous devez ressentir. Vous aviez une famille ? Une femme, des enfants ?

Il secoua la tête.

— Mon travail occupait tout mon temps, j'en ai peur.

Je réussis à lui poser quelques questions supplémentaires, mais il me donnait des réponses simples qui n'ouvraient pas la porte à quelque chose qui ressemble à une conversation à bâtons rompus.

Je jetai un coup d'œil en direction de Clay, mais, apparemment, il s'était endormi. Je ne devais attendre aucun secours de ce côté-là. Hull se contentait de me regarder, comme s'il attendait la question suivante. Je me triturai les méninges pour en trouver une mais, sous le poids de ce regard poli mais vide, l'étincelle d'intérêt que j'aurais pu trouver en moi s'éteignit. J'avais l'impression de m'être fait coincer par la personne la plus chiante de la fête.

— Ça doit être très difficile pour vous aussi, me fit remarquer Hull au bout d'un moment. Dans votre… état. (Il se rapprocha de moi.) Je ne veux pas me montrer incorrect, mais, tout bien réfléchi, je suis surpris que votre mari vous fasse subir tout ça et vous traîne à travers toute la ville pour essayer d'attraper ces monstres…

— Son mari ne la traîne nulle part, répliqua Clay d'une voix traînante en surgissant brusquement derrière moi. Elle va où elle veut ; lui essaie juste de la suivre.

Hull sursauta en le voyant.

— Toutes mes excuses. Je ne vous avais pas entendu arriver.

— C'est parce que j'étais déjà là, répondit Clay en désignant la chaise longue d'un signe de tête.

— Oh ! oh, oui, bien sûr. J'aurais dû m'en douter. Vous êtes très… attentionné.

Hull chercha quelque chose à dire, mais, face à Clay qui le regardait sans ciller, il perdit courage. Il murmura bonne nuit, puis se hâta de rentrer en refermant la porte coulissante

derrière lui.

— Tu lui as fait peur, dis-je à Clay. Pas étonnant que je n'aie pas d'amis.

— Tu m'as, moi, répondit Clay en s'accoudant à la rambarde à côté de moi. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

— Tu tiens vraiment à ce que je réponde à cette question ?

— Et tu as Nick.

— Ça ne compte pas.

— Je parie qu'il serait content de le savoir.

— Tu sais ce que je veux dire. Les frères de Meute, ça ne compte pas.

— D'accord. Tu as Paige.

— À ton grand regret.

— Non, ça confirme simplement que tu ne m'as toujours pas pardonné cette histoire de morsure.

Je ris et me collai contre lui.

— Paige, ça ne me dérange pas, reprit-il. Pareil pour Jaime, et tous ceux avec qui tu as envie d'être amie, sauf Cassandra.

— Il fallait que tu en parles, hein ? (Je m'étirai en étouffant un bâillement.) Et pour Hull… c'était juste un avertissement générique, du genre « Tire-toi, humain », ou il y avait autre chose ?

— Tu semblais en danger. (Il soutint mon regard.) J'ai cru que tu allais mourir d'ennui.

J'éclatai de rire.

— Ce n'est pas gentil.

Il haussa les épaules.

— Je n'aimais pas qu'il traîne dans le coin en te pensant seule, alors j'ai voulu lui montrer que tu ne l'étais pas. Je suis peut-être parano, mais je ne lui fais pas confiance.

— Tu ne fais confiance à personne.

— Bien sûr que si, répliqua-t-il en glissant ses mains autour de ma taille pour m'obliger à me tourner vers lui. Je fais confiance à Jeremy.

Je lui donnai une bourrade.

— Oh, merci beaucoup, j'apprécie, vraiment !

— Oh, je te fais confiance… sur certains points. Je sais que tu ne t'enfuiras pas avec un autre type. Je sais aussi que tu

n'envisageras même pas de le faire. Je sais que tu surveilles mes arrières dans une bagarre. Tu fais plus attention à moi qu'à toi dans ces cas-là, même si je te dis toujours de faire le contraire. Je sais que tu ne m'étoufferas pas dans mon sommeil. Mais est-ce que je te fais confiance pour ne pas me jeter de ce balcon si je t'énerve vraiment ? Nan. Je ne suis pas stupide.

— C'est plus un manque d'indulgence que de confiance, alors.

— Exactement.

Je me mis à rire et je me penchai par-dessus la rambarde.

— Il n'y a que deux étages. Tu ne mourrais pas.

— Tu dis ça comme si tu le regrettais.

Comme je ne répondais pas, il gronda, me prit dans ses bras et m'embrassa en me mordillant la lèvre supérieure. Je gémis et me pressai contre lui… enfin, je pressai contre lui cette partie de mon corps qui dépassait, ce qui n'était pas très sexy, en fin de compte.

— Merde, marmonnai-je. Même s'embrasser, ça devient difficile.

— C'est juste une question d'ingéniosité. Et de positionnement.

Il me souleva, fit passer mes jambes autour de sa taille et mes bras autour de son cou, puis s'avança contre la rambarde. Ses mains dans mon dos, il me pencha par-dessus le rebord. Je tournai la tête pour regarder les voitures qui passaient en bas.

— Tu me fais confiance ? me demanda-t-il.

— Absolument, répondis-je en soutenant son regard.

Il se pencha sur moi et m'embrassa violemment. Ce n'était toujours pas pratique, comme position, mais, au bout de trois secondes, j'oubliai ce détail. J'essayai d'oublier aussi à quel point tout ça aurait été encore plus amusant sans la barrière de nos vêtements. Ça, c'était plus dur, mais il faut savoir se contenter de ce qu'on a, et ce que j'avais était déjà très bien – le fait de sentir son membre dur contre moi, de goûter sa bouche, de l'entendre gémir dou…

Un profond soupir résonna derrière moi.

— J'aurais dû m'en douter.

Je jetai un coup d'œil et découvris Nick à la porte, avec un

seau de glace rempli de boissons et des friandises plein les bras.

— Ne me demandez pas de partir. Si vous faites l'amour en public, il faut vous attendre à avoir des spectateurs. (Il plissa les yeux pour mieux nous voir.) Vous êtes… encore habillés. Super méthode de contraception, mon pote, mais je crois que c'est un peu tard.

Clay colla ses lèvres contre mon oreille tout en me redressant.

— Tu as la permission de le jeter du balcon.

— Cette histoire de grossesse rendrait-elle Elena timide ? continua Nick. Elle ne te laisse plus le faire en public ?

— Ce n'est pas en public, répondit Clay en me déposant par terre. C'est dans un endroit public. Nuance.

— Hé, si vous en étiez au moment où vous alliez vous arracher vos vêtements, ne vous gênez pas pour moi. Je vais me mettre dans un coin pour apprécier le spectacle. J'ai de quoi boire et grignoter, tout va bien.

— Malheureusement, jusqu'à ce que ce soit fini, tu ne verras rien d'autre que des bisous, répondis-je en désignant mon ventre.

— Tu veux dire que vous ne pouvez pas… (Il éclata de rire.) Oh, merde, c'est une vraie tragédie !

Je regardai Clay et désignai la rambarde du menton.

— Tu veux prendre ses bras ou ses jambes ?

— Oh, allez, dit Nick. On a compris, vous ne pouvez pas faire l'amour pendant un moment. Et après ? Même moi, il m'arrive de me passer de sexe pendant quelques semaines.

— Quatre mois, rectifiai-je.

Nick leva les yeux d'un air surpris.

— Quoi ?

— Si je vais jusqu'au bout, il reste quatre mois avant la naissance.

— Quatre… ? (Il regarda Clay, puis moi.) Ouais, ben, bonne chance.

Clay lui donna une tape au sommet du crâne en allant chercher la deuxième chaise. Il me fit signe de venir le rejoindre dessus.

— Vous feriez mieux de vous assurer qu'il n'y a pas de limite

de poids, fit remarquer Nick.

Je lui donnai une tape à mon tour. Nick se frotta le haut de la tête.

— Hé, ne vous vengez pas sur moi. Moi non plus, je ne baise pas. Bien sûr, je serai bientôt de retour à la maison, et ça va changer, alors que vous deux…

Il plongea avant que l'un de nous d'eux ait pu le taper de nouveau. Je m'installai sur la chaise à côté de Clay. En posant ma tête sur son épaule, j'effleurai sa joue avec la mienne.

— Tu es chaud, dis-je en mettant ma main sur son front.

— Vaut mieux ça que d'être froid. Il y a déjà assez de cadavres qui se baladent dans cette ville.

— Je suis sérieuse. Tu es… (Je testai avec mon autre main.) Non, peut-être pas tant que ça. Je vais demander à Jeremy de vérifier avant qu'on aille se coucher. Il vaudrait mieux qu'il jette un nouveau coup d'œil à ton bras, tant qu'il y est.

— Tu parles de plus en plus comme une maman, fit remarquer Nick. C'est flippant.

SOINS MÉDICAUX

Je rêvai que le portail provoquait une panne d'électricité dans toute la ville et que je courais dans les couloirs chauds et étouffants du PATH à la recherche des toilettes pendant que le zombie au chapeau melon me pourchassait. Je ne pouvais pas me battre contre lui parce que j'avais tellement envie de faire pipi que je n'arrivais même plus à voir où j'allais.

Je me réveillai en sueur en griffant les lourdes couvertures. Le soleil s'insinuait à travers le mince espace entre les rideaux tirés. Nick dormait collé contre mon dos, la main sur mes fesses. Je m'aperçus que j'avais vraiment besoin d'aller aux toilettes. Genre, tout de suite. Un rapide coup d'œil à la ronde me rassura sur le fait que la partie « zombie » du rêve, elle, était bel et bien imaginaire.

Je me tortillai pour sortir de l'enchevêtrement de bras qui m'entouraient. En passant par-dessus Clay, je sentis les vagues de chaleur qui émanaient de lui. Il poussa un gémissement, presque inaudible. Puis il détendit brusquement son bras, manquant de peu ma tête.

Je sortis du lit tant bien que mal et allumai la lampe de chevet. Clay était tout rouge, les cheveux autour de son visage étaient plaqués par la sueur.

Nick sortit la tête de sous son oreiller.

— Qu'est-ce… ?

— Je vais chercher Jeremy.

Je sautai dans mon pantalon, puis attrapai le premier tee-shirt qui me tomba sous la main – celui de Clay – et l'enfilai également tandis que Nick se levait à son tour en clignant des yeux pour chasser les derniers vestiges du sommeil.

— Elena.

Clay souleva la tête de l'oreiller.

— Je vais bien. C'est juste la fièvre qui est revenue.

Il voulut s'asseoir, puis s'immobilisa et tituba, son visage virant au gris sous l'effet de ce mouvement brusque.

— Je vais chercher…

— Non, laisse Nick y aller.

Nick hocha la tête et me frôla en prenant son pantalon. J'hésitai, puis j'attrapai le seau de glace fondue pendant que Nick allait chercher Jeremy.

J'humectais le front de Clay à l'aide de la glace fondue quand Jeremy entra en coup de vent, pieds nus et la chemise déboutonnée. Clay voulut de nouveau s'asseoir, mais je le repoussai, si bien qu'il se contenta de lever les yeux au ciel à l'intention de Jeremy.

— Elle en fait trop, dit-il. J'ai de la fièvre. Laisse-moi juste avaler de l'aspirine…

Jeremy lui colla autre chose dans la bouche – un thermomètre. Clay grogna et se laissa retomber sur son oreiller d'un air de dire « Je suis cerné ». Une vraie tête de martyre.

— Alors ? demandai-je quand Jeremy vérifia la température.

— Elle est élevée.

Clay tendit la main vers le tube d'aspirine, mais Jeremy secoua la tête. Il fit tomber les comprimés dans sa propre main et les porta à la bouche de Clay. Ce dernier me regarda en levant de nouveau au ciel ses yeux brillants de fièvre, puis il ouvrit la bouche et laissa Jeremy lui administrer l'aspirine.

Nick revint avec un nouveau seau rempli de glaçons, et j'en mis quelques-uns dans ma serviette humide.

— Arrête, gronda Clay. Laisse le temps aux comprimés d'agir.

Jeremy était en train d'examiner son bras.

— C'est comment… ? dis-je.

— Tu as le numéro de ce médecin ? demanda calmement Jeremy. Le mage que vous avez vu l'autre jour ?

— Je n'ai pas besoin…, protesta Clay.

— C'est ton bras droit, alors je ne veux pas prendre le moindre risque, le coupa Jeremy. Elena, trouve ce numéro.

J'appelai Zoe. J'eus droit à cinq sonneries avant de tomber

sur le répondeur. Je raccrochai et rappelai aussitôt. Cette fois, elle décrocha à la deuxième sonnerie.

— Salut, toi ! s'exclama-t-elle avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche. Tu m'appelles enfin ! Je commençais à me sentir…

— J'ai besoin du numéro de Randall Tolliver, expliquai-je rapidement.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne. Puis :

— Tu vas bien ?

— C'est Clay. Son bras. Ça s'est…

— On arrive au plus vite. Dis-moi où vous êtes.

Quand Tolliver arriva, il fit sortir Nick et Antonio de la chambre et n'accepta la présence de Jeremy que parce que celui-ci lui fit bien comprendre qu'il n'irait nulle part. Mais je ne pouvais pas en vouloir à Tolliver de ne pas avoir envie que des inconnus appartenant au monde surnaturel lui tournent autour pour s'assurer qu'il faisait correctement son boulot.

— Ça s'est infecté, annonça-t-il après un rapide examen.

— C'est grave ? demandai-je.

Il me lança un regard nerveux, comme s'il avait peur que je lui saute dessus si la réponse ne me plaisait pas.

— Ça… s'étend.

— C'est la gangrène ? s'exclama Clay en se redressant.

Jeremy fit une drôle de tête, et je compris qu'il s'était demandé la même chose.

— La gangrène ? répétai-je. Non, ce n'est pas possible, pas à cause d'une simple égratignure. C'est tout ce que c'était. Une égratignure !

— Infligée par un cadavre en décomposition réanimé par des moyens surnaturels, intervint Jeremy.

— Ce qui explique sans doute l'accélération du processus et le refus de répondre au traitement, dit Tolliver. Mais ce n'est pas la gangrène. Pas…

Il me jeta un coup d'œil et referma brusquement la bouche.

— Pas encore, termina Clay à sa place.

Tolliver hocha lentement la tête.

— On devrait encore pouvoir stopper l'infection, en passant à des antibiotiques plus costauds, par exemple. Ou alors, en

retirant une partie des tissus infectés. Ça serait plus efficace, mais ça laissera des cicatrices…

— Je m'en fous, coupa Clay. L'important, c'est que le bras fonctionne.

Tolliver hésita.

— La plaie est… mal située. Si j'ai besoin d'y aller en profondeur, ça risque d'endommager les muscles. Mais ça ne devrait pas avoir d'effets permanents sur les capacités motrices fines, comme l'écriture.

— Ce sont les autres capacités motrices qui m'inquiètent.

Tolliver hocha la tête comme si ça ne le surprenait pas.

— Si ça permet de stopper la progression de l'infection…, avança Jeremy.

— Seulement en dernier recours, répliqua Clay.

Il soutint le regard de Jeremy d'un air de dire qu'il céderait si on l'y obligeait, mais qu'il le suppliait de ne pas en arriver là. Je savais à quoi Clay pensait. Si les cabots apprenaient qu'il n'était plus au sommet de sa forme, il y aurait du grabuge.

Clay me regarda à mon tour.

— Je préfère ne pas prendre ce risque, pas maintenant, ajouta-t-il en regardant ensuite mon ventre. Les antibiotiques, ça ira très bien.

— Tu sais ce qui se passe quand la gangrène s'installe ? demanda Jeremy.

Clay acquiesça.

— Il faudra le couper.

— Couper ? répétai-je. Couper quoi ?

Je connaissais la réponse, mais mon cerveau refusait de l'admettre. Ça ne pouvait pas vouloir dire ça, pas quand Clay restait si calme et si décidé, comme s'ils parlaient d'une simple coupe de cheveux.

— Et même ça pourrait ne pas suffire, continua Jeremy, les yeux rivés sur ceux de Clay.

— On est bien en train de parler d'une… ? (Ma voix monta dans les aigus et je ne réussis même pas à finir ma phrase.) À cause d'une égratignure ? D'une simple putain d'égratignure ?

Clay voulut me prendre la main, mais je reculai.

— C'est de ça que vous parlez, pas vrai ? Il pourrait perdre

son bras. Il pourrait… perdre la vie ?

— Non, non, dit Jeremy en venant vers moi d'un air affligé. Je ne voulais pas dire…

Je me tournai vers Tolliver.

— C'est exactement ce qu'ils voulaient dire, pas vrai ?

— Ouais, intervint Clay en se redressant sur les coudes. C'est exactement ça, ma chérie. Jeremy envisage le pire pour que je sache ce qui pourrait arriver. C'est à moi qu'il essaie de foutre la trouille, pas à toi.

Jeremy me fit signe de m'asseoir.

— Je ne voulais pas t'effrayer. Tu n'as pas besoin de ça, pas maintenant. Je suis désolé. Je voulais juste…

— C'est rien, dis-je, les joues en feu. Bien sûr, je sais ce qui peut arriver en cas de grave infection. Je veux parler de l'amputation. Mais je ne pensais pas… tout semblait aller bien…

— Tout ira bien, assura Clay. Si les antibiotiques peuvent encore guérir mon bras, je préfère tenter le coup encore un peu et garder un œil sur l'infection. Si ça empire ? Je choisirai la chirurgie. Si je perds quelques fonctions motrices ? Je compenserai. Mais, à moins qu'on ait déjà atteint un seuil critique, je ne veux pas me précipiter tête baissée dans cette solution-là.

Il jeta un coup d'œil à Jeremy dans l'attente de son verdict, mais Tolliver le devança.

— On n'en est pas encore là. Je vais nettoyer et bander la plaie et vous donner d'autres antibiotiques. Si ça ne fait pas effet d'ici vingt-quatre heures, il faudra débrider la plaie – retirer les tissus endommagés.

On regarda Jeremy, qui hésita, puis hocha la tête.

— Bien, dit Clay. Nettoyez-moi, dopez-moi et je serai prêt à y aller.

Quand Tolliver eut fini, il reprit la température de Clay.

— L'aspirine semble avoir fait baisser la fièvre, annonça-t-il. Au minimum, les antibiotiques devraient ralentir l'infection. (Il jeta un coup d'œil à Jeremy.) Est-ce normal ? Pour votre espèce, je veux dire. Une sensibilité aux infections ou une progression rapide une fois que l'infection s'est installée ? Je sais que la guérison accélérée est une caractéristique…

Il s'interrompit. Jeremy resta de marbre. Tolliver commença à remettre ses affaires dans sa sacoche.

— Je devrais sans doute la fermer et faire comme si je n'avais pas compris ce que vous êtes, reprit-il sans lever les yeux. Mais, en tant que médecin, ça m'aiderait de savoir à quoi j'ai affaire. (Avant que quiconque ait pu répondre, il secoua la tête.) Non, je sais à quoi j'ai affaire, alors je vais prendre le risque de l'admettre. Quand je vous ai vus avec Zoe, l'autre jour, j'avais ma petite idée sur la question. J'ai… entendu des choses. Alors, j'ai passé quelques coups de fil, plus pour confirmer votre appartenance au conseil que la nature de votre espèce.

— Une infection qui s'accélère comme ça, ce n'est pas normal, non, répondit Jeremy.

— Alors, c'est lié au zombie. Je n'ai aucune expérience concernant leur espèce, et je n'en ai pas beaucoup plus concernant les loups-garous. J'ai rencontré l'un d'entre vous il y a quelques années, en Europe, et je l'ai aidé à se remettre d'une blessure… mais je ne l'ai pas fait de mon plein gré.

— J'espère que vous savez qu'il n'en est rien, cette fois-ci, intervint Jeremy. Si Zoe vous a donné l'impression que…

— Non, pas du tout.

— Je compte bien vous payer au tarif que vous pratiquez habituellement pour une intervention d'urgence, plus le supplément qui vous conviendra pour vous demander de rester disponible au cas où ça empirerait.

Tolliver secoua la tête et déposa sa sacoche sur le lit.

— Ce ne sera pas nécessaire. Je sais que vous essayez de refermer le portail, alors considérez ça comme ma contribution à la cause. (Il joua avec les lanières de la sacoche.) Mais je peux peut-être faire plus. Je vous aurais de toute façon appelé aujourd'hui. J'ai une idée concernant l'endroit où Patrick se cache.

— Où ?

— Je préférerais vérifier par moi-même. Patrick et moi ne sommes plus très proches, ces temps-ci, mais je le considère toujours comme un ami. Si vous voulez l'emmener quelque part pour l'interroger, j'aimerais autant le faire moi-même.

Clay, Jeremy et moi, on échangea un regard entendu.

— Ce n'est peut-être pas une très bonne idée, dit lentement Jeremy. Nous pensons qu'il joue peut-être un plus grand rôle dans cette histoire, au-delà du fait de posséder la lettre.

— Si vous connaissiez Patrick… eh bien, il est peu probable qu'il soit impliqué là-dedans. Mais, comme je l'ai dit, on n'est plus du tout proches, alors je dois aussi reconnaître que je peux me tromper. Tout ce que je vous demande, c'est de me laisser l'amener dans un endroit que je jugerai sûr et d'être présent en permanence, y compris pendant l'interrogatoire, afin de m'assurer qu'il a quelqu'un pour le défendre et que tout se passe comme il se doit.

Je me hérissai.

— Comme il se doit ? Si vous pensez qu'on va tabasser ce type…

Jeremy me coupa la parole.

— S'il était clairement prouvé que Patrick Shanahan est responsable de ce portail et s'il refusait de nous aider, alors nous nous verrions effectivement obligés de recourir à des méthodes de persuasion. Personne ne le nie. Des gens ont disparu, une jeune femme est morte et d'autres sont en danger. Nous ferons ce qu'il faut, dans les limites du raisonnable, pour fermer ce portail.

Il regarda durement Tolliver qui finit par acquiescer en baissant les yeux.

— Je comprends. Si je réussis à retrouver Patrick, il est à vous… du moment que je suis présent pour l'interrogatoire.

— D'accord, dit Jeremy. Avant que vous partiez, il y a autre chose que j'aimerais que vous fassiez. Un bref examen.

Il hocha la tête dans ma direction.

— Je vais bien, protestai-je. Le bébé donne des coups de pied et…

— Laisse-le s'en assurer, intervint Jeremy, qui baissa la voix pour que Tolliver ne puisse pas l'entendre : un deuxième avis te rassurera.

— Vous en êtes à combien de semaines ? demanda Tolliver après m'avoir examinée.

— Environ vingt-trois, répondit Jeremy.

Tolliver cligna des yeux, surpris, puis hocha la tête.

— Oui, je suppose qu'il fallait s'y attendre. Quelle est la durée de gestation d'un loup ?

— Neuf semaines, répondit Jeremy.

Tolliver sortit un mètre ruban de sa sacoche, prit quelques mesures, me posa quelques questions puis recula.

— Tout semble parfait. En revanche, c'est le moment de vous montrer vraiment prudente. Je sais que, vu les circonstances, c'est plus facile à dire qu'à faire, mais vous avez largement entamé le troisième trimestre, ou son équivalent.

— Le troi… quoi ?

— Je ne peux pas l'affirmer catégoriquement, mais j'ai fait de l'obstétrique prénatale dans certains abris, souvent auprès de femmes qui ne sont pas très sûres de la date du terme. Je dirais qu'il ne reste plus que quelques semaines avant la naissance, mais vous êtes en bonne santé, et ils vont bien…

— Ils… quoi ?

— Les bébés.

Je dévisageai Jeremy d'un air accusateur.

— Les bébés… au pluriel ?

Jeremy se frotta la bouche pour dissimuler comme il pouvait un petit sourire.

— Je pensais bien avoir détecté plus d'un battement de cœur, mais je ne voulais rien dire avant d'en être sûr. Tout bien réfléchi, une grossesse multiple n'est pas si surprenante…

— Multiple ? Comment ça, multiple ? Il y en a combien, exactement ?

— Deux, s'empressa de répondre Jeremy, avant de se tourner vers Tolliver d'un air anxieux. Il n'y en a que deux, n'est-ce pas ?

Tolliver acquiesça.

— Alors, je vais avoir… des jumeaux. On va avoir…

Je me retournai vers Clay. Il était sorti du lit et se tenait derrière moi en souriant jusqu'aux oreilles.

— Toi non plus, tu ne savais pas ?

Il se contenta de secouer la tête, toujours en souriant, puis il me prit dans ses bras. Comme je ne lui rendais pas son étreinte, il me regarda d'un air inquiet.

— C'est une bonne nouvelle, non ? Je sais que ça fera du boulot en plus, mais…

— C'est une bonne nouvelle, répondis-je tandis que mon cœur battait deux fois plus fort. C'est juste… je crois que j'ai besoin de m'asseoir.

Clay m'aida à m'asseoir sur le lit pendant que Jeremy sortait du jus de fruit du minibar. Tolliver devait sûrement nous prendre pour des cinglés, mais il eut la bonne grâce d'attendre sans faire de commentaire.

— Quoi qu'il en soit, tout va bien, n'est-ce pas ? demanda Jeremy. Au niveau de la grossesse, je veux dire. Vous n'avez détecté aucun problème ?

— Aucun. Mon seul souci concerne le timing. Moins elle subira de stress et plus vite vous pourrez la ramener à la maison… (Il s'interrompit.) Mais je suis sûr que vous le savez déjà. C'est pour ça que vous êtes si impatients d'en finir avec cette histoire. Le risque d'un accouchement prématuré augmente en cas de jumeaux. Elena, vous connaissez les signes indiquant que le travail a commencé ?

— Nous, on les connaît, s'exclamèrent Jeremy et Clay presque à l'unisson.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Ils m'expliqueront tout ce que j'ai besoin de savoir.

DISPARITIONS

Jeremy insista pour raccompagner Tolliver. Après avoir promis à Clay que je ne quitterais pas Jeremy, je sortis de la chambre avec eux sous prétexte de rapporter le petit déjeuner. Mais je voulais surtout parler à Jeremy sans que Clay m'entende.

Quand on arriva dans le hall, Tolliver s'arrêta pour répondre à un appel sur son portable. Jeremy et moi, on s'écarta par souci de discrétion.

— Je vois Antonio d'ici, murmura Jeremy. Va chercher à manger. Je raccompagne le docteur Tolliver.

Mon portable se mit à vibrer. C'était Rita qui appelait pour confirmer la disparition de Lyle Sanderson.

— Trois disparitions dans le même quartier, dit-elle. Il se passe forcément quelque chose. Quand j'en ai parlé en salle de rédaction, on a pris des paris pour savoir combien de temps ça prendrait avant que quelqu'un fasse le lien entre ces disparitions et le meurtre de la fille la nuit dernière.

Je m'arrêtai net.

— Tu crois qu'il y a un lien ?

— Putain, non. Je suis des cours de criminologie à la fac – je me suis dit que ça ne pouvait pas me faire de mal, pas vrai ? Entre tout ce que j'ai pu voir en cours et au boulot, je ne vois pas comment il pourrait y avoir un lien. D'un côté, des gens disparaissent sans laisser de traces. Pas de lettres ni de coups de fil à la presse. Même pas de demandes de rançon. De l'autre, on a un fils de pute qui a les couilles non seulement d'exposer son œuvre au public, mais de tuer à portée de voix d'autres gens. On pourrait avancer qu'il a tué les autres discrètement et que ça ne lui a pas fait prendre son pied, alors il a voulu s'exhiber, mais

c'est aller un peu vite en besogne. Enfin, c'est mon avis.

— Je peux te citer ?

Elle se mit à rire.

— J'aimerais bien voir ça. En parlant de tuyau, j'en ai quelques-uns que tu peux utiliser. Les cinglés se déchaînent à cause de cette histoire. Ce matin, un type nous a appelés pour dire qu'il avait vu un cadavre se balader en centre-ville.

— Il faut dire que c'est assez mort en ce moment par là-bas.

Rita éclata encore de rire.

— Incroyable. Prends une vague de chaleur, ajoutes-y un problème de santé publique, et le bon sens des gens s'envole. Des zombies, des rats tueurs, des signes annonciateurs de l'Apocalypse… J'attends juste que quelqu'un vienne raconter qu'il a vu l'abominable homme des neiges sur Spadina Avenue ou des vampires dans la Don Valley.

Je jetai un coup d'œil en direction de la table où Zoe sirotait un mimosa.

— Je veux bien croire aux vampires.

— Oh, j'en suis sûre ! Ah, quelqu'un me fait signe, on m'attend en réunion. Rappelle-moi plus tard. Je veux absolument qu'on se voie avant que tu quittes la ville. (Elle posa la main sur le combiné le temps de crier un « J'arrive » étouffé, puis elle revint vers moi.) Il faut que je me sauve. Prends soin de toi. Et fais gaffe aux vampires.

— Promis.

En raccrochant, je sentis une présence derrière moi. Je me retournai et découvris Clay dans l'escalier.

— Retourne te coucher, lui dis-je. Tu as entendu le docteur.

— Ouais, et il a dit aussi qu'il fallait que je mange. À ce rythme-là, j'étais bon pour mourir de faim avant de voir la couleur de mon petit déj.

— Clay, s'il te plaît…

Il s'arrêta à ma hauteur et me prit la main.

— Je vais devenir cinglé si je reste au lit, chérie. Tu le sais. Je vais juste faire attention.

J'hésitai, puis j'acquiesçai. On se dirigea vers la table où tout le monde riait en écoutant Jaime raconter une de ses histoires.

— … et j'ai déjà vu des larmes de crocodile avant ça, mais

celles-là étaient si mauvaises que tous les techniciens reniflaient en essayant de ne pas exploser de rire. La bonne femme est donc sur scène et elle hurle à la mort en se roulant pratiquement par terre, et là, le fantôme me dit… (Elle s'interrompit en nous voyant.) Est-ce que tout va bien ? demanda-t-elle à Clay. Tu as l'air d'aller bien, en tout cas.

— Oui, ça va, répondit-il en tirant une chaise pour moi. C'est juste une infection. La fièvre est partie et le doc m'a bombardé de médocs. Je vais bien. Mais il faut donner à manger à cette jeune maman. (Il ne put s'empêcher de sourire.) Apparemment, elle mange pour trois.

Des félicitations s'ensuivirent, mêlées aux réactions choquées de toutes les personnes présentes, sauf une, qui essaya de ne pas le montrer.

Je me tournai donc vers Antonio.

— Tu le savais, pas vrai ? Jeremy te l'avait dit.

Tonio esquissa un petit sourire.

— Il m'a dit qu'il pensait…

Je balayai d'un geste le reste de ses explications.

— Je vous ferais payer cette conspiration plus tard. D'abord, mangeons !

Je lorgnais l'assiette de Nick. Il la mit aussitôt hors de ma portée.

— C'est un buffet. Il y a tout ce que tu veux, sans avoir besoin d'attendre. Je vais même aller remplir une assiette rien que pour toi. (Il recula sa chaise.) Évite juste de toucher à la mienne pendant que je suis parti.

Je fondis sur son assiette dès qu'il eut le dos tourné, mais Clay me devança et récupéra deux morceaux de bacon. Il m'en tendit un en s'asseyant à côté de moi.

— Jaime nous racontait un des spectacles qu'elle a donnés le mois dernier. (Zoe me donna une tape sur le dos de la main.) Tu ne voulais pas la partager avec moi, petite cachottière ! (En voyant ma tête, elle s'empressa de rectifier :) Non, je ne parlais pas de ça ! Enfin, tu te rends compte ? Jaime Vegas, la remarquable spirite !

— Zoe est fan, expliqua Nick en déposant une assiette débordant de nourriture devant moi.

— Une de ses plus grandes fans, même, renchérit Zoe. J'étais en train de dire à Jaime que je connais quelqu'un qui l'apprécie encore plus que moi, un ami producteur. J'ai un peu travaillé pour lui quand il a démarré ici, à Toronto. Il avait besoin d'équipement, mais il ne pouvait pas se permettre de payer les prix du commerce. Il a déménagé à L.A., maintenant, et il vient juste d'avoir le feu vert pour une émission télé spéciale l'année prochaine. Ils vont essayer de contacter Marilyn Monroe pour découvrir comment elle est morte. C'est une énorme production clinquante. (Elle regarda Jaime.) Ce serait génial, pas vrai ?

Jaime se mit à rire.

— Kitsch à souhait. Tout à fait dans mes cordes.

— Alors, c'est oui ?

— C'est un « peut-être ».

On informa Zoe à propos du meurtre de la nuit précédente. Elle se mit à tapoter sa coupe de champagne avec ses ongles.

— Vous savez, je pourrais peut-être vous dénicher un témoin. Je ne sais pas vraiment si ça vous servirait à grand-chose, mais puisque vous devez attendre que Randy vous rappelle, de toute façon…

— Un témoin ? C'est-à-dire ? Une prostituée ?

— Non, un être surnaturel qui hante le quartier… et qui chasse dans le coin.

Nick se pencha en avant.

— Je croyais que tu étais le seul vampire de Toronto.

— C'est pas un vamp. Ni un garou. C'est une… en fait, on n'est pas très sûrs de ce qu'elle est, mais…

Un portable se mit à sonner. Dès la première note, Jaime, Zoe, Nick, Antonio et moi, on sursauta, tous prêts à attraper chacun le sien. Clay leva les yeux et marmonna quelque chose à propos de « l'esclavage électronique ».

— C'est le mien, annonçai-je quand la mélodie se déroula.

— T'as même pas remis ce foutu gadget dans ta poche !

— C'est… Oh, c'est Anita Barrington !

Clay gronda et voulut m'arracher le téléphone des mains, mais je le mis hors de sa portée.

— Ne réponds pas…

Trop tard. Je raccrochai une minute plus tard.

— Laisse-moi deviner, dit Jaime. Elle a des infos vitales à te communiquer et elle veut venir te voir en urgence.

— Nan, fit Clay, elle demande qu'on retourne chez elle.

— Mais c'est bien urgent, comme d'habitude, ajouta Nick en volant une tranche de melon cantaloup sur l'assiette de Clay. En revanche, elle avait l'air vraiment flippée.

— Mais, les gars, comment est-ce que vous… (Jaime s'interrompit.) Oh, vous avez l'ouïe ultradéveloppée, c'est ça ? Cool.

— Il faut juste faire attention à ne jamais chuchoter devant eux, fit remarquer Zoe. Alors, quoi de neuf du côté d'Anita ?

— Elle n'a pas voulu me le dire. Il paraît juste que c'est extrêmement urgent cette fois et qu'elle a des infos capitales à nous communiquer au plus vite, parce qu'on est en train de commettre une très grosse erreur.

— Ouais. Donc, quand tu lui as dit que tu arrivais, c'était juste pour l'envoyer paître, non ?

— C'est à Jeremy de décider. D'ailleurs, le voilà, avec Matthew Hull dans son sillage.

— Si vous voulez, dit Zoe en sirotant son mimosa, on peut faire un détour par chez Anita en allant rendre visite à mon amie. Elle ne vit pas très loin de là.

— Je croyais que tu préférais éviter Anita Barrington, lui fit remarquer Clay.

— Éviter une vieille femme curieuse est une chose. Mais une sorcière obsédée par sa quête de l'immortalité au point de s'attaquer à des loups-garous ? Il est temps de mettre un visage sur ce nom avant que je me retrouve du mauvais côté d'un sort d'entrave.

Jeremy nous envoya voir Anita, mais avec Antonio et Nick en renfort. Quand on arriva, un rideau de perles masquait la devanture et la pancarte proclamait que la boutique était fermée. On frappa à la porte, on appuya sur la sonnette de l'appartement et on réussit même à dénicher – et à taper sur – la porte de derrière. Pas de réponse.

Antonio enfonça la porte de derrière.

— Vous voulez que j'attende dehors avec Elena ? chuchota Zoe.

Clay secoua la tête.

— Nick ?

— Je reste avec ces dames.

Dix minutes plus tard, Clay et Antonio ressortirent.

— Elle a disparu, annonça Antonio. On a trouvé des traces de sang…

Je passai devant Clay et entrai dans la boutique. Clay fit signe à Nick de faire le tour pour surveiller l'entrée pendant qu'Antonio restait pour surveiller la porte de derrière. Zoe entra avec nous.

Le silence et l'obscurité régnaient dans la librairie. J'appuyai sur un interrupteur.

— C'est tout petit, commenta Zoe en vérifiant derrière le comptoir. Où est le… ?

Elle renifla et se retourna en suivant l'appel du sang jusqu'à une table d'exposition. À côté apparaissait, non pas des « traces », mais une véritable mare de sang qui recouvrait plusieurs carreaux. Sur la gauche se trouvait une empreinte de basket, grande et large, probablement masculine.

En m'accroupissant à côté du sang, je me cognai la tête avec Zoe.

— Désolée, dit-elle. Je voulais juste regarder de plus près.

Je reniflai, puis levai les yeux vers Clay.

— C'est le sien. Zoe, est-ce que la perte d'une telle quantité de sang peut être…

— Fatale ? (Elle étudia la mare.) Ça ne représente sans doute qu'un demi-litre. Ce n'est pas mortel, mais… eh bien, on n'en perd pas autant en se coupant avec du papier.

En me relevant, je découvris une autre empreinte sanglante quelques centimètres plus loin. Une petite empreinte de main, qui n'appartenait sans doute pas à la personne qui avait laissé l'empreinte de sa chaussure. À gauche se trouvait une trace que je pris d'abord pour une tache. Puis, en me baissant, je vis qu'il s'agissait d'une ligne tracée par un doigt ensanglanté. Sur le côté, au bout de cette ligne, se trouvait une diagonale, comme si quelqu'un avait commencé à dessiner une flèche avant d'être interrompu.

On suivit la direction dans laquelle pointait la flèche – la

même que l'empreinte de main tendue.

En parcourant du regard l'étagère surchargée de livres, Zoe jura tout bas.

— Laissez-moi deviner, il y a un indice dans l'un de ces cent bouquins.

— Oubliez ça, intervint Clay. On n'a pas le temps de jouer à ça.

J'examinai l'étagère.

— Même pour une petite partie rapide de « Trouvez ce qui cloche dans cette image » ?

Je me penchai et ôtai l'assiette de cookies d'Anita qu'elle avait posée par terre sur une pile de livres. Un morceau de papier plié en quatre tomba doucement sur le sol.

— Cette sorcière est maligne, murmura Zoe.

Je dépliai le message et le lus, avec Clay par-dessus mon épaule et Zoe jetant un coup d'œil de l'autre côté.

« Elena,

Je sais que j'aurais dû apporter ce message en personne, mais je n'ai pas osé. Je suis une vieille femme et, si je n'arrive pas à trouver les réponses que je cherche, le moins que je puisse faire, c'est de préserver le peu de temps qu'il me reste. Patrick Shanahan est venu ici. Il n'a pas eu ce qu'il voulait, mais il ne renoncera pas si facilement. Il faut que vous sachiez…»

Il y avait une tache d'encre à cet endroit, comme si le stylo avait glissé en travers de la feuille. En dessous, Anita avait rajouté une ligne à la hâte, d'une écriture minuscule et précipitée.

« Vous êtes la clé du rituel et Patrick dira – fera tout pour obtenir…»

Le message se terminait là.

On appela Jeremy. Après de nombreuses discussions, il accepta de nous laisser, Clay et moi, rendre visite quand même au contact de Zoe. De son côté, il allait amener Jaime à la librairie, retrouver Nick et Antonio restés sur place et voir si Jaime parvenait à découvrir ce qui était arrivé à Anita.

Zoe nous fit prendre un raccourci derrière un immeuble à deux étages. Clay fermait la marche en gardant l'œil ouvert au cas où des rats nous attaqueraient. Tandis qu'on naviguait entre

les sacs poubelles qui cuisaient dans la chaleur de la mi-journée, je plaquai ma main sur ma bouche et mon nez.

— Désolée, dit Zoe. L'odeur doit être encore pire pour vous deux. Ça ira mieux à l'intérieur. Enfin, peut-être pas, mais, au moins, ça ne sentira pas les poubelles. Ça va aller ?

J'acquiesçai. On déboucha dans une rue qui reliait Cabbagetown et Regent Park. Comme la rue du portail, celle-ci était encadrée par des maisons victoriennes, mais elles ressemblaient à de vieilles dames fanées. On voyait encore des traces de leur beauté passée, mais il fallait faire l'effort de regarder au-delà des signes de détérioration et de décrépitude.

« Il y a du potentiel », aurait dit un agent immobilier. En bas de la rue, le processus d'embourgeoisement avait déjà commencé ; on refaisait une beauté à ces vieilles filles pour attirer les *yuppies* qui avaient toujours rêvé de posséder une maison historique sans les inconvénients, comme les radiateurs sifflants et les lumières à bouton-poussoir. Là où nous étions, en revanche, il n'en était rien. Les vieilles filles attendaient patiemment, à l'aise dans leur misère et leur décrépitude, en lançant des coups d'œil furieux à leurs arrogantes voisines.

— C'est ici, annonça Zoe en ouvrant un portail rouillé qui donnait sur une cour envahie par les mauvaises herbes.

— Alors, cette femme… c'est bien une femme, n'est-ce pas ? demandai-je tandis qu'on traversait péniblement la cour.

— Hum, c'est ce qu'on pense.

Zoe nous conduisit à l'arrière de la maison et voulut déplacer une poubelle surchargée qui lui barrait le chemin. Clay fit le tour de la poubelle et aida Zoe à la pousser.

— Fais attention à ton bras, lui dis-je.

Zoe se faufila dans l'espace libéré par la poubelle.

— Alors, cette… femme, qu'est-ce qu'elle est ? insistai-je.

Zoe s'agenouilla devant une trappe verrouillée.

— On pense qu'il s'agit peut-être d'une voyante. Elle semble avoir le don, en tout cas, et sa folie correspond tout à fait au profil.

— Sa folie ?

Clay haussa les épaules, comme pour me dire qu'après les portails dimensionnels, les serviteurs zombies et les tueurs en

série semi-démons, il n'aurait pas été surpris que Zoe nous emmène dans un terrier à la poursuite d'un lapin blanc.

— Les voyants ne peuvent pas voir l'avenir, pas vrai ? demandai-je. Seulement… des événements annexes. Ils voient des choses qui se passent à d'autres endroits en ce moment même.

— C'est ça.

Elle défit le premier verrou à combinaison qui fermait la trappe.

— Et ce qu'ils voient les rend fous. Mais… de quel degré de folie on parle, là ?

Clay me regarda comme si j'étais stupide.

— De quel degré de folie ? Chérie, ils ne sont même pas sûrs qu'il s'agisse bien d'une femme.

— D'accord, question idiote. Est-ce qu'elle a un nom ?

Zoe ouvrit le deuxième cadenas.

— Je suis sûre qu'elle en a eu un, autrefois. Nous, on l'appelle Cee. C'est… (Elle baissa les yeux comme si ça l'embarrassait.) C'est une abréviation. Mais ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée.

La trappe en bois faisait au moins soixante centimètres sur quatre-vingt-dix. Quand Zoe tira dessus, elle dut s'arc-bouter sur ses talons, son corps mince tendu sous l'effort. Clay intervint et ouvrit la trappe en tirant dessus d'un coup sec.

— Merci, professeur. Tu joues vraiment au gentilhomme sudiste, aujourd'hui, non ?

Elle essayait d'avoir l'air enjoué, comme d'habitude, mais en vain.

Un étroit escalier descendait au sous-sol.

— Elle… Cee occupe l'appartement de la cave ?

Zoe secoua la tête.

— Non, la maison tout entière lui appartient. Elena, passe la première. Je vais t'aider à descendre. Clay n'aura qu'à…

— Elena ne devrait pas prendre le risque de descendre un escalier aussi dangereux, protesta Clay.

— C'est le seul moyen d'entrer. Les portes sont murées.

— Tout ira bien, assurai-je.

Mais, dès que je posai le pied sur la dernière marche, j'eus un

haut-le-cœur. En se précipitant pour me rejoindre, Clay se cogna la tête à cause du plafond bas.

— Ça va aller, dis-je en essayant de parler sans déglutir ni fermer la bouche.

Je lui fis signe d'attendre et remontai l'escalier en courant pour cracher dehors. Quand je redescendis, mon cœur se souleva de nouveau. J'hésitai sur la dernière marche.

— Viens, dit Clay en me prenant le bras. On ressort…

— Non.

Je me libérai, puis entrai dans la pièce en prenant de courtes respirations pour m'habituer à l'odeur. Quant à savoir de quoi il s'agissait… je chassai cette idée en sentant la bile remonter de nouveau dans ma gorge.

— Je peux parler à Cee toute seule, dit Zoe. Sors, va prendre l'air et peut-être manger un morceau pour apaiser ton estomac…

— Ça ira. Donne-moi juste un moment pour… m'y habituer.

Je parcourus la pièce du regard. Il était midi, et le soleil était haut dans le ciel, mais seuls de faibles rayons filtraient à travers la fenêtre au-dessus de nos têtes, éclairant à peine quelques centimètres de plancher couverts de moutons de poussière. Mes yeux s'ajustèrent en même temps que mon nez, et je vis qu'on était dans un couloir, vide à l'exception de quelques caisses proprement empilées. Le couloir était bien nettoyé, je dirais même propre. L'odeur semblait provenir d'une porte fermée un peu plus loin, en face de l'escalier qui menait au rez-de-chaussée.

— Il n'y a pas de lumières, j'imagine.

Zoe secoua la tête.

— Quelquefois, je rapporte une lampe torche, mais… c'est mieux comme ça.

— Elle… Cee n'aime pas la lumière ?

— Hum, ce n'est pas tellement elle…

Zoe se laissa glisser à bas de la caisse et se dirigea vers l'escalier.

LE LABYRINTHE

Zoe nous amena en haut de l'escalier, qui débouchait sur un palier. Sur la gauche se trouvait la porte de derrière, qui était effectivement murée de l'intérieur.

On suivit Zoe jusqu'à une autre porte close. Elle frappa rapidement, d'une manière bien précise, comme un code. Alors que j'attendais une réponse, Zoe entrouvrit la porte, juste assez pour pouvoir se glisser dans la pièce en passant de profil. J'attrapai la poignée pour ouvrir davantage, mais la porte refusa de bouger.

— Euh, je ne passerai pas, c'est im…

— Attends.

Zoe grogna, comme si elle déplaçait quelque chose. Un autre grognement plus tard, la porte s'ouvrit.

J'entrai dans la pièce et vis Zoe empiler de nouveau un tas de livres.

— J'espère que c'était comme ça, murmura-t-elle. Cee a horreur qu'on les déplace. L'odeur te dérange moins ici ?

L'horrible odeur du sous-sol disparaissait à présent sous celle d'une autre forme de pourriture. Du papier moisi. En avançant, je cognai mon ventre dans une autre pile de livres.

— Attends, me conseilla Zoe. Laisse à tes yeux le temps de se faire à la pénombre. C'est un peu un labyrinthe ici.

Clay était si près derrière moi que je sentais son souffle sur ma nuque, mais j'attendis en clignant des yeux plusieurs fois pour m'adapter au manque de lumière. Des planches recouvraient les fenêtres, de l'intérieur, si bien que les passants devaient avoir l'impression que les stores restaient toujours fermés.

Quand ma vision nocturne s'installa, je me rendis compte

que j'étais dans un labyrinthe de livres, dont certaines piles étaient plus hautes que moi. Un chemin étroit serpentait à travers la pièce. Zoe avait disparu quelque part devant nous.

— Suivez le chemin, dit-elle. Il ne mène qu'à un seul endroit. C'est facile.

Je n'en doutais pas – pour ceux qui pouvaient tourner sans avoir à manœuvrer comme un transporteur dans une rue trop étroite. Après m'être cognée une deuxième fois dans une autre pile, je décidai de protéger mon ventre avec mes mains. Lorsque je rattrapai Zoe, j'avais les jointures tout éraflées.

— Reste près de moi, chuchota Zoe. On y est presque.

— Tant mieux, grogna Clay derrière moi.

Quelques pas plus loin, le labyrinthe s'ouvrit sur une deuxième pièce remplie de livres. Je trébuchai. Clay me retint par le bras. Je baissai les yeux et m'aperçus que le sol était jonché de livres ouverts.

— Écartez-les du bout du pied au fur et à mesure, nous conseilla Zoe à voix basse.

Un petit bruit sur ma gauche attira mon attention. Je découvris ce qui ressemblait à un nid blanc géant. À y regarder de plus près, je me rendis compte qu'il s'agissait d'un tas de feuilles arrachées à des livres. Le tas mesurait au moins un mètre de haut et faisait près de deux fois ça en largeur. Quelque part en dessous, une souris ravie couina de bonheur et s'enfonça encore plus profondément dans ce nid.

J'examinai en plissant les yeux la pile de tranches de livres démembrés qui se trouvait juste à côté. Il y avait de tout, depuis les livres de cuisine jusqu'aux romans populaires en passant par les livres d'histoire et les manuels de constructeurs automobiles.

— La réponse est là-dedans, chuchota une voix quelque part derrière moi.

Je fis volte-face, mais ne découvris que des livres et des ténèbres.

— Elle est là, répéta la voix, dure et abrasive comme du papier de verre sur du métal. Je ne l'ai pas encore trouvée, mais elle est là, quelque part. Je le sais.

Je jetai un nouveau coup d'œil à la pile de papier, mais la voix reprit :

— Non, elle n'est pas dans ces pages-là. Enfin, je ne crois pas. C'est dur à dire, n'est-ce pas ? Comment savoir si on a trouvé la réponse quand on ne connaît même pas la question ? Mieux vaut tout garder, juste au cas où.

Je suivis la voix jusqu'à un coin plongé dans les ténèbres. Quelque chose bougea, puis se redressa en dépliant de longs appendices minces qui me firent penser à une mante religieuse sortant du sommeil. Un visage apparut dans la pénombre, mais cet ovale émacié disparaissait presque sous un amas de cheveux blancs emmêlés. La tête oscilla d'un côté et de l'autre, remuant et reniflant, tandis que les bras squelettiques s'agitaient. Homme ou femme ? Tu parles, je n'arrivais même pas à déterminer si cette créature semblable à un insecte était humaine.

Je compris alors pourquoi on l'avait surnommée « Cee » et pourquoi cela embarrassait Zoe. C pour créature, et Cee pour que ça ressemble à un prénom. Juste une blague cruelle.

Zoe s'avança, comme si elle voulait parler, mais le regard de la cré… – de la femme – était fixé sur moi.

— Eh bien, souffla-t-elle. Oui, oui, je vois. Effectivement. Ou alors… (Cee pencha la tête de côté, et fixa brusquement ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, sur un espace vide à côté d'elle.) Tu en es sûr ? (Elle se tourna de nouveau vers moi en louchant.) Non, bien sûr que non. Je sais reconnaître un loup quand j'en vois un, et c'est une femme… (Elle s'interrompit, puis siffla entre ses dents.) Mais oui, bien sûr ! Je le vois, maintenant. Sous forme humaine. Je me trompais. Pas la peine de te moquer de moi.

— Cee ? l'appela Zoe.

On entendit un grattement. La tête de Cee s'éleva plus haut, au-dessus des nôtres, puis jaillit en avant et renifla l'air.

— Zoe ? Oui, oui, je la vois. Je ne suis pas aveugle. Je reconnais ma Zoe. Est-ce qu'elle m'a apporté quelque chose ? (On entendit cette fois un bruit mouillé de lèvres qui claquent.) Un doux morceau de ma douce Zoe ?

— Directement de moi, si ça te fait plaisir, Cee. J'ai un service à te demander.

Nouveau claquement de lèvres, suivi d'un gargouillis qui me

donna la nausée. Le visage de Cee oscillait d'avant en arrière, comme si elle se balançait.

— Oh, oui, oui. Tu es bonne pour moi, Zoe. Tu n'essaies jamais de duper la vielle Cee. Tu donnes et tu prends. C'est comme ça que le monde fonctionne. On donne et on prend.

— C'est la seule manière de procéder, Cee. Alors, je suis là parce que…

Le gloussement de Cee couvrit sa voix.

— Oh, je sais pourquoi tu es là, Zoe. Oui, je le sais. Je t'attendais. Dès qu'il est sorti, j'ai su que ma Zoe allait venir.

— « Il » ? répéta Zoe.

Nouveau gloussement.

— Le portail s'est ouvert, et il en est sorti. Maintenant, il va vouloir s'en prendre à la douce Zoe, et elle a besoin de protection. Mais ce ne sont pas de grands méchants vampires, cette fois, pas vrai ?

Clay ouvrit la bouche, mais Zoe le devança.

— Quelque chose est sorti de ce portail, Cee, mais ce n'est pas moi qui ai des ennuis. C'est…

— La chienne. (Elle laissa échapper un petit rire haut perché, éprouvant pour les nerfs, et tourna de nouveau son regard vers cet emplacement vide à côté d'elle.) Oh, je sais que ce n'est pas gentil d'appeler notre maman louve comme ça, mais elle pardonne à Cee, pas vrai ? Elle sait que Cee veut juste s'amuser un peu. Maman louve a besoin de s'amuser un peu en ce moment. Tous ces ennuis qui se rapprochent et les autres loups qui n'arrêtent pas de tourner autour d'elle, si bien qu'il n'y a personne pour veiller sur ma Zoe. Personne sauf Cee.

Cee redressa brusquement la tête, et son regard s'étrécit, toujours posé sur cet endroit vide.

— Un mouton ? Quel mouton ? Je parle de loups. Ne commence pas à me… Arrête ça ! Tu es… (Elle tourna brusquement la tête de l'autre côté en écarquillant les yeux.) Non ! Pas toi ! J'ai dit que je ne voulais pas te parler. (Affolée, elle regarda partout autour d'elle, avant de reculer de nouveau la tête au sein des ténèbres.) Je ne veux pas… je suis occupée, vous ne le voyez donc pas ? Non ! Arrêtez !

Elle enroula ses longs bras au-dessus de sa tête et s'accroupit

en se berçant toute seule. Un bruit sinistre, à mi-chemin entre une lamentation et un bourdonnement, emplit la pièce.

— J'aurais dû me douter que ça se passait trop bien, marmonna Zoe.

Le son s'intensifia, et Zoe nous fit signe de revenir à l'entrée du labyrinthe de livres, qui nous protégeait du bruit.

— Peut-être que si j'essayais…, proposai-je.

Zoe secoua la tête.

— Elle s'est retirée dans son monde. J'arriverai peut-être à l'en faire ressortir, en lui donnant une motivation suffisante. (Son regard se posa sur une caisse près de la porte. Sur le haut de la caisse était posé un canif à côté de quelques taches sombres.) Mais ça va prendre un peu de temps. Il vaut mieux la laisser se reposer et réessayer tout à l'heure. Sortons prendre l'air et boire un verre, on reviendra après.

On parcourut quelques pâtés de maisons en savourant la lumière du soleil et on s'installa à la terrasse d'un café. Clay passa la commande pendant que j'appelais Jeremy. J'essayai d'abord de joindre Nick sur son portable, mais il m'apprit que Jeremy était encore à la librairie avec Jaime. Je me demandai pourquoi Antonio et Nick n'étaient plus avec eux, mais je l'appris dès que je réussis à avoir Jaime.

— Matthew s'accroche à nous comme un vrai pot de colle, expliqua-t-elle. Il était mort de trouille à l'idée de rester tout seul à l'hôtel, et Jeremy a admis que ce n'était peut-être pas très prudent, alors on l'a emmené avec nous et on l'a envoyé prendre un café avec les garçons pour que je puisse travailler tranquillement.

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Rien. Soit son esprit nous a déjà quittés, soit sa blessure n'était pas mortelle. Mais… (Elle marqua une courte pause.) Je crois qu'elle est partie. Jeremy essaie de trouver une trace récente qui sorte de la boutique ou de l'appartement, mais il n'y en a aucune.

— Ce qui veut dire qu'on l'a sans doute portée à l'extérieur.

— Peut-être pour dissimuler son cadavre… ou parce que son ou ses agresseurs ont découvert qu'une nécro travaille pour vous. Quoi qu'il en soit, je ne vous sers à rien ici, j'en ai bien

peur. Qu'est-ce que ça a donné, la piste de Zoe ?

Je lui racontai ce qui se passait en laissant de côté les détails les moins ragoûtants de notre rencontre.

— Une voyante ? s'exclama Jaime. Alors, là, au moins, je peux vous filer un coup de main.

— Je crois que Zoe contrôle la…

— Non, vraiment. J'ai une certaine expérience en matière de voyantes âgées. J'en ai rencontré une par l'intermédiaire de Lucas – elle travaillait pour son père, avant – et je lui ai rendu visite plusieurs fois. C'est une supervieille dame, mais elle a… ses problèmes. J'ai l'habitude des trucs dans ce genre. Ma mamie… enfin, ça arrive aux nécros aussi, alors j'en ai côtoyé des tas. On apprend la technique, à force. C'est la même chose avec les voyants.

— Je ne suis pas sûre…

— Est-ce qu'elle est catatonique ?

— Hum, non, pas exactement…

— Ce n'est pas grave. Je suis sûre d'arriver à la faire parler. Faye – c'est l'amie de Lucas – eh bien, ses infirmières disent toujours que personne n'arrive à l'atteindre mieux que moi.

— Ça ne peut pas faire de mal, fit remarquer Clay à côté de moi en haussant les épaules.

Je n'en étais pas si sûre.

— Elle est vraiment barrée, Jaime. Ce n'est pas… ce n'est pas quelque chose…

— C'est plus que la célèbre nécro peut en supporter ? (Elle se mit à rire, mais j'entendis à sa voix que j'avais touché une corde sensible.) Je sais que vous essayez de faire attention à moi, les copains, et j'apprécie, vraiment. Ça faisait longtemps que personne ne s'était démené pour…

Elle ne termina pas sa phrase.

— Voilà Jeremy, annonça-t-elle. Laisse-moi lui en parler. Je te rappelle.

Vingt minutes plus tard, on était de retour devant la trappe en compagnie de Jaime. Zoe était entrée avant nous pour vérifier l'état de Cee.

Jaime descendit dans la cave.

— Il fait noir, hein ? Et ça sent… un peu comme dans mon

appart quand je pars une semaine et que j'oublie de nettoyer avant. Sauf que cet endroit est plus propre que mon appart. C'est triste, non ? On devrait suggérer à cette Cee de déménager. Je suis sûre que le docteur Tolliver a des relations et qu'il pourrait lui trouver une maison de retraite décente.

— Hum, peut-être, répondis-je.

Je m'arrêtai devant la porte de Cee. Ce n'était pas bien. Il fallait que je prévienne Jaime.

— À propos de tout ça…, commençai-je.

Jaime sursauta et m'agrippa le bras. Puis, elle laissa échapper un petit rire, me libéra et me tapota le bras pour s'excuser.

— Je suis un peu nerveuse, j'imagine. On dirait qu'il y a quelques fantômes ici. Ah, ces vieilles maisons ! Apparemment, c'est toujours le cas.

— Oh ? Tu ne devrais peut-être pas entrer, alors…

— Ça va aller. Bizarrement, ils ne semblent pas s'intéresser à moi.

Elle passa devant moi et ouvrit la porte.

Je la conduisis à travers le labyrinthe de livres. Une fois de plus, Clay fermait la marche. Jaime marmonna quelques « hum », en découvrant le décor, mais elle ne fit pas de commentaire.

Enfin, on retrouva Zoe qui parlait à Cee, toujours recroquevillée dans son coin plongé dans les ténèbres.

— Zoe, dis-je en entrant. Voici…

Mais Zoe avait les yeux fixés derrière moi et le front plissé par l'inquiétude. Je me retournai. Jaime était toujours dans le labyrinthe, avec Clay à peine visible derrière elle. Très pâle, elle se tenait très droite et ne cessait de jeter des coups d'œil dans tous les sens. Puis elle eut un mouvement de recul, comme si un oiseau fondait sur elle.

— Jaime ?

— Ce… ce n'est pas une voyante, chuchota Jaime.

Ses yeux ne cessaient de bouger, se posant sur un endroit, puis un autre, puis encore un autre. Des fantômes. Une pièce remplie de fantômes.

— Merde, murmurai-je en faisant demi-tour. On va te sortir

de…

— N… non. Ils ne s'intéressent pas à moi. Pas tant qu'il y a une nécromancienne plus puissante dans les parages.

Plus puissante ? Oh, mon Dieu ! Je n'avais pas amené Jaime auprès d'une voyante cinglée ; je l'avais amenée auprès d'une nécro complètement givrée.

Paniquée, je fis signe à Clay de prendre Jaime par le bras et de la faire sortir de force si nécessaire. Mais, alors qu'il tendait la main vers elle, elle lui échappa et passa devant moi.

En entendant un bruissement dans le coin où se cachait Cee, Jaime s'arrêta net.

— Oui, oui, je vois, dit Cee d'une voix éraillée, à peine plus forte qu'un murmure. C'est une petite chose timide, n'est-ce pas ? Elle a peur des fantômes, peut-être ? gloussa-t-elle. Entre, ma sœur. Ils ne vont pas t'embêter.

Cee sortit la tête de la pénombre, mais il faisait encore trop sombre pour Jaime, qui continuait à plisser les yeux. Je la rejoignis et me mis à côté d'elle pour l'empêcher de mieux voir.

— Qui sont les tiens, ma sœur ?

— L… les miens ?

Cee laissa échapper un grondement exaspéré.

— Tes parents. Ta famille. De quelle lignée viens-tu ?

Elle s'immobilisa, et l'ovale pâle de son visage se dressa vers le haut tandis qu'elle écoutait ce que j'avais pris pour des voix dans sa tête et qui étaient en réalité des fantômes.

— Vraiment ? Ne vous moquez pas de moi. C'est impossible.

Son visage pivota de nouveau vers nous et jaillit en avant, alors que ses longs membres fins enveloppaient toujours son corps.

— Oh, oui, oui, je vois. Je vois bien, même. La petite-fille de Molly O'Casey. Pauvre Molly. Qu'est-ce qu'elle doit penser de cette petite chose si timide ?

Une partie de la peur de Jaime s'envola, ce qui lui permit de se rapprocher. J'intervins aussitôt.

— Vous connaissiez la grand-mère de Jaime ?

— Si je la connaissais ? Oui, oui. Je ne l'ai pas vue depuis… (Elle s'interrompit et regarda sur sa droite. Puis elle laissa échapper un brusque sifflement qui nous fit reculer en sursaut,

Zoe, Jaime et moi.) Partie ? Partie ? Vous mentez. Molly O'Casey n'est pas…

Elle se tut de nouveau et tourna la tête dans l'autre direction. Puis, elle commença à se lamenter en poussant un hurlement tranchant comme une lame de rasoir qui nous fit de nouveau reculer toutes les trois, jusqu'à ce que Jaime et moi on se cogne toutes les deux contre Clay.

— Perdue, gémit Cee. Oh, l'idiote. J'ai tenté de la prévenir, j'ai vraiment essayé. Et maintenant, elle est perdue. Une esclave pour l'éternité.

Cee se redressa à ce moment-là et déplia ses longs membres en sortant des ombres. Jaime découvrit enfin à quoi ressemblait la nécromancienne et poussa un gémissement vite étouffé. Mais son visage livide trahissait l'horreur et l'incrédulité que lui inspirait cette… chose, comme si elle avait du mal à croire qu'elle avait été humaine, et l'une de ses semblables par-dessus le marché.

— Mais, toi, tu vas m'écouter, ma fille, pas vrai ? Toi, tu ne vas pas fermer tes oreilles à la vérité.

Des lambeaux de vêtements pendaient sur son corps pâle comme une larve et sur ses membres si fins et si blancs qu'ils semblaient faits uniquement d'os et non de chair.

— Ils nous disent qu'on sera libres après la mort, chuchota-t-elle, mais ce sont des bobards. Un énorme mensonge. On se dit qu'on est des esclaves de notre vivant parce qu'on doit se plier à la volonté des autres et qu'on est harcelés par les vivants comme par les morts ? Mais ce n'est rien comparé à ce qui se passe quand on arrive de l'autre côté. (Elle agita ses bras arachnéens au-dessus de sa tête comme pour chasser des mouches, les lèvres tordues sur un grognement guttural.) Non, je refuse de vous écouter. Vous mentez. Je sais que vous mentez. Vous voulez me piéger pour m'attirer dans votre monde. Mais je connais le secret. Je sais comment rester en vie jusqu'à ce que je trouve la réponse.

Son faciès de crâne plongea vers Jaime.

— Veux-tu connaître le secret, petite-fille de Molly ?

— Non ! s'exclama Zoe en s'interposant entre elles. Je… je ne crois pas qu'elle soit prête, Cee. Mieux vaut attendre jusqu'à ce

qu'elle…

Cee abattit l'un de ses bras sur Zoe qui esquiva en se précipitant sur le côté. Puis la créature fit un pas de plus vers Jaime. L'odeur qui s'échappait d'elle était si forte que j'en eus de nouveau des haut-le-cœur.

— Je vais te le dire, ma sœur, mais je ne crois pas que tu sois suffisamment forte pour le faire.

Jaime se raidit, les yeux flamboyants, et ouvrit la bouche pour protester. Cee lui coupa la parole en gloussant.

— Tu n'aimes pas ça, hein ? Peut-être qu'il y a un peu de ta grand-mère en toi, après tout. Dis-moi, ma sœur, si tu cherchais la clé de la longévité, où regarderais-tu ?

— Je… (Jaime réfléchit, n'ayant visiblement pas envie de passer pour une idiote aux yeux de cette femme.) Dans les textes anciens…

Cee rugit de rire, laissant échapper au passage une haleine si nauséabonde que même Jaime pâlit.

— Plus près, ma sœur. Regarde plus près de toi. (Cee engloba tout ce qui nous entourait.) Dans cette pièce même, nous avons deux exemples de longévité, deux formes différentes, ne les vois-tu pas ?

— Vampires et loups-garous, murmura Jaime.

— Qu'est-ce qu'ils ont en commun ?

Jaime regarda Zoe, puis moi.

— Euh, ils… (Elle écarquilla les yeux en faisant brusquement le lien.) Ils chassent. Ils chassent leurs proies.

— Et quelles sont ces proies ?

Je commençais à voir où ça allait nous mener, alors je pris Jaime par le bras.

— Je crois…

— Les vampires chassent des gens, répondit Jaime. Mais les loups-garous ne chassent que… euh, j'imagine que certains chassent… (Elle pâlit de nouveau.) aussi des gens.

— C'est ça, la clé, ma sœur. Absorbe la chair des vivants, et tu vivras. (Elle allongea le cou et réduisit sa voix à un murmure :) C'est très simple. Tu prends un couteau et tu coupes un morceau de…

Je toussai. A *posteriori,* je me dis que c'était stupide et

inutile. Aucun bruit soudain ne pouvait masquer la signification des paroles de Cee. Mais il fallait que j'intervienne.

Cee se contenta de glousser et tendit la main pour me caresser le bras de ses doigts osseux. Je luttai pour ne pas reculer et levai crânement le menton. Nos regards se croisèrent, et je vis quelque chose dans ses yeux, quelque chose d'humain et de presque tendre. Ses lèvres exsangues se tordirent en un sourire.

— Maman loup a l'estomac un peu sensible, pas vrai ? Alors, ne parlons plus de ça. (En regardant Jaime, elle baissa de nouveau la voix.) Reviens me voir plus tard, et je te dirai le reste.

Sur ce, elle se retira en regagnant à reculons la sécurité de son coin d'ombre.

— À propos de… de ce pour quoi on est venus ? réussit à dire Jaime. Le tueur. Celui qui est sorti du portail. Vous avez dit que vous saviez quelque chose à propos de ça ?

— Quelque chose ? s'exclama Cee d'un air offensé. Je sais tout. Mes amis me racontent tout.

— Alors, on aimerait savoir…

— C'est de la poudre aux yeux, cracha Cee. Un écran de fumée. Du bruit et de la fureur. Ça ne signifie rien. Ne perds pas ton temps.

On échangea un regard, toutes les trois.

— Peut-être, dis-je. Mais on aimerait quand même l'attra…

— Le tueur ? (Cee proféra une grossièreté.) Sottises. Un nouvel esprit passe de l'autre côté ? Ça arrive tout le temps, à chaque seconde. Ça arrive en ce moment même, tout autour de vous. Allez-vous attraper leurs assassins, à eux aussi ? Le cancer, la rage, la solitude ? Vous allez les attraper et les enfermer ? (Elle tourna la tête et cracha dans l'obscurité.) Sottises, vous n'avez pas le temps pour ça. (Ses yeux se rivèrent sur les miens.) Tes bébés n'ont pas le temps pour ça.

— Mais si c'est lié…

— De la poudre aux yeux. Bruit et fureur, grommela-t-elle. Tu veux l'arrêter ? Pourquoi m'ennuyer avec ça ? Demandez-lui. (Cee agita le bras en direction de Jaime.) Ou allez-vous me dire que la petite-fille de Molly O'Casey ne sait pas comment appeler

un zombie ?

— L'appeler ? dit Jaime. L'invoquer, vous voulez dire ? Bien sûr que si ! Si je réanimais un zombie, je saurais comment l'appeler à moi, mais ceux-là ne sont pas les m…

— Oh, alors ça te dépasse, hein, ma sœur ? Ce n'est pas aussi simple que de bavarder avec des fantômes. (Elle battit des bras en se parlant toute seule.) Non, non, vous avez raison. Ça ne servirait à rien. Ce n'est pas eux le problème. Écran de fumée. Bruit et fureur.

Mon portable se mit à vibrer et me colla la frousse au point de me faire sursauter. Je le sortis en me disant – en priant pour que ce soit Jeremy.

— Elena ? C'est moi, Rita.

— Oh, euh, Rita. Salut. Je peux te rappeler plus tard ?

— Si tu veux, mais tu risques de le regretter. Il y a eu un autre meurtre.

J'en restai scotchée.

— Tu veux dire la nuit dernière ? Ils ont trouvé un autre… ?

— Cadavre. Et ça vient juste de se produire. En plein jour. En centre-ville, à quelques rues du premier, près de Regent Park.

Pendant une seconde, je fus incapable de parler. Puis je la remerciai et raccrochai.

— Un autre, dit Clay avant que j'aie pu parler. Ici même. À l'instant.

— C'est peut-être une coïncidence.

— Non. C'est un message.

NÉGOCIATIONS

Clay insista pour qu'on retrouve les autres à mi-chemin. Il marmonna quelque chose comme quoi il devait faire attention à cause de son bras. Autrement dit, si c'était un piège, il ne se sentait pas de me protéger tout seul.

Je pris Jeremy à part et lui expliquai ce qui s'était passé avec Jaime.

— Je suis vraiment désolée. Si j'avais su que cette femme était une nécromancienne…

— Tu ne pouvais pas le savoir. Et même, je doute qu'on aurait pu dissuader Jaime de la rencontrer. Elle est… (Il écarta ses cheveux de ses yeux.) Elle veut aider. Plus la situation empire et plus elle insiste. Je vais lui parler. Je vous rejoindrai sur le lieu du crime.

Quinze minutes plus tard, on se retrouva blottis dans un coin à moins d'un pâté de maisons de la scène. On attendait Jeremy, parce qu'on avait vu et entendu tout ce qu'on avait besoin de savoir.

— Je suis désolé, dit Hull. J'ai essayé de me taire, mais je ne peux pas. C'est… (Il agita nerveusement la main en direction de la ruelle barrée d'un ruban jaune.) Je ne suis sûrement pas le seul à avoir compris de quoi il s'agissait. Cette jeune femme, sa grossesse, la ressemblance physique…

— On a vu, dit Clay.

— Alors, vous comprenez la signification…

— J'ai dit…

— On comprend que c'est un message, intervint Antonio d'une voix calme.

— Et si c'était plus que ça ? La ressemblance, l'endroit, l'heure. Clay, si Shanahan a envoyé cette bête ici, avec des

ordres précis, en sachant que votre femme se trouvait dans les parages, n'est-il pas possible qu'en voyant cette jeune femme, il l'ait prise pour…

Mes genoux se mirent à flageoler. Si je n'avais pas tenu la main de Clay, je serais tombée. Et si cette femme était morte – et son bébé avec – parce que je me trouvais à un pâté de maisons de là ?

— Ça suffit, le coupa Antonio d'une voix dure.

— Je disais juste que vous devriez la protéger. Si Shanahan l'attrape…

— Personne n'a besoin de me le rappeler, gronda Clay. Je sais prendre soin de ma femme et…

— Mais vous êtes blessé, non ? Si vous ne pouvez pas la protéger…

Antonio attrapa Hull par le bras et le repoussa hors de portée de Clay. Mais ce dernier ne bougea pas, se contentant de fixer Hull d'un air de dire qu'il n'avait pas envie de gaspiller son énergie avec lui.

— Je crois… (Je m'interrompis en remarquant un visage familier se faufiler au sein de la foule.) Oh, voilà…

Je n'eus même pas le temps de prononcer le nom de Jeremy ; Hull se tortilla pour échapper à la poigne d'Antonio et s'empressa de traverser la route pour retrouver son protecteur.

— Où est Jaime ? demandai-je lorsque Jeremy nous rejoignit.

— Elle est retournée à l'hôtel. Elle a insisté pour m'accompagner jusqu'ici, mais, quand elle a appris que la victime était… (Il jeta un coup d'œil rapide à Hull, comme s'il se rendait compte qu'il devait faire attention à ses paroles.) partie, j'ai réussi à la convaincre de rentrer se reposer à l'hôtel.

Mon portable se mit à sonner. Je jetai un coup d'œil sur l'écran et vis apparaître le nom d'un hôpital.

— Attendez, dis-je. C'est peut-être Tolliver.

Quelques instants plus tard, je revins vers le groupe.

— C'est lui, dis-je.

— Et ? demanda Jeremy.

— Il a Shanahan, répondis-je avant de lui tendre le téléphone.

— Vous n'êtes pas sérieux ! s'exclama Hull en regardant Jeremy comme si celui-ci venait juste d'annoncer qu'on partait en mission sur Mars. Après… après ça ? (Il désigna la scène du crime.) Vous ne pouvez pas négocier avec ces gens. Ce ne sont pas des humains, ce sont… ce sont des monstres, des suppôts de Satan. Allez à cette rencontre s'il le faut, mais je prie Dieu que ce soit pour les tuer.

— S'il faut en venir là, oui, répondit Jeremy. Mais nous avons promis à Tolliver de négocier en toute bonne foi.

Hull avait les yeux qui lui sortaient de la tête.

— « En toute bonne foi » ? Vous êtes quelqu'un de bien, monsieur Danvers, mais des créatures comme celles-là n'agissent jamais noblement. Elles vont vous mentir et vous lancer des sorts. Négocier ? Non, la seule manière de traiter des bêtes pareilles, c'est de les exterminer.

— Antonio, s'il te plaît, appelle un taxi pour Matthew. Je veux m'assurer qu'il rentre à l'hôtel sain et sauf.

Hull secoua la tête.

— Non, si vous y allez, j'y vais avec…

— Cette décision-là n'est pas à négocier. C'est dangereux, et il vaut mieux que vous restiez en dehors de ça. Vous méritez de vivre assez longtemps pour profiter de votre nouvelle existence.

Antonio nous laissa pour aller héler un taxi.

— Mais ce fou pourrait s'en prendre à…, protesta Hull.

— À moi ? dis-je. C'est bien de ça qu'on discutait tout à l'heure, non ? Le fait que ce meurtre laisse à penser que je suis toujours la cible principale du tueur ? Ce qui veut dire que vous serez bien plus en sécurité à l'hôtel que dehors avec nous.

Bouche bée et les yeux écarquillés, Hull se tourna vers Jeremy.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de l'emmener à cette entrevue, n'est-ce pas ? Pas après ce qui vient de se passer… Si vous avez besoin d'une preuve supplémentaire qu'elle est en danger…

— Je n'en ai pas besoin, répliqua Jeremy, et je n'en avais pas non plus besoin avant. Mais c'est avec nous qu'elle est le plus en sécurité.

Jeremy voulait que ça se passe dans un lieu privé

suffisamment vaste pour éviter que les zombies nous tendent une embuscade. Tolliver persistait à dire que Shanahan ne saurait pas contrôler un zombie même si quelqu'un lui donnait le mode d'emploi, mais il avait quand même suggéré un petit centre de loisirs où il entraînait les gamins au foot après l'école. Le centre était fermé pour l'été, mais Tolliver avait la clé.

Le bâtiment en lui-même était vraiment petit – il n'y avait là guère plus qu'un gymnase, des vestiaires et une salle de réunion. Mais la propriété, elle, était de bonne taille, avec un terrain de basket, un autre de foot, et un petit bois très dense au fond. Quand Jeremy vit les arbres, il se réjouit du choix de Tolliver. Si les choses tournaient mal, on pourrait rapidement emmener Shanahan sur notre terrain à nous.

Les terrains de basket et de foot appartenaient à tout le monde, mais, en cette fin d'après-midi, avec le soleil qui tapait, personne n'avait vraiment envie de jouer à la balle. Les lieux déserts ajoutaient un espace vide isolant entre le bâtiment et les maisons alentour.

On n'entra pas dans le centre social. Ce n'est pas qu'une effraction nous faisait peur, mais il était possible que Tolliver et Shanahan nous espionnent ou qu'ils aient installé une alarme de sécurité magique. S'ils nous voyaient entrer, ils risqueraient de penser qu'on préparait un piège, ce qui leur donnerait une excuse pour annuler la réunion. Alors, on se contenta de regarder par les fenêtres pour mettre au point un plan.

Ensuite, on fit le tour du pâté de maisons pour se faire une idée de l'endroit où on était. Jeremy et Antonio ouvraient la marche en discutant des derniers détails. Nick resta derrière avec nous, mais, en voyant qu'il n'arrivait pas à lancer une discussion, il rejoignit à petites foulées son père et Jeremy.

— Clay, ça va ? chuchotai-je.

Son visage bronzé était tout rouge et il avait les yeux plus brillants qu'à l'ordinaire. Quand je voulus toucher son front, il secoua la tête, puis désigna Jeremy d'un signe du menton.

— Il n'a pas besoin de s'inquiéter de ça maintenant, annonça-t-il. J'ai pris des cachets. Ils feront effet avant le début de la réunion.

Je hochai la tête, et on fit le reste du chemin en silence.

De retour au centre social, on attendit dans le bois. Tolliver et Shanahan arrivèrent dix minutes en avance. Ils se dirigèrent tout droit vers la porte principale.

Nick traversa le terrain de foot pour les observer à travers la fenêtre du couloir. Antonio le suivit en retrait. Quand Nick eut fini, il revint vers nous tandis que son père restait monter la garde.

— Le doc a vérifié la salle de réunion et les toilettes. Il a juste allumé les lumières et jeté un coup d'œil. Ensuite, ils sont entrés dans le gymnase.

— Donc, apparemment, ils n'ont pas posé de piège ou lancé de sort, dit Jeremy. Tant mieux. Allons-y.

On entra dans le gymnase. Antonio ouvrait la marche, suivi par Jeremy et moi, avec Clay et Nick en renfort derrière. En nous voyant, Shanahan lança un regard inquiet à son ami, mais Tolliver posa la main sur son bras et chuchota quelques mots qui parurent rassurer l'homme corpulent. Si Tolliver était nerveux, il n'en laissa rien paraître, même lorsque son regard glissa sur nous cinq. Évidemment, il comptait peut-être sur leurs propres renforts – deux zombies et un tueur en série.

Antonio laissa Jeremy le rattraper et resta sur sa gauche tandis que je prenais position sur sa droite. Clay s'avança pour protéger mon côté droit tandis que Nick, derrière nous, nous tournait le dos pour surveiller la sortie.

Shanahan commença à parler avant même qu'on se soit immobilisés.

— Randy m'a dit…

Tolliver interrompit son ami d'une pression sur l'avant-bras et d'un regard qui laissait à penser qu'ils avaient discuté avant de la façon de procéder.

— J'ai mis Patrick au courant de la situation, expliqua Tolliver, à la fois en ce qui concerne les zombies, les disparitions et le meurtre d'hier.

— Le premier de deux meurtres, annonça Jeremy. On était sur les lieux du deuxième crime quand vous avez appelé. Une femme, tuée de la même manière, dans un quartier voisin. Une femme jeune, blonde et enceinte.

Shanahan plissa le front d'un air perplexe, puis son regard se

posa sur moi et son visage perdit toute couleur.

— Putain, non… je ne ferais jamais… une femme enceinte ? Vous ne pensez tout de même pas…

De nouveau, Tolliver lui serra l'avant-bras, mais, cette fois, Shanahan se libéra.

— Non, je sais que tu veux que je reste calme et que j'énonce calmement les faits, mais c'est ridicule. Je veux remettre les pendules à l'heure, à commencer par ces bêtises sur Jack l'Éventreur. Cette lettre…

Les lumières s'éteignirent, nous plongeant dans les ténèbres. Je fis aussitôt volte-face pour protéger Jeremy, mais sa main se referma sur mon bras avant que j'aie fini mon geste. Clay m'attrapa l'autre bras, et tous les deux m'entraînèrent vers la sortie.

D'une poussée, Nick ouvrit les lourdes portes du gymnase. Jeremy nous entraîna jusqu'à l'entrée principale. Il ouvrit la porte et fit signe à Nick et à Clay de jeter un regard à l'extérieur.

On entendit cogner à l'intérieur de la salle de gym. Antonio retourna à grandes enjambées ouvrir les portes.

— Je t'avais dit que c'était un piège ! s'écria Shanahan d'une voix stridente.

— Hé, vous ! tonna la voix de Tolliver. Dites à votre boss d'ouvrir cette porte immédiatement, parce que, s'il ne le fait pas, j'ai les numéros de deux Cabales enregistrés sur mon téléphone…

— Jer ? Ils sont à la sortie de derrière et ils n'arrivent pas à ouvrir la porte, annonça Antonio.

Jeremy me fit signe de le suivre et retourna à l'entrée de la salle de gym. Dans la pénombre, je réussis à distinguer Tolliver et Shanahan qui tapaient sur la porte de secours.

— Elle doit être coincée…, dit Jeremy.

— Elle ne l'était pas à notre arrivée, répliqua Tolliver. J'ai vérifié.

— Tonio ? murmura Jeremy. Va aider Clay à ouvrir cette porte. (Il retint son ami avant qu'il sorte et baissa encore plus la voix.) Sois prudent.

— Je parie qu'on va s'apercevoir qu'elle est bloquée par un sort de verrouillage, reprit Jeremy à l'intention de Tolliver.

— Un sort… ?

— Comme celui qui a provoqué la panne de courant, ajouta Jeremy. Sinon, c'est qu'il y a un zombie au sous-sol qui a fait sauter le disjoncteur. Ce n'est pas aussi théâtral qu'un sort, mais tout aussi efficace.

Tandis que Nick arrivait derrière moi, j'entendis quelqu'un tirer sur la porte de l'extérieur.

— Vous pensez que j'ai fait sauter le courant ? s'exclama Tolliver avec un petit rire nerveux. Ça me servirait à quoi, avec des loups-garous qui voient dans le noir ? Et vous pensez que je serais assez bête pour m'enfermer avec eux ?

— On ne voit rien dans l'obscurité complète, tout comme vous, répliqua Jeremy. En tant que docteur, je suis sûr que vous le savez.

On entendit les pas de Clay résonner dans le couloir. Il nous rejoignit, le visage aussi rouge que s'il avait couru dix kilomètres au lieu de cent mètres.

— Elle n'est pas coincée, annonça-t-il en haletant, et elle ne semble pas verrouillée non plus. Antonio peut faire sauter les charnières…

— Pas encore, murmura Jeremy. Dis-lui de rester en position.

— Elle est verrouillée par un sort, reprit Jeremy à l'intention de Shanahan et de Tolliver. Je suppose qu'il s'agit d'un plan de secours pour nous distraire, puisque la panne de courant n'a pas fonctionné. Vous avez le choix. Soit on trouve un autre endroit pour cette réunion – et vite – soit j'appelle une Cabale à votre place, celle de Benicio Cortez qui, j'en suis convaincu, gérera tout ça de manière bien moins diplomatique.

Tolliver ne répondit pas.

— Le mot-clé de ma proposition, c'était « vite », lui rappela Jeremy d'une voix toujours très calme. Dans soixante secondes, je vais décider qu'il s'agit d'une tentative d'embuscade et donner l'ordre…

— Il y a une pièce au bout du couloir, une salle de réunion. C'est plus petit qu'ici, mais il y a des fenêtres et il y aura assez de lumière pour qu'on puisse parler.

LA VÉRITÉ

Même si je ne réfutais pas complètement la possibilité que Tolliver soit à l'origine de la panne de courant, je pariais plutôt sur Shanahan. Ces airs d'« innocent horrifié », ça ne prenait pas avec moi. J'avais vu trop de cabots me jouer la même scène. Quand on se pointait chez eux, ils restaient plantés là, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte à l'idée qu'ils puissent chasser des gens, alors même que leur haleine empestait la chair humaine.

Tolliver s'arrêta sur le seuil de la salle de réunion comme s'il s'attendait à voir un loup en jaillir. Quand Antonio referma la porte derrière eux, Shanahan sursauta, et ses doigts volèrent pour lancer un sort.

— Si vous finissez de jeter ce sort, cette réunion sera terminée, annonça Jeremy.

— Nicky ? chuchota faiblement Clay tandis qu'on avançait au centre de la pièce.

Nick sursauta à son tour, surpris par le ton de Clay ou par le fait de s'entendre appeler par son surnom d'enfant, ce qui semblait si incongru dans ce contexte. Clay était toujours aussi rouge que lorsqu'il était revenu en courant, mais on ne pouvait plus mettre ça sur le compte de la chaleur ou de la fatigue.

— Tu…, commençai-je.

Clay me fit taire en désignant Jeremy d'un signe de tête. Il ne voulait pas l'alarmer. Nick se rapprocha de Clay en fronçant les sourcils.

— Veille sur Elena, tu veux ? chuchota Clay d'une voix rauque, comme si le fait de parler lui coûtait plus d'énergie qu'il en avait en réserve.

— Tu vas b… ?

— Non. Alors, protège-la. S'il te plaît.

Jeremy croisa mon regard, mais Clay s'était retourné comme s'il parlait encore à Nick. Jeremy me fit signe de le rejoindre. Je jetai un nouveau coup d'œil à Clay, mais il me demanda, d'un regard, de continuer à me taire.

Jeremy entama la discussion.

— Je suppose que le docteur Tolliver vous a raconté ce qui s'est passé cette semaine et qu'il vous a expliqué quel rôle nous pensons que vous avez joué là-dedans.

— Je…, dit Shanahan.

— Vous savez donc que les charges qui pèsent sur vous sont sérieuses. Ces négociations le sont tout autant. Si vous prétendez n'avoir rien à voir là-dedans et si je découvre que vous avez menti, je réclamerai le droit d'exercer la justice comme je l'entends…

— Mais…

— Un membre de ma Meute est personnellement menacé, si bien que ni le conseil interracial ni les Cabales ne s'opposeront à ma demande.

Shanahan déglutit péniblement. Il jeta un coup d'œil à Tolliver, qui ne répondit pas.

— En revanche, si vous reconnaissez avoir pris part à tout cela et si vous nous aidez à refermer ce portail, nous vous remettrons entre les mains de la Cabale Cortez ou du conseil interracial, au choix, mais, je vous en donne ma parole, j'assisterai à toutes les étapes de la procédure pour veiller à ce qu'on prenne en compte votre coopération.

— Et si je n'ai joué aucun rôle dans tout ça ?

— Alors, vous feriez bien de nous raconter tout ce qui pourrait nous aider à vous disculper et à refermer ce portail… en priant pour qu'on ne découvre pas que vous avez menti.

Shanahan se redressa et parvint enfin à soutenir le regard de Jeremy.

— Je n'ai joué qu'un seul rôle dans tout ça, annonça-t-il en détachant chaque mot comme si la gravité avec laquelle il les prononçait pouvait prouver sa sincérité. J'étais le propriétaire de cette lettre. Si j'ai échoué à la protéger convenablement, il n'y a qu'une excuse à cela : je n'avais aucune raison, absolument

aucune, de croire qu'elle n'était pas ce qu'affirmait mon grand-père.

— Un faux ? dit Jeremy.

— Non, pas un faux. Un échec. Une expérience ratée. Une curiosité surnaturelle à laquelle se rattachait une histoire intéressante. Voilà ce que collectionnait mon grand-père : des histoires.

Le regard de Jeremy se tourna vers les fenêtres, et ses narines se dilatèrent. Les fenêtres étaient closes. Jeremy secoua discrètement la tête, comme si le fait de renifler avait juste été instinctif. De là ou j'étais, je ne voyais que le terrain de basket désert.

— Et quelle est donc l'histoire qui se rattache à cet artefact ? demanda Jeremy. Vous avez parlé d'un échec.

Shanahan hocha vigoureusement la tête, comme s'il voyait là un signe qu'on croyait à son histoire.

— C'est bel et bien censé être un portail. Une cellule de détention.

— Pour l'homme connu sous le nom de Jack l'Éventreur.

— Non, il n'y a pas de…

— Plus tard, le coupa Tolliver. Revenons-en à la lettre.

Les deux mages nous racontèrent une histoire très proche de celle que connaissait Anita Barrington, dans laquelle le mage créait un portail pour se cacher de ceux qui voulaient mettre un terme à sa quête d'immortalité ou voler le résultat de ses recherches.

— Seulement, soit il n'était pas aussi bon qu'il le pensait, soit il a précipité les dernières étapes parce que ses ennemis étaient sur le point de l'attaquer…

— Et la création du portail a échoué, conclut Jeremy. Le mage n'a pas pu entrer dedans à temps…

— Ce n'était pas ça, le problème. Il…

Shanahan se raidit, puis tituba en arrière en plaquant les mains sur son ventre. Sa bouche s'ouvrit comme pour hurler, mais aucun son n'en sortit, juste un mince ruban gris, comme de la fumée. Puis, il s'effondra à la renverse.

Tolliver se précipita. Nick me tira en arrière. Clay essaya de se jeter sur Jeremy pour le protéger, mais il ne réussit qu'à

tituber, le visage luisant de sueur et de fatigue. Antonio fit volte-face pour affronter Tolliver, lequel agita les doigts pour lancer un sort repoussoir. Mais Antonio lui attrapa les mains avant qu'il ait pu finir.

Jeremy se précipita vers Shanahan. Il se tordait de douleur sur le sol en laissant échapper ce qui devait être un hurlement, mais qui ne ressemblait qu'à un miaulement porté par un souffle qui empestait la chair brûlée.

— Laissez-moi l'aider…, supplia Tolliver en se débattant dans l'étreinte d'Antonio.

— L'aider ? répétai-je. Ou l'achever ?

Tolliver me lança un regard à la fois glacial et furieux. Je marchai sur lui, Nick restant si près de moi que son bras effleura le mien tandis qu'on avançait.

— Ça aussi, vous allez nous le coller sur le dos ? On peut peut-être faire sauter un disjoncteur, mais on ne peut pas faire un truc pareil, et vous le savez très bien ! C'est de la magie, et il n'y a que deux lanceurs de sorts ici. Était-il sur le point de dire quelque chose que vous ne vouliez pas qu'on entende ?

— Vous pensez que c'est moi qui ai fait ça ?

Shanahan s'était immobilisé, les yeux grands ouverts, mais vides. En voyant Jeremy lui fermer les paupières, Tolliver poussa un rugissement et se débattit de plus belle.

— Vous l'avez laissé mourir ? J'aurais pu…

— L'aider ? dit Jeremy d'une voix dangereusement douce. Personne n'aurait pu l'aider… que ce soit en le soignant ou en précipitant sa fin. Mais je suis sûr que ça ne vous surprend pas.

— Je n'ai pas…

— Je ne connais pas grand-chose à la magie, mais rien d'autre ne pourrait faire une chose pareille. Brûler un homme de l'intérieur… (Il se dirigea vers Tolliver.) Il était sur le point de nous dire quelque chose à propos du sort du portail, quelque chose que vous ne vouliez pas qu'il partage avec nous. Qu'est-ce que…

Un cri résonna dehors, lui coupant la parole. On se figea, tous autant qu'on était. Comme Tolliver ouvrait la bouche, Antonio plaqua sa main dessus.

Un autre cri retentit, puis un éclat de rire, suivi par les bruits

de rebond d'un ballon sur le bitume. Des ados venus jouer au basket.

— Quelle distance ? murmura Jeremy tandis que je me faufilais jusqu'à la fenêtre pour regarder dehors.

— Trop près.

— Nick ? Clay ? Déplacez Shanahan, ordonna Jeremy. Elena ? Trouve-leur un endroit où cacher son corps. On vous retrouve dans le gymnase.

— Le gymnase ? répétai-je. Mais il fait encore noir…

— On va juste utiliser la sortie.

La porte du placard de l'entrée était verrouillée, mais je brisai la serrure et libérai un peu d'espace à l'intérieur. Clay s'avança pour aider Nick à traîner Shanahan dans le placard, mais il était à peine capable de tenir sur ses jambes. Nick le chassa d'un geste.

— Tu es sûr que c'est juste la fièvre ? lui demandai-je. Comment va ton bras ?

Il passa son bras gauche par-dessus mon épaule pour m'attirer dans une étreinte maladroite et brûlante. Il s'appuya contre moi et rapprocha ses lèvres de mon oreille. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de lui.

— T'in… t'inquiète pas pour moi, d'ac ? chuchota-t-il. Finis ça. Moi, je vais m'en sortir. Toi, continue. Tu as besoin de protection ? Tonio et Nicky, d'ac ? (Il laissa échapper un drôle de bruit, comme un grondement étranglé.) Pas moi. Peux pas compter sur moi.

— Je la protégerai, promit Nick. Tu le sais.

Clay nous fit signe de nous rendre dans la salle de gym.

On attacha les mains de Tolliver à l'aide d'une corde à sauter pour l'empêcher de lancer des sorts. Il se débattit comme quelqu'un qui sent sa fin arriver. Mais il n'était pas de taille à lutter contre Antonio qui, bien que plus petit que le mage, le souleva sans se soucier de ses coups de pied et de ses bras qui battaient l'air.

On l'emmena dans la forêt.

Jeremy nous envoya explorer les lieux, Nick, Clay et moi. Quand Jeremy ne put plus nous voir, on assit Clay sur un tronc d'arbre tombé à terre et on ne s'éloigna pas trop, de manière à

toujours pouvoir nous retourner et nous assurer qu'il allait bien. Après avoir trouvé une petite clairière suffisamment éloignée du chemin principal, on passa reprendre Clay et on retourna auprès des autres.

Antonio assit Tolliver par terre, et on se déploya tous en cercle autour de lui.

— Réfléchissez, dit Tolliver en s'efforçant de garder son calme, alors même qu'une veine battait sur son front. Comment pourrais-je être responsable de tout ça ? Je n'avais pas revu Patrick depuis des années. La lettre était en sa possession, puis elle a été volée, et le portail… (Il releva brusquement la tête.) Vous pensez que j'ai volé la lettre et activé l'ouverture du portail ?

— Non. On sait qui a volé la lettre.

— Dans ce cas, pourquoi vous n'interrogez pas… (Il nous dévisagea tous les cinq, et la veine sur son front recommença à battre.) C'est donc vous qui l'avez volée ? Laissez-moi tirer ça au clair. Vous avez volé la lettre contenant le portail. Vous l'avez activée. Et, bizarrement, tout est notre faute ?

— Le vol de la lettre n'avait rien à voir avec le portail, expliqua Jeremy. La personne qui la voulait ne savait absolument pas ce qu'elle était censée contenir…

— Et vous l'avez crue ?

— Oui, nous la croyons, répondit Jeremy d'un ton égal. Il s'agit d'un humain qui ne s'intéresse qu'à la valeur historique de la lettre. Nous l'avons effectivement volée, en échange d'informations qui nous ont aidés à stopper une autre série de crimes.

Rien qu'à voir son regard noir, Tolliver continuait à fulminer.

— Shanahan croyait peut-être que le portail était une expérience ratée – en fait, je serais prêt à parier qu'il en était réellement convaincu. Mais, quand ces zombies sont venus frapper à sa porte, à la recherche de leur maître, il a compris qu'il tenait là une sacrée occasion. Il connaissait l'histoire qui se rattachait à cette lettre et savait que son arrière-grand-père l'avait créée pour emprisonner un tueur à l'intérieur, un tueur dont l'œuvre était essentielle pour la réalisation de ses

expériences sur l'immortalité.

— Jack l'Éventreur ? (Tolliver grimaça un sourire amer.) Vous ne saisissez pas ? Il n'y a pas de Jack l'Éventreur. (Il secoua la tête.) Enfin, je suis sûr qu'il a existé, autrefois, mais il n'a rien à voir avec cette lettre. C'est ce que Patrick essayait de vous dire. Je l'en ai empêché parce que je ne voulais pas que la conversation dérive sur un sujet qui n'était pas le plus important. Celui qui a tué ces jeunes femmes n'est pas Jack l'Éventreur !

Jeremy dévisagea Tolliver, puis le laissa continuer.

— Toute cette histoire de lettre « écrite depuis l'enfer » n'était qu'une ruse mise au point par le mage qui a créé le portail. C'est lui qui l'a écrite et personne d'autre. Il s'est arrangé pour l'envoyer, avec le rein, à… (Il secoua la tête de nouveau.) son destinataire, quel qu'il soit. Tout est dans le dossier. Je ne me souviens pas…

— Où est le dossier ?

Tolliver hésita avant de répondre.

— Je peux vous conduire jusqu'à lui. Patrick me l'a montré ce matin, et nous l'avons mis en lieu sûr. Si vous me laissez vous emmener…

— Pas maintenant. Donc, ce mage, l'arrière-grand-père de Patrick…

— Peut-être, intervint Tolliver. Rien dans le dossier ne permet d'affirmer que le créateur du portail était un Shanahan, mais, si c'est ce que vous avez appris, d'accord, on va s'en tenir à cette explication. Ce mage, quel qu'il soit, a créé le portail, comme vous l'a dit Patrick, pour échapper aux êtres surnaturels qui voulaient voler ou interrompre ses recherches – des expériences qui n'avaient rien à voir avec Jack l'Éventreur. Il a sacrifié deux criminels insignifiants pour créer le portail, puis il a mis le déclencheur dans un morceau de papier. Mettez-vous à sa place. Au même moment, la police enquête sur une série d'homicides commis à Whitechapel. Les lettres arrivent par flots entiers, toutes supposées venir du tueur en personne, si bien que la police les recueille et les garde précieusement. Alors, le mage utilise le papier pour écrire une fausse lettre en se disant qu'il n'y a pas d'endroit plus sûr à Londres que ce dossier de la

police…

Tolliver continua à s'expliquer, mais Jeremy regardait la forêt, à présent, les yeux plissés et les narines dilatées pour essayer de capter une odeur. Il vit que je le regardais, mais, au lieu de faire comme si de rien n'était, il demanda à Tolliver de se taire.

— Antonio ? murmura-t-il. Prends le relais. Elena, j'ai besoin de ton flair. Clay ?

Une lueur proche de la panique traversa les yeux de Clay lorsqu'il comprit que Jeremy voulait qu'il me protège, laissant Nick là avec Antonio.

— Continue à le faire parler, ordonna Jeremy à Antonio sans remarquer l'hésitation de Clay. On revient tout de suite.

Clay ouvrit la bouche, sans doute pour suggérer que Nick le remplace. Mais, juste avant, il me regarda. Je secouai la tête et désignai Antonio et Tolliver du menton. Si Clay restait là, il serait le seul à protéger Antonio, occupé à interroger Tolliver. Mieux valait que Nick s'en charge.

Clay nous suivit dans le bois.

UN ÉCHANGE ÉQUITABLE

Clay marchait derrière moi, plus pour garder ses distances avec Jeremy que pour me protéger. D'habitude, Jeremy n'aurait pas eu besoin de voir Clay pour savoir que quelque chose n'allait pas. Il l'aurait senti, tout simplement, lui qui était mystérieusement réceptif. Mais, pour le moment, il était trop préoccupé.

— Tu as entendu quelque chose ? lui demandai-je dans un murmure.

Il hésita, comme s'il n'en était pas sûr lui-même, puis il secoua la tête.

— Non, ce n'est pas quelque chose que j'ai entendu…

— Donne-moi une direction, que je me mette dans le vent.

Il balaya le bois du regard, le regard dans le vague. Il n'avait rien vu, rien entendu ni flairé. Il avait senti, comme quand l'un de nous était blessé ou en danger.

— Là, dit-il en désignant l'est. On va faire le tour par le sud. Je ne veux pas trop m'éloigner des autres.

On n'avait pas parcouru six mètres lorsque je repérai une odeur, non pas parce que notre cible se trouvait dans le vent, mais parce qu'on était si proches.

J'avançai lentement, de quelques pas. Une ombre se déplaça entre les arbres, à seulement six mètres de là. Jeremy posa la main sur mon bras au moment ou j'identifiais l'odeur.

— Non, je n'y crois pas ! marmonnai-je en repoussant la main de Jeremy et en avançant à grandes enjambées.

— Ele… !

Le cri de Jeremy se termina en grognement. Je me retournai et le vis partir à la renverse. Clay courut vers lui, mais s'effondra à mi-chemin. Je voulus m'élancer à mon tour, mais quelqu'un

m'attrapa par le tee-shirt et me tira en arrière.

En grondant, je donnai un coup de coude à mon agresseur pour lui faire lâcher prise. Je vis briller du métal et sentis comme une piqûre, non pas au niveau de ma poitrine ou de ma gorge, mais de mon ventre.

J'entendis un gémissement et le sentis remonter dans ma gorge.

— Restez où vous êtes, monsieur Danvers, ordonna une voix derrière moi.

Le ton employé par le propriétaire de la voix en question était si inattendu que mon cerveau cessa momentanément de fonctionner.

Je m'obligeai à lâcher le couteau du regard en pensant voir Clay prêt à bondir à mon secours. Mais Clay, étendu face contre terre, ne bougeait plus. Je vis Jeremy lui jeter un coup d'œil. Une lueur de peur traversa ses yeux noirs.

Est-ce que Clay respirait encore ? Oh, mon Dieu, je n'en savais rien.

Le regard de Jeremy se posa ensuite sur le couteau contre mon flanc. Il serra nerveusement les poings et se raidit en se balançant sur la pointe des pieds…

— Vous savez que ce n'est pas une bonne idée, monsieur Danvers, déclara Hull d'un ton totalement dépourvu de soumission. Vous réussirez peut-être à la sauver, mais ce couteau s'enfoncera dans son ventre à la seconde où vous bougerez. Je suis sûr que vous comprenez ce que ça signifie. Pas de petit-enfant à faire sauter sur vos genoux. Enfin, je veux dire petits-enfants. J'ai bien entendu, n'est-ce pas, quand je vous espionnais tout à l'heure ? Des jumeaux ? (Il aboya de rire.) J'ai dû faire quelque chose de bien dans ma vie et satisfaire un démon ou une divinité quelconque, pour qu'il ou elle m'accorde une telle aubaine ! Deux bébés cent pour cent loups-garous.

Clay laissa échapper un gémissement guttural.

— Il se meurt, vous savez, annonça Hull. Des égratignures causées par un zombie – ça ne s'annonce pas bien. La seule façon de l'aider, maintenant, c'est de tuer les zombies. Je pourrais vous aider. Après tout, ils sont à moi.

Voilà ce que Shanahan essayait de nous dire juste avant de

mourir. Le mage avait réussi à entrer dans le portail.

Mes poils se hérissèrent sur mes bras quand je me rappelai Shanahan se convulsant avant de mourir presque aussitôt. Oh, mon Dieu, si Hull était capable d'une chose pareille…

Attendez un peu. D'après Paige, le problème, quand on lançait un puissant sortilège, c'était que ça vous vidait de votre énergie. Plus le sort était important, plus la perte d'énergie l'était aussi. Voilà pourquoi Hull n'avait lancé qu'un simple sort repoussoir contre Jeremy.

Et si Hull avait fait ça à Shanahan, pourquoi n'avait-il pas lancé un sort à Clay pour s'emparer de moi – la veille au soir sur le balcon, par exemple. Quelque chose l'obligeait à rester prudent. Peut-être qu'après avoir passé une centaine d'années dans un portail dimensionnel, il manquait de pratique, ou ses pouvoirs n'avaient pas encore fini de se recharger.

— C'était donc vous qui les contrôliez depuis le début, dis-je en espérant donner à Jeremy le temps de réfléchir. Vous êtes sorti du portail après qu'ils avaient ouvert la voie.

Hull se mit à rire.

— « Ouvert la voie » ? Je suis sorti quelques minutes à peine après mon premier zombie. Vous étiez trop occupés à le suivre pour me remarquer, moi. Alors, je vous ai suivis à mon tour. Je trouvais ça bizarre, des humains qui préféraient traquer le bonhomme plutôt que d'appeler les secours. Alors, j'ai lancé un petit sortilège et j'ai découvert ma bonne fortune. Un loup-garou attendant un petit avait ouvert mon portail !

— Ce n'est pas du tout à cause de la lettre que vous m'avez poursuivie !

— La lettre a rempli son rôle. C'est vous qui avez de la valeur, à présent.

— Je refuse d'échanger Elena contre…, grommela Jeremy.

— Vous n'avez pas besoin d'échanger votre chère amie contre quoi que ce soit. C'est ça, la beauté de ma proposition ! Je vous offre de récupérer à la fois votre amie et votre garçon, sains et saufs ! Je vous céderai même le contrôle de mes zombies, afin que vous puissiez les tuer et refermer ce portail. Comme la lettre, ils ont rempli leur rôle, mais ils sont vite devenus encombrants. Tuez-les avec ma bénédiction, refermez le portail,

soignez votre garçon… tout ce que vous voulez !

— En échange de… ?

— Non, dis-je entre mes dents serrées.

Hull se mit à glousser.

— Vous savez déjà ce que je vais vous demander, n'est-ce pas ? Si j'étais vous, je ne refuserais pas si vite. Après tout, je peux prendre ce que je veux maintenant, sans rien offrir en échange… en laissant le portail ouvert et votre compagnon mourir. Mais ne vous inquiétez pas, vous ne tarderiez pas à le rejoindre…

— Qu'est-ce que… ? demanda Jeremy.

— J'ai dit non !

Hull tourna son couteau. Jeremy posa les yeux sur mon ventre et pâlit.

— C'est un échange équitable, vous ne trouvez pas ? Deux vies pour deux vies. Ce n'est pas difficile de faire sortir les bébés avant terme. Vous aimez jouer les docteurs, n'est-ce pas, monsieur Danvers ? Ou peut-être que le vrai médecin acceptera de s'en charger, s'il n'est pas trop en colère contre vous ?

— Ils… (Jeremy déglutit, comme s'il avait la bouche trop sèche pour parler.) Les bébés ne sont pas suffisamment développés. Ils n'y survivraient pas.

— Peu importe. Je n'ai pas besoin d'eux vivants. Même s'ils survivent, ce ne sera pas pour longtemps.

Je n'arrivais plus à réfléchir. Plus du tout. Je réagis, hurlant, me débattant et en projetant mon coude pour fracasser…

Le couteau s'enfonça un peu plus dans mon ventre.

Je me figeai. Au même moment, j'entendis la voix de Jeremy, lointaine, à peine capable de couvrir le rugissement dans mes oreilles. Il me suppliait d'arrêter, de ne pas bouger.

Je tremblais, haletante. Hull rit de nouveau, mais je l'ignorai et me forçai à regarder Jeremy. De nouveau, il articula quelque chose. Cette fois, c'était clair. « Attends. »

Hull s'arrêta de rire. Un petit crépitement brisa le silence du bois, mais pas assez fort pour que Hull l'entende.

Les yeux toujours rivés sur les miens, Jeremy baissa le menton pour me dire que, oui, les renforts arrivaient. Il avait le regard clair et calme. La panique s'était envolée. En voyant cela,

je sentis ma propre peur se dissiper.

— Pourquoi nous offrir ce marché ? demanda Jeremy d'un ton égal, aussi serein que lorsqu'il avait négocié avec Shanahan et Tolliver. (Il fallait distraire Hull, gagner du temps et… attendre.) Si, comme vous l'avez fait remarquer, vous pouvez prendre Elena et les bébés maintenant…

— Ce serait trop salissant, répliqua Hull d'un ton tout aussi nonchalant, alors même que le sang coulait le long de mon ventre. J'aime faire les choses proprement. C'est pour cela que j'ai essayé de résoudre cette histoire sans recourir à l'affrontement. Si vous l'aviez laissé rentrer à l'hôtel avec moi, vous vous seriez épargné bien des difficultés. Je suis sûr que M. Shanahan aurait préféré cette solution. Non, je préfère que vous consentiez librement à me donner ces bébés… (Il repositionna le couteau, et je dus ravaler un grondement.) en me promettant que vous ne chercherez pas à vous venger par la suite.

Je sentais l'odeur d'Antonio et de Nick, à présent. Ils étaient proches.

— Mais pourquoi… (Jeremy hésita, puis continua d'un ton aussi nonchalant que possible :) les bébés ? Vous en avez besoin pour quoi ? Sûrement pas pour les recherches que vous meniez en Angleterre ?

Hull éclata de rire.

— Ce serait une sacrée coïncidence, non ? Mais, non, ce n'est pas pour ça, même si, grâce à vous, j'ai peut-être trouvé le dernier ingrédient rare qui me manquait. Non, en ce qui concerne les bébés, ce n'est qu'une question de finances. Si j'avais ne serait-ce qu'envisagé la possibilité de me retrouver ici, cent ans plus tard, à une autre époque, dans un autre pays, j'aurais pris des dispositions financières. Mais, peu importe. La Providence est intervenue en ma faveur, et je me retrouve face à une femme qui attend des jumeaux cent pour cent loups-garous. Certaines choses ne changent jamais, et de tels bébés représentent un ingrédient de choix pour une potion, aussi rare que la corne d'une licorne. Sur le marché noir, ça n'a pas de prix. Un seul suffirait déjà à me permettre de vivre dans l'opulence.

— Si un seul vous suffirait…, intervint Jeremy.

Je me raidis, mais il soutint mon regard pour me rappeler qu'il ne faisait que gagner du temps.

— Ah, on est d'humeur à négocier, maintenant, monsieur Danvers ? C'est mieux. Peut-être…

Les buissons derrière Jeremy explosèrent. Surpris, Hull sursauta. Je frappai sa main pour éloigner le couteau de mon ventre, mais la lame m'ouvrit le dos de la main. Je plongeai pour attraper le couteau qu'il avait lâché, mais il me donna un coup de pied dans les jambes pour me faire tomber. Dans ma chute, je me tordis pour protéger mon ventre.

Les mains de Hull jaillirent, projetant Jeremy à la renverse à l'aide d'un sort, puis Nick, lorsqu'il jaillit des buissons derrière Jeremy. Concentré sur Nick, Hull ne vit pas Antonio se glisser hors des arbres de l'autre côté.

Tandis que j'essayais de me relever, Antonio se jeta sur Hull, et ils s'effondrèrent tous les deux. D'autres craquements résonnèrent sous les arbres, et j'entrevis quelque chose qui me glaça le sang.

Le zombie au chapeau melon jaillit du sous-bois, Rose titubant derrière lui, et s'interposa entre Nick et Jeremy d'un côté et Hull, Antonio et moi de l'autre. Hull lança un sort. Quelque chose qui ressemblait à un arc électrique heurta Antonio, qui tomba en cherchant de l'air. Je voulus m'élancer vers lui, puis je vis le couteau, à quelques centimètres à peine de ma main. J'étirai mon bras pour l'attraper, mais il s'envola hors de ma portée, en direction de Hull, sans doute appelé par un sortilège.

Je me relevai tant bien que mal, une douleur lancinante à la main et la cheville en feu, comme si je souffrais d'une entorse. Je vacillai, presque aveuglée par une vague de vertiges. Est-ce que je m'étais cogné la tête ? Je ne m'en souvenais pas. Je n'allais pas m'inquiéter de ça maintenant, parce qu'il fallait…

Je m'immobilisai en éprouvant une piqûre familière au niveau de mon ventre. Hull m'empoigna par le dos de mon tee-shirt.

— Avancez, dit-il.

Comme je refusais d'obéir, le couteau s'enfonça un peu plus.

Alors, je me mis en marche, laissant Hull me pousser tandis que je trébuchais et que je titubais, ma cheville cédant à chaque pas, le monde tournant et s'obscurcissant autour de moi, menaçant de disparaître. Les bruits de combat derrière nous se firent plus étouffés à mesure qu'on s'enfonçait plus profondément dans le bois.

— Vous auriez dû accepter mon offre, me dit Hull. Si l'opération s'était bien déroulée, il y aurait sûrement eu d'autres bébés plus tard.

J'essayai de gronder, mais je ne réussis à produire qu'un son grinçant.

— Peut-être que vous espériez encore vous échapper. Ça ne vous aurait servi à rien. Votre sang a ouvert mon portail. Tant que vous vivrez, je saurai vous retrouver, où que vous vous cachiez. Vous portez le trésor de toute une vie dans votre ventre. Je vous aurais traquée jusqu'au pôle sud si nécessaire.

Tout en continuant à cheminer péniblement en silence, j'essayai de réfléchir à un plan, mais mon cerveau refusait d'obéir et ne cessait de me recracher la vision de Clay étendu sur le sol, celle d'Antonio tombant à la renverse, frappé par Dieu sait quel sort et celle de Nick et Jeremy combattant les zombies…

Hull continuait à jacasser, perdu dans son joyeux monologue, tellement content de lui. Au bout d'un moment, j'entendis les bruits de la circulation au loin. Puis d'autres bruits étranges, sourds et réguliers. Un train ? Non, les pattes d'un animal en train de courir sur un sol dur. Qui pouvait muter aussi rapidement ?

La réponse me vint au moment même où une forme noire et floue jaillit des fourrés à côté de nous. Je me contorsionnai en mettant toute l'énergie qui me restait dans le fait de m'éloigner de ce couteau. La pointe de la lame érafla le côté de mon ventre. Puis, le couteau s'envola tandis que Jeremy attrapait le bras de Hull dans sa gueule.

Hull lança un sort en grondant les mots plus qu'il les prononça. Mais rien ne se produisit. Jeremy fit tournoyer le mage. En décollant du sol, ce dernier lança de nouveau un sortilège en remuant les doigts. C'était un simple sort

repoussoir, mais il fonctionna. Jeremy perdit son emprise sur le bras de Hull.

Tandis que Jeremy reculait en titubant, je plongeai maladroitement pour le protéger. On tomba par terre tous les deux. Je me retournai et vis le dos de Hull disparaître entre les arbres.

Jeremy s'élança à sa poursuite, mais, quelques instants plus tard, des crissements de pneus et des coups de Klaxon m'apprirent que Hull avait atteint la route, là où Jeremy ne pouvait pas le suivre.

Je m'arrêtai juste une seconde, puis je courus rejoindre Clay.

Je me souviens de cette course précipitée comme dans un brouillard, je me rappelle vaguement les branches me fouettant le visage et les racines m'agrippant les pieds. Nick et Tolliver étaient accroupis auprès de Clay, qui avait toujours les yeux clos.

Une truffe froide se pressa contre ma paume. Jeremy. Comme je ne tenais pas très bien sur mes jambes, je tendis la main vers lui et enfonçai mes doigts dans la collerette de fourrure autour de son cou, en cherchant à m'appuyer sur lui pour ne pas perdre l'équilibre. Puis, mes genoux cédèrent sous moi et tout devint noir.

TROP DE « SI »

Pendant le trajet du retour, je surpris des bribes de conversation. Je tentai de les suivre, uniquement pour entendre les mots qui me permettraient de me rendormir. Enfin, je les entendis : Clay était vivant. Toujours évanoui et brûlant de fièvre, mais vivant.

Je sombrai de nouveau dans l'inconscience.

Quand je me réveillai, je crus que je me trouvais dans un lit d'hôpital. Les draps étaient frais et empesés, et l'air autour de moi était tout aussi frais. Volets tirés et lumières éteintes, la pièce baignait dans cette atmosphère feutrée et sinistre qu'on réserve aux malades ou aux mourants. Il n'y avait pas d'autre bruit que le bourdonnement du climatiseur. Il ne manquait qu'une chose : la puanteur du désinfectant et des aliments trop cuits.

Tandis que je me redressais sur les coudes, j'entendis faiblement la voix de Jeremy, pressante et frustrée, dans la pièce voisine. Je m'assis d'un bond, mais tout mon corps hurla pour protester et je me figeai. Est-ce que j'avais été blessée ? Non. J'avais une coupure sur le dos de la main, mais les protestations de mon organisme étaient uniquement dues à l'épuisement. Mon corps ayant goûté au repos en réclamait davantage. Je commençai à plonger de nouveau sous les couvertures…

Clay.

Je me redressai tant bien que mal. Une main se referma sur mon bras nu.

— Tout va bien, chuchota Nick, qui se trouvait à côté du lit. Rallonge-toi. Repose-toi.

— Où… où est Clay ?

— Il va b… (Nick s'interrompit, comme s'il n'arrivait pas à proférer ce mensonge.) Il ne va pas trop mal. Jeremy veille sur lui, et ce toubib aussi, tu sais, Tolliver.

J'essayai encore une fois de me redresser, mais Nick serra plus fort mon bras.

— Tolliver ? Comment peut-on être sûrs… ?

— Qu'il ne va pas se venger ? dit Nick. Parce que Jeremy lui fait confiance, et qu'il ne quitte pas le chevet de Clay : il observe les moindres faits et gestes du doc. Si quelqu'un peut aider Clay, c'est bien Tolliver. Il a tous les médicaments dont Clay pourrait avoir besoin. C'est ça que Zoe fait pour lui… elle vole des fournitures médicales afin qu'il puisse les donner aux abris et aux centres pour les plus démunis.

— Je veux voir…

— Il ne va pas trop mal, Elena, répéta Nick en soutenant mon regard. Tu crois que je te dirais ça si ce n'était pas le cas ?

Je ne lus dans ses yeux que de l'inquiétude, pas de la panique.

— Si c'est vrai, pourquoi est-ce que je ne peux pas… ?

— Parce que ça va te bouleverser et que Jeremy a suffisamment de sujets d'inquiétude comme ça.

Je battis des paupières parce que je n'étais pas très sûre d'avoir bien entendu. Ces paroles et ce ton-là ne correspondaient pas au Nick que je connaissais. Il se glissa plus près de moi et m'entoura de son bras.

— J'ai raison, pas vrai ? Si tu entres là-dedans et si tu vois Clay allongé sur le lit, inconscient et couvert de tout ce bazar médical, tu vas t'énerver. Tu sais qu'ils s'occupent de lui, mais, si ça n'en a pas l'air, s'ils donnent juste l'impression de rester là à discuter, ça va te rendre folle. Clay serait dans le même état si tu étais à sa place.

— Et ça ne fera que bouleverser Jeremy encore plus, dis-je doucement.

— Parce qu'il voudra faire quelque chose. Faire plus. Tu es là, avec moi, parce que Tolliver veut que tu restes au lit. Tu ne dois plus rester debout. Ce qui s'est passé dans ce bois, aujourd'hui… C'en est trop pour quelqu'un qui est sur le point d'avoir un bébé. Enfin, des bébés, corrigea-t-il avec un petit sourire.

Je déglutis péniblement. Il avait raison, mais une menace plus immédiate pesait sur mes bébés pour l'instant : Hull, qui pouvait me retrouver, nous retrouver, où que j'aille. Qui était sûrement à l'extérieur de l'hôtel en ce moment même, nous surveillant et attendant son heure.

Je chassai cette pensée et me tournai vers la porte de communication en m'efforçant d'entendre ce que disait Jeremy.

Je mourais d'envie de me précipiter au chevet de Clay, mais je devais faire confiance à Jeremy : il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider. C'était aussi sûr que le soleil se lèverait le lendemain.

— Qu'est-ce que… (J'avais la gorge desséchée et je dus m'éclaircir la voix avant de pouvoir essayer de nouveau :) Qu'est-ce qui ne va pas exactement ? C'est l'infection ? Est-ce qu'ils vont…

Nick porta un verre d'eau à mes lèvres et répondit pendant que je buvais.

— Oui, c'est bien l'infection. Enfin, pour l'instant, c'est surtout la fièvre causée par l'infection. Ils ont réussi à la faire baisser suffisamment pour qu'elle ne soit plus dangereuse, mais elle refuse de tomber complètement.

— Est-ce qu'il s'est réveillé ? Est-ce qu'il est conscient ?

Nick hésita.

— Nick, s'il te plaît. Quoi que tu puisses me dire, ça ne pourra pas être pire que ce que je vais aller m'imaginer. Je vais juste me prendre encore plus la tête si je ne sais rien.

— Il… il a déliré pendant un moment. Ils ont dû lui donner un sédatif. Il avait commencé à muter et le bruit… Ils étaient obligés de le faire. Maintenant que la fièvre a baissé, Jeremy veut le réveiller pour qu'il puisse avoir son mot à dire concernant la décision à prendre. Mais ils ont peur qu'il délire toujours lorsqu'ils le réveilleront…

— Ils veulent qu'il ait son mot à dire ? le coupai-je. À propos de ce qu'ils vont faire de son bras, c'est bien ça ? Ils envisagent de l'amputer.

Quelqu'un frappa à la porte avant que Nick ait pu répondre. C'était Jaime.

— Oh, bon sang, je suis désolée, dit-elle en me voyant après

que Nick eut ouvert la porte. Je ne savais pas dans quelle chambre… C'est la suivante, pas vrai ? Il faut que je parle à Jeremy.

— Tu n'as qu'à passer par ici, lui dis-je.

Elle hocha la tête et fit un pas hésitant vers le lit.

— Comment tu vas ? Je veux dire, je sais que tu ne dois pas… Je voulais juste parler à Jeremy. J'ai eu une idée…

— Il est de l'autre côté, répondis-je.

Nick saisit la poignée de la porte de communication et l'ouvrit. Dans la pièce voisine, Antonio se retourna brusquement. On l'avait sûrement posté là pour m'empêcher d'entrer au cas où Nick ne réussirait pas à me convaincre de rester au lit. Je levai la main, et il réussit à me sourire, mais il avait les traits tirés et le teint pâle. Il fit entrer Jaime et referma la porte sur elle.

Je retournai sous les couvertures. Nick continua à rôder autour du lit, comme s'il s'attendait qu'on reprenne notre conversation à propos de Clay. Je tapotai l'emplacement à côté de moi, et il grimpa sur le lit, au-dessus des couvertures, avant de s'adosser à la tête de lit. Je lui pris la main et me tournai sur le côté, comme si j'étais prête à me rendormir. Puis, je fermai les yeux et m'efforçai d'entendre la conversation dans l'autre pièce.

— …idée pour attraper Matthew Hull, expliquait Jaime.

Sa voix résonnait clairement parce qu'elle se trouvait encore juste de l'autre côté de la porte.

— Attraper… ? répéta Jeremy d'une voix plus étouffée, qui se rapprocha, comme s'il avait rejoint Jaime. Oh, oui, Hull. Merci, Jaime. Je… On en reparlera plus tard. Si tu as besoin qu'on t'emmène à l'aéroport, Antonio peut…

— Bien sûr, intervint Antonio. Quand tu veux. Nous, on devrait partir d'ici deux heures, dès que la fièvre de Clay sera tombée. Je peux t'accompagner à l'aéroport maintenant ou tu peux attendre et partir en même temps que nous.

— Vous… vous partez ? s'étonna Jaime. Mais… vous ne pouvez pas. Vous devez attraper Hull. Pas seulement pour Elena. Pour guérir Clay, aussi. Fermez le portail et Clay ira mieux.

— Non, ça, c'est ce que Hull prétend, répondit Jeremy d'une voix sourde en avalant la moitié de ses mots. Je suis désolé, Jaime. Je ne veux pas te blesser ; c'est juste que je m'en veux d'avoir laissé les choses aller aussi loin. Je ramène Clay et Elena à Stonehaven, où ils devraient être depuis le début.

— Mais, si Hull est le contrôleur, si vous le tuez…

— Et si j'avais une baguette magique… (De nouveau, Jeremy s'interrompit et laissa échapper un bruit qui ressemblait à un grondement.) Je suis désolé, Jaime. Je ne voulais pas être aussi cassant avec toi. Mais j'en ai assez de tous ces « si ». Fais ci, fais ça, et tout ira mieux. Dès le début, Clay voulait ramener Elena à Stonehaven, barricader toutes les issues et la protéger. On est restés parce que je pensais que c'était mieux. « On fait encore ce dernier truc, et elle sera en sécurité. » Mais ce n'est pas le cas. Et maintenant, il est en danger, lui aussi. Alors je ne joue plus au jeu de la « baguette magique ». Ce qui va guérir Clay, c'est la médecine, et ce qui va protéger Elena, c'est sa Meute. On rentre chez nous, où je peux faire tout ça.

Dans le silence qui s'ensuivit, je compris que Jeremy était retourné au chevet de Clay. Fin de la discussion. Mes doigts s'enfoncèrent dans le matelas. J'avais le ventre noué. Rentrer ? Mais on ne pouvait pas partir. Pas maintenant. On n'était pas en sécurité. Clay. Nos bébés. Une douleur me traversa l'abdomen. Une crampe ? Oh, mon Dieu, non, pas maintenant. Par pitié ! Il fallait que je les garde à l'intérieur de moi, où ils étaient en sécurité, jusqu'à ce que je puisse m'assurer qu'ils ne couraient aucun danger en venant au monde.

Si je rentrais chez moi, je ne ferais qu'emmener le danger avec moi. Notre maison ne serait pas un refuge, mais une forteresse. Clay perdrait son bras et la place qu'il occupait dans le monde. Il ne serait plus capable de protéger son Alpha, sa Meute, sa compagne, ses enfants…

— On peut mettre un terme à tout ça, maintenant, dit la voix de Jaime de l'autre côté de la porte.

Elle faisait si parfaitement écho à mes pensées que je sursautai. Nick me serra la main et me caressa l'épaule pour que je me rendorme. Je m'obligeai à me détendre tout en continuant à écouter.

— Je crois pouvoir attraper l'un de ces zombies, dit Jaime. Si c'est le cas, il ou elle me mènera probablement à Hull, le contrôleur.

— Tu crois… si… probablement…, répéta Antonio. Jaime, je suis désolé, mais Jeremy a raison. Il y a eu trop de « si ». Si tu pensais vraiment pouvoir faire une chose pareille, tu en aurais parlé plus tôt…

— Mais je l'ignorais ! C'est cette… cette femme que Zoe m'a emmenée voir. La nécromancienne. Elle a dit quelque chose à propos d'appeler les zombies, et j'ai enfin compris ce qu'elle voulait dire. Si un zombie est mort, alors, tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un objet ayant appartenu à l'un d'entre eux. Je peux l'utiliser pour appeler ce zombie, comme n'importe quel fant…

— Jeremy rentre chez lui, Jaime. Il ne peut pas t'aider…

— Ce n'est pas ce que je lui demande. Toi, Antonio, tu pourrais venir avec moi. Ou Nick. Laissez Jeremy ici avec Elena et Clay finir les préparatifs du retour. Je peux trouver Hull, et Nick ou toi, vous pouvez le tuer. Fin de l'histoire. Sans embêter Jeremy.

Le soupir d'Antonio réussit à traverser la porte.

— Il n'acceptera jamais, Jaime. Avec Clay sous sédatif, Elena complètement épuisée et Hull qui attend son heure, quelque part, là, dehors, Jeremy veut tout le monde sur le pont. Il a même demandé à Karl Marsten de nous retrouver à Stonehaven. Il a exigé son aide, sinon il ne l'intégrera jamais à la Meute. Pour que Jeremy en arrive là…

— Il est sérieux. Je sais. Mais…

— Pourquoi ne viens-tu pas à Stonehaven avec nous ? Si tu as le temps et si tu te sens en sécurité avec nous, accompagne-nous et reparle à Jeremy d'ici un jour ou deux, quand tout sera sous contrôle. À ce moment-là, il t'écoutera.

Ils échangèrent encore quelques mots à voix basse, mais je cessai de les espionner parce que je savais qu'ils allaient refuser d'écouter Jaime, que ce soit Antonio ou Jeremy. Ils n'avaient qu'un objectif en tête : nous faire sortir de cet hôtel avant que Hull passe à l'attaque. Quand la porte s'ouvrit et que Jaime entra de nouveau dans notre chambre, je me redressai

brusquement.

— Comment va Clay ? Il y a du nouveau ? Est-ce qu'ils ont pris une décision ?

— Euh… non. Je… je n'ai pas vraiment…

Elle fit mine d'y retourner pour poser la question.

— Non, ce n'est pas la peine. Ils ne te donneraient probablement pas la réponse, de toute façon. Nick ?

Il remua sur le lit.

— Si quelque chose avait changé, ils me l'auraient fait savoir, Elena.

— S'il te plaît ? dis-je en levant les yeux vers lui. Tu veux bien vérifier ? Jaime est là, elle peut bien veiller sur moi dix secondes pendant que tu vas te renseigner.

Il secoua la tête, mais descendit quand même du lit et passa dans la pièce voisine, en laissant la porte entrouverte derrière lui. Je fis signe à Jaime de me rejoindre. Elle hésita. Je lui fis signe de manière plus pressante encore en désignant la porte ouverte avec mon autre main. Elle s'approcha enfin du lit.

— Retrouve-moi dehors, dis-je. Sous le balcon, dans dix minutes.

Elle fronça les sourcils et ouvrit la bouche, mais le retour de Nick l'empêcha de répondre.

— Alors, tu viens à Stonehaven avec nous, lui demandai-je.

Elle hésita, puis acquiesça.

— Tant mieux.

— Je… (Elle regarda Nick.) Je crois que je vais aller faire mes valises, alors.

Je hochai la tête et attendis qu'elle parte, puis je laissai Nick confirmer qu'il n'y avait aucun changement.

Il n'y avait que deux façons d'échapper à la surveillance de Nick. Me servir de sa nature crédule et le duper, ou l'assommer et prendre mes jambes à mon cou. Je choisis l'option numéro deux. C'était moins cruel. J'avais déjà dupé Nick – plus d'une fois. Si on lui avait laissé le choix entre la trahison et une possible commotion cérébrale, il aurait choisi la commotion.

Donc, pendant qu'il avait le dos tourné, j'attrapai ma brosse à cheveux. Quand il se retourna, je le frappai. Il hésita et, pendant un instant terrible, je crus que je l'avais raté. Puis il

s’effondra sur le lit.

Je vérifiai sa respiration et ses pupilles, pour m’assurer que je n’avais pas frappé trop fort non plus. Puis je rabattis les couvertures sur lui et fourrai les oreillers au niveau de son ventre. Ça ne leurrait pas Antonio s’il venait nous chercher, mais ça passerait peut-être s’il ne faisait que jeter un coup d’œil pour vérifier.

Étape suivante : chaussures et téléphone portable. Puis, je sortis de la chambre.

INVOQUÉE

Je sortis dans la nuit. Jaime attendait sous le balcon de l'hôtel, cachée entre deux épicéas à moitié morts. Je me rapprochai, mais elle ne bougea pas, comme si elle se demandait si elle était suffisamment bien cachée pour rester là et m'éviter.

— Il faut que tu m'aides à retrouver Hull, lui dis-je.

Elle hocha la tête sans la moindre lueur de surprise dans ses yeux.

— Tu dis pouvoir appeler un zombie à condition d'avoir quelque chose qui lui appartient. Est-ce que ça marcherait avec un doigt ?

Elle resta plantée devant moi sans répondre, en jouant avec ses bagues et en essayant d'éviter mon regard.

— On ne peut pas faire ça, Elena, finit-elle par me dire. Je ne peux pas. Je sais que tu en as envie, mais tu n'as pas les idées claires et…

— Je n'ai pas les idées claires ?

Je me rapprochai encore. Jaime recula en écarquillant les yeux, visiblement alarmée. Dès que je vis cette expression sur son visage, je m'arrêtai et la dévisageai. Il y avait plus que de l'inquiétude dans ses yeux. J'y lisais de la peur.

— Tu te demandes ce que Jeremy va dire.

Elle secoua la tête.

— Non. Enfin, si. Mais ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus. En fait, ce n'est pas ça, mon souci. De toute façon, ça ne sert à rien.

Elle avait l'air si triste, si abattue, qu'un soupçon de conscience réussit à traverser l'armure de ma détermination. Je ne devrais pas l'entraîner dans cette histoire. Mais, seule, je

n'avais aucune chance de retrouver Hull. N'est-ce pas ?

— Reste ici, lui dis-je. (Je fis mine de m'éloigner, puis j'hésitai.) Non, viens avec moi. C'est plus sûr.

En la voyant hésiter à son tour, je choisis de m'en aller. Je n'avais pas le temps de la cajoler. Au bout d'un moment, je l'entendis courir derrière moi.

— Qu'est-ce que tu fais ? chuchota-t-elle.

— J'explore le périmètre.

— À la recherche de Hull ?

— Plutôt d'un zombie.

Je m'arrêtai au coin de la rue et m'agenouillai près d'une trace olfactive. Elle appartenait à Hull, mais n'était pas récente. Je me relevai et continuai à avancer.

— Qu'est-ce que tu vas faire si tu en trouves un ?

— Je vais l'attraper et l'obliger à me conduire jusqu'à Hull.

— Mais tu ne peux pas combattre Hull, Elena. Pas toute seule, pas dans ton…

— Pas dans mon état ? Crois-moi, en ce moment, mon état, c'est précisément ce qui va me permettre de le tuer. Il n'aura même pas le temps d'essayer de négocier.

La main de Jaime se referma sur mon bras. Je fis volte-face en ravalant un grondement, mais elle avait dû le voir, car une lueur de peur traversa son regard. Malgré tout, elle refusa de me lâcher.

— Mais s'il a le temps de lancer un sort, Elena ?

— Il ne me tuera pas comme ça, dis-je. Il dit qu'il se moque de savoir si les bébés sont vivants ou morts, mais il ment. C'est pour ça qu'il tenait tellement à négocier au lieu de me tuer. Ça fait une différence. Si les bébés sont morts, il devra les vendre rapidement, avant qu'ils… (Ma gorge se serra tandis que des images défilaient devant mes yeux, des images que je ne voulais surtout pas voir, pas envisager.) C'est mieux pour lui s'ils sont vivants, ça lui laissera le temps de trouver un bon acheteur. Je ne dis pas qu'il ne me tuera pas si on en vient là, mais ce ne sera pas la première chose qu'il tentera.

Je fis deux fois le tour du bâtiment et ne trouvai que de vieilles pistes appartenant à Hull, dont une croisait celle de l'homme au chapeau melon, qui avait dû passer à l'hôtel dans la

journée pour recevoir ses ordres. Qu'est-ce qu'on avait pu être bêtes ! Chercher partout le contrôleur de zombies quand il était sous notre « protection » !

Il était forcément là, quelque part, en attendant de voir ce qu'on allait décider. Mais le « quelque part » couvrait au moins un pâté de maisons en centre-ville. Il pouvait se cacher dans n'importe lequel de ces bureaux plongés dans le noir surplombant l'hôtel ou au sommet de ces immeubles, ou dans l'un des parkings – n'importe quel endroit d'où il pouvait nous voir si on essayait de s'enfuir.

S'il le fallait, je réussirais peut-être à retrouver Hull, mais le meilleur moyen restait encore de faire appel aux pouvoirs de la femme qui trottinait à côté de moi et dont les sandales se prenaient sans cesse dans les racines et les trous du jardin de l'hôtel.

— L'immeuble abandonné où nous avons trouvé le doigt se trouve à trois kilomètres d'ici, expliquai-je. On va se faufiler derrière l'hôtel et prendre un taxi.

— Elena, je…

Je me retournai.

— Tu ne veux pas le faire ? Il y a vingt minutes, je t'ai entendue supplier Jeremy de te laisser essayer. C'est une chose que de voler à notre rescousse et s'attirer la gratitude de Jeremy, hein, mais faire les choses dans son dos, ça, c'est hors de question ? C'est vrai, ça me sauverait peut-être la vie, et celle de mes bébés et celle de Clay, aussi… Mais si ce n'est pas ça l'important, pourquoi prendre la peine de s'embêter, hein ?

Les yeux de Jaime lancèrent des éclairs.

— Il ne s'agit pas d'impressionner Jeremy.

— Ah, non ? Alors…

— Prouve-le ? (Elle laissa échapper un petit rire.) Joli, Elena, mais je ne mordrai pas à l'hameçon. Oui, j'ai proposé cette solution à Jeremy et à Antonio, et je l'aurais proposée à Nick aussi. Mais pas à une femme enceinte de huit mois…

— Cinq.

Elle soutint mon regard sans broncher.

— D'après Jeremy, c'est l'équivalent d'une humaine enceinte d'au moins huit mois, alors ne coupons pas les cheveux en

quatre. Tu n'es pas en état d'affronter un mage et ses zombies et, en cas de bagarre, je ne vaux rien. Si je te laissais faire ça, alors je serais exactement ce que tu m'accuses d'être : une idiote désespérément égocentrique et imbue d'elle-même, capable de mettre ta vie en danger pour le mince espoir d'impressionner un homme.

— Non, Jaime, c'est moi qui suis désespérée, à l'heure actuelle. Oui, je carbure à l'instinct et à l'adrénaline, mais ça va m'emmener là où je veux aller. Tu as ton portable, non ?

— Oui, mais…

— Si, à n'importe quel moment, tu décides que je suis dedans jusqu'au cou, tout ce que tu auras à faire, c'est t'en servir. Merde, quand tu m'auras livré ce zombie, tu pourras même l'utiliser pour appeler un taxi. Personne n'aura besoin de savoir que tu étais impliquée.

— Je ne ferai jamais ça !

— Mais tu as le choix. Tu as d'autres solutions, aussi. Tu peux retourner dans ta chambre d'hôtel et prétendre que cette conversation n'a jamais eu lieu. Ou tu peux avertir Jeremy, ce qui te vaudra peut-être quelques bons points… jusqu'à ce que Clay perde son bras, que mes bébés soient mis en vente au marché noir et que Jeremy comprenne quelle terrible erreur il a commise. Ou tu peux aussi retourner là-haut, prendre ton sac et venir avec moi.

— Ce n'est pas la peine.

— Non, tu as raison, ce n'est pas la peine de venir avec moi.

— Non, répéta-t-elle en exhibant son sac. Je voulais dire que ce n'est pas la peine de remonter. Je savais bien que tu n'allais pas me proposer une balade au clair de lune.

— Tant mieux. Alors, allons-y.

La veille, Cee avait reproché à Jaime de ne pas savoir appeler un zombie. Au début, Jaime avait mis ça sur le compte de la folie de Cee – du fait de sa confusion mentale, elle avait oublié que ce n'était pas Jaime qui avait réanimé les zombies. Malgré tout, cette remarque n'avait cessé de lui trotter dans la tête.

Les zombies étaient des fantômes enfermés à l'intérieur de cadavres. Si les nécromanciens pouvaient invoquer les fantômes, est-ce que ça avait vraiment de l'importance de savoir

dans quelle dimension – ou sous quelle forme – ils se trouvaient ? Pendant notre réunion avec Shanahan et Tolliver, Jaime avait passé des coups de fil en essayant de savoir si des nécromanciens avaient réussi à appeler des zombies qu'ils n'avaient pas eux-mêmes réanimés.

Il lui avait fallu creuser un certain temps avant de trouver quoi que ce soit. Mais ça n'avait rien de surprenant. Si vous étiez capable de réanimer vos propres zombies, pourquoi aller voler ceux d'un autre nécro ? Elle avait quand même réussi à dénicher deux histoires à propos de nécros incompétents qui n'avaient pas le talent nécessaire pour réanimer leurs propres cadavres et qui avaient essayé de les « acheter ». Ils avaient payé un meilleur nécro pour les réanimer, puis en avaient pris le contrôle. Ça avait fonctionné… d'une certaine façon.

Dans l'une des histoires, le nécromancien voulait recruter des ouvriers agricoles à bas prix. Il avait engagé quelqu'un d'autre pour réanimer une demi-douzaine de zombies, avait réussi à les invoquer chez lui et leur avait distribué pioches et pelles. En bons zombies industrieux qu'ils étaient, ils avaient aussitôt commencé à utiliser leurs outils… pour le battre à mort. Puis ils s'étaient livrés à de véritables massacres dans les fermes voisines, laissant une flopée de cadavres derrière eux parce qu'ils essayaient de retrouver le nécro qui les avait relevés d'entre les morts et qui pouvait leur rendre le repos. La deuxième histoire était une variation de la première : oui, l'invocation fonctionnait, mais restait le problème de contrôler les zombies, ce que vous ne pouviez apparemment pas faire si ces zombies n'étaient pas à vous.

Donc, d'après ces histoires, il était bel et bien possible d'invoquer les zombies d'un autre nécro. Je voulais y croire. On le voulait toutes les deux. Mais, comme tant d'autres histoires qui se transmettaient de génération en génération, comme celle du portail libérant accidentellement un démon, ou la plupart des histoires dans l'Héritage de la Meute, ou même la rencontre de Jaime façon Simetierre, ça flairait bon le didactisme. Les humains utilisent les contes de fée pour apprendre aux enfants qu'il ne faut pas parler aux étrangers ou s'aventurer dans des bois obscurs. Nous transmettons nos propres leçons à nos

petits, celles-ci étant simples et universelles : ne jouez pas avec des forces que vous ne comprenez pas.

— Jaime ?

J'entendis un juron étouffé derrière moi. Je revins sur mes pas et vis Jaime donner un coup de pied dans le mur.

— J'ai… des… crottes… de… rats… sur… mon… pied, expliqua-t-elle en ponctuant chaque mot d'un nouveau coup de pied.

— Alors, essuie-le.

Elle se renfrogna comme si je me moquais d'elle.

— Attends, dis-je en essayant de ne pas gronder. Laisse-moi…

— Ça y est, c'est parti.

— Il y en a d'autres, tu sais. Les sandales ne sont pas idéales pour ce genre d'excursion.

— C'était ça ou des hauts talons. Au moins, avec ça, je peux courir.

Je remontai le couloir en contournant les tas de crottes.

— La crotte de rat, ça s'essuie. Inquiète-toi plutôt des rats eux-mêmes. Je n'en sens aucun – ils sont probablement sortis chasser – mais fais attention. Bon, on était juste là… ici. Clay l'a posé…

Je restai bouche bée devant la corniche vide.

— Il n'est plus là ! Putain de m… (Je passai mes doigts sur la corniche, même si j'y voyais assez clair pour me rendre compte qu'il n'était plus là.) Qui pourrait bien prendre un doigt en train de pourrir ?

— Ce n'est peut-être pas la bonne corniche.

Je me penchai pour renifler. Si, c'était la bonne, j'y sentais l'odeur du sang et de la chair en décomposition. J'en trouvai même un lambeau sur le bois. Je le pris avec le bout de l'index. Hum, trop petit pour que Jaime l'utilise.

— Peut-être qu'un rat a réussi à le faire tomber et l'a emporté, suggéra Jaime. Mais tu as dit qu'elle a séjourné ici, non ? Il doit bien y avoir autre chose, peut-être une couverture qu'elle a utilisée, ou un vêtement.

— Un morceau d'elle, ça serait mieux. Si un rat l'a emporté, je peux peut-être suivre sa trace…

En me mettant tant bien que mal en position accroupie, je repérai une tache blanche au milieu d'une petite pile de débris sous la corniche. Je ramassai deux os blancs, toujours reliés par du cartilage en décomposition.

— C'était facile. Le rat a dû manger la chair et s'enfuir. (J'exhibai ma trouvaille.) Est-ce que ça fera l'affaire ?

La femme qui avait pris soin d'éviter les crottes de rats tendit la main vers les os comme si je lui présentais quelque chose d'aussi normal qu'un stylo. Elle les prit en dépit de la chair putréfiée et les retourna dans sa main.

— C'est parfait.

Quand Jaime m'appela pour annoncer qu'elle avait fini, je résistai à l'envie de lui crier « Ça a marché ? » On était parties depuis une heure. À moins que l'état de Clay ait empiré, requérant l'attention de Jeremy, celui-ci avait dû découvrir que je m'étais fait la belle. Il allait également se rendre compte de la disparition de Jaime et comprendre ce qui s'était passé.

Combien de temps lui faudrait-il avant de se rappeler que le meilleur endroit pour trouver quelque chose appartenant aux zombies, c'était ici, où vivait Rose ? Pas assez longtemps à mon goût.

— Elle va te suivre, pas vrai ? dis-je en faisant les cent pas dans la petite pièce pendant que Jaime remballait ses affaires. On n'a pas besoin de rester ici.

— Ce serait plus facile pour elle si je restais à proximité, mais on peut se déplacer.

— Tant mieux, dis-je en me dirigeant vers la porte.

On alla attendre dans l'immeuble situé de l'autre côté de la route. De là, on n'aurait aucun mal à repérer Rose ou les autres quand ils se pointeraient. Quarante-cinq minutes s'écoulèrent. Aucune trace de Jeremy ou de Rose.

— On ne peut pas attendre beaucoup plus longtemps, dis-je. Est-ce qu'on peut aller ailleurs ? Il va falloir prendre un taxi, pour couvrir mes traces, mais si on va dans un autre endroit, tu pourrais essayer de relancer l'invocation ?

Jaime regarda par la fenêtre crasseuse.

— Je pourrais… mais, si je l'invoque deux fois, de deux endroits différents, elle risque de se mélanger les pinceaux.

Attendons encore un peu. Elle ne doit pas être bien loin.

Je me remis à faire les cent pas d'une fenêtre à l'autre, en guettant le moindre mouvement au-dehors.

— Si seulement je pouvais contacter Eve, soupira Jaime en défaisant la lanière de sa sandale pour se masser le pied.

— Eve ?

— La mère de Savannah…

— Oui, je sais qui c'est. Tu as eu des contacts avec elle, n'est-ce pas ? Depuis l'au-delà. Elle pourrait nous aider avec Rose ?

Jaime haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, mais, à ce stade, je suis prête à tout essayer. Eve me file un coup de main de temps en temps. Un échange de bons procédés.

— Comme un guide spirituel.

Jaime esquissa un sourire fatigué.

— Je la comparerais plutôt à un chien de garde spirituel. Elle colle la frousse à tous les fantômes qui ne comprennent pas quand on leur dit non. En échange, il m'arrive de travailler pour elle.

— Pourquoi tu ne peux pas la contacter ?

— Je l'ignore. Pendant quelques mois, elle apparaît dès que j'ai besoin d'elle et puis elle disparaît, en passant de temps en temps pour voir comment je vais et peut-être me demander mon aide. Mais je ne peux pas l'invoquer…

Jaime regarda brusquement en direction de la fenêtre d'angle, qui surplombait le côté est.

— C'est quoi, ça ?

Je me précipitai, mais ne vis rien.

— J'ai vu quelqu'un, insista Jaime en se dressant sur la pointe des pieds pour essayer de regarder par-dessus mon épaule.

Je m'écartai de la fenêtre.

— Où ça ?

— Quelqu'un a surgi à l'angle de ce bâtiment, là. J'ai vu une ombre, qui bougeait vite.

La rue était déserte.

— Une ombre ? répétai-je.

Jaime acquiesça.

Une personne, se déplaçant furtivement dans l'obscurité, et qui se cachait maintenant.

— Rose.

DUPÉE

— Oh, mon Dieu, chuchota Jaime derrière moi en se couvrant le nez et la bouche. C'est quoi, cette odeur ?

— Celle d'un cadavre en décomposition.

Pas étonnant que Rose ait mis si longtemps pour arriver. Avec une odeur pareille, elle avait été obligée d'emprunter des chemins détournés.

Je jetai un coup d'œil par la porte. Une silhouette sombre émergea de derrière une benne à ordures, hésita, puis retourna précipitamment se cacher derrière. Quelques instants plus tard, elle sortit de nouveau la tête pour essayer de trouver Jaime.

— Attends-moi ici, dis-je en refermant partiellement la porte. Quand je l'aurai coincée, je t'appellerai.

Jaime secoua la tête.

— Je ne te suis peut-être pas d'un grand secours contre un puissant mage, mais ça, je peux le faire.

— Non.

— Elena, c'est un zombie à moitié mort. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien me faire ? Me pourrir dessus ?

— Tu as raison, elle va sûrement se contenter de t'égratigner. Comme avec Clay.

Jaime pâlit, mais refusa d'entendre raison.

— Je veux quand même t'aider…

— Reste, s'il te plaît. Ce sera toujours ça de moins à m'inquiéter…

Quelque chose heurta la porte, qui vint frapper la paume de ma main. Un couinement furieux fit se dresser les poils sur mes bras. En baissant les yeux, je vis la tête d'un rat dans l'entrebâillement. Ses dents brillaient dans l'obscurité.

Je claquai la porte si fort que j'aurais dû décapiter cette sale

bestiole. Mais le battant refusa de se fermer. Une foule de rats s'étaient jetés à leur tour sur la porte qu'ils heurtèrent dans un bruit sourd, leurs griffes raclant le bois tandis qu'ils s'escaladaient les uns les autres pour essayer d'entrer.

Une autre tête apparut au-dessus de la première, puis une troisième, en claquant des dents et en se tortillant pour essayer de passer.

Tandis qu'ils criaient et couinaient, l'odeur de sang me parvint à travers l'ouverture, comme s'ils tenaient tellement à entrer qu'ils étaient en train de se mettre en pièces.

— Ils doivent sentir l'odeur de Rose, dis-je à Jaime.

La poignée trembla entre mes mains. C'était à cause de Jaime qui s'était jetée le dos contre la porte pour essayer de m'aider. Cependant, même ce poids supplémentaire ne suffisait pas pour que je referme le battant – pas avec des rats coincés dans l'entrebâillement.

Je levai le pied pour frapper celui du bas, mais Jaime attrapa mon bras.

— Non ! Jeremy a dit…

— Si je ne touche pas celui-là, on va en toucher beaucoup d'autres quand ils arriveront à passer.

— On échange nos places.

Je refusai en secouant la tête.

— Tu portes des sandales. Ils vont te ronger les…

Elle attrapa une planche et la brandit.

— Maintenant, on échange. Tiens-toi prête. Trois, deux, un !

Je me déplaçai de côté et jetai mon dos contre le battant. Jaime se précipita à ma place et frappa la tête du premier rat. Il couina, mais continua à se tortiller pour essayer de passer.

— Ils ne comprennent pas vite, hein ? dit-elle entre ses dents serrées en continuant à frapper.

— Non. Tu vas devoir…

Elle leva la planche comme si elle s'apprêtait à frapper un home-run au base-ball. La planche atteignit le rat du haut en pleine face, et j'entendis le bruit d'un crâne qui se brise.

— Je vais avoir des remords, demain matin, prédit Jaime en visant le deuxième.

Quand l'ouverture fut dégagée, je claquai la porte. Puis, on

courut à l'arrière de l'immeuble pour chercher une autre issue, mais on ne trouva que des fenêtres sur lesquelles on avait cloué des planches. Tandis que Jaime traînait une caisse en bois vers la fenêtre, j'arrachai les planches sans prendre garde aux échardes.

— Vas-y, dis-je.

— Non, toi la première.

Je lui lançai un regard noir.

— On n'a pas le temps de se disputer…

— Alors, évite de discuter. Vas-y, je te couvre.

Elle m'aida à passer par la fenêtre, puis sortit à son tour au moment où les rats réussissaient à franchir la porte. Ils ne nous suivirent pas, ils voulaient juste être à l'intérieur, loin de la créature surnaturelle qui venait dans leur direction.

On trouva un autre bâtiment un peu plus loin. Je réussis à convaincre Jaime de monter la garde à l'intérieur pendant que j'attirais Rose au-dehors.

Je ne crois pas exagérer en disant que tout le quartier alentour empestait l'odeur de pourriture qui émanait de Rose. Comme Jaime, même les humains l'auraient remarquée à moins de quinze mètres. Bordel, ils l'auraient même remarquée en passant en voiture avec les fenêtres fermées et la clim en marche. Heureusement, il était plus de minuit, et les rues étaient désertes.

Rose s'était cachée derrière une benne de l'autre côté de la route. Je me faufilai derrière une benne moi aussi pour regarder et écouter. Au bout d'un moment, elle sortit la tête d'une nouvelle cachette, son visage formant un ovale pâle et indistinct sous son châle. Elle regarda lentement à la ronde, puis elle sortit.

Elle fit un pas en chancelant, puis recula en tressaillant. Encore un pas chancelant, puis un autre tressaillement. Se sentait-elle tiraillée entre deux directions ? Hull essayait-il de l'appeler, lui aussi ?

Cette drôle de danse l'amena au bord du trottoir. Quelque chose bougea dans la ruelle derrière elle. J'essayai de repérer une odeur dans le vent, mais celle de la chair putride neutralisait toutes les autres. Je fixai l'endroit où j'avais vu le

mouvement. Rien.

Mon cerveau passa en revue toutes les possibilités. C'était trop gros pour un rat. Jeremy ou Antonio ? Ils ne se dissimuleraient pas comme ça au sein des ombres.

Pouvait-il s'agir de Hull ? Ou de l'autre zombie ?

Rose semblait être le zombie de secours de Hull. Il nous avait laissé la tuer trois fois déjà. C'était logique. Donnez à un mage du xixe siècle deux serviteurs zombies, un criminel et une putain, qui croyez-vous qu'il va laisser tomber ? Donc, quand Jaime avait invoqué Rose, je ne m'attendais pas que Hull soit dans les parages et remarque sa disparition. À mon avis, il devait garder ses distances le plus possible.

Mais si j'avais eu tort ?

Si Hull ou l'homme au chapeau melon se trouvaient dans cette ruelle, je pourrais peut-être sauter une des étapes de mon plan, qui consistait à obliger Rose à me conduire jusqu'à Hull. Mais je n'étais pas encore prête à l'affronter lui, loin de là.

Je reculai à l'intérieur du bâtiment.

— Jaime ? chuchotai-je. Monte à l'étage. Surveille la ruelle de l'autre côté de la route, là où se trouvait Rose. Si quelqu'un en sort – ou sort d'un autre endroit –, tu redescends. Je vais attirer Rose à l'intérieur.

Je regardai autour de moi. Le long du mur, il y avait une armoire rouillée suffisamment large pour que je puisse me dissimuler derrière. Il faudrait juste ne pas oublier que, si j'avançais, ce serait mon ventre, et non mes pieds, qui risquait de me trahir.

Je me précipitai derrière l'armoire. Au bout d'un moment, j'entendis des bruits de pas, lourds et étrangement espacés.

Une ombre traversa le seuil. Je reculai, puis essayai de jeter un coup d'œil dans le mince espace entre l'armoire et le mur.

La lumière qui filtrait à travers la porte d'entrée ouverte sur la rue projetait une lueur jaunâtre sur le sol. Une ombre la traversa en tanguant, le corps agité de secousses, comme si Rose suivait encore les pas de son étrange danse, tiraillée entre deux forces opposées.

Un faible gargouillis résonna dans la pièce, puis j'entendis Rose marmonner des paroles inintelligibles. Il y eut ensuite un

bruissement de tissu lorsqu'elle recommença à avancer. Quelques instants plus tard, je vis apparaître l'ourlet d'une longue jupe, sous un manteau presque aussi long.

Rose chancela, comme si elle avait perdu le combat contre les lois de la gravité. Elle leva son autre pied chaussé d'une botte et l'abattit sur le sol. C'était donc ça le problème. La gravité, et non l'attraction opposée de deux forces surnaturelles. Elle devait avoir un problème avec son autre jambe…

Lorsque celle-ci se souleva pour faire un nouveau pas, je ne pus m'empêcher d'ouvrir de grands yeux. Sous la longue robe, il n'y avait pas de botte, rien que quelque chose de long et de blanc, comme une canne : l'os de sa jambe, dépourvu de pied, avec quelques lambeaux de chair sale qui pendaient encore dessus. L'os vint à la rencontre du sol. Rose marqua une pause d'une seconde, le temps de retrouver son équilibre, et tangua en avant, puis en arrière lorsqu'elle lança son pied valide et qu'elle fit reposer son poids dessus.

Dieu tout-puissant, quelle force de caractère fallait-il pour marcher comme ça ? Mais elle y était obligée. Elle avait été invoquée et devait obéir.

Quand elle tourna son visage dans ma direction, je faillis laisser échapper un hoquet de surprise et me mordis la lèvre au dernier moment pour étouffer le son. Son nez n'était plus qu'une cavité noircie au-dessus d'un autre trou béant qui avait été sa bouche. Ses lèvres n'étant plus là, ses dents étaient mises à nu en une perpétuelle grimace de squelette. Des os sanglants saillaient au niveau de son menton et de ses pommettes.

Tout en essayant de ne pas gémir, je me traitai tout bas de chochotte. J'avais déjà vu pire. Des cadavres déchiquetés par des cabots, par exemple. Mais ils étaient morts ! me hurlait mon cerveau. Ils ne se baladaient pas vivants, en respirant, conscients de leur état…

Je reculai avant qu'elle me voie, mais je bougeai trop vite et mon coude heurta bruyamment la paroi métallique. Le son résonna aussi fort qu'un gong.

Rose laissa échapper un cri à mi-chemin entre le rugissement et le couinement et commença à avancer dans ma direction. Je surgis de derrière l'armoire, et elle se jeta sur moi,

les mains levées, les doigts repliés comme des serres osseuses, car la plus grande partie de la chair s'en était détachée. D'ailleurs, il lui manquait la moitié des doigts. Je m'écartai de sa trajectoire, mais elle continua à avancer cahin-caha, plus vite que je l'aurais cru possible.

Quand je reculai, l'une de ses serres osseuses fendit l'air devant moi. Je réagis purement à l'instinct et lui donnai un uppercut en dessous du bras. Celui-ci se leva sous la force de l'impact, puis retomba ballant le long de son flanc. Malgré tout, elle avança encore, en me menaçant de sa main valide.

Tout en esquivant ses coups de griffes, je vis son bras ballant descendre… et glisser dans sa manche.

Lui avais-je vraiment disloqué le bras ? D'un simple coup de poing ? Mais comment allais-je bien pouvoir la maîtriser ? Si je la jetais par terre, je risquais de la couper en deux !

Elle continuait à avancer, les yeux fous de rage.

— Rose ! lui criai-je.

Elle ne s'arrêta pas pour autant et continua à faire claquer sa botte sur le sol en déchirant l'air avec le bras qui lui restait. Quand je l'appelai de nouveau, son regard croisa le mien, me prouvant qu'elle était toujours capable d'entendre et de comprendre ce qu'on lui disait.

Je la laissai se rapprocher à moins de trente centimètres de moi, puis je m'éloignai à l'autre bout de la pièce, ce qui la fit hurler de rage.

— On peut continuer comme ça toute la nuit, Rose, lui dis-je. Tu ne peux pas m'attraper et tu le sais.

Pour toute réponse, elle se jeta sur moi en grondant. Je fis un pas de côté pour l'éviter, puis traversai de nouveau la pièce en marchant, tout simplement. Une fois de l'autre côté, je me perchai sur le coin d'un vieux bureau en métal, comme pour me mettre plus à l'aise.

— Je peux te donner ce que tu veux, Rose, lui dis-je.

Sa bouche dépourvue de lèvres s'ouvrit. Elle baragouina quelque chose que je réussis malgré tout à comprendre :

— Tant mieux. Alors, viens là.

— Tu as encore le sens de l'humour ? Très vite, c'est tout ce qu'il te rest…

Elle se jeta sur moi. Je levai le pied et lui donnai un coup dans le ventre, pas trop fort, mais suffisamment puissant pour la jeter à terre. Elle resta étendue moins d'une seconde, puis lutta pour se remettre debout sur sa jambe valide. Tandis que son corps tremblait sous l'effort, son bras disloqué tomba par terre. En voyant ça, elle laissa échapper un hurlement de rage et de frustration.

— Je ne voulais pas faire ça, lui dis-je. Si tu es capable de réfléchir encore, comme je le pense, tu sais que c'était un accident. Je n'ai pas l'intention d'aggraver encore ton état. Tout ce que je veux, c'est Matthew Hull.

Ses yeux roulèrent dans leurs orbites pour croiser mon regard. Je compris qu'elle reconnaissait ce nom. S'il restait encore l'ombre d'un doute dans mon esprit, ce dernier s'évanouit. Matthew Hull et le contrôleur n'étaient qu'une seule et même personne. Rose me dévisagea fixement, sans cligner des yeux. Comment aurait-elle pu ? Elle n'avait plus de paupières. Je me forçai à détourner le regard en sentant mon estomac se révolter.

— Que t'a-t-il promis en échange de ma capture ?

— Qu'ça s'arrêtera, marmonna-t-elle.

— Pour que tu puisses mourir en paix.

Son corps se raidit.

— Non. Peux pas… mourir. J'irai en Enfer. (Elle frissonna.) Ça, c'est mieux. Ferme le portail. Plus de… Ça s'arrête.

— La décomposition, tu veux dire.

— Ça va… guérir.

— Guérir ? C'est ce qu'il t'a dit ? Peut-être, mais comment compte-t-il faire repousser toutes les parties que tu as perdues ? Ton pied ? Tes lèvres ? Ton bras ? Ton nez ? Tes paupières ? Ce que tu veux vraiment, c'est la paix, non ? Mourir et aller dans un endroit paisible où tu seras de nouveau entière. Je peux faire en sorte que ça se produise.

Elle laissa échapper d'étranges bruits de hoquet. Au bout d'un moment, je compris qu'elle riait.

— Tu ne me crois pas ? J'ai quelqu'un ici, avec moi, qui peut t'aider. La personne qui t'a invoquée. Elle peut faire en sorte que tu passes de l'autre côté.

— Pour aller tout droit dans c'te saleté d'Enfer, gronda Rose. Après tout ce que j'ai fait, c'est là qu'j'irai, c'est sûr.

Elle marquait un point. Puis je me souvins de ce que Jaime m'avait raconté au sujet d'Eve.

— Je n'en serais pas si sûre, à ta place. Je ne peux pas te dire ce qu'il y a de l'autre côté. Personne ne le peut. Mais il y a plus de rédemption que de vengeance. Je dirais que tu as une bonne chance de trouver un peu de paix dans ta prochaine vie. Surtout si tu finis celle-ci en faisant quelque chose de bien.

— Elena a raison, dit une voix derrière moi. Moi non plus, je ne sais pas ce qu'il y a de l'autre côté, mais je connais plein de fantômes qui pensaient se retrouver dans un endroit bien pire que celui où on les a envoyés.

Jaime s'avança. Lorsque son regard se posa sur Rose, son visage ne trahit ni l'horreur ni la révulsion. Même pas la pitié. Elle se contenta d'avancer pour me rejoindre.

— Conduis-nous à Hull, et nous prendrons les choses en charge à partir de là. Tu seras libre, lui promis-je.

Rose nous regarda avec ses horribles yeux sans paupières.

— Ne me dis pas que tu éprouves encore une certaine obligation envers lui. Peut-être que c'est ce que tu as ressenti au début, quand tu as compris qu'il te donnait une chance d'avoir une nouvelle vie, mais j'espère que tu n'as pas oublié que c'est lui qui a mis un terme à la première. Tu es une servante. Une esclave zombie, envoyée dans ce portail pour le servir. Il t'a utilisée et t'a laissé mourir, encore et encore, pour te jeter de nouveau en travers de notre chemin. Tu tombes en morceaux, et après ? Il a du renfort. Un homme. Lui, il ne se décompose pas aussi vite que toi, pas vrai ? Tu crois vraiment que c'est juste un coup de chance ?

— Z'allez l'tuer ? nous demanda-t-elle. L'sorcier, enfin, quoi qu'il soit ?

— C'est le plus sûr moyen de refermer le portail. Et quelque chose me dit que Hull ne va pas recevoir l'un de ces laissez-passer pour sortir de l'Enfer.

Son visage se tordit en un horrible sourire.

— Tant mieux.

TRAHIS

Il se révéla que Hull avait bel et bien posté un de ses zombies près de l'hôtel pour surveiller nos allées et venues : Rose. Je ne sais pas comment elle nous aurait arrêtés si on avait essayé de rentrer chez nous. Il était plus probable que Hull lui ait donné cette mission presque inutile afin de la tenir à l'écart, elle et son corps qui tombait en morceaux. Nous surveiller n'était pas la première de ses priorités. Même si on partait, il saurait me retrouver.

Mais qu'est-ce qui pouvait être assez important pour détourner son attention – et ses ressources principales ?

Rose savait seulement que Hull devait « se procurer quelque chose » en rapport avec ses recherches, celles qu'il comptait mener à bien financièrement en vendant mes enfants… et qui l'avaient obligé à passer cent ans dans les limbes dimensionnels. Apparemment, la seule leçon qu'il ait retenue dans toute cette histoire, c'était qu'il ferait mieux de se dépêcher et de finir son boulot avant que quelqu'un d'autre dans la communauté surnaturelle l'apprenne.

Rose ne savait pas où il s'était rendu, mais elle était capable de le retrouver grâce à un instinct qui fonctionnait aussi bien que n'importe quel dispositif de radioguidage. Cependant, on ne pouvait pas fourrer Rose dans un taxi, alors on partit à pied, à son rythme, en se cantonnant aux ruelles peu fréquentées et en évitant le moindre passant.

— On se rapproche, marmonna-t-elle une heure plus tard, alors qu'on passait par une étroite voie de service entre des immeubles.

— Attention, dit Jaime en désignant une zone jonchée de verre brisé.

Je guidai Rose pour qu'elle ne marche pas dans le verre et réprimai un frisson lorsque ses doigts osseux se posèrent sur mon flanc. J'avais un bras autour d'elle, sous le moignon de son bras droit, tandis que son bras gauche m'entourait le torse. Cela lui facilitait un peu la marche et rendait la mienne un peu plus compliquée.

On était arrivées aux deux tiers de cette longue ruelle quand j'entendis un bruit de verre broyé derrière nous. Je me raidis, mais je m'obligeai à continuer à avancer. Jaime me regarda d'un air de dire « Qu'est-ce qui se passe ? »

— C'est mon dos, dis-je. Le bébé… Courbée comme je le suis… Tu peux prendre le relais ?

— Bien sûr, me dit-elle.

Tout en lâchant Rose, j'essayai de regarder derrière nous.

— Tu vas bien ? s'inquiéta Jaime.

Je m'étirai le dos, hochai la tête et fis signe à Jaime et à Rose d'avancer. Si on s'arrêtait trop longtemps, la personne qui nous suivait allait comprendre que je l'avais entendue. Je tendis l'oreille et je reniflai, mais ces deux sens étaient hors d'usage. Après avoir marché une heure à côté de Rose, j'aurais pu tomber tête la première dans une de ces bennes à ordures sans rien sentir.

Si je me retournais, notre poursuivant saurait que je l'avais repéré. Même une deuxième excuse pour m'arrêter risquait de l'alerter. À moins que…

Je me rapprochai de Jaime.

— Il faut que j'y aille.

— Où ça ? me demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— C'est ma vessie, expliquai-je en pressant la main sur mon bas-ventre. Il faut que…

— Ah ! s'exclama-t-elle en riant. Nous interrompons cette situation de vie ou de mort pour une pause pipi due à une grossesse. On ne voit pas ça dans les films, hein ? (Elle regarda autour de nous.) Je ne me rappelle pas quel est le restaurant le plus proche, mais on peut revenir sur nos pas…

— On n'a pas le temps. Ce n'est pas grave, continuez, toutes les deux, je vous rattraperai.

— Ah, d'accord. Tu as besoin d'un mouchoir ?

— Oui, si tu en as un.

Tandis qu'elle fouillait dans son sac à la recherche d'un mouchoir, je balayai la ruelle des yeux, mais la personne qui nous suivait avait dû se cacher. Pendant que Jaime et Rose se remettaient en route, je m'abritai à mon tour en reculant dans un espace entre deux piles de cartons. Ils n'arrivaient pas aussi haut que ma tête, mais ce n'était pas grave, j'avais une excuse pour m'accroupir.

Maintenant, il me suffisait d'attendre que Hull ou son zombie ramènent leurs fesses par ici pour m'attaquer. Sauf que rien ne se passa. La ruelle était silencieuse.

Enfin, j'entendis un tout petit bruit de pas. Puis le silence, de nouveau. Est-ce qu'il se cachait ? Génial. On était là tous les deux, chacun dans sa cachette, à attendre que l'autre fasse le premier pas.

Je remuai à mon tour, comme si j'essayais de trouver une position confortable, en vain. Tout resta silencieux autour de moi.

Oh, génial. Vraiment génial.

Mes yeux s'arrêtèrent sur le long escalier de secours qui s'étirait au-dessus de ma tête. Je vérifiai ma tenue. Tee-shirt couleur bordeaux. Jean de maternité. Baskets en toile bleu marine. Tous sombres. Parfait.

Je pris un carton sur la pile la plus éloignée. Il était solide et lourd, et l'inscription « recyclage » sur le couvercle indiquait qu'il était sans doute rempli de journaux ou de magazines. Je le posai par terre, puis grimpai dessus et attrapai le bas de l'escalier. Je tirai dessus pour voir s'il était bien fixé au mur, puis je me hissai dessus. Pas si facile avec des jumeaux à bord.

Une fois là-haut, je m'accroupis en tendant l'oreille et en ouvrant grand les yeux. Rien ne bougeait dans la ruelle.

Je me balançai sur la pointe des pieds pour tester la stabilité de l'escalier de secours et l'absence de grincements. Tout semblait correct.

Je m'avançai tout doucement en m'arrêtant toutes les cinq secondes pour écouter et regarder tout autour de moi. Rien ne bougeait et l'on n'entendait pas un bruit. J'étais presque arrivée au bout du palier lorsqu'une odeur parvint à mes narines.

On aurait dit celle de… Non, pas possible !

Je baissai les yeux et vis Nick qui m'observait d'un œil noir, les bras croisés.

— Tu trouves que c'est une bonne idée, Elena, de ramper sur le palier d'un escalier de secours rouillé ?

— Tu… Tu es…

— Censé comater sur mes deux oreilles à cause d'un coup à la tête ? (Il renifla d'un air méprisant.) Au moins, tu ne m'as pas eu, cette fois.

— Je suis dés…

— Descends de là.

Il avait beau avoir l'air sévère, il m'aida à descendre. Tandis qu'il époussetait mes vêtements, je me raidis, en me disant que s'il était là…

— Jeremy et Antonio, dis-je en regardant autour de moi. Où sont-ils ?

— À l'hôtel. Avec un peu de chance, ils sont toujours occupés avec Clay et ils croient qu'on est descendus au bar pour te nourrir avant de rentrer à la maison.

— Alors, je ne t'ai pas…

— Assommé ? Non, cette fois, c'est moi qui t'ai bien eue. Ce n'est que justice.

Il me prit par le coude et me ramena dans la venelle. Je me rebellai, persuadée qu'il allait me ramener à l'hôtel, mais il partit dans la direction que Jaime et Rose avaient prise.

— Mais comment tu…

— Comment je savais que tu allais mettre les voiles ? Allons, Elena. Clay risque de perdre son bras, ou pire, et vous risquez tous les deux de perdre vos bébés, mais tu peux empêcher tout ça en tuant Hull. Jeremy est le seul à vouloir rentrer à la maison. Tu l'as entendu et tu as aussi entendu Jaime dire qu'elle pouvait traquer Hull. Alors, tu as trouvé une excuse pour parler avec Jaime seule à seule. Pas besoin de diplôme pour additionner deux plus deux.

On arriva au bout de la venelle. Sans lâcher mon bras, il voulut m'entraîner vers le sud. Je résistai.

— Je ne peux pas retourner à l'hôtel, Nick. Je suis désolée, mais…

— Si je voulais te ramener là-bas, tu crois vraiment que je t'aurais laissé me frapper ? Mon flair n'est pas aussi puissant que le tien, mais je peux traquer ce zombie femelle et je peux te dire qu'elle est partie par là.

Il marqua une pause, regarda autour de lui, puis s'engagea dans la rue silencieuse à grandes enjambées. À l'odeur, je compris qu'on suivait effectivement Rose.

— Si Clay était réveillé, c'est ce qu'il voudrait, reprit Nick. Enfin, non, il n'aimerait pas que tu te lances à la poursuite de ce type, mais, s'il avait été en état, il aurait pris la même décision que toi. Il aurait choisi d'arrêter Hull au lieu de fuir. Alors, je trouve que c'est ce qu'on devrait faire.

— Nick, je ne veux pas…

— Arrête. Déjà, ça m'énerve de voir que tu ne me fais jamais assez confiance pour me dire ce que tu mijotes… (Il balaya mes protestations d'un geste.) Je sais que c'est parce que tu ne veux pas m'entraîner dans quelque chose de dangereux, mais je suis assez vieux pour pouvoir prendre ce genre de décision tout seul. Le fait est que je suis déjà en rogne, alors ne va pas aggraver les choses en me demandant de rentrer à la maison. Je suis là, je reste. Tu as besoin de moi.

— Merci, dis-je en levant les yeux vers lui.

Il hocha la tête, puis désigna le bout de la rue.

— Elles sont là. Allons chercher ce salopard.

Devant la tête que fit Jaime en me voyant arriver avec Nick, je compris qu'elle était trop soulagée pour poser des questions. Elle était sans doute contente d'avoir quelqu'un d'autre dans l'équipe d'intervention, quelqu'un de plus capable qu'une nécromancienne, une louve sur le point de mettre bas et un zombie qui perdait des morceaux de corps à une vitesse alarmante.

Nick relaya Jaime pour aider Rose à marcher, et on poursuivit la traque.

— On y est presque, caqueta Rose en se libérant du bras de Nick et en sautillant presque vers une ruelle. Il est par là. J'le sens.

Je m'arrêtai à l'entrée de la ruelle. Celle-ci me paraissait… familière. J'avançai jusqu'au milieu, puis je m'arrêtai de

nouveau et examinai les traces par terre. Des empreintes de pas montraient qu'il y avait eu une brève bagarre à cet endroit. Mes propres empreintes, plus une deuxième paire… de bottes, non, de courtes bottines noires. Je nous revis, Zoe et moi, à peine quelques jours plus tôt, moi la clouant au sol dans cette ruelle.

Mon estomac fit un bond. J'attribuai cela aux bébés et me dis que c'était une simple coïncidence. Non, pas une coïncidence. Zoe était en danger. Hull avait dans le collimateur le seul « membre de l'équipe » qu'on avait laissé tout seul.

J'attrapai Nick par le bras.

— Il en a après Zoe. Le bar où elle vient tout le temps est juste au coin de la rue. Elle doit y être en ce moment, et lui doit l'attendre quelque part.

— Il ne pense sans doute pas nous voir débarquer.

J'acquiesçai.

— Z'attendez quoi ? protesta Rose. Vous…

Je la fis taire.

— Mais il est juste au coin, là…

— On a besoin d'un plan d'attaque.

— Un plan ? Mais vous êtes trois…

Je plaquai ma main sur sa bouche – en dernier recours, croyez-moi. Ses yeux sans paupières me regardèrent méchamment, mais, quand j'enlevai ma main, Rose se contenta de s'éloigner en boitant pour aller s'appuyer contre le mur.

— Avant qu'on aille plus loin, il faudrait qu'on sache exactement où il est, expliquai-je.

— C'est toi qui commandes, ma jolie…

En secouant la tête, elle boitilla jusqu'au bout de la ruelle. Elle jeta un coup d'œil à l'angle de l'autre rue, puis recula. Elle marmonna quelque chose, puis se pencha de nouveau, un peu plus cette fois-ci. Enfin, elle revint vers nous.

— J'croyais qu'il était juste au coin de c'te rue, là-bas, mais il y a une taverne à c't'endroit-là. Il est dedans.

— Vraiment ?

Nick et moi, on échangea un drôle de regard.

On se dirigea vers l'escalier de secours que Clay avait utilisé la première fois. On entra dans le bâtiment au niveau du premier étage et on suivit sa trace jusqu'au point d'observation

qu'il avait utilisé pour nous surveiller, Zoe et moi. Il s'agissait en fait d'une trappe au-dessus du bar. Il suffisait d'entrouvrir cette trappe et de s'accroupir pour avoir un bon aperçu des clients en dessous.

Nick avait plus de facilité que moi à s'accroupir, alors ce fut lui qui se baissa. Quand il releva la tête vers moi, je compris que nos craintes se confirmaient.

— Elle est là-dedans avec Hull, pas vrai ? chuchotai-je.

Il acquiesça.

— Elle discute avec lui ?

Encore un hochement de tête.

— Sans qu'il l'y oblige, sans qu'il la retienne contre sa volonté…

J'essayai de ne pas avoir l'air surprise. Vraiment. Pourtant, au fond de moi, je me sentais quand même trahie.

C'en était presque risible. Sur quatre alliés potentiels, nous n'en avions aucun à l'arrivée. D'abord, Shanahan, à qui on avait refusé de faire confiance dès le départ et qui s'était révélé aussi innocent que Tolliver le prétendait – aussi innocent que le doc lui-même. Ensuite, Hull. On ne lui avait jamais fait confiance, mais on l'avait ignoré, puis on avait cru à son histoire et toléré sa présence, sans jamais se rendre compte de la menace qu'il représentait. Et maintenant, Zoe. C'était cette trahison-là qui me faisait le plus mal.

— Qu'est-ce qu'on fait ? chuchota Nick.

— Essaie de ne pas la combattre si tu peux l'éviter. Elle guérira plus vite que tu peux frapper. Neutralise-la si nécessaire. Elle n'a aucun pouvoir spécial, à part ses crocs. Si elle les plante dans ta chair, en revanche, elle peut te faire perdre connaissance. Sinon, elle n'est pas une menace. Nous devons l'arrêter et la remettre à Cassandra pour être jugée.

Il acquiesça, visiblement soulagé que je n'aie pas l'intention de la décapiter moi-même. Ce n'était pas notre rôle… et même si ça l'avait été, je n'aurais pas été sûre de pouvoir le faire.

— Je crois qu'ils sont prêts à partir, dit Nick en se relevant tant bien que mal. Hull vient de se lever et Zoe parle au barman.

— Il n'y a qu'une sortie, lui dis-je. Retourne dans la ruelle, envoie Jaime et Rose en lieu sûr et trouve un emplacement

aussi éloigné que possible.

— Et toi ?

— Impossible de descendre assez rapidement de cet escalier de secours. (Je le poussai vers la sortie en continuant à parler.) Il y a une fenêtre à l'angle du bâtiment. Je regarderai de là-haut. N'attaque pas, sauf si tu y es obligé. On va commencer par les suivre.

Il sortit par la fenêtre en question, sur l'escalier de secours. Je lui attrapai l'épaule.

— Si on doit combattre Hull, n'oublie pas. Reste planqué, laisse-le lancer des sorts sur moi et épuiser son énergie. Il ne me tuera pas.

Nick hésita. Je savais qu'il n'aimait pas cette idée. Malgré tout, il hocha la tête et s'en alla.

UNE QUESTION DE CONTRÔLE

J'entrouvris ma fenêtre, non pas pour entendre – j'aurais entendu tout aussi bien à travers le verre – mais pour pouvoir l'ouvrir d'un seul coup et sauter au-dehors. Un saut du premier étage ne représentait rien pour un loup-garou. Mais ce n'était pas quelque chose que j'avais très envie de faire dans mon état, alors, si j'avais le choix, je retournerais sur l'escalier de secours.

Nick eut à peine le temps de trouver une cachette avant que Zoe et Hull apparaissent au coin de la rue. Je vis Hull ralentir, les narines dilatées. Merde ! La ruelle devait encore sentir l'odeur de Rose.

Cependant, après un moment d'hésitation, il se remit à marcher normalement. La puanteur de Rose s'était sans doute suffisamment dissipée pour que Hull prenne ça pour une banale mauvaise odeur. Il avait ordonné à Rose de rester près de l'hôtel, c'était donc forcément là qu'elle se trouvait.

— Je devrais les appeler, dit Zoe, pour les prévenir qu'on est en route.

Un frisson remonta le long de mon échine. « Les » ? Oh, mon Dieu, d'autres êtres surnaturels étaient impliqués. Évidemment. Zoe possédait tout un réseau de contacts, ici. Quand Hull lui avait promis de l'impliquer dans ses recherches, elle avait sûrement offert les services d'autres personnes.

Ces dernières étaient-elles déjà au courant pour les bébés ? Je luttai contre un soudain accès de panique. D'abord, s'occuper de la menace immédiate.

Je n'entendis pas la réponse de Hull, mais il avait dû dire quelque chose comme « Ce n'est pas la peine », parce que Zoe sortit son portable de son sac et le lui agita sous le nez.

— Vous voyez cette petite boîte ? C'est une grande invention

moderne. Ça veut dire que je n'ai même pas besoin d'arrêter de marcher. On ne perd pas de temps.

— Pensez-vous vraiment qu'ils aient envie d'être dérangés ? Pourquoi m'ont-ils envoyé, à votre avis ?

Qui l'avait envoyé ? Hull travaillait-il pour quelqu'un d'autre ?

Une silhouette apparut à l'autre bout de la ruelle. L'homme au chapeau melon, qui s'apprêtait à les rejoindre.

Zoe s'arrêta.

— Mais pourquoi vous envoyer ici ? Pourquoi ne m'ont-ils pas appelée, tout simplement ?

Hull haussa les épaules.

— Peut-être ne retrouvaient-ils pas votre code… votre numéro. Ils ne m'expliquent pas ces choses-là. Maintenant, si vous le voulez bien, nous devons nous hâter…

Comme Zoe ne bougeait toujours pas, Hull se tourna vers elle en soupirant.

— Ce n'est guère l'endroit ni le moment, mais vous allez faire la difficile, n'est-ce pas ? Peu importe. Je saisis l'occasion dès que j'en vois une et je ne peux ignorer la possibilité de récolter mon dernier ingrédient.

Alors, je saisis : Zoe pensait que c'était nous qui l'avions contactée par l'intermédiaire de Hull. Pourquoi se serait-elle méfiée ? La dernière fois qu'on s'était vus, Hull était sous notre protection.

Je me rappelai Cee disant à Zoe qu'elle était en danger.

L'ingrédient rare, celui que, d'après Rose, Hull était venu chercher.

Tout en attrapant la fenêtre à guillotine pour l'ouvrir, je vis l'homme au chapeau melon avancer à grands pas vers Zoe, un énorme couteau de boucher à la main.

— Zoe ! hurlai-je.

En m'entendant crier, elle se retourna, mais trop tard. Le zombie abattit son couteau, qui s'enfonça dans la gorge de Zoe. Elle chancela, le regard fou. Puis, elle s'effondra.

Le zombie arracha son couteau de la gorge de Zoe, puis regarda autour de lui. Confusément, je compris que je m'étais trahie. Je m'éloignai de la fenêtre pour qu'il ne puisse pas me

voir et gardai les yeux fixés sur Zoe. Elle était étendue sur le dos, pratiquement décapitée. Sa tête n'était plus rattachée à son corps que par la colonne vertébrale. J'enfonçai mes ongles dans mes paumes tout en la regardant et en souhaitant de toutes mes forces que cette chair tranchée se régénère. Ce ne fut pas le cas.

Dans les bois, Hull n'avait cessé de vanter sa chance, en disant que non seulement il était tombé sur moi, mais aussi sur le dernier ingrédient très rare qui lui manquait pour son expérience sur l'immortalité : un vampire semi-immortel.

— Vous feriez mieux de sortir, madame Danvers, me dit-il.

Je mis un moment à comprendre qu'il s'adressait à moi. Je me faufilai jusqu'à la fenêtre et restai sur le côté, d'où je pouvais voir sans être vue.

— Il ne sert à rien de vous cacher, continua-t-il. Il me suffit de lancer un sort pour vous retrouver. Mieux vaut sortir tout de suite, tant que je suis de bonne humeur grâce au succès que je viens de remporter avec votre jeune amie vampire.

Comme je ne répondais pas, je vis une expression d'agacement passer sur son visage. Pourtant, il ne lança pas de sort, sans doute pour ne pas gaspiller son énergie. Il fit plutôt signe au zombie de se lancer à ma recherche. Je réfléchis au choix qui s'offrait à moi. Je pouvais sauter par la fenêtre, surprendre Hull et laisser le zombie à Nick. Ou je pouvais me lancer en quête d'une fenêtre donnant plus loin sur la ruelle, me faufiler discrètement au-dehors, récupérer Nick et me rendre avec lui dans un endroit plus sûr où nous pourrions discuter de la stratégie à suivre.

Le zombie partit en direction de la cachette de Nick. Excellent. Il me suffisait d'attendre qu'il se rapproche suffisamment pour que Nick puisse l'attraper, ensuite je sortirais d'un bond…

Nick se jeta sur le zombie, en visant parfaitement, et le projeta à la renverse, faisant valser son couteau de boucher. Lorsqu'ils heurtèrent le sol, Nick attrapa le zombie par les cheveux et lui fracassa le crâne sur le bitume. Ce n'était pas aussi propre ni aussi infaillible que de lui briser la nuque, mais cela fonctionna.

Je voulus agir en profitant de la diversion de Nick. Mais, au

même moment, le zombie se réduisit en poussière et Hull se remit de sa surprise. Il leva les mains…

Ma bouche s'ouvrit, et un hurlement jaillit de ma gorge, alors que je n'avais même pas encore sauté par la fenêtre. Hull lança son sortilège et mon sang se transforma en eau glacée, convaincu qu'il s'agissait d'un sort létal.

Hull agita les doigts, et Nick trébucha en arrière. Ce fut suffisamment violent pour le faire tomber, mais c'était tout. Un simple sort repoussoir.

Tout l'air s'échappa de mes poumons ; je faillis me plier en deux sous l'effet du soulagement. Hull s'avança vers Nick, et je me remis de mes frayeurs en agrippant de nouveau la fenêtre…

— Si vous vous levez, je choisirai un sort qui vous maintiendra à terre, prévint Hull en se dressant au-dessus de Nick.

Je reculai tant bien que mal pour qu'il ne me voie pas. Hull n'allait pas tuer Nick. Pas encore. Il n'avait que sa magie, et un sort létal risquait de drainer toute son énergie.

Mon regard se posa sur le couteau, qui gisait dans un tas d'ordures à trois mètres de là. Hull ne s'en occupait même pas. Sans doute savait-il que, s'il tentait de le récupérer, Nick ferait pareil. Or, dans un combat au corps à corps, Nick tuerait Hull avant que ce dernier ait le temps de lancer un sort.

— Où est-elle ? demanda Hull.

Nick se contenta de le regarder d'un air furieux.

On entendit un bruit de gravier que l'on écrase à l'autre bout de la ruelle. Hull se tourna lentement vers l'origine du bruit, tandis qu'un sourire se dessinait sur son visage.

— Ah…, murmura-t-il. Je ne vais peut-être pas avoir besoin de ce rituel pour la retrouver, après tout.

Encore le bruit de pas sur le gravier, mais suffisamment faible pour qu'il puisse être interprété comme une erreur, le fait d'une personne qui remuait impatiemment. Jaime essayait d'attirer l'attention de Hull loin de moi.

Parfait. Sans son serviteur zombie, Hull était obligé de venir me chercher lui-même, tournant le dos à Nick.

Mais il refusa de bouger. À la place, sa voix s'éleva, résonnant dans la ruelle.

— Madame Danvers, tout à l'heure, vous avez refusé d'envisager mon offre, qui consistait à épargner votre vie et celle de votre compagnon en échange de vos bébés. J'imagine que vous êtes mieux disposée à négocier, désormais.

Non, non, non ! Je suis juste au bout de cette ruelle. Tu ne m'entends donc pas ? Assomme Nick et viens me chercher. Je suis juste là !

— Je suis sûr que vous pouvez constater, de là où vous vous cachez, que j'ai votre ami. Ai-je seulement besoin de formuler mes exigences ? Je ne crois pas. Je dirai seulement que mon offre est limitée dans le temps. Je suis quelqu'un de patient, mais j'ai attendu plus longtemps que vous sauriez l'imaginer, et voilà que le bout du tunnel se trouve juste devant moi. Un vampire pour terminer mon expérience et un véritable trésor sur le marché noir pour me renflouer et me permettre d'effectuer les derniers préparatifs sans me presser. Le fait de voir toutes ces choses à portée de main mettrait à l'épreuve la patience de tout un chacun, vous ne croyez pas ? Vous avez cinq minutes. Après cela, je tuerai votre ami et je me lancerai à votre poursuite.

— Elena, tire-toi, demanda Nick dans un grondement sourd.

— Oh, allons, protesta Hull, vous croyez vraiment…

— C'est à moi de choisir, Elena, continua Nick. Tu te rappelles ? Je prends mes propres décisions.

Les mains de Hull jaillirent dans les airs. Il lança son sortilège trop rapidement pour que je puisse seulement bouger. Encore un sort repoussoir, plus fort celui-là, qui projeta Nick contre le mur en briques. J'entendis un craquement sourd, et je vis Nick s'effondrer. Je fus incapable de respirer jusqu'à ce que je voie sa poitrine se lever et s'abaisser régulièrement.

Je serrai les poings en luttant contre l'envie d'attaquer à mon tour.

— Madame Danvers ! appela-t-il. L'heure tourne. Votre ami va passer inconscient les quelques minutes qu'il lui reste à vivre.

Je serrai les poings. Hull se moquait bien de pouvoir m'attraper facilement. Il voulait surtout que je me rende à lui. Il voulait prendre le contrôle.

Il n'y avait donc qu'une chose à faire : le lui céder. Il fallait

que je fasse ce qu'on aurait dû faire dans les bois : le laisser m'emmener, m'éloigner de ma famille et de mes amis, pour que ça se joue rien qu'entre nous : lui, moi et mes enfants à naître, en espérant qu'une fois qu'il penserait avoir gagné, je pourrais, d'une manière ou d'une autre, renverser la situation. Mon sang se glaçait d'effroi rien que d'y penser, mais il le fallait.

— Je suis là, dis-je en me plaçant devant la fenêtre.

Son regard balaya la ruelle puis remonta jusqu'à moi en suivant le son de ma voix. Il sourit en me voyant.

— Très bien. Vous avez fait le premier pas. Maintenant, sortez – lentement. S'il y a quelqu'un d'autre avec vous, je vous prie de lui rappeler que j'ai toujours votre ami à portée de sort.

Je savais que Hull ne me laisserait pas reculer jusqu'à l'escalier de secours. Je sortis par la fenêtre à reculons, m'abaissai le plus loin possible, puis me laissai tomber en pliant les genoux.

Je pris une profonde inspiration avant de me retourner pour lui faire face.

— Excellent, commenta Hull. Mais j'ai bien peur de devoir retarder notre départ le temps que mon zombie fasse le trajet depuis le portail. C'est un vrai désagrément, mais je refuse de laisser mon cadavre de vampire étendu en pleine rue, là où n'importe qui peut le trouver.

Pendant cette attente, je luttai contre l'envie de réfléchir, de planifier, d'utiliser ce temps qui nous était donné pour trouver un moyen de mettre un terme à tout ça maintenant. Il fallait que j'entraîne Hull loin de Nick et de Jaime.

En pensant à elle, je jetai un coup d'œil à la dérobée à l'autre bout de la ruelle. Était-elle encore là, observant la scène avec impuissance ? Ou était-elle partie chercher de l'aide ?

Cette pensée fit naître en moi un soupçon d'espoir qui mourut aussitôt, parce que je ne voulais surtout pas cela. J'avais déjà mis en danger et fait tuer suffisamment de gens en essayant d'échapper à Hull. Il était temps de faire en sorte que cela se joue rien qu'entre nous deux. Aucun secours, aucun renfort, rien que lui et moi.

Au bout de deux minutes, Nick marmonna quelque chose, et je sursautai. Hull fit volte-face en levant les mains pour lancer

un sort. Nick se tut, toujours inconscient, mais pour combien de temps ? Peut-être devrais-je distraire Hull, en finir avant que Nick se réveille.

— Vous avez tué Anita Barrington, n'est-ce pas ? lui demandai-je. Elle vous a vu sur les lieux du crime. Elle savait que vous étiez un mage. C'est ce qu'elle voulait me dire. Mais vous l'avez eue avant moi.

Hull se mit à rire.

— Ah, oui, la pauvre sorcière ! Toujours innocentes, celles-là, n'est-ce pas ? Oui, elle m'a reconnu pour ce que j'étais… et m'a supplié de l'aider, en me promettant de vous livrer à moi en échange de l'immortalité. Son désespoir était pathétique. Elle pleurait à propos de sa petite-fille, qui resterait toute seule si elle mourait. Mais, en vérité, elle voyait la mort dans le miroir chaque matin et elle aurait fait n'importe quoi pour l'éviter. (Il sourit en dévoilant ses dents.) Alors, je l'ai aidée.

— Vous l'avez tuée. Et, ensuite, vous vous êtes servi d'elle pour accuser Shanahan…

— Cela suffit, madame Danvers. Je ne suis pas assez bête pour me laisser berner par des manœuvres de diversion. Vous pouvez parler, si cela vous aide à vous sentir mieux, mais ça ne vous sauvera pas.

J'entendis courir au loin, ce qui m'empêcha de répondre. L'homme au chapeau melon ? Je reniflai pour m'en assurer.

Puisqu'il venait de mourir une deuxième fois, il commençait vraiment à pourrir. Il ne tombait pas encore en morceaux, puisqu'il pouvait courir, mais la décomposition s'installait. Si on le tuait une troisième fois, il passerait au même stade que Rose. Tant mieux.

Les bruits de pas ralentirent à l'entrée de la ruelle, puis s'arrêtèrent. Hull fronça les sourcils et ouvrit la bouche pour appeler son serviteur. Le zombie apparut. La peau autour de sa bouche et de ses narines avait noirci, et son bras gauche semblait se balancer un peu trop librement au gré de ses mouvements.

— Te voilà, dit Hull. Ton état s'est un peu dégradé, mais nous réparerons cela très vite. Pour l'heure, je veux que tu récupères quelques échantillons sur le vampire. Ensuite, nous cacherons

son cadavre, afin que je puisse revenir plus tard en prendre davantage. J'espère que tu n'as pas oublié tes leçons d'anatomie, ajouta Hull en pouffant de rire. Elles ne te serviront pas qu'à jouer… (Il me regarda en penchant la tête de côté.) Comment l'ont-ils appelé ? Ah, oui, Jack l'Éventreur. Un méchant personnage, j'en suis certain. Mais je lui dois des remerciements. J'ignore qui il était, mais il m'a beaucoup aidé.

Voilà pourquoi je n'avais pas trouvé de troisième odeur en plus de celles des zombies, après le premier meurtre semblable à ceux de l'Éventreur : parce qu'il n'y en avait pas. Comme je l'avais deviné d'après ce que Hull avait dit dans les bois, c'était le zombie au chapeau melon qui avait fait le coup, en imitant un tueur mort depuis longtemps.

Cent vingt ans plus tôt, Hull s'était servi de la panique semée par l'Éventreur pour protéger sa lettre contenant le portail. De nos jours, il s'en était servi de nouveau pour essayer de nous convaincre que j'étais la cible du tueur et qu'il fallait donc que j'aille me cacher en lieu sûr avec lui pendant que les autres essayaient d'éliminer cette nouvelle menace.

Le zombie s'arrêta devant Hull. Sa tête baissée ne cessait de pivoter. Y avait-il un problème avec son cou ? Il semblait confus, presque perdu.

Hull prit une inspiration et jeta un regard mauvais en direction de Nick, toujours inconscient.

— Fallait-il vraiment que vous le frappiez au niveau de la tête ? Si…

Le zombie tressauta vers l'avant, comme un moteur qui redémarre en vrombissant après avoir calé. Il alla ramasser le couteau.

— Bien, dit Hull. C'est ça. Elle est juste là, derrière toi.

Le zombie se retourna. Il contempla le cadavre de Zoe, les sourcils froncés, comme s'il ne comprenait pas très bien ce qu'il voyait.

— Oui, c'est elle. Maintenant…

Le zombie se tourna de nouveau vers Hull, en dodelinant de la tête, les sourcils toujours froncés.

Hull poussa un soupir frustré. Quelque chose bougea à l'autre bout de la ruelle. Jaime était sortie de sa cachette et se

tenait dos au mur. Je lui fis signe de s'en aller avant que Hull la voie, mais elle avait les yeux fermés. Blanc comme un linge, son visage luisait de sueur au clair de lune. Les yeux clos, elle se concentrait si fort qu'elle transpirait…

Je regardai de nouveau le zombie, qui hésitait toujours, perplexe… écartelé entre des ordres conflictuels… entre la volonté de deux contrôleurs.

Mais, c'était impossible. D'après les histoires, un nécromancien ne pouvait pas contrôler les zombies d'un autre.

Le zombie se jeta sur Hull en levant son couteau. Le mage recula en lançant un sort – sur le zombie. Il protégeait sa propre vie en oubliant la mienne, et celle de Nick aussi.

J'y vis ma chance… mais j'attendis. Si j'attaquais tout de suite, il lui suffirait de rediriger son sort vers moi. Les derniers mots quittèrent sa bouche, et le zombie battit en retraite. Alors, je me jetai sur Hull.

Je le heurtai au niveau du flanc. En tombant, je m'efforçai d'attraper ses mains. Je réussis à saisir la droite, mais mes doigts ne firent qu'effleurer la gauche. Il lança un sort repoussoir, ce qu'il avait de mieux en réserve quand son niveau d'énergie était aussi bas. Je n'en eus pas moins l'impression de recevoir un coup au plexus solaire. À n'importe quel autre moment de ma vie, je n'aurais pas lâché, mais mon cerveau me hurla « les bébés ! », et mes mains volèrent vers mon ventre.

Je n'eus pas le temps d'empoigner Hull une nouvelle fois. Il recula pour mettre de la distance entre nous et il leva les mains en se lançant dans une nouvelle incantation.

Le zombie au chapeau melon se releva tant bien que mal, le couteau à la main. Les mains suspendues dans les airs, Hull hésita, son regard allant du zombie à moi. Il n'avait assez d'énergie que pour repousser un seul d'entre nous. Lequel choisir ? Le zombie avec le couteau ou la louve énervée ? Avant qu'on ait eu le temps de profiter de son hésitation, Hull prit sa décision… et détala comme un lapin.

CAMOUFLAGE

Hull bouscula violemment le zombie au passage. Déjà instable sur ses jambes, l'homme au chapeau melon s'effondra. Je m'élançai à la poursuite de Hull.

— Elena !

Je trébuchai en faisant volte-face vers Jaime.

— Reste avec Nick !

— Mais je peux…

— S'il te plaît !

Elle hésita, puis hocha la tête.

— Dès que je l'aurai réveillé, on sera juste derrière toi.

J'avais vu Hull prendre à droite une rue adjacente, mais il n'était nulle part en vue. Je parcourus le trottoir à petites foulées en reniflant et en tendant l'oreille. En arrivant au premier carrefour, je risquai un coup d'œil au détour d'un bâtiment et aperçus Hull à quinze mètres de là, planté devant une porte sur laquelle il lançait un sort de déverrouillage.

Je me balançai sur la pointe des pieds en restant en retrait jusqu'à ce qu'il entre. Puis je me faufilai jusqu'à la porte, devant laquelle je m'arrêtai. À l'intérieur, tout était silencieux. J'attrapai la poignée avant que le loquet se referme, puis j'ouvris tout doucement la porte.

Une fois dans le petit vestibule obscur, j'aperçus sur ma gauche un escalier qui descendait. Hull avait donc trouvé refuge dans une cave sans fenêtre qui ne disposait sans doute que d'une seule issue. Je souris.

Les marches s'arrêtaient sur un palier, puis repartaient de l'autre côté. Je scrutai la pénombre en contrebas par-dessus la rambarde. Une faible veilleuse illuminait une pointeuse sur le mur de droite et une porte ouverte sur la gauche.

Je descendis les marches, m'arrêtai et jetai un nouveau coup d'œil. Une pièce caverneuse s'ouvrait devant moi, si grande que, dans cette quasi-obscurité, je n'arrivais pas à distinguer les trois autres côtés.

Lorsque je passai en mode vision nocturne, je réussis à voir suffisamment pour comprendre où j'étais. La salle, qui faisait au moins quinze mètres carrés, était remplie de tables bon marché disposées comme des bancs d'église. Sur chacune se trouvait une rangée de téléphones et de casques. J'étais sur un plateau de télémarketing.

J'avais travaillé dans cette branche à l'âge de quinze ans, quand j'étais trop jeune pour trouver mieux et que j'avais besoin de plus d'argent et d'heures que m'en aurait rapportés un boulot dans un fast-food.

Il y avait deux issues sans compter celle par laquelle j'étais entrée. L'une s'ouvrait sur une petite pièce avec un mur vitré masqué par un rideau : le bureau du superviseur. L'autre donnait sur un couloir, lequel menait certainement vers la salle de pause et le placard à fournitures, si cet endroit ressemblait à mon ancien lieu de travail.

Quelle pièce avait bien pu choisir Hull ? Le bureau ou le couloir ? Ou attendait-il encore ici, blotti derrière une table, prêt à me lancer un sort repoussoir quand je passerais près de lui ? Je m'immobilisai en reniflant l'air et en tendant l'oreille. Oui, son odeur était bien là. De là à savoir s'il était toujours là ou s'il était parti, impossible à dire.

J'entendis une espèce de tintement dans le fond. Je me précipitai. Je m'arrêtai sur le seuil du couloir et scrutai la pénombre. Il s'agissait d'un corridor assez court, pas plus de quatre mètres cinquante, avec deux portes fermées sur ma gauche et une ouverte sur ma droite.

L'odeur de Hull planait dans l'air sans me donner d'indices sur la direction qu'il avait prise. J'envisageai de m'accroupir pour chercher sa trace mais, ces derniers temps, j'étais incapable de me relever d'un bond. Mieux valait rester debout et m'en remettre à mes autres sens.

La porte ouverte donnait sur la salle de pause. Je déterminai ça à la puanteur qui s'en échappait. Il y avait des aliments là-

dedans, qui sentaient sans doute très bon individuellement, mais qui, combinés les uns aux autres et laissés à ramollir, auraient réussi à révolter les ventres les plus affamés.

Je m'approchai tout doucement du seuil et jetai un coup d'œil à l'intérieur. C'était la copie conforme de mon ancienne salle de pause, à peine plus grande qu'un dressing, avec un micro-ondes éclaboussé de sauce, une table et des chaises de récupération et un frigo archaïque.

Personne ne pouvait se cacher là-dedans, même un type aussi petit que Hull. Bien sûr, il restait le frigo, mais ma proie aurait d'abord dû le vider de tous ses condiments et de la nourriture dont personne ne voulait.

La première porte close était verrouillée. Je vérifiai la deuxième. Fermée à clé également. Je revins à la première et tordis violemment et rapidement la poignée, faisant sauter le simple verrou.

Je me collai dos au mur, puis ouvris la porte en grand. La puanteur des produits chimiques m'assaillit. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. C'était juste un placard, tellement encombré de balais et autres outils de nettoyage que même Hull n'aurait pas pu se glisser à l'intérieur.

Alors que je refermais la porte, j'entendis un bruissement dans la pièce principale. Hull avait-il réussi à regagner l'endroit pendant que je vérifiais les autres pièces ? Mais comment ? Il ne pouvait pas passer à côté de moi sans…

De la magie de sorcière.

Je jurai sous cape. Les sorts de déverrouillage relevaient de la simple magie de sorcière, et la plupart des mages ne prenaient jamais la peine de maîtriser d'autres sorts que ceux-là, mais ils pouvaient bel et bien apprendre des sortilèges plus puissants, comme des sorts de camouflage. J'aurais tout à fait pu passer à côté de Hull sans le savoir à moins qu'il bouge ou que je me cogne contre lui.

Je scannai du regard la pièce principale. Tout était de nouveau silencieux. Évidemment. Hull avait trouvé une nouvelle cachette et lancé un nouveau sort. Alors pourquoi changer d'endroit et prendre le risque de faire du bruit ? Parce qu'il voulait que je l'entende, il voulait que je sache qu'il était là

et que je devais continuer à le chercher.

Hull ne s'était pas « accidentellement » coincé tout seul dans ce sous-sol. Il m'y avait attirée et jouait désormais avec moi le temps que sa réserve d'énergie se recharge suffisamment pour m'abattre. Il me tuerait si nécessaire, ici, dans cette cave déserte où il pouvait me prendre ce qu'il désirait sans craindre d'être interrompu.

Mes mains volèrent vers mon ventre. Il fallait que je sorte de là. Cette impulsion me surprit. En d'autres circonstances, j'aurais été bien décidée à montrer à ce salopard qu'il ne pouvait pas m'avoir, que je ne serais pas une victime. Ce jour-là, le fait de lui prouver ce dont j'étais capable ne me traversa même pas l'esprit.

Je regagnai la grande pièce lentement, en faisant chaque pas délibérément tandis que mon regard balayait les lieux d'un côté et de l'autre et que je dilatais mes narines comme si je cherchais une piste. Mais, pendant tout ce temps-là, je n'étais concentrée que sur un seul but : la sortie.

J'entendis des pas lourds dévaler l'escalier. Nick ? Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Avec Nick à mes côtés, je n'aurais pas besoin de m'enfuir. Nous n'aurions qu'à faire sortir Hull et mettre fin à…

Les bruits de pas ralentirent, comme si la personne avait trébuché et s'était rattrapée juste avant de tomber. Je me précipitai. Si Nick était blessé, il fallait que nous sortions tous les deux de là.

Je franchis le seuil avant de sentir l'intense puanteur de la chair pourrie. Je levai les yeux et vis le zombie au chapeau melon continuer à descendre en titubant, le couteau à la main.

Le cœur lourd, je chassai mon abattement. Ça ferait l'affaire. Je n'avais qu'à faire entrer le zombie là-dedans et courir chercher des renforts pendant qu'il tenait Hull occupé.

— Il est ici, dis-je. Il se sert de la magie pour se cacher, mais il est bien dans cette pièce.

Le regard du zombie croisa le mien. Je fis un bond de côté juste à temps lorsqu'il dévala les dernières marches en brandissant son couteau comme une baïonnette.

Je retournai aussitôt dans la salle principale. Le zombie

trébucha, comme s'il obéissait encore à des ordres conflictuels. Puis, il s'élança. Je reculai et me cognai contre la première table. En le voyant venir vers moi, je me hissai sur le plateau de la table, glissai sur la surface lisse et faillis basculer de l'autre côté.

— Elena ! s'écria la voix de Jaime.

— En b…

Le couteau du zombie s'abattit vers moi. Je reculai, hors de portée du couteau, puis je me remis debout et me retournai dans l'intention de sauter sur la table voisine. Au même moment, j'aperçus Hull, de l'autre côté de la pièce, le visage tendu par la concentration tandis qu'il luttait pour garder le contrôle du zombie. L'effort était trop grand pour qu'il continue à maintenir son sort de camouflage.

Nos regards se croisèrent. Il leva la main pour lancer un sort repoussoir qui me projetterait tout droit dans les bras du zombie. Alors, je donnai un coup de pied rapide et bas, pour garder l'équilibre. Mon pied frappa la tête du zombie juste au moment où le sortilège de Hull m'atteignit. Le zombie s'effondra et moi aussi, le sort me projetant au-dessus de lui si rapidement que j'eus à peine le temps de protéger mon ventre.

Je dégringolai par terre, et mes dents se refermèrent sur ma langue. Je me relevai péniblement et vis Hull lever les mains pour lancer un nouveau sort, ses lèvres formant les mots. Puis il s'interrompit et se rembrunit en articulant un juron silencieux.

— Plus assez de jus, hein ? dis-je en crachant du sang.

Je m'essuyai la bouche avec la main.

Hull reprit son incantation.

— J'espère que ce n'est rien de plus fort qu'un sort repoussoir, dis-je en avançant sur lui, sinon, ça ne va pas marcher. La magie de sorcière épuise les mages, et vous avez déjà fait une overdose. Mais vous en êtes conscient, pas vrai ? Vous le sentez.

Les lèvres de Hull se tordirent en un rictus dépourvu d'humour. Mais il continua à se taire.

— Peut-être que vous auriez pu y arriver, il y a cent ans, mais vous continuez à récupérer d'une incarcération bien plus longue que vous vous y attendiez. Ce qui prouve que vous êtes loin de la perfection… et trop bête pour vous en rendre compte.

Il gronda et leva les mains, puis s'arrêta avant même de commencer son incantation. Je me trouvai à quatre mètres de lui. Encore un peu plus près…

Hull regarda par-dessus son épaule.

— Il n'y a pas d'issue par là, lui appris-je. C'est un cul-de-sac.

J'attaquai. Hull leva les mains en remuant les lèvres, mais il n'aurait jamais le temps de…

Je reçus un choc qui me projeta en arrière, le corps tout raide comme si j'avais été victime d'une décharge électrique. J'essayai de me rouler en boule pour me protéger, mais mes membres refusèrent d'obéir. Je me fracassai donc sur le sol et restai allongée là, en luttant mentalement pour me lever. Mais mon corps n'obéissait pas.

Le visage de Hull apparut au-dessus du mien.

— Ça s'appelle une interruption d'incantation. J'en lance une partie, puis j'attends, pour finir de la lancer quand je le souhaite.

J'essayai de bouger, mais mes bras et mes jambes ne firent que remuer très légèrement, et de manière désordonnée.

— J'ai essayé de vous faciliter les choses, ajouta Hull en s'agenouillant près de moi. Vraiment. Mais vous n'avez rien voulu entendre. Maintenant, je vais devoir employer la manière forte.

Ses mains se refermèrent sur ma gorge. Je tournai la tête de côté et lui mordis l'intérieur de l'avant-bras. Puis je lançai ma tête en arrière et arrachai un morceau de chair, le sang de Hull dégoulinant dans ma gorge. Il hurla et recula en se tenant l'avant-bras d'où jaillissait plus de sang encore.

Je me redressai tant bien que mal et tombai sur lui, car mes bras et mes jambes n'étaient encore guère plus que des poids morts. Mes dents s'enfoncèrent de nouveau dans sa chair, n'importe quelle partie, et j'arrachai pour recracher puis mordre de nouveau, sans penser à rien, animée par le seul instinct d'utiliser ce que j'avais à ma disposition pour rester en vie.

Les hurlements de Hull résonnaient dans toute la pièce. À l'autre bout, le zombie se releva et commença à tituber dans notre direction. Hull souleva la tête et regarda en direction du zombie. Le soulagement et l'espoir emplirent son regard. Ses

lèvres s'écartèrent. Je fondis de nouveau sur lui, refermai mes dents sur sa gorge et la déchirai. Il hurla, un cri aigu d'agonie qui se transforma en gargouillis lorsque le sang remplit sa gorge.

Je me redressai au-dessus de lui parce que je commençais à retrouver des sensations dans mes membres. Je passai ma main sur mes lèvres ensanglantées et me remis debout en titubant tandis que le zombie se rapprochait.

— Oh, non, dit une voix de l'autre côté de la pièce. Celui-ci est à moi.

Une petite silhouette brune apparut sur le seuil. Zoe, qui avait toujours la gorge tranchée, les bords de la plaie ouverts, la voix sifflante et faussée.

Elle vacilla, puis se jeta sur le zombie, qui se retourna au dernier moment pour voir une barre de fer s'abattre sur le côté de son crâne. Il tomba. Ses yeux sombres brillant du désir de vengeance, Zoe lui bondit dessus et abattit de nouveau son arme avec plus de force que je l'aurais cru possible, elle qui était si menue. Alors qu'elle levait la barre de fer pour porter un troisième coup, le zombie commença à se désintégrer, si bien qu'elle se figea, la barre toujours en l'air, en attendant qu'il ne soit plus que poussière.

— Contente que ça ait suffi, dit-elle. Je n'avais vraiment pas envie de devoir le mordre.

— Tu es…, balbutiai-je en la fixant comme je le faisais depuis son arrivée.

— Vivante, j'espère, répondit-elle. Enfin, autant que je puisse l'être.

En entendant du bruit, elle se tourna vers l'escalier en faisant pivoter son corps tout entier, comme si elle n'osait pas ne tourner que la tête.

— Oh, Dieu soit loué ! s'exclama Jaime en accourant. Tu es bien ici. Je t'ai appelée, mais je n'ai pas entendu de réponse et je n'arrivais plus à contrôler ce maudit zombie. J'ai essayé encore et encore…

— Tu as été admirable, lui dis-je. Tu as réussi à contrôler le zombie d'un autre. C'est incroyable.

Elle hocha la tête et déglutit péniblement, le teint pâle,

comme si elle n'arrivait toujours pas à comprendre comment elle avait fait. Puis, elle aperçut Zoe.

— Tu es…

— Vivante, répéta Zoe. Enfin, je l'espère. Je suis bien vivante, hein ? Pas un zombie, ni un fantôme qui marche ? Juste moi, morte-vivante, comme d'habitude ?

— J'en ai bien l'impression, répondit Jaime en souriant.

— Dieu merci. (Les yeux sombres de Zoe s'illuminèrent lorsqu'elle essaya de sourire. Puis elle fit la grimace en portant la main à sa gorge.) Bon sang, c'est dégoûtant. Je vous en prie, dites-moi que c'est en train de guérir.

— On dirait bien, répondis-je.

Elle laissa échapper un petit rire sifflant.

— Les plaies au cou sont les pires. Je n'ai rien contre les nouvelles expériences, mais celle-ci… je m'en serais bien passée, conclut-elle en frissonnant. Au moins, j'ai eu ma revanche, ajouta-t-elle en contemplant le tas de poussière à ses pieds. Malgré ma condition de vampire, je ne suis pas vraiment une prédatrice, mais cette fois-ci, je voulais bien faire une exception.

— Et Nick ! Oh, mon Dieu, où est… ?

— Toujours dans la ruelle, répondit Jaime en me prenant par le coude pour m'aider à remonter l'escalier.

Elle hésita en jetant un coup d'œil en direction du cadavre de Hull.

— Allez-y, les filles, nous encouragea Zoe. Je m'occupe du nettoyage. J'ai l'habitude.

Quand on arriva à l'endroit où Nick gisait, toujours inconscient, Rose boita vers nous, son visage fixé en une horrible grimace qui se voulait un sourire.

— L'est parti, dit-elle. J'le sens. Comme un vrai poids qui s'est envolé de ma tête, moi, je vous l'dis.

Je me dandinai jusqu'à Nick et lui secouai l'épaule. Sa tête roula de l'autre côté.

— Mmm, j'suis encore fatigué, bébé, marmonna-t-il. Donne-moi deux minutes. Crois-moi, tu ne regretteras pas d'avoir attendu.

— Il va bien, commentai-je en riant.

— Lui, p'têt, dit Rose. Mais pas moi. Maintenant, ramenez

vos fesses ici et donnez-moi ce que vous m'avez promis. J'peux pas l'faire tout' seule.

— D'accord.

Je me tournai vers elle, mais hésitai. Aussi hideuse soit-elle en apparence, ça ne réussissait pas à me faire oublier qu'il y avait une personne là-dedans. Quelqu'un qui, jusqu'à ce qu'on lui fasse une meilleure offre, n'aurait pas hésité à me tuer, et pourtant…

— Allez, ma fille, au boulot ! J'ai pas toute la journée devant moi. Pendant qu'tu restes là à bayer aux corneilles, j'me transforme en bouillie, moi !

Je ravalai un éclat de rire.

— D'accord. Euh, comment tu veux qu'on procède ? Le plus rapide, c'est de te briser la nuque…

— Le plus rapide ? Pour l'amour du ciel, ma fille, tu pourrais déjà avoir fini ! T'as bien été assez rapide, la dernière fois. Alors, au boulot, ou…

J'attrapai son cou et lui brisai la nuque avant qu'elle puisse finir sa phrase et, je l'espère, avant qu'elle comprenne ce qui lui arrivait. Tandis qu'elle se désintégrait, je pris une profonde inspiration pour calmer mon cœur qui battait la chamade.

— Elle est partie pour un monde meilleur, murmura Jaime pour me réconforter. Peu importe où elle est allée, c'est toujours mieux que là où elle était.

LE PRIX À PAYER

Je restai avec Nick jusqu'à ce qu'il atteigne cet état de semi-conscience où l'on prononce tous le fameux « Où suis-je ? ». Puis je le laissai aux bons soins de Jaime pour passer à l'étape suivante, qui me terrifiait au moins autant que tout ce qui avait pu se passer jusque-là.

— A… Antonio ? dis-je au téléphone. C'est moi.

— Elena ? (Sa voix résonna assez fort pour me faire tourner la tête.) Où diable es-tu…

— Tout va bien. Nick va bien, je vais bien, Jaime aussi. Hull et les zombies sont morts. Le portail devrait être refermé, maintenant. Est-ce que… (Je déglutis, en sachant que, si j'étais capable de sentir la fureur brûlante d'Antonio, ce n'était rien comparé à l'explosion de colère froide que j'allais subir.) Est-ce que Jeremy est là ?

— Il est avec Clay. Je suis sorti pour vous chercher tous les deux, enfin, je devrais dire tous les trois, puisque Jaime est avec vous. Je la croyais dans sa chambre. (Il poussa un soupir qui ressemblait à un grondement.) Quoi que tu aies fait, Elena, même si tu as réussi à tuer Hull, c'était stupide…

— Je sais.

— Et diablement dangereux…

— Je sais.

Un nouveau soupir, plus doux celui-là.

— Et c'était sans doute la chose à faire, mais ça ne veut pas dire pour autant que je sois prêt à l'admettre devant Jeremy. Pigé ?

J'esquissai un petit sourire.

— Oui.

— Maintenant, ramenez vos fesses à l'hôtel, pronto.

— Il nous reste un dernier détail à régler, dis-je. Hull ne s'est pas désintégré, lui, contrairement aux zombies. Zoe a dit qu'elle allait s'en occuper, mais…

— J'arrive tout de suite. En attendant, toi, tu rentres. Prends un taxi avec Jaime.

Au milieu de ma course folle dans l'escalier de l'hôtel, Jaime disparut. Elle ne devait pas avoir très envie d'assister à la scène de famille qui allait suivre.

Je pris une profonde inspiration et frappai à la porte. Les secondes s'égrenèrent. Puis, Jeremy ouvrit la porte. Pendant un long moment, il se contenta de rester sur le seuil et de me dévisager d'un air impassible.

Quelques années plus tôt, un tel accueil m'aurait anéantie. Mais, à présent, alors même qu'il semblait aussi calme que si j'étais sortie lui chercher un café, je pouvais lire les émotions conflictuelles dans son regard, comme s'il ne savait pas s'il devait m'étreindre, me féliciter ou me hurler dessus. En fin de compte, il me salua d'un signe de tête et me fit signe d'entrer tandis qu'il tenait la porte. Quand je passai devant lui, il posa sa main libre sur mon épaule, en une espèce d'accolade maladroite. Puis il me poussa gentiment vers l'endroit où, il le savait, je voulais vraiment aller : le lit où se trouvait Clay.

En voyant ce dernier, je vacillai. La pièce était sombre, silencieuse et vide. Tolliver n'était plus là, mais la moquette était encore jonchée de produits médicaux, comme s'il venait juste de partir. Clay dormait, allongé sur le lit.

Je ne savais pas ce que j'avais espéré. Je ne m'attendais pas qu'il m'accueille à la porte, de retour à la normale, furieux et prêt à me tordre le cou pour avoir pris un tel risque. Rien ne m'aurait fait plus plaisir, mais cette envie-là n'avait été qu'un fantasme passager. Malgré tout, j'avais espéré le trouver… éveillé.

— Ce sont les médicaments, je suppose ? dis-je. Vous avez sûrement été obligés de l'assommer… (Je m'interrompis en posant la main sur son front. Puis je lançai un rapide coup d'œil à Jeremy.) Il est encore chaud.

— La fièvre est tombée, mais il continue à lutter contre l'infection.

— L'infection ? Mais… (Je regardai les pansements sur son bras.) Vous avez vérifié… ?

— Oui, elle est toujours là.

Jeremy vint vers moi. Il était assez près pour me toucher, mais il se contenta de rester debout à côté de moi.

— D'accord, dis-je. Mais c'est parce que le portail n'est pas complètement refermé, je parie. Ça va sûrement prendre un peu de temps. On devrait envoyer Nick et Antonio là-bas, pour voir si des personnes en sont ressorties. Comme ça, on saurait qu'il est refermé.

Jeremy hocha la tête, les yeux baissés, et me fit signe de m'asseoir à côté de Clay pendant qu'il prenait une chaise. Je passai le coup de téléphone. Il ne nous restait plus qu'à attendre.

Une heure plus tard, Nick nous rappela. En arrivant sur le site du portail, Antonio et lui avaient trouvé une foule croissante de journalistes, de policiers et de badauds. Les trois personnes disparues avaient fait leur réapparition après la mort de Rose. Indemnes mais quelque peu sonnées, elles ne se souvenaient de rien.

Donc, le portail était bel et bien fermé.

Malgré tout, Clay continuait à dormir, toujours fiévreux, toujours infecté.

Les garçons revinrent. Ils vérifièrent l'état de Clay, mais il n'y avait pas de changement. Jeremy leur demanda de préparer leurs bagages pour rentrer à Stonehaven. Après leur départ, je restai debout en tenant la main chaude de Clay.

— Ça n'a pas marché, hein ? demandai-je. (Pour toute réponse, Jeremy secoua la tête.) Tu le savais. Tu savais que Hull mentait, que le fait de refermer le portail ne guérirait pas Clay. Ça n'a rien à voir avec la magie, pas vrai ?

Jeremy arriva derrière moi et embrassa très doucement l'arrière de ma tête en chuchotant :

— Eh non.

Mes genoux cédèrent sous moi, et j'attrapai le rebord du lit tandis que Jeremy me prenait le bras pour éviter que je perde l'équilibre.

— Tout ira bien, Elena. Randall va revenir débrider la plaie,

enlever la zone infectée…

— Mais ça veut dire… Tolliver a dit… Les dommages risquent d'être permanents, non ? Au niveau des muscles ?

— C'est possible. (Il hésita.) Probable, même. Son bras ne sera pas parfait, mais, au moins, il pourra le garder. Pour l'heure, c'est ma priorité. D'abord, qu'il garde son bras. Si c'est impossible, alors, qu'il reste en vie.

Je me laissai tomber sur le lit. Jeremy posa la main sur mon épaule.

— Matthew Hull est mort. Le portail est fermé. Tes bébés sont en sécurité. Tu es en sécurité. Oui, Clay risque de perdre des muscles, peut-être même son bras. Mais tu sais ce qu'il en penserait ?

Je levai les yeux vers Jeremy pour lui répondre :

— Il dirait que c'est un petit prix à payer, compte tenu de ce qu'on aurait pu perdre.

Quand on vit dans un monde de magie, on en vient à espérer des miracles. On peut lutter contre cette attente et essayer de se concentrer sur ce qui est réel, mais, au fond de nous, on espère encore qu'un coup de baguette magique pourra tout arranger et que tout le monde vivra heureux et aura beaucoup d'enfants.

On réussit à guérir Clay – grâce à un docteur. Tolliver retira les tissus infectés et trouva de la chair propre en dessous. C'était donc terminé. Comme l'avait souligné Jeremy, le prix à payer restait relativement modeste. J'espérais seulement que Clay serait d'accord.

Il se réveilla tard le lendemain, lorsque l'effet des médicaments se dissipa. Au début, un peu groggy, il resta simplement allongé à m'écouter raconter comment Hull était mort. Il n'avait pas assez de forces pour m'engueuler, il se contenta donc de marmonner :

— Tu as pris des risques insensés, Elena.

Puis, Jeremy lui expliqua ce que Tolliver avait fait à son bras. Une partie des muscles avait été endommagée. Même s'il allait entreprendre une longue kinésithérapie, il ne retrouverait jamais toute sa force dans ce bras-là.

Clay encaissa tout cela sans broncher. Je me raidis dans l'attente d'une explosion de rage ; après tout, c'était arrivé parce

que j'avais insisté pour voler une lettre. Lorsqu'il se tourna vers moi, je m'armai de courage pour faire face à ce que je risquais de lire sur son visage.

Il se contenta de croiser mon regard.

— Prête à rentrer à la maison, chérie ?

LA NAISSANCE

Deux semaines plus tard, assise sur le banc de musculation dans le sous-sol de Stonehaven, je lisais les journaux de Toronto que Jeremy m'avait rapportés. Clay s'entraînait à frapper le sac de sable ; il avait entamé le long processus pour apprendre à son cerveau à privilégier son bras gauche. Je lisais les nouvelles à voix haute – à la demande de Clay. Il ne se souciait pas vraiment de la suite des événements à Toronto, mais ma lecture le distrayait.

Comme Jaime et Robert l'avaient prédit, une fois le portail refermé, les choses avaient commencé à revenir à la normale à Toronto. Les problèmes n'avaient pas été instantanément réglés – pas de baguette magique, là non plus. Mais les efforts des autorités pour purifier l'eau commençaient à payer, et les rats, bien que toujours infectés, avaient cessé d'attaquer les gens. Tout comme Clay, la ville avait entamé un long processus de rétablissement.

Je tendis une main pour prendre le National Post tout en me frottant l'abdomen de l'autre.

— Ça te fait mal ? demanda Clay en arrêtant de donner des coups de poing.

— C'est juste inconfortable.

Ça me faisait cet effet-là depuis la nuit dernière. Agitée, je n'avais pas réussi à dormir à cause d'une douleur sourde et intermittente dans l'aine. Depuis notre aventure à Toronto, je subissais de plus en plus les effets de ma grossesse : je me sentais lourde et fatiguée et je commençais sérieusement à avoir envie que ça se termine. Rien d'alarmant, mais Jeremy et Clay paniquaient chaque fois que je mentionnais une contraction passagère… alors, j'avais arrêté d'en parler.

J'ouvris le journal.

— Le Post incrimine le gouvernement libéral de la province…

Un brusque flot de liquide jaillit entre mes jambes. Je me levai d'un bond, tandis que ces horribles rêves de fausse couche, relégués dans un coin de mon cerveau, remontaient à la surface. Mais non, il s'agissait sûrement d'une nouvelle fuite urinaire – toute la semaine, j'avais connu les joies d'une légère incontinence. Pourtant, je ne venais pas de rire ou d'éternuer ou de faire toutes ces choses qui, normalement, déclenchaient une fuite. Je humai l'air et sentis une odeur qui n'était ni celle du sang, ni celle de l'urine… une odeur inconnue.

— Merde ! s'exclama Clay en se retournant si vite que le sac, en ricochant, le frappa dans le dos. Tu as perdu les eaux !

— Les… ?

Je contemplai la tache humide entre mes jambes. J'étais encore en train de la fixer sans comprendre lorsque Clay commença à appeler Jeremy à tue-tête.

Ainsi débuta mon accouchement.

Quand j'étais tombée enceinte, Paige avait proposé d'être ma sage-femme. Elle l'avait fait plusieurs fois à l'époque où elle vivait encore avec son Convent. Mais quand Jeremy avait constaté, tôt ce matin-là, que le travail avait peut-être commencé, il n'avait pas voulu l'appeler tout de suite. Savannah venait de reprendre l'école et Lucas était en voyage pour terminer l'enquête démarrée le mois précédent. Il essayait de trouver un avocat de la région pour défendre le chaman.

Inutile, donc, de demander à Paige de venir toutes affaires cessantes pour ce qui risquait d'être une fausse alerte. Jeremy avait décidé de repousser l'appel jusqu'à ce qu'il soit sûr. Mais, à ce moment-là, à en juger par le degré de dilatation de mon col de l'utérus, les bébés risquaient d'arriver avant Paige. On fut donc obligés de se contenter d'une sage-femme à longue distance.

Mon « inconfort » se transforma en vraies contractions. Elles étaient intenses, mais séparées par un intervalle de quelques minutes – rien de handicapant. Pendant que Jeremy préparait une tisane avec la mixture que Paige nous avait envoyée, j'organisais tout pour l'arrivée des bébés.

On avait débarrassé l'ancienne chambre de Malcolm, mais on n'avait pas encore refait la déco, alors ma chambre allait temporairement accueillir les enfants.

Je mis le drap-housse sur le matelas des couffins, secouai les couvertures de bébé, rassemblai les pyjamas et ouvris le paquet de couches. Clay essayait tout le temps d'anticiper ma prochaine action pour pouvoir la faire avant moi. Il me gênait plus qu'il m'aidait, mais je ne m'énervai même pas contre lui. L'heure qui s'écoula ainsi nous parut presque surréaliste, moi disposant calmement des couches minuscules, sans me laisser perturber par Clay et ensuite par Jeremy qui tentaient de me convaincre que rien de tout cela n'avait besoin d'être fait maintenant. Quand une contraction arrivait, j'attendais simplement qu'elle passe, en respirant à fond, puis je me remettais au travail. Peut-être que c'était juste un besoin soudain de faire mon nid, mais j'étais sans doute en état de choc.

Puis, tout d'un coup, les contractions s'intensifièrent, passant de « Ce n'est pas si terrible » à « Oh, la vache ! »

Pour cet accouchement, le fait d'être un loup-garou me donnait quelques avantages. D'abord, j'avais l'habitude de ces douleurs qui vous font dire « Oh, la vache ! » et qui vous font jurer de ne plus jamais faire un truc pareil. Comme lors de la Mutation, il y avait une récompense au bout de la douleur, alors je me concentrais là-dessus. Et quand ce ne fut plus suffisant, eh bien, les gars avaient l'habitude de me voir jurer et crier, alors ils gérèrent remarquablement bien la chose.

Jeremy fit office de sage-femme avec Paige qui le guidait par téléphone. Le moment venu, je commençai à pousser. Bébé numéro un se mit en position… et je me rendis compte alors, avec une soudaine lucidité, que j'étais sur le point d'expulser un bébé par un trou d'ordinaire utilisé par quelque chose de beaucoup plus petit. Je paniquai. J'étais sur le point de hurler « Je ne peux pas faire ça » quand je ne pus m'empêcher de pousser une dernière fois et…

— On a… un garçon ! s'exclama Clay d'un air radieux.

Il fit mine de venir vers moi, puis s'immobilisa, comme s'il ne savait pas très bien de qui il devait s'occuper. Jeremy termina de couper le cordon ombilical, puis donna le bébé à

Clay. Il l'avait essuyé, mais il restait du sang sur notre fils.

Clay me le tendit. Pendant une seconde, je me perdis dans ces grands yeux qui ne fixaient rien. Avec mon nez, je caressai le haut de son crâne, inhalant à pleins poumons son odeur, si neuve pour moi, mêlée à ce soupçon d'odeur qui le marquait comme étant un loup-garou. Il ne sentait pas comme un loup-garou adulte, mais je m'y attendais. Jeremy m'avait prévenu que ce serait plus subtil.

Tout en embrassant le crâne du bébé, je me rappelai que ce n'était pas terminé.

— Il vaut mieux que tu le prennes, dis-je à Clay. Je ne veux pas que la première impression qu'il ait de moi, ce soit des jurons et des hurlements. Il en entendra bien assez plus tard.

Clay le prit dans ses bras et le manipula un peu dans tous les sens, le temps de trouver une façon de le tenir en toute sécurité. Le bébé se contenta de gémir, les yeux grands ouverts pour mieux contempler son nouveau monde.

— Est-ce qu'il ne devrait pas… faire plus de bruit ? demandai-je. Brailler ?

— Oh, ça viendra, j'en suis sûr, répondit Jeremy.

Clay sourit.

— Et si ce n'est pas le cas, tu ne t'en plaindras pas, pas vrai ?

— C'est vrai.

— Elena ? demanda Paige dans le téléphone, que l'on avait mis sur haut-parleur.

— Je suis toujours là.

Ça la fit rire.

— Tant mieux, parce que tu n'en es qu'à la moitié. Est-ce que tu sens le deuxième bébé descendre déjà ?

Oui, je le sentais. On recommença tout depuis le début. Cette fois, ce fut plus simple. La voie était ouverte et je savais que ça se terminerait vite. Au bout de ce qui me parut quelques minutes à peine, j'avais un autre bébé.

— Une fille ! s'exclama Clay en me regardant avec un sourire aussi large que le premier. On a une fi…

Ses paroles se perdirent à cause d'un cri si fort que même Jeremy sursauta.

— Je crois que vous avez votre brailleuse, cria Paige dans le

téléphone tandis que Clay me rendait notre fils.

La petite fut moins facile à nettoyer que l'avait été son frère. Elle hurlait en agitant les bras et les jambes si fort que je voyais bien que Jeremy se demandait si quelque chose n'allait pas. Mais, quand il la donna à Clay, elle ne protesta que quelques secondes, comme si elle se mettait à l'aise, puis elle se blottit dans ses bras.

Lorsqu'elle fut calmée, on échangea nos bébés. Notre fils se contenta de se tortiller un peu en guise de plainte, mais notre fille hurla, rouge de colère, furieuse qu'on la dérange. Cependant, une fois installée dans mes bras, elle se calma de nouveau.

Je me penchai pour embrasser le haut de son crâne et inhalai une fois encore à pleins poumons. Surprise, je battis des paupières. Était-ce… ? Non, impossible. Le gène ne se transmettait pas aux filles. J'inspirai l'air de la pièce, puis reniflai de nouveau ma fille. Il semblait y avoir… Non, je ne pouvais en être sûre. Peu importait, dans un sens ou dans l'autre.

— Vous avez choisi les prénoms ? nous demanda Paige.

Je levai les yeux vers Clay.

— Euh, je crois, oui.

On avait décidé que, si c'était une fille, on lui donnerait le nom de ma mère. Cependant, en contemplant le bébé dans mes bras, je trouvais que le prénom « Natalya » ne lui allait pas.

— Paige ? C'est quoi ton deuxième prénom ? lui demandai-je.

— Mon… ? Euh, Katherine… avec un K.

J'interrogeai Clay du regard. Il hocha la tête.

Mais il restait encore une question en suspens. Nous n'avions pas encore choisi quel serait leur nom de famille, non pas parce que c'était un sujet de dispute entre nous, mais parce que, tous les deux, on se moquait bien du nom que porteraient les bébés. Comme Clay l'avait fait remarquer, Danvers n'était même pas son vrai nom de famille, alors si je voulais les appeler Michaels, il s'en fichait. Et pourtant…

Je regardai Jeremy. Danvers n'était peut-être pas notre nom, à Clay et à moi, mais c'était celui de cette maison et de cette famille. Clay s'assit sur le lit à côté de moi. Je lui souris.

— Ils s’appellent Logan Nicholas Danvers et Katherine Natalya Danvers.

Fin du tome 6

BIOGRAPHIE

Kelley Armstrong, née en 1968, est canadienne. Elle a déjà publié plus d'une dizaine de romans, la plupart situés dans l'univers que les lecteurs ont découvert avec *Morsure*, qui remportent un succès étourdissant aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Son œuvre se place dans la lignée de **Laurell K. Hamilton**, au premier plan du genre *bit-lit*.

REMERCIEMENTS

Un immense merci à mon agent, Helen Heller, et à mes éditrices, Anne Groell chez Bantam US, Anne Collins chez Random House Canada et Antonia Hodgson chez Time Warner UK. Pendant toute la rédaction de ce livre, je n'ai cessé de douter et de geindre, mais elles ont supporté tout cela avec une patience infinie. Un écrivain ne saurait rêver d'un meilleur soutien… et je ne leur en veux pas si, par moments, c'est moi qu'elles ont eu envie de jeter dans un portail dimensionnel.

Merci également à mes lectrices, Laura, Raina et Xaviere, pour avoir repéré mes bévues, m'épargnant ainsi la gêne de répondre aux questions « Comment se fait-il que… ? » de lecteurs perplexes.

Enfin, je tiens cette fois-ci à saluer Xaviere Daumarie, l'artiste qui réalise toutes les couvertures de mes nouvelles et novellas sur le web. En 2005, j'ai écrit une nouvelle par mois, et Xaviere a réussi à produire un dessin original pour illustrer chacune d'entre elles… Même lorsque, certains mois, je lui disais : « Je n'ai pas encore écrit la nouvelle, mais je pense que ça va parler de… »

Du même auteur, chez Milady

Femmes de l'Autremonde :

1. *Morsure*

2. *Capture*

3. *Magie de pacotille*

4. *Magie d'entreprise*

5. *Hantise*

6. Rupture

Le Club

BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir vos noms et coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville

75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

www.graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Broken*
Copyright © 2006 by K.L.A. Fricke Inc.

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Photographie de couverture :
© Mark Wragg/iStockphoto

ISBN : 978-2-8205-0142-4

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr